

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

ODYSSÉE

ET

POÉSIES HOMÉRIQUES

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

ODYSSÉE

ET

POÉSIES HOMÉRIQUES

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR DUGAS MONTBEL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1864



L'ODYSSÉE.

CHANT PREMIER.

ASSEMBLÉE DES DIEUX. — EXHORTATION DE MINERVE A TÉLÉMAQUE.

Muse, redis-moi les malheurs de cet homme fertile en stratagèmes qui longtemps erra sur la terre après avoir détruit les remparts sacrés d'Ilion, qui visita les villes, et connut l'esprit d'un grand nombre d'hommes; qui sur mer souffrit dans son âme bien des douleurs pour obtenir son propre salut et le retour de ses compagnons; mais il ne put les sauver, malgré ses efforts: ils périrent par leurs propres attentats. Les insensés! ils mangèrent les troupeaux du Soleil, et ce dieu les priva du jour du retour. Déesse, fille de Jupiter, dis-nous une partie de ces aventures.

Déjà tous les guerriers échappés aux horreurs du carnage étaient rentrés dans leurs foyers, après avoir évité les périls de la mer et des combats. Un seul, désireux du retour et de son épouse, fut retenu par l'auguste nymphe Calypso, qui, dans ses grottes profondes, désirait qu'il devint son époux. Mais lorsque dans le cours des années arriva le temps marqué par les dieux pour son retour dans Ithaque, où ce héros, quoiqu'au milieu de ses amis, devait rencontrer d'inévitables dangers, tous les immortels prirent pitié de lui, hors Neptune; il resta toujours courroucé contre le divin Ulysse, jusqu'à ce que ce héros parvint dans sa patrie.

Cependant Neptune s'était rendu chez les Éthiopiens, habitant des terres lointaines, les Éthiopiens qui, placés aux bornes du monde, sont séparés en deux nations, l'une tournée au couchant, l'autre au lever du soleil, où, parmi les hécatombes de taureaux et de jeunes brebis, Neptune assistait avec joie à leurs

festins ; les autres divinités, étant rassemblées dans le palais de Jupiter, roi de l'Olympe, le père des dieux et des hommes, le premier de tous, fait entendre sa voix ; alors il rappelait dans sa pensée Égisthe, que venait d'immoler le fils d'Agamemnon, l'illustre Oreste ; en se ressouvenant de ce prince, il adresse ces paroles aux immortels :

« Hélas ! les hommes accusent sans cesse les dieux ; ils disent que c'est de nous que viennent les maux, et pourtant c'est par leurs propres attentats que, malgré le destin, ils souffrent tant de douleurs. Ainsi maintenant Égisthe s'est uni, malgré le destin, à l'épouse d'Atride, et même il a tué ce héros qui revenait d'Ilion, quoique Égisthe sût l'affreuse mort dont il périrait ; puisque nous-mêmes, pour la lui prédire, avons envoyé Mercure lui donner avis de ne point immoler Agamemnon, et de ne point s'unir à la femme de ce héros ; car Oreste devait en tirer vengeance, lorsque ayant atteint la jeunesse il désirerait rentrer dans son héritage. Ainsi parla Mercure ; mais ces sages conseils ne persuadèrent point l'âme d'Égisthe : il expie aujourd'hui tous ses crimes accumulés. »

La divine Minerve répond aussitôt :

« Fils de Saturne, mon père, le plus puissant des dieux, oui, sans doute, cet homme a péri d'une mort justement méritée. Périssent ainsi tout autre mortel coupable de tels forfaits ! Mais mon cœur est dévoré de chagrins en pensant au valeureux Ulysse, à cet infortuné, qui depuis longtemps, loin de ses amis, souffre d'amères douleurs dans une île lointaine, située au milieu de la mer ; c'est dans cette île, couverte de forêts, qu'habite une déesse, la fille du prudent Atlas, qui connaît tous les abîmes de la mer, et qui soutient les hautes colonnes appuis de la terre et des cieux. Oui, sa fille retient ce héros malheureux et gémissant, elle le flatte sans cesse par de douces et de trompeuses paroles, pour lui faire oublier Ithaque ; mais Ulysse, dont l'unique désir est de revoir la fumée s'élever de la terre natale, voudrait mourir. Quoi ! votre cœur ne se laissera-t-il point fléchir, roi de l'Olympe ? quoi donc ! Ulysse près des vaisseaux argiens, et dans les vastes champs d'Ilion, a-t-il jamais négligé vos sacrifices ? Pourquoi donc êtes-vous maintenant si fort irrité contre lui, grand Jupiter ? »

« Ma fille, s'écrie le dieu qui rassemble les nuages, quelle parole s'est échappée de vos lèvres? Comment pourrais-je oublier jamais le divin Ulysse, qui surpasse tous les hommes par sa prudence, et qui toujours offrit les plus pompeux sacrifices aux immortels habitants de l'Olympe? Mais le puissant Neptune est toujours courroucé à cause du Cyclope qu'Ulysse a privé de la vue, le divin Polyphème, qui, par sa force immense, surpasse tous les Cyclopes. Ce fut la nymphe Thoosa, la fille de Phorcys, prince de la mer, qui, s'étant unie à Neptune dans ses grottes profondes, donna le jour à Polyphème. Depuis lors Neptune n'a pas fait périr Ulysse, mais il le laisse errer loin de la patrie. Nous tous ici présents, consultons-nous donc sur ce retour, et sur les moyens de l'accomplir : Neptune calmera sa colère; car, malgré nous, il ne pourra s'opposer seul à la volonté de tous les immortels. »

« Mon père, le plus puissant des immortels, lui répond Minerve, s'il est agréable aux dieux fortunés que le prudent Ulysse retourne en sa maison, envoyons le messager Mercure dans l'île d'Ogygie, pour déclarer aussitôt à la belle nymphe que notre immuable résolution sur le retour du valeureux Ulysse est qu'il revienne dans sa patrie. Moi, je me rendrai dans Ithaque pour encourager son fils, et je mettrai la force dans son sein, pour qu'il convoque l'assemblée des Grecs, et qu'il interdise sa maison à tous les prétendants, eux qui sans relâche égorgent ses nombreux troupeaux de bœufs et de brebis. Ensuite je veux l'envoyer à Sparte, et dans la sablonneuse Pylos, pour qu'il s'informe, par quelque oui-dire, du retour de son père, et qu'il obtienne une bonne renommée parmi les hommes. »

Ayant ainsi parlé, la déesse attache à ses pieds de superbes et d'immortels brodequins d'or, qui la portent sur les ondes et sur la terre immense aussi vite que le souffle des vents. Puis elle saisit la longue lance dont la pointe est acérée, arme forte, terrible, et prompte à renverser les bataillons des héros contre qui s'irrite la fille d'un dieu puissant. Elle part en s'élançant des sommets de l'Olympe, et s'arrête au milieu du peuple d'Ithaque, devant le vestibule d'Ulysse, sur le seuil de la cour; la déesse, sous les traits de l'étranger Mentès, roi des Taphiens, tient en sa main la lance étincelante. Elle trouve d'abord les audacieux pré-

tendants ; ils s'amusaient à jouer aux dés devant les portes, couchés sur des peaux de bœufs qu'eux-mêmes avaient égorgés ; des hérauts, des serviteurs diligents s'empressaient les uns de mêler le vin et l'eau dans les urnes, les autres, avec des éponges aux pores nombreux, lavaient les tables, les plaçaient devant les prétendants, et divisaient les viandes en morceaux.

Le beau Télémaque est le premier qui voit la déesse : assis parmi les prétendants, son cœur est consumé de chagrins, songeant dans son esprit que si son valeureux père revenait, il mettrait en fuite, dans ses demeures, la foule des prétendants, ressaisirait ses honneurs, et gouvernerait à son gré ses riches domaines. Telles étaient les pensées de Télémaque au milieu des prétendants, lorsqu'il aperçoit Minerve. Il va droit au portique, et s'indigne au fond de l'âme qu'un étranger soit resté si longtemps à la porte ; il s'approche de la déesse, lui prend la main droite, reçoit la lance d'airain, et lui dit aussitôt ces paroles :

« Salut, étranger, vous serez accueilli par nous ; puis quand vous aurez pris quelque nourriture, vous direz ce qu'il vous faut. »

En parlant ainsi, le héros s'avance le premier, et Minerve le suit. Lorsqu'ils sont entrés dans le palais, Télémaque pose la lance contre une haute colonne, et place cette arme dans le meuble brillant où se trouvaient rangées les nombreuses lances du vaillant Ulysse ; il conduit la déesse vers un trône qu'il recouvre d'un beau tissu de lin orné de riches broderies ; au-dessous était une escabelle pour reposer ses pieds. Lui-même se place près d'elle sur un siège élégant, loin des prétendants, craignant que son hôte, importuné par le bruit, ne soit troublé dans son repas, en se mêlant à ces audacieux ; et d'ailleurs il voulait questionner l'étranger sur le retour d'Ulysse. Alors une servante, portant une belle aiguière d'or, verse l'eau qu'elle contient dans un bassin d'argent, pour qu'ils lavent leurs mains ; puis elle place devant eux une table polie. L'intendante du palais y dépose le pain et des mets nombreux, en y joignant ceux qui sont en réserve ; un autre serviteur apporte des plats chargés de toutes espèces de viandes, et leur présente des coupes d'or ; un héraut s'empresse de verser le vin.

Dientôt les fiers amants de Pénélope entrent dans la salle du

repas, et s'asseyent en ordre sur des trônes et sur des sièges ; des hérauts répandent l'eau sur les mains des convives, les servantes présentent le pain dans des corbeilles, des jeunes gens remplissent les coupes de vin, et les distribuent à tous les convives en faisant les libations. Ils étendent alors les mains vers les mets qu'on leur a servis et préparés. Quand les prétendants ont apaisé la faim et la soif, ils ne songent plus qu'à se livrer aux doux plaisirs du chant et de la danse ; ce sont les ornements d'un festin. Un héraut remet une lyre magnifique entre les mains de Phémios, qui ne chante que par force au milieu des prétendants ; bientôt par ses accords il prélude à des chants mélodieux. En ce moment Télémaque adresse la parole à Minerve, et se penche vers la tête de la déesse, pour que les assistants ne puissent pas l'entendre :

« Cher étranger, dit-il, ne serez-vous point offensé de mes discours ? Oui, tel est l'unique soin de ces hommes, la lyre, le chant ; et cela leur est facile, eux qui dévorent impunément un héritage étranger, l'héritage d'un héros dont peut-être maintenant les ossements blanchis, gisant sur la terre, pourrissent à la pluie, ou peut-être sont roulés par les vagues au fond de la mer. S'ils le voyaient revenir dans Ithaque, comme tous aimeraient mieux être rapides à la course que chargés d'or et de vêtements ! Mais maintenant Ulysse a péri d'une mort déplorable ; pour nous il n'est plus d'espoir, quand même un voyageur nous dirait qu'Ulysse doit bientôt revenir : le jour du retour est à jamais perdu. Cependant, dites-moi ce que je vous demande, parlez-moi franchement : qui donc êtes-vous ? de quelle nation ? quelle est votre ville ? quels sont vos parents ? sur quel navire êtes-vous arrivé ? comment les matelots vous ont-ils conduit dans Ithaque ? quelle est leur patrie ? car ce n'est pas à pied, je crois, que vous avez pu venir en ces lieux. Dites-moi les choses avec vérité, pour que je les sache bien. Venez-vous ici pour la première fois ? ou bien êtes-vous un hôte paternel ? car de nombreux étrangers sont venus dans nos demeures, et mon père était bienveillant pour les hommes. »

« Oui, lui répondit Minerve, je vous raconterai tout avec détail. Je m'honore d'être Mentès, le fils du sage Anchialus, et je règne sur les Taphiens, qui se plaisent à manier la rame. Mainte-

nant, j'arrive ici sur un de mes vaisseaux avec mes compagnons, et, sillonnant la vaste mer, je vais à Tamèse, chez des peuples étrangers, chercher de l'airain et porter du fer étincelant. J'ai laissé mon navire à quelque distance de la ville, dans le port de Rhéithron, au pied du mont Néius, ombragé de forêts. Nous nous glorifions depuis longtemps d'être les uns aux autres des hôtes de famille, et vous l'apprendrez si, pour l'interroger, vous allez auprès du vieux Laerte : on dit qu'il ne vient plus à la ville, mais qu'à l'écart, accablé de maux, il vit aux champs avec une vieille servante qui lui présente la nourriture et le breuvage, lorsque, les membres brisés de fatigue, il a parcouru péniblement ses vignes fécondes. Aujourd'hui j'aborde en cette île, parce qu'on me disait que votre père était au milieu de son peuple ; mais sans doute les dieux l'égarèrent encore dans sa route. Non, Ulysse n'a point encore disparu de la terre, il est retenu plein de vie sur la vaste mer, dans une île lointaine ; peut-être des hommes cruels l'ont fait captif, des sauvages l'arrêtent malgré ses désirs. Toutefois, je vous prédirai ce que les dieux ont placé dans mon âme, et je crois que ces choses s'accompliront, quoique je ne sois pas un devin, ni même un savant augure ; Ulysse ne sera pas longtemps loin de sa patrie. Lors même qu'il aurait des liens de fer, il trouvera le moyen de revenir, car il est fertile en stratagèmes. Mais vous aussi, parlez avec sincérité ; dites-moi si vraiment vous êtes le fils d'Ulysse : certes, par votre tête et vos beaux yeux, vous ressemblez parfaitement à ce héros. Tel que je suis, nous nous sommes souvent trouvés ensemble avant qu'il s'embarquât pour Ilion, où sur leurs navires voguèrent les plus illustres des Argiens. Depuis lors Ulysse et moi nous ne nous sommes point vus. »

« Étranger, je vous répondrai sans détour, reprend Télémaque ; ma mère m'a dit que j'étais le fils d'Ulysse : pour moi, je ne le sais pas, car nul ne connaît quel est son père. Ah ! plutôt aux dieux que j'eusse été le fils d'un homme fortuné que la vieillesse atteint au milieu de ses richesses ; mais maintenant le héros qui, dit-on, m'a donné le jour est le plus malheureux des mortels. Voilà ce que vous m'avez demandé. »

La déesse Minerve lui répond en ces termes :

« Non, les dieux n'ont point voulu que votre race parvint

sans nom à la postérité, puisque, tel que vous voilà, Pénélope vous a donné le jour. Mais dites-moi, parlez avec vérité, quel est ce festin ? quelle est cette foule ? quel besoin en avez-vous ? Est-ce une fête, une noce ? car ce n'est point un de ces repas où chacun apporte un tribut. Ces audacieux me paraissent manger dans vos demeures pour vous insulter ; tout homme sage venant en ces lieux s'indignerait en voyant ces nombreux outrages. »

« Étranger, lui répond le prudent Télémaque, puisque vous m'interrogez, et que vous vous enquérez sur ces choses, apprenez que cette maison devait être opulente et considérée, tant que le maître aurait vécu parmi ses peuples ; mais les dieux, méditant de cruels desseins, en décidèrent autrement, et firent qu'Ulysse fut le plus ignoré des hommes. Aussi je pleurerais moins sa perte s'il fût mort avec ses compagnons parmi le peuple des Troyens, ou dans les bras de ses amis, après avoir terminé la guerre. Tous les Grecs auraient élevé sans doute une tombe à ce héros, et c'eût été pour son fils une grande gloire dans l'avenir. Mais aujourd'hui les Harpyes l'ont enlevé honteusement ; il est mort ignoré, sans honneur, ne me laissant que la douleur et les larmes : ce n'est pas sur lui seul que je pleure, et les dieux m'ont aussi préparé de cruelles douleurs. Tous les princes qui règnent sur les îles voisines, Dulichium, Samé, la verte Zacynthe, ceux même qui se sont emparés du pouvoir dans l'âpre Ithaque, désirent épouser ma mère, et ravagent ma maison. Pénélope, sans refuser absolument ce funeste mariage, ne peut se résoudre à l'accomplir ; eux cependant me ruinent en dévorant mon héritage ; bientôt ils me perdront moi-même. »

« Grands dieux ! s'écrie Minerve indignée, combien vous manque Ulysse absent, lui qui de sa main frapperait les audacieux prétendants. Si, venant à cette heure, il s'arrêtait sous les portiques de sa demeure, avec son casque, son bouclier, et deux javelots, tel qu'il était quand pour la première fois je le vis buvant et se réjouissant dans notre maison, alors qu'il arrivait d'Éphyre d'auprès Ilus, fils de Merméris. Ulysse, sur un léger navire, était allé chez ce prince lui demander un poison mortel, pour imprégner ses flèches d'airain. Ilus le refusa, craignant d'offenser les dieux immortels ; mais mon père lui donna ce qu'il désirait, tant il chérissait ce héros. Tel qu'Ulysse était alors, que

ne se mêle-t-il aux prétendants ! Pour eux tous, quelle mort prompte ! quelles noces amères ! Mais il est incertain, et ces choses reposent sur les genoux des dieux, si ce héros doit revenir ou non pour se venger dans son palais. Vous cependant je vous engage à voir comment vous chasserez les prétendants de cette demeure. Prêtez-moi donc une oreille attentive, et recueillez avec soin mes paroles : Demain réunissez dans l'assemblée les plus illustres des Grecs, portez à tous la parole, en prenant les dieux à témoin ; puis ordonnez aux prétendants de retourner dans leurs domaines. Pour votre mère, si son désir est de se marier, qu'elle se rende auprès de son père, homme puissant ; ses parents concluront son mariage, et lui feront de nombreux présents de noces, dignes d'une fille aussi chérie. Je veux vous donner encore un sage conseil, laissez-vous persuader. Équipez un vaisseau de vingt rameurs, que ce soit le meilleur, et partez pour vous informer de votre père absent depuis longues années, soit que quelque mortel vous en instruisse, soit que vous entendiez une voix envoyée par Jupiter, voix qui surtout apporte aux hommes une grande renommée. D'abord allez à Pylos, et vous interrogerez l'illustre Nestor ; puis à Sparte, auprès du blond Ménélas ; c'est lui qui de tous les Grecs est arrivé le dernier. Si vous apprenez qu'Ulysse respire encore, et qu'il doit revenir, vous l'attendrez, malgré vos peines, durant une année entière ; si vous apprenez au contraire qu'il a péri, s'il n'existe plus, vous reviendrez dans votre patrie, vous éleverez une tombe en son honneur, vous célébrerez, comme il convient, de pompeuses funérailles, et vous donnerez un époux à votre mère. Quand vous aurez accompli ces devoirs, songez au fond de votre âme comment dans votre palais vous immolerez les prétendants, soit par ruse, soit à force ouverte. Il ne faut plus vous livrer à de puérils jeux, puisque vous n'êtes plus un enfant. N'avez-vous pas appris quelle gloire parmi tous les hommes s'est acquise Oreste en immolant l'infâme et parricide Égisthe, qui tua l'illustre père de ce héros ? Mon ami, je vous vois grand et beau, soyez fort aussi, pour qu'on parle bien de vous dans les siècles futurs. Moi cependant je retourne vers mon navire, près de mes compagnons, qui sans doute s'impatientent en m'attendant. Pour vous, songez à ce que je vous ai dit, et mettez à profit mes conseils. »

« Étranger, reprend aussitôt le prudent Télémaque, dans votre sagesse vous m'avez adressé des paroles amies, comme un père à son fils, et je ne les oublierai jamais. Cependant demeurez encore, quoique désireux de partir, afin de prendre un bain et de réjouir votre cœur ; puis vous emporterez sur votre navire un présent qui vous comblera de joie, présent honorable et magnifique, qui sera pour vous un gage de mon souvenir ; car tels sont les dons que des hôtes chéris offrent à leurs hôtes. »

« Ne me retenez pas plus longtemps, répond la déesse, je suis impatient de continuer ma route. Quant au présent que votre cœur vous engage à m'offrir, vous me le donnerez quand je reviendrai, pour que je l'emporte dans ma demeure, et j'accepterai ce don précieux ; vous en obtiendrez un en retour qui sera digne de vous. »

En achevant ces mots, Minerve s'échappe, et s'envole comme un oiseau qui se perd dans la nue ; elle remplit de force et de courage le cœur du héros, et lui rappelle son père plus encore qu'auparavant : alors Télémaque, réfléchissant dans sa pensée, est saisi de crainte, car il a reconnu que c'était un dieu. Soudain le noble héros retourne auprès des amants de sa mère.

Au milieu d'eux chantait un illustre chanteur, et tous dans le silence étaient assis en l'écoutant ; il redisait le retour des Grecs, retour funeste, que loin d'Ilion leur avait imposé la déesse Pallas.

Cependant, retirée dans un appartement supérieur, la prudente Pénélope, fille d'Icare, recueille en son âme ces chants divins ; aussitôt elle descend l'escalier élevé du palais ; elle n'est point seule, deux servantes l'accompagnent. Quand la plus noble des femmes est arrivée auprès des prétendants, elle s'arrête sur le seuil de la porte solide, ayant un léger voile qui couvre son visage ; les deux suivantes se tiennent à ses côtés. Alors, les yeux baignés de larmes, elle parle en ces mots au chancre divin :

« Phémios, vous connaissez beaucoup d'autres récits, doux charmes des hommes, les travaux des dieux et des héros que célèbrent les chanteurs ; ainsi donc, venez chanter une de ces actions mémorables, tandis que les prétendants boivent le vin en silence ; mais cessez ce triste chant, qui toujours dans mon

sein briso mon cœur de regrets, car c'est moi surtout qu'opresse une douleur inconsolable. Oui je regrette une tête si chère, songeant sans cesse à ce héros dont la gloire a retenti dans toute la Grèce, et jusqu'au milieu d'Argos. »

« Ma mère, reprend aussitôt Télémaque, pourquoi refuser à ce chantre aimable de nous charmer comme son esprit l'inspire ? ce ne sont point les chanteurs qui sont cause de nos maux, mais Jupiter, qui distribue ses dons aux ingénieux mortels comme il lui plaît. Il ne faut donc point reprocher à Phémios de chanter la triste destinée des Grecs : la chanson qu'admirent davantage les hommes, c'est celle qui toujours est la plus nouvelle aux auditeurs. Il faut accoutumer votre âme à les entendre ; Ulysse, dans la ville de Troie, n'a pas seul perdu le jour du retour, bien d'autres héros ont péri comme lui. Retournez donc à votre demeure, reprenez vos travaux accoutumés, la toile et le fuseau, puis commandez à vos femmes de hâter leur ouvrage ; le soin de la parole appartient à tous les hommes, et surtout à moi, car c'est à moi que la puissance est donnée dans ce palais. »

Alors, frappée d'admiration, Pénélope retourne à sa demeure ; elle garde en son cœur les sages paroles de son fils ; puis étant remontée aux appartements supérieurs avec les femmes qui la servent, elle pleure Ulysse, son époux, jusqu'à ce que Minerve répande un doux sommeil sur ses paupières.

Cependant les prétendants remplissaient de tumulte le palais ombragé ; tous désiraient partager la couche de la reine. Alors Télémaque s'avance, et leur adresse ces paroles :

« Prétendants de ma mère, hommes remplis d'audace, réjouissons-nous en prenant le repas, et que le tumulte cesse ; il est bon d'écouter un tel chanteur, qui par sa voix est égal aux dieux. Demain dès l'aurore nous nous réunirons tous dans l'assemblée, pour que je vous déclare ouvertement l'ordre d'abandonner ce palais ; songez à d'autres festins, consommez vos richesses, en vous traitant tour à tour dans vos propres maisons. Mais s'il vous semble meilleur et plus profitable de dévorer impunément l'héritage d'un seul homme, continuez ; moi, j'implorerai les dieux immortels, afin que Jupiter vous rétribue selon vos œuvres ; puissiez-vous alors périr sans vengeance dans ces demeures ! »

Tous, à ces mots, complimentent leurs lèvres de dépit, et s'étonnent que Télémaque ose parler avec tant d'assurance. Alors le fils d'Eupithée, Antinoüs, s'écrie, et lui dit :

« Sans doute, Télémaque, ce sont les dieux qui t'inspirent de nous traiter avec tant de hauteur et de nous parler avec tant d'assurance. Ah ! puisse le fils de Saturne ne jamais t'établir roi dans l'île d'Ithaque ; ce qui pourtant par ta naissance est ton droit paternel. »

Le sage Télémaque lui répond à l'instant :

« Antinoüs, t'indigneras-tu de ce que je vais te dire ? Sans doute, Jupiter me l'accordant, j'accepterais volontiers d'être roi. Penses-tu que parmi les hommes ce soit un don si funeste ? Non, ce n'est point un malheur de régner ; aussitôt les demeures d'un roi se remplissent de richesses, et lui-même est comblé d'honneurs. Cependant il est un grand nombre de princes dans Ithaque, des jeunes gens et des vieillards ; l'un d'eux peut obtenir la puissance, puisque Ulysse n'existe plus ; mais du moins je serai le roi de mon palais, et des serviteurs que le divin Ulysse a conquis pour moi. »

Eurymaque, fils de Polybe, reprend à son tour, et lui dit :

« Télémaque, ces choses reposent sur les genoux des dieux ; nous ignorons quel est celui des Grecs qui régnera dans l'île d'Ithaque ; pour toi, possède tes richesses, et règne sur tes palais. Il n'est aucun homme qui, par violence et malgré toi, veuille ravir tes biens, tant que dans Ithaque il restera des habitants. Mais, ami, je veux te questionner sur l'étranger : d'où vient cet homme ? de quel pays s'honore-t-il de tirer origine ? quels sont ses parents, sa patrie ? Est-il venu t'annoncer le retour de ton père, ou bien arrive-t-il en ces lieux pour réclamer une dette ? Comme il s'est échappé subitement, sans attendre qu'on l'ait reconnu ! Cependant il n'a pas la mine d'un misérable. »

« Hélas ! Eurymaque, répond le fils d'Ulysse, on ne peut plus compter sur le retour de mon père : si quelqu'un venait m'en apporter la nouvelle, je n'y croirais pas, et je n'attache même plus aucune valeur aux prophéties que recherche ma mère, lorsqu'elle appelle le devin dans notre palais. Cet homme, mon hôte paternel, est de Taphos ; il s'honore d'être Mentès, le fils du

sage Anchialus, et règne sur les Taphiens, qui se plaisent à manier la rame. »

Ainsi parla Télémaque, et pourtant dans sa pensée il avait reconnu la déesse. Les prétendants continuèrent à goûter les délices du chant et de la danse; ils restèrent jusqu'à ce que vint le soir. La nuit sombre arrive qu'ils étaient encore à se réjouir. Alors chacun d'eux retourne dans sa demeure pour se livrer au sommeil. Télémaque se retire aussi dans le vaste appartement qui lui fut construit dans la belle enceinte de la cour, en un lieu d'où l'on pouvait tout découvrir; et c'est là qu'il va chercher le repos, roulant dans sa pensée une foule de desseins. A côté de Télémaque, Euryclée portait des flambeaux éclatants, la sage Euryclée, fille d'Ops, issu lui-même de Pisénor, elle que Laerte acheta jadis de ses propres richesses, et quoiqu'elle fût encore dans sa première jeunesse, il donna vingt taureaux pour l'obtenir; il l'honora dans son palais comme une chaste épouse, et jamais ne partagea sa couche; il redoutait la colère de la reine. En ce moment elle porte des flambeaux éclatants auprès de Télémaque; de toutes les servantes c'est elle qui l'aimait le plus, parce qu'elle l'avait élevé quand il était encore enfant. Elle ouvre les portes de la chambre solidement construite; Télémaque s'assied sur le lit, et quitte sa molle tunique; il la remet aux mains de cette femme prudente. Celle-ci plie avec soin le vêtement, le suspend à la cheville près du lit, et se hâte de sortir de la chambre; elle retire la porte par l'anneau d'argent, puis elle abaisse le levier en tirant la courroie. Là durant la nuit entière Télémaque, recouvert de la fine toison des brebis, réfléchit en lui-même au voyage que lui conseilla Minerve.

CHANT II.

ASSEMBLÉE DES ITHACIENS. —
DÉPART DE TÉLÉMAQUE.

Dès que brille la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, le noble fils d'Ulysse abandonne sa couche, et revêt ses habits; il suspend à ses épaules un glaive acéré, puis attache à ses pieds de riches brodequins; alors il s'éloigne de sa chambre, et paraît semblable aux dieux. Bientôt après il commande aux hérauts, à la voix sonore, de convoquer pour l'assemblée les Grecs, aux longs cheveux; les hérauts appellent les citoyens, qui se rassemblent promptement. Quand ils sont arrivés, et que tous sont réunis, Télémaque se rend aussi dans l'assemblée, en tenant une lance d'airain; des chiens vigilants suivent ses pas; autour de lui Minerve répand une grâce divine. Tout le peuple contemple avec admiration le jeune héros qui s'avance; il se place sur le siège de son père, et les vieillards se rangent devant lui. D'abord au milieu d'eux le héros Égyptius parla le premier; il était courbé par la vieillesse, et savait beaucoup de choses. L'un de ses fils monta sur un large navire pour accompagner le divin Ulysse aux rivages d'Ilion, le vaillant Antiphus; c'est lui que le cruel Cyclope égorgea dans son antre profond, et dont il fit son dernier repas. Égyptius avait encore trois enfants; l'un d'eux, Eurynome, se mêlait à la troupe des prétendants, et les deux autres cultivaient assidûment les champs paternels. L'infortuné vieillard ne pouvait oublier son fils absent, et, les yeux baignés de larmes, il parle ainsi dans l'assemblée :

« Écoutez-moi maintenant, peuple d'Ithaque, écoutez ce que je vais dire. Ni notre assemblée ni le conseil n'ont eu lieu depuis qu'Ulysse s'est embarqué sur ses larges navires. Qui donc nous a rassemblés aujourd'hui? Quelle importante affaire est-il survenu, soit à l'un de nos jeunes gens, soit à ceux qui sont plus avancés en âge? Quelqu'un aurait-il reçu la nouvelle du retour

de l'armée, et veut-il nous faire connaître ce qu'il a su le premier ? ou veut-il nous instruire et parler dans l'assemblée de quelque autre intérêt public ? C'est, je pense, un homme de bien, je lui suis favorable ; puisse Jupiter accomplir heureusement ce qu'il a conçu dans sa pensée ! »

Il dit ; le fils d'Ulysse se réjouit de ce présage, et ne reste pas plus longtemps assis, impatient de haranguer. Il s'avance au milieu de l'assemblée, et, prenant le sceptre que lui remet le héraut Pisénor, fertile en sages conseils, il répond au vieillard en ces mots :

« Vieillard, il n'est pas loin cet homme (vous le reconnaîtrez aussitôt vous-même) qui rassemble aujourd'hui le peuple. C'est moi surtout qu'opprime la douleur. Je n'ai point reçu la nouvelle du retour de l'armée ; je vous en informerai, si je l'apprends le premier ; je ne veux pas non plus vous instruire ni parler dans l'assemblée de quelque autre intérêt public ; mais il s'agit de ma propre détresse, car un double malheur est tombé sur ma maison : d'abord j'ai perdu le valeureux Ulysse, qui jadis régnait sur vous comme un père plein de douceur ; mais maintenant j'éprouve un plus grand désastre, qui bientôt détruira tous mes domaines, et consumera mon héritage tout entier. Les prétendants, fils des hommes qui sont ici les plus puissants, sollicitent ma mère, qui ne veut pas y consentir ; ils refusent même de se rendre dans la maison de son père Icare, afin qu'il donne une dot à sa fille, et l'accorde à celui qu'elle désire et qui lui plait davantage. Eux cependant passent leurs journées entières dans nos demeures ; ils égorgent mes bœufs, mes brebis, les chèvres les plus grasses, s'abandonnent à la joie des festins, et boivent le vin impunément ; mes nombreuses richesses sont leur proie, car il n'est point ici de héros qui, tel qu'Ulysse, puisse écarter la ruine de ma maison. Tel que je suis, je ne puis me défendre ; un jour je leur serai terrible, quoique je ne sois pas instruit à la guerre : comme je les repousserais si j'en avais la force ! De tels excès ne peuvent plus se tolérer, et ma maison périt sans honneur. Citoyens d'Ithaque, manifestez votre indignation, redoutez les reproches des peuples voisins qui nous entourent ; craignez un retour de la colère des dieux, irrités de ces crimes. J'implorerai Jupiter, j'implorerai Thémis, qui réunit et disperse les assem-

blées des hommes. Réprimez cela, mes amis, et laissez-moi me livrer seul à ma douleur profonde. Si jamais mon père, le valeureux Ulysse, malveillant pour les Grecs, les accabla de maux, malveillants à votre tour, vengez-vous, rendez-moi tous ces maux, en excitant ces audacieux. Certes, il me serait préférable que vous-mêmes mangeassiez mes provisions et mes troupeaux, car alors le jour viendrait bientôt où je serais dédommagé ; sans cesser et par toute la ville je vous adresserais mes prières, et vous redemanderais mes richesses, jusqu'à ce que vous me les eussiez toutes rendues. Mais aujourd'hui vous accablez mon âme de douleurs sans nul dédommagement. »

Ainsi parle Télémaque irrité ; puis il jette son sceptre à terre en répandant des larmes ; tout le peuple est ému de compassion. Les prétendants gardent tous le silence, aucun d'eux n'ose lui répondre par de dures paroles. Le seul Antinoüs se lève, et lui réplique en ces mots :

« Télémaque, harangueur téméraire, jeune audacieux, pourquoi tenir un tel discours en nous outrageant ? Tu veux donc nous couvrir de blâme. Toutefois, les prétendants ne sont pas la cause de tes maux ; c'est ta mère, elle qui connaît toutes les ruses. Déjà trois années sont passées, la quatrième va s'accomplir, depuis qu'elle cherche à tromper l'esprit des Grecs. Elle flatte notre espoir, et a fait des promesses à chacun de nous, en envoyant des messages ; mais son esprit conçoit d'autres desseins. Voici le nouveau stratagème qu'elle a conçu dans sa pensée : assise dans ses demeures, elle ourdit une grande toile ; tissu délicat, et d'une grandeur immense ; puis elle nous a dit : Jeunes gens qui prétendez à ma main, puisque Ulysse a péri, différez mon mariage, malgré vos désirs, jusqu'à ce que j'aie terminé ce voile funèbre, que je destine au héros Laerte (puissent mes travaux n'être pas entièrement perdus !), lorsqu'il subira les dures lois de la mort ; de peur que quelque femme parmi le peuple des Grecs ne s'indigne contre moi s'il reposait sans linceul, celui qui posséda de si grandes richesses. Ainsi parlait Pénélope ; nos âmes généreuses se laissèrent persuader. Cependant, durant le jour elle travaillait à cette grande toile, mais la nuit, à la lueur des flambeaux, elle détruisait son ouvrage. Ainsi, pendant trois années, elle se cacha par ruse et persuada les Grecs ; mais quand

les heures dans leur cours amenèrent la quatrième année, une femme bien instruite nous avertit, et nous trouvâmes Pénélope défaisant cette belle toile. Alors, quoiqu'elle ne voulût pas, elle l'acheva par force. Maintenant, Télémaque, voici ce que les prétendants te déclarent, afin que tu le saches bien au fond de ton âme, et que tous les Grecs le sachent aussi. Renvoie ta mère, ordonne-lui d'épouser celui que désignera son père, ou celui qui lui plaira. Mais si longtemps encore elle fatigue les fils des Grecs, en suivant les conseils que lui donna Minerve, qui l'instruisit dans les beaux ouvrages, les pensées prudentes et les stratagèmes, comme jamais nous ne l'avons ouï dire à nos ancêtres des belles Argiennes qui vécurent autrefois, Alcène, Tyro, l'élégante Mycène, car aucune d'elles ne conçut des pensées semblables à celles de Pénélope ; si, dis-je, elle persiste dans un tel dessein, elle ne conçoit pas une sage pensée, car les prétendants dévoreront ton héritage, et consumeront tes richesses tant que Pénélope conservera la pensée que les dieux ont mise en son âme. Peut-être en obtiendra-t-elle une grande gloire, mais elle te fera regretter la perte de tes biens ; et nous ne retournerons point à nos champs, ni ailleurs, qu'elle n'ait épousé celui des Grecs qu'elle voudra. »

Le prudent Télémaque répondit aussitôt :

« Antinoüs, non, jamais contre son désir je n'éloignerai de ce palais celle qui me donna le jour et qui me nourrit ; mon père a péri dans une terre étrangère, ou bien il vit encore ; il me serait pénible de donner un grand dédommagement à son père Icare, si c'est moi qui veux renvoyer ma mère. Je serais aussi puni par mon père ; un dieu même ajouterait d'autres châtimens, parce que Pénélope invoquerait les Furies vengeresses en quittant cette demeure ; l'indignation des hommes pèserait sur moi. Non, jamais je ne prononcerai cette parole. Si votre âme s'en indigné, eh bien, sortez de mon palais, songez à d'autres festins, consommez vos richesses, en vous traitant tour à tour dans vos propres maisons. Mais s'il vous semble meilleur et plus profitable de dévorer impunément l'héritage d'un seul homme, continuez ; moi, j'implorerai les dieux immortels, afin que Jupiter vous rétribue selon vos œuvres, et que vous périssiez sans vengeance au sein de ces demeures. »

Ainsi parla Télémaque. Aussitôt le puissant Jupiter, en faveur de ce héros, fait voler deux aigles du sommet élevé de la montagne. Tous deux pendant quelque temps volent avec le souffle des vents à côté l'un de l'autre en étendant les ailes ; mais lorsqu'ils sont arrivés au-dessus de l'illustre assemblée, ils volent en cercle en agitant leurs ailes épaisses, et promenant leurs regards sur la tête des prétendants, ils leur prédisaient la mort ; enfin, avec leurs ongles, s'étant déchiré les flancs et le cou, ces oiseaux s'envolent à droite, en traversant les demeures et la ville des Ithaciens. Tous les assistants admirent les aigles, qu'ils ont vus de leurs propres yeux ; alors ils méditent en leur âme sur ce qui doit s'accomplir. En ce moment s'avance le fils de Mastor, le vieux Halitherse ; il l'emporte sur tous ceux de son âge dans l'art de connaître les augures et de prédire l'avenir ; plein de bienveillance pour les Grecs, il adresse ce discours à l'assemblée :

« Citoyens d'Ithaque, écoutez maintenant ce que je vais vous dire ; c'est surtout aux prétendants qu'en prédisant ici j'adresse ces paroles. Un grand malheur les menace, car Ulysse ne sera pas longtemps éloigné de ses amis ; mais déjà près de ces lieux il fait naître pour tous ces prétendants la mort et le carnage ; et même il arrivera malheur à plusieurs autres, qui demeurent dans Ithaque. Avant ce temps, voyons comment nous réprimerons ces insensés. Ah ! qu'eux-mêmes cessent leurs crimes ; c'est le parti qui pour eux est le plus sage. Je ne suis point un devin sans expérience, mais un savant augure. J'affirme que tout s'est accompli pour le roi comme je le lui prédis jadis, lorsque les Grecs s'embarquèrent pour Ilion, et qu'avec eux partit le prudent Ulysse : j'annonçai qu'il souffrirait bien des maux, qu'il perdrait tous ses compagnons, et qu'inconnu de tous, à la vingtième année, il reviendrait dans ses foyers. C'est maintenant que tout va s'accomplir. »

« Vieillard, lui répond Eurymaque, fils de Polybe, retourne en ta maison annoncer l'avenir à tes enfants, de peur que plus tard ils n'éprouvent quelque malheur ; bien mieux que toi, j'expliquerai ces présages. Un grand nombre d'oiseaux volent dans les airs à la clarté du soleil, mais tous ne sont pas des augures. Certainement Ulysse a péri loin de sa patrie. Plût aux dieux que tu fusses mort avec lui ! tu ne viendrais pas ainsi faire de

telles prédictions ni ranimer encore le courroux de Télémaque, désirant pour ta famille le présent qu'il voudra bien te donner. Mais je le déclare, et cela s'accomplira : si tu continues, instruit en vieilles ruses, à vouloir irriter ce jeune prince par tes paroles, sa destinée d'abord n'en sera que plus funeste ; il ne pourra jamais, aidé de tes prédictions, accomplir ses desseins ; puis à toi-même, ô vieillard, nous infligerons un châtement que tu subiras en gémissant dans ton âme : la douleur t'en sera terrible. Voici donc ce que je conseille à Télémaque : avant tout qu'il ordonne à sa mère de retourner dans la maison paternelle ; là ses parents concluront son mariage, feront de nombreux présents de noce dignes d'une fille aussi chérie. Je ne crois pas que jusque alors les Grecs cessent une poursuite obstinée ; aucun d'eux ne redoute personne, pas même Télémaque, bien qu'il soit un habile discoureur. Nous n'avons, ô vieillard, nul souci de tes prédictions que tu nous annonces en vain, et nous t'en haïssons davantage. Oui, les possessions d'Ulysse seront indignement ravagées, rien ne sera dans l'ordre, tant que Pénélope fatiguera les Grecs en différant son mariage ; pour nous, restant sans cesse dans l'attente, nous lutterons à cause de sa vertu, et même nous ne rechercherons point les autres femmes qu'il serait avantageux à chacun de nous de prendre pour épouses. »

Alors le prudent Télémaque fait entendre ces paroles :

« Eurymaque, et vous tous qui prétendez à l'hymen de ma mère, je ne vous supplierai pas davantage, et ne parlerai plus dans l'assemblée : les dieux et tous les Grecs connaissent suffisamment ces choses ; mais accordez-moi du moins un navire et vingt rameurs qui me conduiront de tous côtés sur les mers. Je veux aller à Sparte, et dans la sablonneuse Pylos, m'informer du retour de mon père, absent depuis tant d'années, soit que quelque mortel m'en instruisse, soit que j'entende une voix envoyée par Jupiter, voix qui surtout apporte aux hommes une grande renommée. Si j'apprends qu'Ulysse respire encore, qu'il doive revenir, je l'attendrai, malgré mes peines, durant une année entière ; si j'apprends au contraire qu'il a péri, s'il n'existe plus, je reviendrai dans ma patrie pour élever une tombe en son honneur, célébrer comme il convient de pompeuses funérailles, et donner un époux à ma mère. »

Après avoir ainsi parlé, Télémaque va reprendre sa place. Alors, au milieu des Grecs, se lève Mentor, compagnon du vaillant Ulysse ; quand ce héros monta dans son navire, il lui confia le soin de sa maison, le chargea d'obéir au vieux Laerte, et de surveiller tous ses biens. Mentor, bienveillant pour les Grecs, fait entendre ce discours dans l'assemblée :

« Citoyens d'Ithaque, écoutez maintenant ce que je vais dire. Ah ! que désormais aucun des rois honorés du sceptre ne soit plus ni juste ni clément, qu'il ne conçoive plus en son âme de nobles pensées, mais qu'il soit toujours cruel et n'accomplisse que des actions impies. Ainsi nul ne se ressouvient d'Ulysse, nul parmi ses peuples, qu'il gouverna comme un père plein de douceur. Je n'accuse point les fiers prétendants de commettre ces actes de violence méchamment ourdis dans leur âme ; ils risquent leur propre vie en dévorant avec audace la maison d'Ulysse, qu'ils disent ne devoir plus revenir. Maintenant c'est contre le peuple que je suis indigné : comme tous restent assis en silence ! Vous ne comprenez pas même par vos discours cette faible troupe de prétendants, quoique vous soyez plus nombreux. »

Soudain Léocrite, fils d'Événor, se lève, et lui répond en ces mots :

« O Mentor, homme téméraire, faible insensé, qu'oses-tu dire pour exciter le peuple à nous réprimer ? Certes, il serait difficile, même à des hommes nombreux, de nous combattre au milieu des festins. Si même, revenant en ces lieux, Ulysse, le roi d'Ithaque, désirait chasser de cette demeure les prétendants valeureux pendant qu'ils prennent leurs repas dans son palais, son épouse ne se réjouirait pas de ce retour, quoiqu'elle le désire avec ardeur ; mais ici même il recevrait une honteuse mort, s'il voulait attaquer un aussi grand nombre d'ennemis : va, tu parles sans raison. Cependant, peuples, séparez-vous, et que chacun retourne à ses travaux ; Halithersé et Mentor s'occuperont du départ de Télémaque, eux les anciens compagnons de son père. Toutefois, je le pense, il restera longtemps encore ; c'est dans Ithaque qu'il apprendra des nouvelles, et jamais il n'entreprendra ce voyage. »

Il dit, et rompt aussitôt l'assemblée. Les assistants se séparent, et chacun rentre dans sa demeure ; les prétendants retournent au palais du divin Ulysse.

Télémaque alors s'éloigne, et, se rendant sur le rivage de la mer, après avoir lavé ses mains dans l'onde blanchissante, il adresse cette prière à Minerve :

« Exaucez-moi, déesse, qui parûtes hier dans nos demeures, en m'ordonnant de franchir les mers sur un navire, pour m'informer du retour de mon père, absent depuis tant d'années; les Grecs apportent des délais à toutes ces choses, mais surtout les prétendants, dont l'audace coupable n'a plus de frein. »

Ainsi priait Télémaque. Minerve s'approche du héros, en prenant la voix et les traits de Mentor; alors elle lui dit ces paroles rapides :

« Télémaque, vous ne manquerez plus à l'avenir de prudence ni de valeur. Si vous avez le mâle courage de votre père, qui toujours accomplit ses actes et ses promesses, ce voyage ne sera ni vain ni sans effet. Mais si vous n'êtes point le digne fils de ce héros et de Pénélope, je ne pense pas que vous terminiez ce que vous avez résolu. Peu d'enfants ressemblent à leurs pères; pour la plupart ils sont pires, et rarement meilleurs que leurs ancêtres. Cependant, comme à l'avenir vous ne manquerez ni de prudence ni de valeur, si la sagesse d'Ulysse ne vous a point abandonné, mon espoir est que vous accomplirez vos travaux. Ainsi donc méprisez aujourd'hui les résolutions et les projets des prétendants insensés, qui n'ont ni raison ni justice; ils ignorent la mort qui les menace de près et la funeste destinée qui les perdra tous le même jour. Le voyage que vous avez résolu ne sera pas longtemps différé. Moi-même, l'ancien ami de votre père, je préparerai le navire, et je vous accompagnerai dans ce voyage. Mais vous, retournez au palais, mêlez-vous à la foule des prétendants; préparez les provisions de la route, renfermez-les dans des vases, le vin dans des urnes, et la fleur de farine, la moelle de l'homme, dans des outres épaisses; je réunirai par la ville des compagnons de bonne volonté. Plusieurs navires sont dans la ville d'Ithaque, des neufs et des vieux; j'examinerai celui de tous qui me paraîtra le meilleur, et dès que nous l'aurons équipé, nous le lancerons sur la vaste mer. »

Ainsi parla Minerve, la fille de Jupiter. Télémaque ne s'arrête pas longtemps après avoir entendu la voix de la déesse, et se rend au palais, le cœur consumé de chagrins; il y trouve les fiers

prétendants, enlevant la peau des chèvres et rôtissant des porcs dans l'enceinte des cours. Antinoüs s'approchant de Télémaque en riant, lui prend la main, le nomme, et lui dit ces mots :

« Télémaque, orateur sublime, héros valeureux, ne forme plus dans ton sein aucun autre projet funeste, soit en action, soit en parole, mais mangeons et buvons ensemble comme auparavant. Les Grecs acheveront de préparer pour toi tout ce qu'il te faut, un navire et d'habiles rameurs, afin que tu te rendes promptement dans la divine Pylos, où tu pourras entendre parler de ton illustre père. »

« Antinoüs, répond aussitôt le sage Télémaque, il ne me convient plus de manger, malgré moi, avec vous, hommes audacieux, ni de me livrer tranquillement à la joie. N'est-ce pas assez que jusqu'à ce jour vous ayez dévoré mes nombreuses richesses, tant que je n'étais encore qu'un enfant? Mais à présent que je suis homme, que je me suis instruit en écoutant d'autres conseils, et que mon courage s'est fortifié dans mon sein, je tenterai tout pour attirer sur vous une affreuse destinée, soit que je me rende à Pylos, soit que je reste en ces lieux au milieu du peuple. Mais je partirai plutôt (le voyage que j'annonce ne sera pas vain) sur un vaisseau de passage, car je ne possède ni navire ni rameurs; c'est là du moins ce qui vous paraît être le plus profitable. »

Il dit, et retire aussitôt sa main de la main d'Antinoüs; les prétendants continuent à préparer le repas dans le palais. Cependant ils outrageaient Télémaque par de mordantes paroles; l'un de ces jeunes audacieux disait avec ironie :

« N'en doutons pas, Télémaque médite notre mort; il amènera quelques vengeurs de la sablonneuse Pylos ou de Sparte; c'est le plus ardent de ses vœux. Peut-être veut-il aller aussi dans Éphire, fertile contrée, pour en rapporter des poisons mortels, et les jetant dans nos coupes, nous livrer tous au trépas. »

« Qui sait, disait un autre de ces jeunes insolents, s'il ne périra pas avec son navire, loin de ses amis, après avoir erré longtemps comme Ulysse? Alors pour nous quel surcroît de peines! Il nous faudra diviser toutes ses richesses, et laisser sa mère dans ce palais avec l'époux qu'elle aura choisi. »

C'est ainsi qu'ils parlaient. Cependant Télémaque descend dans le haut et vaste cellier de son père, où reposaient l'or et l'airain

amoncelés, des habits dans des coffres, et de l'huile parfumée en abondance; là furent placés des tonneaux d'un vin vieux et délectable, contenant un breuvage pur et divin, et rangés en ordre le long de la muraille : c'était pour Ulysse, si jamais il revenait dans sa maison, après avoir éprouvé de nombreux malheurs. A l'entrée étaient de grandes portes à deux battants étroitement unis; une intendante du palais veillait nuit et jour dans cette demeure, et gardait tous ces trésors avec un esprit rempli de prudence; c'était Euryclée, fille d'Ops, issu de Pyséonor. Télémaque l'appelle dans le cellier, et lui parle en ces mots :

« Nourrice, puisez dans des urnes un vin délectable, le meilleur après celui que vous gardez en attendant le divin Ulysse, si toutefois ce héros malheureux, échappant aux destinées de la mort, arrive un jour dans sa patrie. Remplissez de ce breuvage douze vases, que vous refermerez tous avec leurs couvercles. Déposez la farine dans des outres bien consues; mettez-y vingt mesures de cette farine que la meule a broyée. Seule, sachez mon projet, et disposez avec soin toutes ces provisions; ce soir je les prendrai, lorsque ma mère montera dans ses appartements élevés pour retrouver sa couche. Car je vais à Sparte et dans la sablonneuse Pylos, pour m'informer par quelque ouï-dire du retour de mon père. »

Il dit. Aussitôt la nourrice Euryclée se mit à pleurer, et, tout en larmes, elle fait entendre ces paroles :

« Pourquoi, mon cher fils, un semblable dessein est-il entré dans votre pensée? D'où vient que vous voulez parcourir de nombreuses contrées, vous enfant unique et chéri? Loin de sa patrie, le divin Ulysse est mort chez quelque peuple ignoré. Dès que vous serez parti, ces méchants vous dresseront des embûches pour vous faire périr; ils se partageront tous vos biens. Restez ici, demeurez au milieu des vôtres; il ne vous faut pas affronter les périls de la mer et d'un voyage lointain. »

« Rassurez-vous, chère nourrice, lui répond Télémaque; je n'ai point formé cette résolution sans la volonté d'un dieu. Toutefois, jurez de ne rien apprendre à ma mère chérie avant le onzième ou le douzième jour, à moins qu'elle ne désire me voir et qu'elle n'ait appris mon départ : je craindrais qu'en pleurant elle ne perdît sa beauté. »

Il parlait ainsi. La vieille Euryclée jure par le grand serment des dieux. Quand elle a juré, qu'elle a terminé le serment, elle se hâte de lui puiser du vin dans les urnes, et de déposer la farine dans des outres bien cousues. Ensuite Télémaque retourne au palais se mêler à la foule des prétendants.

Minerve cependant imagine un nouveau moyen ; sous les traits de Télémaque elle parcourt la ville de toutes parts, adresse la parole à chaque homme qu'elle rencontre, et les engage à se rendre vers le soir sur le vaisseau rapide. Puis elle demande un navire au fils illustre de Phronius, Noémon, qui l'accorde volontiers.

Alors le soleil se couche, et toutes les rues sont enveloppées dans l'ombre ; Minerve lance le navire à la mer, et dépose dans l'intérieur tous les agrès que portent les vaisseaux de long cours. Elle se place à l'extrémité du port ; autour d'elle se rassemblent en foule les valeureux compagnons du voyage, et la déesse excite chacun d'eux.

Minerve, ayant conçu d'autres pensées, se rend au palais d'Ulysse ; elle répand le doux sommeil sur les yeux des prétendants, qu'elle trouble tandis qu'ils buvaient, et les coupes tombent de leurs mains. Ils se hâtent, en traversant la ville, d'aller chercher le repos ; ils n'attendent pas davantage, parce que le sommeil avait appesanti leurs paupières. Aussitôt Minerve, appelant Télémaque hors de ses riches demeures, et semblable à Mentor par la taille et la voix :

« Télémaque, lui dit-elle, vos jeunes compagnons, assis sur les bancs des rameurs, attendent vos ordres ; allons, et ne différons pas plus longtemps le voyage. »

A ces mots Minerve précède rapidement Télémaque ; le héros suit les pas de la déesse. Quand ils sont arrivés près du navire, ils trouvent sur le rivage leurs généreux compagnons, à la longue chevelure. Alors le valeureux Télémaque leur parle en ces mots :

« Hâtons-nous, mes amis, apportons les provisions ; elles sont déjà toutes rassemblées dans le palais ; ma mère ne sait rien, ni les femmes qui la servent ; une seule est instruite de mon dessein. »

Il dit, et précède ses compagnons ; ceux-ci s'empressent de le suivre. Ils portent toutes les provisions, et les déposent dans le

vaisseau, comme l'avait ordonné le fils chéri d'Ulysse. Télémaque monte dans le navire, mais Minerve le précède et s'assied vers la poupe; Télémaque se place à côté de la déesse. On délie les câbles, et les rameurs, montant à leur tour, se rangent sur les bancs. Aussitôt Minerve leur envoie un vent favorable, l'impétueux Zéphyr, qui bondit sur la mer ténébreuse. Télémaque, excitant ses compagnons, leur ordonne de disposer les agrès; ils obéissent à sa voix. Aussitôt ils élèvent le mât, le placent dans le creux qui lui sert de base, et l'assujettissent avec des cordes; puis ils déploient les blanches voiles que retiennent de fortes courroies. Bientôt le vent souffle au milieu de la voile; la vague azurée retentit autour de la carène du navire, qui s'avance; il vole sur les flots, en sillonnant la plaine liquide. Après avoir attaché les agrès du navire, ils remplissent des coupes de vin; ils font des libations aux dieux immortels, mais surtout à la puissante fille de Jupiter. Ainsi durant toute la nuit et tout le jour suivant le vaisseau poursuit sa route.

CHANT III.

AVENTURES A PYLOS.

Le soleil, abandonnant le sein éclatant des mers, s'élevait dans le ciel à la voûte d'airain pour éclairer les dieux et les hommes sur la terre féconde; c'est alors qu'ils arrivèrent à Pylos, ville superbe du roi Nélée. En ce moment les peuples offraient sur le rivage un sacrifice de taureaux noirs à Neptune, aux cheveux azurés. Là s'élevaient neuf sièges; sur chacun étaient cinq cents convives, et chaque groupe avait immolé neuf taureaux. Après avoir goûté les entrailles des victimes, ils brûlaient les cuisses en l'honneur de la divinité, lorsque les Ithaciens entraient dans le port, pliaient les voiles du vaisseau, l'attachaient au rivage, et descendaient à terre. Télémaque sort aussi du navire, et Minerve le précède. La déesse, commençant l'entretien, lui parle en ces mots :

« Télémaque, il ne vous faut plus être timide en aucune manière, puisque vous venez de traverser les mers pour vous informer de votre père, pour savoir quel pays le retient encore et quel est son destin. Allez donc maintenant droit au guerrier Nestor ; sachons quelle pensée il renferme en son sein. Implorez-le pour qu'il parle sincèrement ; ce héros ne vous dira point un mensonge, car il est surtout rempli de prudence. »

« O Mentor, reprend aussitôt le jeune Télémaque, comment l'aborderai-je et comment oserai-je l'implorer ? Je n'ai point encore l'expérience des habiles discours ; un jeune homme éprouve toujours quelque pudeur à questionner un vieillard. »

« Télémaque, répond la puissante Minerve, vous trouverez en votre âme une partie de ce qu'il faut dire, un dieu vous suggérera le reste ; car ce n'est point, je pense, contre le gré des immortels que vous reçûtes le jour et que vous fûtes élevé. »

En parlant ainsi Pallas s'avance rapidement ; Télémaque suit les pas de la déesse. Bientôt ils arrivent dans l'assemblée où les citoyens de Pylos étaient assis. Là se trouvait Nestor avec ses enfants ; auprès d'eux leurs compagnons, préparant le repas, perçaient les viandes et les faisaient rôtir. Dès qu'ils aperçoivent les étrangers, ils accourent en foule pour leur prendre la main et les engager à s'asseoir. Le premier de tous, Pisistrate, fils de Nestor, s'approche de ses hôtes, les prend par la main, et sur des peaux moelleuses, qui couvrent le sable du rivage, il leur donne place au repas, entre son père et son frère Thrasymède ; ensuite il leur présente une part des victimes, et verse le vin dans une coupe d'or ; plein de respect, il adresse ce discours à Minerve, fille du puissant Jupiter :

« Étranger, implorez avec nous le dieu Neptune, puisque vous vous trouvez au moment des sacrifices, en arrivant ici. Quand vous aurez, comme il est juste, fait les libations et que vous aurez prié, remettez à ce jeune héros la coupe remplie de vin, pour qu'à son tour il fasse des libations ; car je pense qu'il veut aussi prier les immortels : tous les hommes ont besoin de l'assistance des dieux. Toutefois, votre compagnon est le plus jeune, il est de mon âge ; voilà pourquoi c'est à vous le premier que je présente cette coupe d'or. »

Il dit, et lui remet entre les mains la coupe pleine d'un vin dé-

licieux ; Minerve se réjouit de la conduite de ce héros prudent et sage , parce qu'il lui présente d'abord la coupe des libations. Aussitôt elle implore en ces mots le dieu Neptune :

« Écoute nos vœux , puissant Neptune , ne refuse pas à ceux qui te prient d'achever leurs travaux. Avant tout , comble de gloire Nestor et ses enfants ; puis sois aussi favorable à tous les habitants de Pylos , en retour de cette illustre hécatombe. Fais encore que Télémaque et moi nous retournions dans Ithaque après avoir accompli le dessein qui nous conduisit en ces lieux sur un léger navire. »

Minerve ayant ainsi prié , termine elle-même les libations ; puis elle remet à Télémaque la belle coupe arrondie. Le fils chéri d'Ulysse à son tour implore la divinité. Quand les viandes sont rôties , on les retire , on distribue les parts aux convives , qui savourent les mets succulents. Dès qu'ils ont chassé la faim et la soif , le vieux guerrier Nestor , le premier de tous , fait entendre ces paroles :

« Il est bien maintenant d'interroger nos hôtes , de s'informer de leur sort , puisqu'ils se sont rassasiés par une abondante nourriture : Étrangers , qui donc êtes-vous ? d'où venez-vous à travers les plaines humides ? Est-ce pour une affaire , ou parcourez-vous les mers sans dessein , comme des pirates qui naviguent en exposant leur vie et portant le ravage chez les autres nations ? »

Le sage Télémaque lui répondit en se rassurant ; car Minerve plaça la force dans l'âme du jeune héros , pour qu'il s'informât de son père absent , et qu'il obtint une bonne renommée parmi les hommes :

« O Nestor , fils de Nélée ! vous la grande gloire des Grecs , vous demandez d'où nous venons ; je vous le raconterai. Nous arrivons de la ville d'Ithaque , située au pied du mont Néius ; c'est d'un intérêt particulier et non public que je veux vous entretenir. Je viens pour m'enquérir de la glorieuse destinée de mon père , le noble et valeureux Ulysse , qui , dit-on , en combattant avec vous a renversé la ville des Troyens. Pour tous les autres guerriers qui combattirent au siège d'Ilion , nous savons où chacun a péri d'une mort affreuse ; mais le fils de Saturne nous cache le trépas d'Ulysse : nul jusqu'à ce jour n'a pu nous dire où ce héros a péri ; s'il est mort sur le continent par la main de ses en-

nemis, ou dans la mer par les flots d'Amphitrite. J'embrasse aujourd'hui vos genoux pour que vous me racontiez sa fin déplorable, si vous l'avez vue de vos propres yeux ou si vous l'avez apprise de quelque voyageur ; sa mère l'enfant malheureux. Soit respect, soit pitié, ne me flattez pas ; dites-moi tout ce que vous savez. Je vous en supplie, si jamais mon père, le vaillant Ulysse, vous aida de ses conseils et de son bras au milieu du peuple troyen, où vous, Grecs, avez souffert tant de maux, gardez-m'en aujourd'hui le souvenir, et dites-moi la vérité. »

« Ami, lui répond le vieux guerrier Nestor, vous venez de rappeler à ma pensée tous les maux que supportèrent contre ce peuple, avec tant d'énergie, les valeureux enfants des Grecs, et ceux qui sur leurs navires parcoururent la vaste mer pour le butin, où les menait Acbille, et ceux qui combattaient autour de la citadelle du grand roi Priam ; c'est là que furent immolés nos chefs les plus illustres : là périt l'impétueux Ajax, Achille, et Patrocle, semblable aux dieux par sa prudence ; là périt aussi mon fils, à la fois irréprochable et vaillant, Antiloque, léger à la course et brave dans les combats. Mais nous éprouvâmes bien d'autres malheurs encore : qui, parmi les faibles mortels, pourrait les raconter tous ? Si pendant cinq et six années vous restiez en ces lieux, ce temps ne suffirait pas pour apprendre tout ce qu'ont souffert les héros de la Grèce ; avant la fin de mon récit vous languiriez de retourner dans votre patrie. Neuf ans entiers nous n'avons cessé d'attaquer les Troyens par toutes sortes de ruses ; à peine alors le fils de Saturne y mit un terme. Là nul ne voulut jamais lutter en prudence avec le divin Ulysse, parce qu'il l'emportait de beaucoup par toutes sortes de ruses, votre noble père, si vraiment vous êtes son fils. Je suis frappé de surprise en vous regardant : toutes vos paroles sont semblables aux siennes ; on ne croirait pas qu'un jeune homme pût avoir un langage si conforme à celui de ce héros. Là, tant qu'a duré la guerre, jamais Ulysse et moi n'avons eu dans l'assemblée deux avis différents, ni dans le conseil ; mais nous n'avions qu'une même pensée, et par notre esprit, par nos avis, pleins de sagesse, nous propositions toujours ce qui devait être le plus avantageux aux Argiens. Après que nous eûmes renversé la superbe ville de Priam, quand nous montâmes dans nos navires, un

Dieu dispersa les Grecs, et dès lors Jupiter médita dans sa pensée un funeste retour aux Argiens, parce que tous ne furent pas également prudents et justes ; plusieurs même éprouvèrent une destinée funeste, par la colère terrible de la puissante Minerve, qui fit naître une vive querelle entre les Atrides. Tous deux, sans prudence, et contre l'ordre accoutumé, convoquant l'assemblée après le coucher du soleil (les fils des Grecs s'y rendirent l'esprit troublé par le vin), les deux chefs exposent pour quel motif ils ont rassemblé l'armée. Là Ménélas engage les Grecs à songer au retour sur le vaste dos de la mer ; mais Agamemnon refuse absolument d'y consentir ; son avis est de retenir encore les soldats, et d'immoler les hécatombes sacrées, afin d'apaiser le violent courroux de Minerve ; l'insensé ne savait pas qu'il ne la fléchirait jamais : l'esprit des dieux immortels ne change point si facilement. Aussitôt les deux frères s'attaquent tour à tour par des paroles injurieuses ; tous les Grecs se lèvent à grand bruit ; ils étaient partagés en deux avis différents. Nous passons ainsi la nuit, agitant les uns contre les autres des projets funestes ; car Jupiter méditait pour nous le comble du malheur. Dès l'aurore quelques-uns lancent à la mer leurs vaisseaux, y renferment les richesses et les femmes aux belles ceintures. Une moitié de l'armée reste auprès d'Agamemnon, pasteur des peuples ; nous, l'autre moitié, nous étant embarqués, nous partons ; nos vaisseaux voguent rapidement, un dieu devant nous aplanissait la surface des mers. Arrivés à Ténédos, nous offrons aux dieux des sacrifices, impatients de revoir nos foyers ; mais Jupiter ne nous accorde point encore le retour, et le cruel allume pour la seconde fois la discorde. Alors quelques-uns de nos guerriers, retournant vers Iliion, montèrent sur leurs larges vaisseaux, conduits par Ulysse, roi sage et prudent, tous désirant de nouveau plaire au puissant Agamemnon. Moi cependant, avec les vaisseaux qui m'avaient suivi, je continuai mon voyage, prévoyant bien qu'un dieu méditait de grands maux ; avec nous partit aussi le valeureux fils de Tydée, en excitant ses compagnons. Vers le soir Ménélas nous rejoignit, dans l'île de Lesbos, où nous délibérions sur notre long voyage, incertains si nous devions naviguer au-dessus de l'âpre Chio, en côtoyant l'île de Psylie, et la laissant à notre gauche, ou naviguer au-dessous de

Chio, près du promontoire élevé de Mimas. Nous supplîames Jupiter de nous faire voir un prodige ; ce dieu nous le montra, puis nous ordonna de tenir le milieu de la mer, où se trouve l'île Eubée, afin d'échapper promptement au péril. Alors il s'élève un vent frais, et nos navires, sillonnant l'humide plaine, arrivent à Géreste pendant la nuit. C'est là que pour Neptune nous plaçâmes sur l'autel plusieurs cuisses de taureaux après avoir parcouru la vaste mer. Ce fut le quatrième jour que les compagnons de Diomède entrèrent dans Argos ; moi, je dirigeai ma course vers Pylos, et le vent favorable qu'un dieu nous avait envoyé ne cessa de souffler. Ainsi, mon cher enfant, je suis venu sans rien apprendre ; je n'ai pu savoir quels sont parmi les Grecs ceux qui périrent et ceux qui furent sauvés. Mais tout ce que j'ai recueilli depuis que je suis dans mon palais, je vous l'apprendrai, comme il est juste, et je ne vous cacherai rien. On dit que les braves Thessaliens sont revenus heureusement dans leur patrie, sous la conduite du valeureux fils d'Achille ; on annonce aussi l'heureux retour de Philoctète, le noble fils de Pœan. Idoménée a ramené dans la Crète tous ceux de ses compagnons échappés aux dangers des combats ; aucun d'eux ne fut englouti dans les flots de la mer. Sans doute, quoique éloigné, vous avez entendu parler d'Agamemnon, comment il vint dans sa patrie, et comment Égisthe le fit périr d'une mort affreuse. Mais ce prince lui-même a subi la peine due à son crime. Heureux le héros qui laisse après son trépas un fils plein de vaillance ! Tel Oreste s'est vengé du traître Égisthe, l'assassin de son illustre père. De même, ô mon ami (je vous vois grand et fort), soyez aussi plein de courage, pour que l'on parle bien de vous dans les siècles futurs. »

« Nestor, fils de Nélée, vous la gloire des Grecs, lui répond le jeune Télémaque, oui, c'est avec justice qu'Oreste s'est vengé ; les Grecs célébreront sa gloire et les siècles à venir en seront instruits. Ah ! que n'ai-je aussi la force de punir les prétendants de leur insolente audace, eux qui, m'outrageant, commettent d'odieux attentats. Mais les dieux ne me filèrent point une semblable destinée, non plus qu'à mon père, et maintenant il me faut tout supporter. »

« Ami, reprend aussitôt le vénérable Nestor (ce que vous

venez de dire me rappelle vos malheurs), on raconte, en effet, que de nombreux prétendants, sous prétexte d'épouser votre mère, vous accablent de maux dans vos propres demeures. Mais dites-moi si vous avez succombé sans résistance, ou si les peuples vous haïssent en cédant à la voix d'un dieu. Qui sait pourtant si, revenant dans sa patrie, Ulysse ne les punira pas de leur violence, soit qu'il combatte seul, ou bien avec tous les Grecs réunis? Si Minerve voulait avoir pour vous l'affection qu'elle portait autrefois au vaillant Ulysse dans les champs troyens, où les Grecs ont souffert tant de maux (non, jamais je n'ai vu les dieux protéger ouvertement un héros comme Minerve ouvertement protégea votre père), sans doute, si cette déesse voulait ainsi vous chérir, et dans son cœur avoir les mêmes soins, chacun de ces audacieux oublierait bientôt le mariage. »

« O vieillard, lui répond Télémaque, je ne pense pas que cette parole s'accomplisse : vous m'annoncez trop de bonheur ; j'en suis saisi de surprise ; je n'espère pas que ces choses arrivent, même avec la volonté des dieux. »

Minerve, l'interrompant alors, reprend en ces mots :

« Télémaque, ah ! quelle parole s'est échappée de vos lèvres ! Un dieu, quand il le veut, sauve aisément un mortel, quoiqu'il soit éloigné. Pour moi, j'aimerais mieux, après avoir éprouvé mille douleurs, revenir dans ma patrie, et voir enfin le jour du retour, que de trouver la mort au sein de mes foyers, après un heureux voyage, comme Agamemnon, qui vient de périr par la perfidie d'Égisthe et d'une odieuse épouse. La mort est le seul malheur dont les dieux ne peuvent sauver un héros qu'ils chérissent, quand le destin a marqué l'instant du sommeil éternel. »

« Cher Mentor, reprend alors le prudent Télémaque, cessons un tel entretien, malgré nos regrets ; il n'est plus de retour pour Ulysse, mais les dieux immortels ont résolu son trépas et sa funeste destinée. Maintenant, je veux adresser d'autres questions à Nestor, qui l'emporte sur tous par sa justice et par sa prudence ; il a, dit-on, régné sur trois générations d'hommes, aussi son aspect me paraît celui d'un immortel. Fils de Nélée, dites-moi la vérité : comment a succombé le puissant Agamemnon ? Où Ménélas était-il alors ? Comment a préparé ce trépas le perfide Égisthe, car il a fait périr un héros bien plus vaillant que lui ?

Est-ce que Ménélas était loin d'Argos, errant parmi des peuples étrangers, et son absence a-t-elle encouragé cet assassin ? »

« Mon enfant, lui répond le vénérable Nestor, je vous dirai la vérité. Tout ce que vous présumez est en effet arrivé. Sans doute, si le blond Ménélas, à son retour d'Ilion, eût trouvé dans le palais d'Atride Égisthe encore vivant, jamais on n'eût élevé de tombe à ce traître après sa mort, mais les chiens et les vautours auraient dévoré son corps étendu dans les champs loin d'Argos ; les femmes des Grecs ne l'auraient pas pleuré, car il commit un grand forfait. Nous, sur les rivages troyens nous soutenions de nombreux combats ; mais Égisthe, tranquille au sein de la fertile Argos, séduisait par ses paroles l'épouse d'Agamemnon. La noble Clytemnestre refusa longtemps de consentir à ce forfait, car son âme était vertueuse ; d'ailleurs, près d'elle était un chanteur divin auquel Atride, en partant pour Ilion, avait expressément recommandé de garder son épouse. Mais lorsque la destinée des dieux eut arrêté qu'Égisthe soumettrait cette femme, alors transportant le chanteur dans une île déserte, il l'y laissa pour être le repas et la proie des oiseaux ; puis, au gré de leurs désirs mutuels, il emmena Clytemnestre dans sa maison, brûla les cuisses nombreuses des victimes sur les saints autels des dieux, suspendit un grand nombre d'offrandes, des vêtements et de l'or, accomplissant ainsi son dessein criminel, ce que son cœur n'osait espérer. Cependant nous voguions ensemble, loin d'Ilion, Ménélas et moi, qui fûmes toujours amis l'un de l'autre. Lorsque nous abordâmes à Sunium, promontoire sacré des Athéniens, le brillant Apollon perça de ses flèches le pilote de Ménélas, qui, dans ses mains, tenait le gouvernail du vaisseau, Phrontis, fils d'Onétor, et le plus habile des hommes à diriger un navire quand fondent les tempêtes. Ménélas, quoique impatient de continuer son voyage, s'arrêta en ces lieux pour ensevelir son compagnon et célébrer des funérailles ; mais ce héros, s'étant remis en mer sur ses larges navires, était près de doubler la haute montagne des Maléens, quand Jupiter résolut de lui rendre le voyage difficile, et fit retentir le souffle des vents sur les vagues émues, masses énormes comme des montagnes. Alors Jupiter dispersant les vaisseaux de Ménélas, pousse les uns vers la Crète, à l'endroit qu'habitent les Cydoniens sur les rives du Jardanus. A l'extré-

mité de Gortyne est une roche élevée, d'une surface unie, qui s'avance au sein de la mer profonde; là le Notus poussant avec violence les flots à la gauche du promontoire de Pheste, un petit rocher arrête de grandes vagues. C'est sur cette plage que vint échouer la flotte, et les hommes n'échappèrent qu'avec peine à la mort, mais les flots brisèrent les navires contre les écueils; cependant cinq vaisseaux furent poussés vers les rivages de l'Égypte par les vents et par les ondes. Là Ménélas, ramassant de l'or et des biens en abondance, errait avec ses navires parmi des peuples étrangers; ce fut pendant ce long voyage qu'Égisthe remplit de deuil sa maison en immolant Atride; le peuple fut soumis à ses lois. Durant sept ans il régna sur l'opulente Mycènes; mais pour son malheur, à la huitième année, Oreste arriva d'Athènes, et tua le parricide, le traître Égisthe, qui lui-même avait tué le père de ce héros. Oreste, après l'avoir immolé, prépara pour les Argiens le repas funèbre d'une odieuse mère et de l'infâme Égisthe; c'est en ce moment qu'arriva le vaillant Ménélas avec beaucoup de richesses, autant qu'en pouvaient porter ses navires. Pour vous, ô mon ami, n'erez pas longtemps loin de votre patrie, en abandonnant vos trésors, et laissant dans vos demeures ces hommes remplis d'une telle audace; de peur qu'ils ne se partagent vos biens pour les dévorer, et que vous n'ayez fait un voyage inutile. Toutefois, je vous conseille et vous engage à vous rendre auprès de Ménélas, qui tout récemment vient de quitter des peuples étrangers, d'où sans doute n'espérerait plus revenir celui qu'en ces lieux auraient dérouté les tempêtes à travers une si vaste mer, et d'où les oiseaux ne pourraient revenir en une année, tant cette route est longue et périlleuse. Partez donc maintenant avec votre navire et vos compagnons. Si vous désirez voyager par terre, vous aurez un char et des coursiers; près de vous, mes fils seront vos guides jusque dans la divine Lacédémone, où règne le blond Ménélas. Implorez-le pour qu'il parle sincèrement; ce héros ne mentira point, car il est surtout rempli de prudence. »

Comme il achevait ce discours, le soleil se couche, et bientôt arrivent les ténèbres. Alors la déesse Minerve leur parle en ces mots :

« O vieillard, tout ce que vous dites est selon la justice; main-

tenant donc coupez les langues des victimes, versez le vin dans les coupes, afin qu'après avoir fait les libations en l'honneur de Neptune et des autres immortels, nous allions goûter le sommeil ; c'est l'heure du repos. Déjà la lumière s'est cachée dans l'ombre ; il ne convient pas de rester plus longtemps assis au sacrifice des dieux, il faut rentrer. »

Ainsi parle la fille de Jupiter ; tous obéissent à sa voix. Aussitôt des hérauts leur versent l'eau sur les mains ; de jeunes serviteurs remplissent les coupes de vin, et les distribuent à tous les convives ; ils jettent les langues dans le feu, puis se levant ils font les libations. Quand ils ont achevé ces libations, et bu selon leurs désirs, Minerve et le beau Télémaque se disposent à retourner sur leur navire ; mais Nestor les retient, en leur adressant ces paroles :

« Que Jupiter et tous les dieux immortels me préservent de vous laisser aller loin de moi coucher dans votre navire, comme si je n'étais qu'un pauvre indigent qui n'a dans sa demeure ni manteaux ni couvertures pour son service, ou pour offrir une couche moelleuse à ses hôtes. Je possède des manteaux et de belles couvertures. Non, sans doute, jamais le fils chéri d'un héros tel qu'Ulysse ne couchera, tant que je vivrai, sur le tillac d'un navire ; puis après moi mes enfants seront laissés dans ces demeures pour accueillir tout étranger qui se présentera devant ma maison. »

« Cher vieillard, lui répond Minerve, vous parlez toujours avec sagesse ; il est bien que Télémaque se rende à vos désirs, c'est le parti le plus convenable. Que ce héros donc vous suive pour dormir dans vos demeures ; moi, je retourne sur le vaisseau pour encourager nos compagnons, et donner à chacun des ordres. C'est moi qui me glorifie d'être le plus âgé ; les autres, qui nous ont suivis par amitié, sont tous du même âge que le valetueux Télémaque. J'irai donc maintenant au navire ; demain dès l'aurore je partirai pour le pays des vaillants Caucones, où je dois réclamer une dette qui n'est pas nouvelle ni d'une faible valeur ; mais vous, puisque vous recevez ce jeune héros dans votre maison, faites-le partir avec un char et l'un de vos fils ; donnez-lui ceux de vos coursiers qui sont les plus forts et les plus rapides. »

Ainsi parle Minerve ; et soudain elle s'envole sous la forme

d'un aigle; la crainte s'empare de tous les assistants. Le vieillard admire le prodige qui vient d'éclater à ses yeux; alors il prend la main de Télémaque, le nomme, et lui parle en ces mots :

« O mon ami, je ne pense pas que vous soyez désormais un homme sans force et sans courage, puisque, si jeune encore, les immortels sont vos guides. De tous les habitants de l'Olympe, ce ne peut être que la fille de Jupiter, la puissante Minerve, elle qui parmi les Argiens honorait surtout votre valeureux père. Déesse, soyez-nous propice, daignez combler de gloire moi, mes enfants, et ma vertueuse épouse; j'immolerai pour vous une génisse au large front, encore indomptée, et qu'aucun homme n'a mise sous le joug; oui, je veux vous l'immoler, après avoir entouré d'or ses cornes naissantes. »

Telle fut sa prière; Minerve l'exauça. Le vieux guerrier Nestor précède ses fils et ses gendres, et retourne dans ses superbes palais. Quand ils sont parvenus dans les opulentes demeures du roi, tous se placent en ordre sur des trônes et sur des sièges. Alors le vieillard prépare pour chaque assistant une coupe remplie d'un vin pur qui vieillit durant onze années, et que l'intendante avait puisé dans l'urne qu'elle venait d'ouvrir. Sitôt que Nestor en a rempli la coupe, il adresse ses vœux à Minerve, et répand les prémices en l'honneur de cette fille de Jupiter, maître de l'égide.

Quand les libations sont achevées, et qu'ils ont bu selon leurs désirs, ils vont se livrer au sommeil, chacun dans sa demeure. Cependant Nestor fait dresser pour Télémaque, le fils chéri d'Ulysse, un lit moelleux placé sous le portique; il veut que près du héros repose Pisistrate, chef des peuples, et le seul des enfants de Nestor qui, dans le palais, n'eût pas encore d'épouse. Le vieillard se retire enfin dans l'appartement le plus secret de son vaste palais; il s'endort sur le lit qu'avait préparé la reine son épouse.

Le lendemain, dès que brille l'aurore, l'auguste Nestor abandonne sa couche. Il sort du palais, et s'assied sur des pierres polies, qui, blanches et frottées d'huile, étaient devant les portes élevées, et sur lesquelles s'asseyait jadis le roi Nélée, qui par sa prudence était semblable aux dieux. Mais, déjà vaincu par l'inexorable destin, il était descendu dans les demeures de Pluton; c'est là que, tenant son sceptre, s'assied le vieux guerrier Nestor,

le rempart des Grecs. Autour de lui se rassemblent ses fils, qui tous ont aussi quitté leurs couches, Échéphron, Stratios, Persée, Arétos et Thrasymède, le sixième est Pisistrate; ils conduisent eux-mêmes le beau Télémaque, et le font placer auprès du vieillard, qui leur adresse ces paroles :

« Hâtez-vous, ô mes enfants, de satisfaire à mes désirs, je veux offrir un sacrifice expiatoire à la première des déesses, Minerve, qui m'est apparue pendant le sacrifice offert à Neptune. Que l'un de vous aille aux champs, afin que le pasteur des bœufs nous amène promptement une génisse en ces lieux; qu'un autre se rende sur le vaisseau de Télémaque, et qu'il amène ici tous les compagnons de ce prince, qu'il n'en laisse que deux seulement; qu'un autre, enfin, appelle ici l'orfèvre Laercée, pour entourer d'or les cornes de la génisse. Mes autres enfants resteront auprès de moi; dites aux serviteurs du palais de préparer un splendide festin, d'apporter les sièges, le bois et l'onde limpide. »

Ainsi parle Nestor; tous exécutent ses ordres : la génisse arrive des champs, et les compagnons de Télémaque du rapide navire; arrive aussi l'ouvrier habile, tenant dans ses mains tous les instruments de son art, le marteau, l'enclume et les tenailles faites avec soin qui lui servent à travailler l'or; enfin Minerve vient elle-même, désirant assister au sacrifice. Le noble vieillard donne l'or; l'ouvrier, l'adaptant avec soin, le place aux cornes de la génisse, afin que la déesse se réjouit en voyant cette offrande. Stratios et le divin Échéphron conduisaient la génisse par les cornes. Arétos, venant de la salle, portait l'eau dans un vase richement ciselé, de l'autre main il portait l'orge sacrée dans une corbeille. Le fort Thrasymède, debout, tenait en ses mains la hache tranchante, prêt à frapper la génisse. Persée tenait la coupe où l'on recueillera le sang. Le vieux guerrier Nestor commence à répandre l'eau du sacrifice et l'orge sacrée; puis, adressant de nombreuses prières à Minerve, il jette dans le feu le poil de la tête.

Lorsqu'ils ont prié, qu'ils ont répandu l'orge sacrée, le fils de Nestor, le fort Thrasymède, frappe en s'approchant; la hache tranche les nerfs du cou : la force abandonne la génisse; les filles de Nestor, les femmes de ses fils, et sa chaste épouse Eurydice, l'aînée des filles de Clymène, poussent un cri religieux. On s'ef-

force ensuite de soulever de terre l'animal expirant, et Pisistrate, chef des peuples, l'égorge aussitôt. Quand le sang a cessé de couler, et que la vie abandonne la victime, on enlève les boyaux ; ils détachent les cuisses, selon l'usage, et les recouvrent de deux couches de graisse, sur lesquelles on place des lambeaux palpitants. Le vieillard brûle les cuisses sur des éclats de bois qu'il arrose de vin ; près de lui de jeunes garçons tiennent en leurs mains des broches à cinq pointes. Sitôt que les cuisses sont consommées, que les assistants ont goûté les entrailles, ils divisent en morceaux les restes de la victime, qu'ils percent avec des broches, et qu'ils font rôtir en tenant dans les mains ces broches acérées.

Durant ces apprêts, Télémaque est conduit au bain par la belle Polycaste, la plus jeune des filles de Nestor. Quand elle l'a baigné, qu'elle l'a parfumé d'essence, elle couvre d'une tunique et d'un riche manteau le héros, qui s'éloigne du bain, et paraît dans sa démarche semblable aux immortels. Il s'avance, et va s'asseoir auprès de Nestor, pasteur des peuples.

Dès que les viandes sont rôties, on les retire du foyer, et tous s'asseyent pour prendre le repas ; alors des hommes vigoureux se lèvent et versent le vin dans des coupes d'or. Lorsque les convives ont chassé la faim et la soif, le vieux Nestor dit à ses fils :

« Mes enfants, hâtez-vous d'amener pour Télémaque les coursiers à la belle crinière et de les atteler au char, afin qu'il accomplisse son voyage. »

Il dit ; ceux-ci s'empressent d'obéir aux ordres qu'ils viennent d'entendre. Aussitôt ils attellent au char les coursiers rapides. L'intendante du palais y dépose le pain, le vin, et toutes les provisions destinées à la nourriture des rois enfants de Jupiter. Télémaque monte dans le char étincelant ; le fils de Nestor, Pisistrate, se place à ses côtés, prend les rênes dans ses mains, et du fouet frappe les chevaux. Ils s'élancent sans efforts dans la plaine, en quittant la haute ville de Pylos ; durant tout le jour chaque coursier de son côté agite le joug qui les rassemble.

Le soleil se couchait, et toutes les rues étaient dans l'ombre, lorsqu'ils arrivèrent à Phère, dans le palais de Dioclée, fils d'Orsiloque, issu lui-même d'Alphée. C'est là qu'ils reposent toute la nuit, et ce héros leur offrit les dons de l'hospitalité.

Le lendemain, dès que paraît la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, ils attellent les coursiers, montent sur le char magnifique, et s'éloignent du palais à travers le portique retentissant. Pisistrate frappe les chevaux ; ils s'élancent sans efforts. Les deux héros traversent des plaines fertiles ; bientôt ils arrivent au terme du voyage, tant les coursiers les emportent avec rapidité. Le soleil se couchait et toutes les rues étaient dans l'ombre.

CHANT IV.

AVENTURES A LACÉDÉMONE.

Alors Télémaque et Pisistrate arrivent dans la vallée profonde où s'élève la vaste Lacédémone, et se dirigent vers la demeure de l'illustre Ménélas. Ils le trouvent donnant un festin dans son palais à de nombreux amis pour le mariage de son fils et celui de sa fille irréprochable. Il envoyait cette jeune princesse au fils du valeureux Achille ; car jadis, dans les plaines de Troie, il avait promis, juré même à ce héros de lui donner sa fille ; les dieux leur permettaient d'accomplir ce mariage. Ménélas avec ses chars et ses coursiers la fit conduire dans la capitale des Thessaliens, sur lesquels régnait le fils d'Achille. Ce prince unissait aussi la fille du Spartiate Alector à son fils, le valeureux Mégapenthe, qu'il eut dans sa vieillesse d'une femme esclave ; car les dieux n'accordèrent point d'enfant à son épouse Héléne, après qu'elle eut donné le jour à son aimable fille Hermione, belle comme la blonde Vénus.

Ainsi dans ces superbes demeures les voisins et les amis de l'illustre Ménélas s'abandonnent à la joie des festins ; près d'eux un chanteur divin chantait en s'accompagnant de la lyre ; et deux sauteurs habiles, tandis qu'il marque la cadence, tournoyaient au sein de l'assemblée.

C'est en ce moment que Télémaque et le fils de Nestor arrêtent leurs coursiers devant les portiques du palais. Le puissant Étéonée, diligent serviteur de l'illustre Ménélas, est le premier

qui les aperçoit. Soudain il accourut porter cette nouvelle au pasteur des peuples, et, debout près de son maître, il fait entendre ces paroles :

« Noble Ménélas, voici deux étrangers, deux héros qui me paraissent issus du grand Jupiter. Dites-moi si nous devons dételer leurs rapides coursiers, ou les envoyer à quelque autre citoyen, pour qu'il les accueille avec amitié. »

« Jusqu'à ce jour, lui répond Ménélas indigné, tu ne fus jamais dépourvu de sens, Étéonée, fils de Boéthous ; mais à cette heure, comme un enfant, tu tiens des discours insensés. Nous-mêmes pourtant ne sommes venus en ces lieux qu'après avoir reçu les nombreux présents de l'hospitalité chez les peuples étrangers. Puisse Jupiter à l'avenir nous préserver du malheur ! Cependant délie les coursiers de ces hôtes, et conduis-les ici pour qu'ils participent à nos festins. »

Il dit ; Étéonée sort à l'instant, appelle les autres serviteurs, et leur commande de le suivre. Ils s'empressent d'ôter le joug aux coursiers baignés de sueur ; ils les attachent dans les étables des chevaux, et leur apportent de l'épeautre qu'ils mêlent avec de l'orge blanche ; ensuite ils inclinent le char contre la muraille éclatante ; enfin ils introduisent les étrangers dans le palais. Télémaque et Pisistrate sont frappés d'admiration à la vue de cette demeure d'un roi puissant. Comme resplendit la clarté de la lune ou du soleil, ainsi brillaient les palais élevés du vaillant Ménélas. Lorsque les deux héros ont satisfait leurs yeux en contemplant cette magnificence, ils entrent dans des baignoires brillantes pour s'y laver. Des captives les baignent, les oignent d'huile, et leur donnent des tuniques moelleuses et de riches manteaux ; puis ils vont s'asseoir sur des sièges, près du fils d'Atrée. Aussitôt une servante s'avance avec une aiguière d'or, en verse l'eau dans un bassin d'argent, pour qu'ils lavent leurs mains, et place devant eux une table soigneusement polie. L'intendante du palais y dépose le pain et des mets nombreux, en y joignant ceux qui sont en réserve ; un autre serviteur apporte des plats chargés de toute espèce de viandes, et leur présente des coupes d'or.

Cependant Ménélas, tendant la main à ses hôtes, leur parle en ces mots :

Prenez quelque nourriture et livrez-vous à la joie ; quand vous aurez terminé ce repas , nous vous demanderons quel rang vous tenez parmi les hommes. Non , vos parents ne sont point d'une origine inconnue , mais sans doute vous êtes issus de rois puissants , décorés du sceptre ; ce ne sont point des citoyens obscurs qui donnèrent le jour à des héros tels que vous. »

Il dit , et leur offre de sa main le large dos d'un bœuf rôti qu'on avait placé devant lui , comme la part la plus honorable. Les jeunes princes portent les mains vers les mets qui leur sont présentés. Quand ils ont chassé la faim et la soif , Télémaque dit au fils de Nestor , en se penchant vers lui pour n'être pas entendu des autres convives :

« Vois , ô Pisistrate , ami cher à mon cœur , comme respandit l'éclat de l'airain dans ce palais magnifique , comme brillent l'or , l'ambre , l'argent et l'ivoire. Telle est sans doute la demeure de Jupiter Olympien. Quelles grandes et nombreuses richesses ! en les voyant je reste frappé de surprise. »

Ménélas , qui les entendit s'entretenir ainsi , leur adresse aussitôt ces paroles :

« Chers enfants , nul ne peut se comparer à Jupiter ; ses demeures et ses trésors sont immortels ; parmi les hommes il en est plusieurs qui me surpassent en richesses , d'autres aussi me sont inférieurs. J'ai souffert de grands maux , j'ai longtemps erré sur mes navires , et ne suis arrivé qu'après la huitième année ; dans mes courses lointaines j'ai parcouru Cypre , la Phénicie ; j'ai visité les Égyptiens , les Éthiopiens , les habitants de Sidon , les Érembes , et la Libye , où les agneaux naissent avec des cornes. Les brebis y portent trois fois dans un an. Jamais en ce pays le maître d'un champ , ou même le berger , ne manque ni de fromage , ni de la chair des troupeaux , ni d'un lait plein de douceur ; durant toute l'année les brebis en donnent avec abondance. Mais tandis qu'occupé d'amasser de grandes richesses , j'errais dans ces contrées , un traître assassinait honteusement mon frère en secret , par la perfidie d'une épouse funeste ; aussi je ne goûte plus aucune joie à posséder tous ces biens. Quels que soient vos parents , ils ont dû vous parler de mes malheurs , car j'ai souffert bien des maux ; j'ai détruit un royaume habité par des peuples nombreux et renfermant d'immenses trésors. Plût aux dieux

que j'habitasse aujourd'hui ce palais avec la troisième partie seulement de mes richesses, et qu'ils fussent encore pleins de vie ceux qui périrent dans les plaines d'Ilion, loin de la fertile Argos. Je pleure, je gémiss sur tous ces guerriers (souvent, retiré dans le fond de ces demeures, je me plais à nourrir la douleur dans mon âme; souvent aussi je mets un terme à mes regrets, car l'homme est bientôt rassasié de tristesse); mais, malgré mes peines, tous ensemble m'ont coûté moins de larmes qu'un seul dont le souvenir me rend odieux le sommeil et la nourriture, car nul parmi les Grecs ne s'est montré brave comme Ulysse s'est montré brave et patient. Mais, hélas! il lui fut réservé de supporter bien des douleurs, et je devais à mon tour éprouver un inconsolable chagrin, parce qu'il est depuis longtemps absent; je ne sais même s'il vit encore ou s'il a péri. Tous les siens le pleurent maintenant, et le vieux Laërte, et la prudente Pénélope, et Télémaque, qu'il a laissé bien jeune encore dans son palais. »

Il dit; ce discours réveille tous les regrets de Télémaque et son désir de revoir Ulysse. Des larmes tombent de ses yeux en entendant parler de son père, et de ses deux mains prenant son manteau de pourpre, il se couvre le visage. Ménélas le reconnaît; alors dans son âme il balance, incertain s'il laissera Télémaque se livrer au souvenir de son père, ou s'il doit l'interroger d'abord et lui parler en détail.

Tandis que Ménélas hésite au fond de son cœur, Hélène sort de sa chambre, superbe et parfumée, semblable à Diane qui porte un arc d'or; Adraste lui présente un siège élégant; Alcippe porte un tapis d'une laine moelleuse; Phylo porte une corbeille d'argent, qu'Hélène reçut d'Alcandre, l'épouse de Polybe, habitant de Thèbes, ville d'Égypte, où, dans son palais, se trouvaient de grandes richesses; Polybe donna deux baignoires d'argent, deux trépieds, dix talents d'or à Ménélas. De son côté, l'épouse de Polybe voulut aussi qu'Hélène reçût des présents magnifiques; elle offrit à cette princesse une quenouille d'or avec une corbeille ronde en argent, et dont les bords extérieurs étaient enrichis d'or. En ce moment la suivante Phylo porte la corbeille remplie de pelotons déjà filés, et sur laquelle est étendue la quenouille entourée d'une laine violette. Hélène se place sur le siège,

où se trouve une estrade pour reposer ses pieds, et se hâte d'interroger son époux en ces mots :

» Savons-nous, ô divin Ménélas, quels sont les hôtes arrivés aujourd'hui dans notre palais? Me trompé-je, ou bien serait-ce la vérité? Mon cœur m'invite à parler. Non, jamais aucun homme, aucune femme (j'en suis frappée d'étonnement) ne m'a paru ressembler à ses parents comme cet étranger a l'air d'être le fils d'Ulysse, Télémaque, lui que son père laissa jeune encore dans sa maison, lorsque les Grecs, à cause de moi, malheureuse, portèrent chez les Troyens une lamentable guerre. »

« Chère épouse, reprend aussitôt Ménélas, la même pensée m'occupait en ce moment; oui, ce sont bien là les pieds d'Ulysse, ce sont ses mains, le feu de ses yeux, sa tête, et même la chevelure dont elle est surmontée. D'ailleurs, lorsque dans mes discours j'ai rappelé le souvenir d'Ulysse et de tous les maux qu'il a soufferts pour moi, ce jeune prince a répandu des larmes amères, et de son manteau de pourpre il s'est couvert le visage. »

Aussitôt le fils de Nestor, Pisistrate, fait entendre ces paroles :

« Ménélas, fils de Jupiter, chef des peuples, il est vrai, ce héros est le fils d'Ulysse, comme vous le dites; mais Télémaque est modeste : il a craint dans son âme, en venant ici pour la première fois, de vous interrompre par de vains discours, vous dont la voix nous charme comme celle d'une divinité. Mon père, le vieux guerrier Nestor, a voulu que je fusse le compagnon de ce prince, qui désirait vous voir pour obtenir de vous quelques conseils ou quelques secours. Hélas! l'enfant dont le père est absent éprouve de grands maux dans sa propre maison, lorsqu'il n'a pas d'autres protecteurs : tel est aujourd'hui Télémaque; son père est absent, et nul parmi les citoyens d'Ithaque ne veut l'aider à repousser le malheur. »

« Grands dieux ! s'écrie à l'instant Ménélas, il est donc venu dans ma maison le fils de ce héros qui livra pour ma cause des combats si terribles, lui qu'à son retour je comptais honorer et chérir plus que tous les autres Argiens, si le puissant Jupiter nous eût permis de revenir à travers les flots sur nos vaisseaux rapides. Alors j'aurais fondé pour lui dans Argos une ville, et j'aurais construit un palais, pour qu'il amenât d'Ithaque ses trésors, son fils et ses peuples; ou bien j'aurais assigné d'autres

demeures aux citoyens d'une ville entière, parmi toutes celles qui sont soumises à mon empire. Là du moins nous serions toujours restés ensemble; rien ne nous aurait empêchés de nous aimer et de nous réjouir, jusqu'à ce que le nuage de la mort nous eût enveloppés. Mais un dieu, sans doute jaloux d'un tel avenir, a voulu qu'Ulysse fût seul malheureux et privé de revoir sa patrie. »

Il dit, et ce discours réveille la douleur dans toutes les âmes. Hélène, issue de Jupiter, pleurait abondamment; Télémaque et Ménélas pleuraient de même, et le fils de Nestor ne resta point sans répandre des larmes. Il rappelait dans sa pensée Antiloque, héros irréprochable, que tua le fils vaillant de l'Aurore. Plein du souvenir de son frère, Pisistrate parle en ces mots :

« Fils d'Atrée, souvent le vieux Nestor m'a dit que vous étiez le plus prudent des hommes, quand nous parlions de vous dans nos demeures, et que nous discourions ensemble. Aujourd'hui, s'il est possible, cédez à mes avis; je ne puis me plaire à voir couler des pleurs au milieu d'un festin. Quand l'aurore brillera dans les cieux, je ne m'opposerai point à ce qu'on pleure ceux que la mort a moissonnés. Le seul hommage que nous puissions offrir à ceux qui ne sont plus est de couper notre chevelure et de répandre des larmes. J'ai moi-même perdu mon frère, qui n'était pas le moins vaillant des Grecs. Ménélas, vous avez dû le connaître; moi, je ne l'ai jamais vu; mais on dit qu'Antiloque l'emportait sur tous les autres par sa vitesse à la course et sa vaillance dans les combats. »

« Ami, lui répond Ménélas, vous avez dit tout ce que dirait, tout ce que ferait un homme sage et bien plus âgé que vous. Né d'un père prudent, vous parlez avec prudence; on reconnaît aisément la postérité des hommes à qui Jupiter fila d'heureuses destinées au jour de leur naissance et de leur mariage; telle est celle que maintenant et toujours il n'a cessé d'accorder à Nestor; il a voulu que votre père, au sein de l'abondance, vieillit dans ses demeures entouré de fils prudents et braves dans les combats. Maintenant donc suspendons les pleurs qui viennent de s'échapper; goûtons de nouveau les charmes du repas, et qu'on verse l'eau sur nos mains. Au retour de l'aurore Télémaque et moi nous aurons encore un entretien, et nous pourrons discourir ensemble. »

Aussitôt Asphalion, l'un des fidèles serviteurs de Ménélas, verse l'eau sur les mains des convives, qui se hâtent de prendre les mets qu'on leur a servis.

Cependant Hélène, la fille de Jupiter, s'occupe d'un autre soin ; elle jette aussitôt dans le vin une préparation merveilleuse qui suspend les douleurs et la colère, et porte avec elle l'oubli de tous les maux ; celui qui dans sa coupe la mêle à son breuvage ne verse point de larmes durant tout un jour ; non, lors même que périraient ou son père ou sa mère, lors même que son frère ou son fils chéri seraient percés par l'airain, et qu'il le verrait de ses propres yeux. Tel était le remède salutaire que possédait la fille de Jupiter, qui le reçut de l'Égyptienne Polydamna, l'épouse de Thonis ; car c'est dans l'Égypte surtout que la terre féconde fournit un grand nombre de plantes, les unes salutaires, les autres mortelles ; en ce pays chaque homme est un médecin habile, parce que tous sont issus de Péon. Quand Hélène eut jeté cette préparation dans l'urne, elle ordonne qu'on verse le vin, et de nouveau fait entendre ces paroles :

« Illustre Ménélas, et vous, enfants de héros valeureux (Jupiter nous envoie tour à tour et les biens et les maux ; il peut toutes choses), prenez maintenant le repas, et goûtez, assis dans nos demeures, le charme des doux entretiens ; car je rapporterai des aventures qui plairont aux convives. Certes, je ne pourrai raconter ni rappeler ici tous les combats du valeureux Ulysse ; mais au moins je dirai ce que ce héros courageux osa tenter, et ce qu'il accomplit dans la ville des Troyens, où vous, Grecs, avez éprouvé tant de peines. Un jour donc, s'étant meurtri de coups honteux, et jetant sur ses épaules une pauvre tunique, comme un vil esclave, il arrive dans la vaste cité de nos ennemis ; ainsi déguisé sous cet habit, on l'eût pris pour un véritable mendiant, tel qu'il n'en parut jamais sur les vaisseaux des Grecs. Il pénètre en cet état dans la ville des Troyens. Tous ignoraient que ce fût Ulysse ; moi seule l'ayant reconnu, je l'interrogeais, mais par ruse il évitait de me répondre. Pourtant, dès que je l'eus lavé, parfumé d'essence, et revêtu d'autres habits, je lui jurai, par le plus terrible des serments, de ne point découvrir Ulysse aux Troyens avant qu'il eût regagné les tentes et les navires ; alors seulement il me dévoila tous les desseins des Grecs. Puis ce héros,

ayant immolé de son glaive une foule d'ennemis, retourna parmi les Argiens, et leur rapporta de nombreux renseignements. Alors toutes les Troyennes jetèrent des cris de désespoir ; moi cependant je me réjouissais au fond de mon cœur, car déjà tout mon désir était de retourner dans ma maison, et sans cesse je pleurais sur la faute où Vénus m'avait entraînée, lorsqu'elle me conduisit ici, loin de ma chère patrie, qu'elle me sépara de ma fille, du lit nuptial, et de mon époux, qui ne le cède à personne ni par sa prudence ni par sa beauté. »

« Oui, chère épouse, reprend aussitôt Ménélas, tout ce que vous dites est vrai, et vous parlez avec sagesse. J'ai connu l'esprit et les conseils d'un grand nombre de héros, et j'ai parcouru de nombreuses contrées ; mais je n'ai vu jamais mortel d'une grandeur d'âme égale à celle du patient Ulysse. Je dirai surtout ce que ce héros courageux osa tenter, et ce qu'il accomplit dans le cheval de bois où nous pénétrâmes, nous, les plus vaillants des Grecs, pour porter aux Troyens le carnage et la mort. Hélène, vous vintes alors à l'endroit où nous étions ; un dieu, qui sans doute voulait combler de gloire les Troyens, vous inspira cette pensée ; le beau Déiphobe accompagnait vos pas. Trois fois, en les touchant, vous fîtes le tour de nos larges embûches, et vous appelâtes par leur nom chacun des plus illustres Argiens, en imitant la voix de leurs épouses. Assis au milieu de nos guerriers, le fils de Tydée, Ulysse et moi, nous reconnûmes vos paroles. Soudain, poussés par un mouvement impétueux, Diomède et moi nous voulons sortir, ou du moins vous parler de l'intérieur ; mais Ulysse nous arrête et nous retient malgré notre désir. Tous les fils des Grecs gardent le plus profond silence ; le seul Anticlus désirait répondre à vos discours ; mais Ulysse lui ferme la bouche de sa forte main, et sauve ainsi toute l'armée. Il le retint jusqu'à ce que la divine Minerve vous eût éloignée. »

« Noble fils d'Atrée, Ménélas, chef des peuples, répond le jeune Télémaque, ma douleur n'en est que plus amère ; ces exploits n'ont pu l'arracher à la mort : il devait périr, lors même qu'il eût porté dans son sein un cœur de fer. Toutefois, ô Ménélas, allons retrouver notre couche, pour qu'au sein du repos nous goûtions les douceurs du sommeil. »

Il dit ; aussitôt Hélène commande à ses captives de préparer

sous les portiques deux lits garnis de belles couvertures de pourpre, recouverts de tapis, et par-dessus de tuniques d'une étoffe moelleuse. Aussitôt ces femmes sortent du palais en portant des flambeaux ; elles se hâtent de préparer les deux couches ; un bérault conduit les étrangers. Ainsi, pendant toute la nuit l'illustre Télémaque et le fils de Nestor dormirent sous les portiques du palais ; Atride s'était retiré dans l'appartement le plus secret de sa demeure élevée, et près de lui reposait Hélène, la plus belle des femmes.

Le lendemain, dès que l'Aurore aux doigts de rose eut brillé dans les cieux, Ménélas s'arrache au sommeil, revêt ses habits, suspend à ses épaules un glaive tranchant, et chausse à ses pieds de riches brodequins. En s'éloignant de sa chambre, le héros, semblable aux dieux, se rend auprès de Télémaque, et lui parle en ces mots :

« Quel besoin, ô généreux Télémaque, vous a conduit jusque dans la divine Lacédémone, sur le vaste dos des mers ? Serait-ce une affaire publique, ou quelque intérêt particulier ? Dites-moi la vérité. »

« Fils d'Atrée, chef des peuples, répond aussitôt le prudent Télémaque, je suis venu dans l'espoir d'apprendre auprès de vous quelque nouvelle de mon père. Mes biens sont dissipés, mes champs fertiles sont ravagés ; ma maison est remplie d'ennemis, qui dévorent mes nombreux troupeaux de bœufs et de brebis, et qui, pleins d'audace, prétendent à la main de ma mère. Maintenant donc j'embrasse vos genoux, pour que vous me racontiez la fin déplorable d'Ulysse, si vous l'avez vue de vos propres yeux ou si vous l'avez apprise de quelques voyageurs ; sa mère l'enfanta malheureux. Soit respect, soit pitié, ne me flattez pas ; dites-moi tout ce que vous savez. Si jamais mon père, le vaillant Ulysse, vous aida de ses conseils et de son bras au milieu du peuple troyen, où vous, Grecs, avez souffert de grands maux, je vous supplie de m'en garder aujourd'hui le souvenir, dites-moi la vérité. »

« Grands dieux, s'écrie Ménélas en soupirant, ils aspireraient à reposer dans la couche d'un homme vaillant, ces lâches insensés ! De même lorsqu'une biche a déposé ses jeunes faons encore à la mamelle dans le repaire d'un fort lion, elle parcourt la mon-

tagne, et va paître les herbages de la vallée. Alors l'animal terrible revient en son antre, et les égorge tous sans pitié; tel Ulysse immolera ces jeunes audacieux. Grand Jupiter, Minerve, Apollon, ah! que n'est-il encore ce qu'il fut autrefois dans la superbe Lesbos, lorsque, à la suite d'une querelle, se levant pour lutter contre Philomélide, il terrassa ce guerrier d'un bras vigoureux, et combla de joie tous les Grecs! Si tel qu'il était alors, Ulysse paraissait à la vue des prétendants, pour eux tous quelle mort prompte! quelles noces amères! Quant aux questions que vous m'adressez, j'y répondrai sans détour, et ne vous tromperai pas; je ne vous célerai point non plus ce que m'a dit le véridique vieillard marin, je ne vous cacherai rien. »

« Malgré mon impatience de retourner dans ma patrie, les dieux me retenaient en Égypte, parce que j'avais négligé de leur offrir des hécatombes. Les dieux veulent que toujours on se souvienne de leurs lois. Au milieu de la mer, en face de l'Égypte, s'élève une île (on la nomme Phare), éloignée du rivage de toute la distance qu'en un jour franchissent les navires lorsqu'un vent frais enfile leurs voiles; cette île présente un port spacieux, d'où les vaisseaux peuvent être aisément lancés à la mer, après qu'ils ont puisé l'eau nécessaire au voyage. C'est là que durant vingt jours je fus retenu par les dieux, et privé des vents favorables qui sont les guides des navires sur le vaste dos de la mer. Sans doute toutes nos provisions et la force de mes compagnons se seraient épuisées, si l'une des déesses de la mer, touchée de compassion, ne m'avait sauvé, la fille de l'illustre Protée, vieillard marin, Idothée, par qui je sentis ranimer mon courage, lorsqu'elle me vit errer seul loin de mes compagnons. Car eux tous les jours allaient pêcher autour de l'île, avec leurs hameçons recourbés; la faim dévorait leurs entrailles. Idothée, s'approchant alors, me parle en ces mots :

« Étranger, êtes-vous donc sans courage et sans raison? cédez-vous volontiers à la mauvaise fortune? et vous plaisez-vous en souffrant mille maux à rester longtemps dans cette île, sans pouvoir trouver un terme à vos peines, lorsque la vie de vos compagnons est prête à s'éteindre? »

« O vous, qui sans doute êtes une déesse, lui répondis-je aussitôt, non, ce n'est point volontiers que je reste en ces lieux,

mais j'aurai sans doute offensé les immortels habitants de l'Olympe : dites-moi donc (les dieux savent tout) quel est celui des immortels qui m'enchaîne, me ferme le chemin et me prive du retour ; dites-moi comment je pourrai naviguer sur la mer poissonneuse. »

« Étranger, repartit la déesse, je vous révélerai tout ce que je sais. Un dieu marin, vieillard véridique, paraît souvent sur cette plage, l'immortel Protée, Égyptien, qui connaît toutes les profondeurs de la mer, et l'un des serviteurs de Neptune ; on dit que ce vieillard est mon père, et qu'il me donna le jour. Si par vos ruses vous pouvez le saisir, il vous enseignera votre route, la longueur du voyage, le moyen du retour, et comment vous pourrez naviguer sur la mer poissonneuse. Il vous apprendra même, si vous le désirez, ô noble enfant de Jupiter, quels sont les biens et les maux survenus dans votre maison depuis que vous l'avez quittée pour tenter un voyage si long et si périlleux. »

« O déesse, m'écriai-je alors, daignez me dire quelles embûches il faut tendre à ce divin vieillard, de peur qu'il ne prévienne ma ruse, et ne parvienne à m'échapper ; car il est difficile pour un faible mortel de dompter un dieu. »

« Je vous expliquerai tout avec détail, reprend Idothée. Sitôt que le soleil touche au plus haut des cieux, le vieillard véridique sort de la mer, au souffle du zéphyr qui le cache en noircissant la surface des eaux ; puis il va se reposer dans des grottes profondes ; autour de lui rassemblés dorment les phoques, issus de la belle Halosydne, et tous, sortant du sein des vagues, répandent au loin l'odeur amère des profonds abîmes. C'est là que je vous conduirai dès que brillera l'aurore, pour vous placer parmi les phoques ; vous, cependant, choisissez avec soin trois compagnons, les plus braves qui soient sur vos larges navires. Je vais vous instruire de tous les artifices du vieillard. D'abord il compte ses phoques, et les examine attentivement ; après les avoir comptés et contemplés, il se couche au milieu d'eux, comme le pasteur au milieu d'un troupeau de brebis. Sitôt que vous le verrez assoupi, songez à recueillir toutes vos forces, tout votre courage, pour pouvoir le retenir, malgré son désir de vous échapper. Il essaiera de devenir tout ce qui rampe sur la terre, de l'eau, du feu dévorant. Vous cependant restez ferme, et resserrez-le

davantage. Mais lorsque lui-même vous interrogera par ses discours, et sera tel qu'il était quand vous l'avez vu s'endormir, a'ors cessez toute violence, et déliez le vieillard, noble héros; puis demandez-lui quelle divinité s'irrite contre vous, s'oppose à votre retour, et comment vous pourrez franchir la mer poissonneuse. »

« En achevant ces paroles, la déesse se replonge dans la mer, Moi, cependant, je me dirigeai vers mes navires rangés sur le sable; dans ma marche une foule de pensées obscurcissaient mon cœur. Quand je fus parvenu sur mon vaisseau, nous préparons le repas du soir; bientôt arrive la nuit, et chacun s'endort sur le rivage. Le lendemain au lever de l'Aurore, fille du matin, je parcourais les bords de la mer profonde, en adressant aux dieux de nombreuses prières; je conduisais trois de mes compagnons, ceux à qui je me fiais le plus en toute entreprise.

« Cependant Idothée, sortie du vaste sein de la mer, apportait les dépouilles de quatre phoques récemment immolés, ruse qu'elle ourdit contre son père. Elle avait creusé des lits dans le sable, et s'était assise en nous attendant. Bientôt nous arrivons auprès d'elle; la déesse nous fait coucher en ordre, et jette sur chacun de nous une peau de phoque. Mais cette embuscade nous était insupportable; nous étions suffoqués par l'odeur qu'exhalent ces phoques nourris dans les abîmes de la mer. Qui pourrait supporter, en effet, de reposer près d'un monstre marin? Mais Idothée, pour nous sauver, imagine un puissant remède; elle fait couler dans nos narines l'ambrosie qui répand un doux parfum, et elle dissipe l'odeur du monstre des mers. Durant tout le matin nous attendons avec un courage inébranlable; les phoques sortent par troupes de la mer; ils se couchent en ordre sur le rivage. A midi le vieux Protée sort aussi du sein des vagues, et trouve les phoques chargés de graisse; il parcourt leurs rangs, et les compte avec soin. C'est nous qu'il examine les premiers parmi les phoques, sans soupçonner dans son âme aucune embûche; puis il se couche lui-même. Soudain nous nous précipitons en criant; nous jetons nos bras autour de lui. Mais le vieillard n'a point oublié son art trompeur; il devient d'abord un lion à l'épaisse crinière, puis tour à tour un dragon, une panthère, un énorme sanglier; tantôt c'est de l'eau froide, tantôt un arbre au feuillage

élevé. Cependant nous tenons ferme et d'un courage inébranlable. Mais lorsque le vieillard est fatigué, quoique savant en ruses, il m'interroge, et me parle en ces mots :

« Fils d'Atrée, quel dieu t'a donné le conseil de me tendre malgré moi cette embûche ? Que te faut-il ? »

Ainsi parle Protée ; moi, je lui répons aussitôt :

« Vous savez, ô vieillard (pourquoi le demander par ce détour ?), que depuis longtemps je suis retenu dans cette Ile, qu ; je ne puis trouver un terme à mes maux, et que ma vie se consume dans mon sein. Dites-moi donc (les dieux savent tout) quel est celui des immortels qui m'enchaîne, me ferme le chemin, me prive du retour, et comment je pourrai franchir la mer poissonneuse. »

« Vous devez avant tout, me répondit le vieux Protée, offrir à Jupiter, ainsi qu'à tous les immortels, de pompeux sacrifices, pour obtenir de retourner dans votre patrie, en traversant la vaste mer. Mais votre destinée n'est point de revoir vos amis, ni de retourner dans votre riche palais, et votre terre natale, avant que vous ne soyez allé de nouveau sur les eaux du fleuve Égyptus, issu de Jupiter, pour immoler des hécatombes sacrées aux dieux immortels, habitants du ciel immense ; seulement alors les dieux vous accorderont le retour que vous désirez. »

« Il dit, et mon cœur fut brisé de douleur quand je reçus l'ordre de retourner sur la mer ténébreuse jusqu'en Égypte, route longue et périlleuse. Cependant j'interroge de nouveau Protée, et lui tiens ce discours :

« J'accomplirai tout, ô vieillard, ainsi que vous l'ordonnez. Mais parlez sans feinte : dites-moi si tous les Grecs sont revenus sans accident sur leurs navires, tous ceux que nous laissâmes, Nestor et moi, quand nous partîmes d'Ilion, s'il en est quelqu'un qui périt sur son navire d'une mort imprévue, ou dans les bras de ses amis après avoir terminé la guerre. »

« Je parlais ainsi ; Protée me répondit aussitôt :

« Atride, pourquoi me demander ces choses ? Il vous faudrait ne rien savoir, et ne point pénétrer ma pensée ; car ce ne sera pas, je pense, sans verser bien des larmes que vous apprendrez toutes ces aventures. Plusieurs des Argiens ont péri, mais plusieurs ont été sauvés ; deux chefs seulement des valeureux Grecs

sont morts durant le voyage du retour (vous connaissez ceux qui succombèrent dans les combats) ; il en est encore un plein de vie, retenu sur la vaste mer. Ajax, avec ses navires aux longues rames, a péri. Neptune le jeta contre les roches énormes de Gyra, pour le sauver de la mer ; sans doute il eût évité le trépas, malgré la colère de Minerve, s'il n'avait pas proféré des paroles pleines d'orgueil, qui causèrent sa perte ; il disait que malgré les dieux il échapperait au naufrage. Neptune entendit ce discours téméraire ; soudain, d'une main vigoureuse, il saisit son trident, en frappe le roc de Gyra, qu'il divise tout entier ; une moitié reste debout, et l'autre est précipitée dans la mer : c'était celle où d'abord Ajax s'était assis et qui fut cause de sa perte ; elle l'entraîne dans le vaste abîme de la mer écumeuse. Ainsi périt ce héros, après avoir bu l'onde amère. Votre frère, ô Ménélas, avait évité la mort et s'était échappé sur ses vastes navires ; ce fut l'auguste Junon qui le sauva. Mais lorsqu'il est près d'arriver vers les hautes montagnes des Maléens, une violente tempête le pousse, à son grand regret, sur la mer poissonneuse, jusqu'à l'extrémité du champ où sont les demeures qu'habitait Thyeste autrefois, et qu'habitait alors son fils Égisthe. En ce moment, aux yeux d'Agamemnon brillait un heureux retour, les dieux avaient changé les vents, les vaisseaux entraient dans le port, et, plein de joie, Atride descend sur la plage, il touche et baise avec transport le sol de la patrie ; des larmes abondantes tombent de ses yeux à la vue si douce de la terre natale. Mais d'une retraite cachée il fut aperçu par un espion qu'en ces lieux avait placé le perfide Égisthe, qui lui promit une récompense de deux talents d'or. Depuis une année il faisait la garde, de peur qu'Agamemnon, arrivant en secret, ne rappelât son indomptable valeur. L'espion se hâte d'en porter la nouvelle dans le palais au pasteur des peuples. A l'instant Égisthe ourdit une trame odieuse. Choissant parmi son peuple vingt hommes des plus courageux, il les place en embuscade, et commande qu'on prépare un festin splendide. Cependant il va lui-même au-devant d'Agamemnon avec son char et ses coursiers, en méditant un affreux dessein. Il conduit ce héros, qui ne prévoyait pas la mort, et l'égorge durant le repas, comme on immole un bœuf dans l'étable. Nul parmi les compagnons d'Atride n'est épargné, aucun de

ceux qui le suivirent, ni même aucun des amis d'Égisthe ; il les immola tous dans son palais. »

Ainsi parla Protée. A ce discours mon âme fut brisée de douleur ; je pleurais couché sur le sable, et dans mon cœur je ne voulais plus vivre, ni voir la lumière du soleil. Quand j'eus versé bien des larmes en me roulant dans la poussière, le dieu marin, vieillard véridique, me parle en ces mots :

« Il ne faut pas, ô fils d'Atrée, que vous pleuriez ainsi longtemps sans mesure, car nous n'y trouverons aucun remède ; mais tâchez de retourner promptement dans votre patrie. Peut-être rencontrerez-vous Égisthe plein de vie, si toutefois, vous prévenant, Oreste ne l'a déjà tué ; mais du moins vous participerez au repas funèbre. »

« Il dit ; à ces mots, le cœur et le courage, malgré mes peines, s'épanouissent dans mon sein. Alors j'adresse à Protée ces paroles rapides :

« Maintenant je sais la destinée de ces deux guerriers ; mais nommez-moi le troisième, qui, plein de vie, est retenu sur la vaste mer, ou qui peut-être n'existe plus ; je veux le savoir, quelle que soit ma douleur. »

« Protée me répondit aussitôt :

« C'est le fils de Laerte, qui possède un palais dans Ithaque ; je l'ai vu dans une île répandre des larmes abondantes, près de la nymphe Calypso, qui par force le retient dans son palais ; il ne peut retourner dans sa terre natale. Il n'a ni vaisseaux ni rameurs pour traverser le vaste dos de la mer. Quant à vous, ô divin Ménélas, votre destin n'est point de périr dans la fertile Argos, ni même de connaître la mort ; mais les dieux vous transporteront dans le champ élyséen situé vers les confins de la terre où se trouve le blond Rhadamanthe ; c'est là qu'une vie facile est accordée aux humains ; là vous n'aurez jamais de neige, ni de pluies, ni de longs hivers, mais sans cesse l'Océan vous enverra les douces haleines du zéphyr qui rafraîchit les hommes, parce que vous êtes l'époux d'Hélène et le gendre de Jupiter lui-même. »

« En achevant ces mots, le dieu se replonge dans la mer immense. Moi, cependant, je retourne vers mes navires, auprès de mes braves compagnons ; dans ma marche une foule de pensées obscurcissaient mon cœur. Lorsque nous fûmes parvenus sur

mon vaisseau, nous préparons le repas du soir ; bientôt arrive la nuit immortelle, et chacun s'endort sur le rivage. Le lendemain, au lever de l'Aurore, fille du matin, nous lançons d'abord nos vaisseaux à la mer ; nous dressons les mâts, et déployons les voiles. Les matelots montent dans le navire, et se placent sur les bancs ; assis en ordre, ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. De nouveau, j'arrête mes navires dans l'Égyptus, fleuve issu de Jupiter, et j'immole des hécatombes choisies. Après avoir apaisé la colère des dieux, j'élève une tombe à mon frère Agamemnon, pour que sa gloire soit éternelle. Tous ces devoirs accomplis, je me rembarquai ; les immortels m'accordèrent un vent favorable, et me reconduisirent rapidement dans ma chère patrie. Mais vous, ô Télémaque, restez dans mon palais jusqu'au onzième ou douzième jour ; ensuite je préparerai tout pour votre départ, et vous donnerai des présents magnifiques, trois chevaux avec un char élégant ; je vous donnerai de plus une coupe magnifique, pour qu'en faisant les libations aux dieux immortels vous conserviez de moi toujours un doux souvenir. »

Le prudent Télémaque lui répondit alors :

« Atride, ne me retenez pas davantage en ces lieux. Ah ! je resterais volontiers une année entière auprès de vous, sans éprouver le désir ni de ma maison ni de mes parents, tant j'éprouve de charmes en écoutant vos récits et vos discours ; mais déjà mes compagnons languissent dans la divine Pylos ; vous pendant ce temps me retenez ici. Quant aux présents que vous voulez me donner, je n'accepte que la coupe ; je ne conduirai point les chevaux dans Ithaque, et vous les laissez comme l'ornement de ces lieux, car vous réglez sur une vaste contrée, où le lotos et le souchet croissent en abondance, ainsi que l'avoine, l'épeautre et l'orge blanche qui s'étend au loin. Dans Ithaque il n'est point de plaines étendues ni de prairies ; mais ce pâturage de chèvres m'est plus agréable qu'un pâturage de coursiers. Parmi nos îles qu'entoure la mer, aucune n'est spacieuse ni féconde en prés, Ithaque moins que toutes les autres. »

Il dit ; le vaillant Ménélas sourit à ce discours, et, prenant la main de Télémaque, il lui parle en ces mots :

« Oui, mon fils, vous êtes d'un noble sang, comme l'annonce la sagesse de vos paroles. Eh bien, je changerai ces dons ; je le

puis aisément. Des présents que renferme mon palais, je vous donnerai le plus rare et le plus précieux : une coupe habilement travaillée. Elle est toute d'argent, mais un or pur en couronne les bords ; c'est l'ouvrage de Vulcain. Je la reçus du vaillant Phédime, roi des Sidoniens, lorsqu'à mon retour il m'accueillit dans sa maison : tel est le présent que je veux vous offrir. »

C'est ainsi que ces deux héros discourent entre eux ; cependant les serviteurs s'empresaient dans le palais du roi. Ils conduisaient les brebis, et portaient un vin généreux ; les épouses, la tête ornée de bandelettes, envoyaient chercher le pain. Ainsi chacun s'occupe à préparer le repas dans le palais.

Les prétendants, rassemblés devant la maison d'Ulysse, s'amusaient à lancer le disque et le javelot sur une belle esplanade, où déjà souvent ils firent éclater leur insolence. Antinoüs et le bel Eurymaque, les deux chefs des prétendants, et les plus illustres par leur courage, étaient assis à l'écart. En ce moment le fils de Phronius, Noémon, s'approchant d'eux, interroge Antinoüs, et lui dit ces paroles :

« Antinoüs, pouvons-nous ou non présumer quand Télémaque reviendra de la sablonneuse Pylos ? Il est parti sur mon navire ; maintenant j'en ai besoin, désirant me rendre dans les vastes plaines de l'Élide, où je possède douze jeunes cavales et des mulets vigoureux, non encore domptés ; je voudrais en conduire un ici pour le dresser. »

Ainsi parle Noémon ; les deux héros au fond de l'âme sont saisis d'étonnement ; ils ne croyaient pas que Télémaque irait à Pylos, ville du roi Nélée ; mais ils pensaient que ce héros était allé dans ses champs pour voir ses brebis, ou le gardien des porcs. Enfin le fils d'Eupithée, Antinoüs, adresse ce discours à Noémon :

« Dites-moi la vérité, quand est-il parti ? Quels jeunes gens l'ont accompagné ? Sont-ils citoyens d'Ithaque, ou des mercenaires et des esclaves ? Quoi ! Télémaque aurait accompli ce dessein ! Racontez-moi tout avec sincérité, pour que je le sache bien ; est-ce par violence, et malgré vous, qu'il a pris votre navire, ou bien l'avez-vous accordé de plein gré quand il vous en a fait la demande ? »

« Je l'ai donné de plein gré, répondit le fils de Phronius ; et

qu'eût fait un autre à ma place, lorsqu'un héros tel que Télémaque m'adressait une prière avec un cœur dévoré de chagrins? Il eût été difficile de lui refuser sa demande. Les jeunes gens qui l'ont suivi sont, avec nous, les plus distingués parmi le peuple. J'ai vu monter aussi dans le vaisseau Mentor comme pilote, ou peut-être un dieu tout semblable à lui. Je m'en étonne, en effet; j'ai vu Mentor, hier au lever de l'aurore; cependant lui-même est monté sur le navire qui partait pour Pylos. »

Ayant ainsi parlé, Noémon retourne dans la maison de son père. Les deux héros restent muets de surprise. Les prétendants en foule vont s'asseoir, et cessent les jeux. Alors Antinoüs, pénétré de douleur, adresse un discours à l'assemblée; son sein est rempli d'une sombre colère, et ses yeux sont semblables à la flamme étincelante.

« Grands dieux ! s'écrie-t-il, le voilà donc ce grand dessein audacieusement accompli par Télémaque, ce funeste voyage; nous disions qu'il ne l'exécuterait pas. Quoi ! malgré tant de héros, un jeune enfant avec témérité part en équipant un navire, et choisissant les plus illustres parmi le peuple. Ce voyage nous sera funeste dans l'avenir; mais Jupiter l'anéantira lui-même avec violence avant qu'il ait ourdi notre perte. Hâtez-vous, donnez-moi vingt compagnons avec un navire, afin que je lui tende des pièges, et que je l'observe dans le détroit d'Ithaque et de l'âpre Samos : ainsi ce voyage pour son père tournera tout à sa perte. »

Il dit; les prétendants applaudissent, et donnent des ordres; ensuite ils se lèvent et rentrent dans la demeure d'Ulysse.

Cependant Pénélope n'ignora pas longtemps les desseins que, dans leurs pensées, avaient formés les prétendants; elle en fut instruite par le héraut Médon, qui connut leur conseil, étant hors de la cour; ceux-ci dans l'intérieur ourdissaient ce complot. Il se hâte, en traversant le palais, de l'annoncer à Pénélope; la reine le voyant arriver sur le seuil lui parle en ces mots :

« Héraut, pourquoi les fiers prétendants vous envoient-ils en ces lieux? Est-ce pour commander aux esclaves d'Ulysse de suspendre les travaux et de préparer le festin de ces princes? Ah! qu'ils cessent leurs poursuites, qu'ils ne se rassemblent plus et qu'ils prennent ici leur dernier repas! O vous qui, réunis

en foule, dévorez les provisions nombreuses et les richesses du prudent Télémaque, n'avez-vous donc point appris de vos pères, durant votre enfance, ce que fut Ulysse pour vos parents, ne disant et ne commettant aucune injustice, parmi le peuple? Telle est pourtant la coutume des rois, ils haïssent les uns et chérissent les autres. Lui jamais n'usa de rigueurs envers aucun homme. Mais votre âme se montre tout entière par ces actions odieuses, et maintenant il n'est plus de reconnaissance pour les anciens bienfaits. »

« Grande reine, lui répondit aussitôt le sage Médon, plutôt aux dieux que ce fût là le plus grand malheur! Mais les prétendants méditent un projet plus affreux et plus terrible, que n'accomplira pas Jupiter. Ils désirent immoler Télémaque avec un fer aigu, lorsqu'il reviendra dans son palais; car, pour connaître la destinée de son père, il est allé dans la divine Pylos et dans la noble Lacédémone. »

A cette nouvelle, Pénélope sent fléchir ses genoux et défaillir son cœur; elle ne peut proférer une seule parole, ses yeux se remplissent de larmes, et sa douce voix expire sur ses lèvres. Après un long silence, elle laisse échapper ces mots :

« Héraut, pourquoi mon fils est-il parti? Télémaque n'avait pas besoin d'équiper ses rapides vaisseaux, qui, coursiers de la mer pour les mortels, franchissent la plaine liquide. Ne veut-il donc laisser aucun nom parmi les hommes? »

« Hélas! je ne sais, repartit Médon, si quelque divinité lui suggéra ce dessein, ou si de lui-même il a conçu le projet d'aller à Pylos, soit pour apprendre le retour de son père, soit de quelle mort il a péri. »

En achevant ces paroles, le héraut s'éloigne dans le palais d'Ulysse. Une douleur cruelle s'empare alors de Pénélope, qui ne peut rester assise sur un siège, quoiqu'elle en ait beaucoup dans sa demeure; elle s'assoit sur le seuil de la chambre en pleurant avec amertume; autour d'elle gémissent toutes les femmes qui la servent, les plus jeunes comme les plus âgées. Enfin, à travers ses sanglots, la reine leur adresse ce discours :

« Écoutez-moi, mes amies; le roi de l'Olympe m'accabla de douleurs entre toutes les compagnes de mon âge et qui furent élevées avec moi; j'ai perdu cet époux, jadis si valeureux, qui se

distinguait par tant de vertus au milieu des enfants de Danaüs ; cet homme vaillant, dont la gloire a retenti dans la Grèce entière et jusqu'au sein d'Argos ; cependant voilà qu'aujourd'hui les tempêtes enlèvent sans gloire mon enfant chéri loin de sa maison ; je n'ai point appris son départ. Malheureuses, vous n'eûtes point dans la pensée de venir m'arracher à ma couche, lorsque dans votre âme vous avez su positivement que ce jeune héros allait monter sur un large navire. Ah ! si j'eusse entendu dire qu'il voulait entreprendre un si long voyage, je l'aurais retenu, malgré son impatience de partir, ou bien il m'aurait laissée expirante dans ce palais. Toutefois, que l'une de vous appelle promptement le vieux Dolius, ce fidèle serviteur qui me fut donné par mon père quand je vins en ces lieux, et qui garde maintenant notre verger rempli d'arbres ; qu'il se rende à l'instant près de Laerte, et l'instruise de tout ce qui m'arrive ; peut-être le vieillard concevra-t-il quelque résolution dans sa pensée, et, se présentant devant le peuple, se plaindra-t-il de ceux qui désirent anéantir la postérité du divin Ulysse et la sienne. »

Alors la nourrice Euryclée fait entendre ces paroles :

« Maitresse chérie, vous pouvez m'immoler avec un fer cruel, ou me laisser dans ce palais, je ne vous cacherai plus le récit de la vérité. J'ai su tout ce voyage, et c'est moi qui, d'après ses ordres, lui donnai le pain et le vin ; mais il reçut de moi le grand serment de ne rien vous découvrir avant le douzième jour, à moins, dit-il, qu'elle ne vous interroge, ou qu'un autre ne l'instruise de mon départ, de peur qu'en pleurant elle ne flétrisse son beau visage. Ainsi donc, ô Pénélope, après vous être lavée, après avoir pris des vêtements purifiés, montez avec vos femmes dans les appartements supérieurs, et priez Minerve, la fille du puissant Jupiter ; n'en doutez point, cette déesse préservera votre fils de la mort. Mais n'affligez pas un vieillard déjà tant accablé ; je ne crois pas du tout que la race d'Arcésius soit odieuse aux immortels ; quelque jour un héros viendra, celui qui possède ces superbes palais et ces champs fertiles. »

Ainsi parle Euryclée ; la reine suspend un instant ses plaintes, et sèche les larmes qui coulent de ses yeux. Puis, après s'être lavée, après avoir pris ses vêtements purifiés, elle monte avec ses femmes dans les appartements supérieurs : là, déposant l'orge

sacrée dans une corbeille, elle implore Minerve en ces mots :

« Écoutez-moi, fille du puissant Jupiter, déesse indomptable. Si jamais dans ses demeures le prudent Ulysse fit brûler la graisse des brebis et des taureaux, gardez-m'en aujourd'hui le souvenir, et sauvez mon fils chéri ; mais rejetez avec horreur les audacieux prétendants. »

En achevant ce discours, elle pousse un cri religieux ; la déesse entendit sa prière. Cependant la foule des prétendants remplissait de tumulte les salles du palais ombragé ; plusieurs de ces princes superbes parlaient ainsi :

« Sans doute, la reine que nous tous désirons en mariage fait les apprêts de ses nocces ; mais elle ne sait pas la mort préparée à son fils. »

Tels étaient leurs discours ; mais ils ignoraient eux-mêmes ce qui leur était préparé. Cependant Antinoüs, s'adressant à ses compagnons, leur parlait ainsi :

« Téméraires, réprimez tous ensemble vos discours audacieux, de peur que quelqu'un n'aille les rapporter chez la reine. Mais allons, levons-nous en silence pour accomplir le dessein que dans notre âme nous avons tous approuvé. »

Il dit, et choisit vingt hommes des plus braves. Ils se hâtent de se rendre auprès du vaisseau, sur le rivage de la mer. D'abord ils tirent le navire sur les flots ; ils y déposent un mât, des voiles et passent les rames dans de forts anneaux de cuir, disposant tout avec soin ; puis ils déploient les blanches voiles. Des serviteurs pleins de zèle leur apportent des armes. Ils montent ensuite dans le navire, et le conduisent au large du côté du midi ; c'est là qu'ils prennent le repas en attendant que vienne le soir.

La prudente Pénélope, retirée dans les appartements supérieurs, se reposait à jeun, sans aliment et sans breuvage, réfléchissant si son fils irréprochable éviterait la mort ou s'il succomberait sous les coups des prétendants. Ainsi se tourmente un lion au milieu d'une foule de chasseurs, tremblant de crainte lorsque ceux-ci l'entourent d'un cercle de pièges. Cependant près de la reine, livrée à tant de peines, arrive le doux sommeil. Elle s'endort, étendue sur sa couche, et repose ses membres affaiblés.

En ce moment d'autres soins occupent la pensée de Minerve.

Elle forme un fantôme en tout semblable à la princesse Iphthimé, fille du magnanime Icare, et l'épouse d'Eumèle, qui demeurait dans la ville de Phère. Minerve l'envoya dans le palais du divin Ulysse, pour qu'elle fit cesser les gémissements et les larmes amères de la malheureuse et plaintive Pénélope. Ce fantôme léger se glisse dans la chambre par l'ouverture où passe la courroie qui retient le levier dans l'intérieur, et, s'appuyant sur la tête de la reine, elle lui dit ces mots :

« Dormez-vous, Pénélope, quoique votre âme soit brisée de douleur ? Les immortels ne permettent pas que vous pleuriez ni que vous soyez triste, parce que votre fils sera bientôt de retour ; il n'est point coupable envers les dieux. »

Pénélope, dormant d'un profond sommeil dans le palais des songes, lui répond aussitôt :

« Pourquoi, ma sœur, venez-vous en ces lieux ? Autrefois vous ne les fréquentiez jamais, car vous habitez des demeures bien éloignées. Vous me conseillez d'apaiser mon chagrin et les nombreuses douleurs qui dévorent mon âme, depuis que j'ai perdu cet époux, jadis si valeureux, qui se distinguait par tant de vertus entre tous les enfants de Danaüs, cet homme vaillant dont la gloire a retenti dans la Grèce entière et jusqu'au sein d'Argos ; cependant voilà qu'aujourd'hui mon fils bien aimé monte sur un large navire, quoique sans expérience, et ne connaissant bien encore ni les travaux de la guerre ni les assemblées publiques. Je pleure son absence plus encore que celle d'Ulysse ; tremblante, je crains qu'il n'ait beaucoup à souffrir, soit parmi le peuple qu'il visite, soit au milieu de la mer. De nombreux ennemis lui dressent des embûches, et brûlent de l'immoler avant qu'il revienne sur la terre natale. »

« Rassurez-vous, reprend le fantôme d'Iphthimé, et dans votre âme ne vous livrez pas à de trop vives craintes. Télémaque a pour guide une compagne telle que tous les hommes désireraient son assistance (elle peut tout), c'est la puissante Minerve. Cette déesse prend aussi pitié de vos douleurs ; elle m'envoie maintenant pour vous dire ces choses. »

« Ah ! s'écrie aussitôt Pénélope, puisque vous êtes une déesse, ou que du moins vous avez entendu la voix de la divinité, dites-moi quelque chose aussi sur mon malheureux époux, s'il vit en-

core, et s'il jouit de la lumière du soleil, ou s'il est déjà mort et descendu dans les demeures de Pluton. »

Le léger fantôme lui répond aussitôt :

« Je ne puis rien vous dire sur votre époux, soit qu'il vive ou qu'il soit mort; il serait mal de proférer de vaines paroles. »

A ces mots, l'image d'Iphthimé repasse par la même ouverture de la porte, et s'évanouit au souffle des vents. Aussitôt la fille d'Icare s'arrache au sommeil; son cœur s'épanouit de joie, parce qu'un songe facile à comprendre est accouru près d'elle durant la nuit obscure.

Cependant, montés sur leur vaisseau, les prétendants sillonnent les plaines liquides, méditant au fond de l'âme le trépas de Télémaque. En pleine mer, entre Ithaque et l'âpre Samé, s'élève une île hérissée de rochers, qui se nomme Astéris, et qui n'est pas grande; elle offre aux navires deux ports favorables. C'est là que les Grecs attendent Télémaque en lui tendant un piège.

CHANT V.

LE RADEAU D'ULYSSE.

L'Aurore avait quitté la couche du beau Tithon, afin de porter sa lumière aux immortels ainsi qu'aux hommes; les dieux étaient assis dans l'assemblée; au milieu d'eux est Jupiter, qui tonne du haut des airs, et dont la force est immense. Minerve leur racontait les nombreuses douleurs d'Ulysse, en les rappelant à sa mémoire; car elle veillait sur ce héros, retenu dans les demeures d'une nymphe.

« Jupiter, disait-elle, et vous tous, dieux immortels et fortunés, que désormais aucun des rois honorés du sceptre ne soit plus ni juste ni clément, qu'il ne conçoive plus en son âme de nobles pensées, mais qu'il soit toujours cruel et n'accomplisse que des actions impies. Ainsi nul ne se ressouvient d'Ulysse, nul parmi ses peuples, qu'il gouverna comme un père plein de douceur. Mais il est renfermé dans une île, souffrant des douleurs amères

dans les demeures de la nymphe Calypso, qui le retient par force auprès d'elle ; ce héros ne peut retourner dans sa patrie. Il n'a près de lui ni vaisseaux ni compagnons pour le conduire sur le vaste dos de la mer. Cependant voilà que maintenant des ennemis perfides brûlent d'immoler son fils chéri, qui revient dans sa maison ; car pour apprendre la destinée de son père ce jeune prince est allé dans la divine Pylos et dans la superbe Lacédémone. »

« O ma fille, répond Jupiter, quelle parole s'est échappée de vos lèvres ? Vous-même n'avez-vous pas décidé qu'Ulysse à son retour se vengerait de ses ennemis ? Pour Télémaque, c'est vous qui le conduisez avec soin (vous pouvez tout), afin qu'il aborde heureusement aux rivages de la patrie, et que les prétendants s'en retournent sur leur navire sans avoir exécuté leurs desseins. »

Ainsi parle Jupiter, puis il donne cet ordre à Mercure, son fils chéri :

« Mercure, toi qui fus en toute occasion mon messager fidèle, va dire à la belle Calypso que ma ferme résolution touchant le retour du malheureux Ulysse est qu'il parte sans le secours ni des dieux ni des hommes ; je veux que ce héros, après avoir souffert de grands maux sur un radeau solide, arrive le vingtième jour dans la fertile Schérie, pays des Phéaciens, qui sont presque égaux aux dieux ; ces peuples au fond du cœur l'honoreront comme une divinité, le conduiront dans sa chère patrie, et lui donneront de l'or, de l'airain et des vêtements en plus grande abondance qu'Ulysse lui-même n'en eût rapporté d'Ilion s'il fût revenu sans dommage, après avoir reçu sa part des dépouilles. Ainsi sa destinée est de revoir ses amis et de retourner dans sa haute demeure aux terres paternelles. »

Il dit ; aussitôt le céleste messager s'empresse d'obéir. Il attache à ses pieds de superbes, d'immortels brodequins d'or qui le portent sur les ondes et sur la terre immense aussi vite que le souffle des vents. Puis il prend la baguette dont il se sert pour fermer à son gré les yeux des hommes ou les arracher au sommeil ; la tenant à la main, le puissant Mercure s'envole dans les airs. D'abord franchissant les montagnes de Piérie, du haut des cieux il se précipite sur la mer ; il effleure les vagues avec rapidité, semblable à cet oiseau nommé Iaros, qui, parmi les gouffres

profonds de la mer orageuse , poursuit les poissons , et plonge ses ailes épaisses dans l'onde amère. Tel paraît Mercure penché sur la surface des flots. Lorsqu'il arrive à l'île lointaine , le dieu quitte la mer azurée , et gagne le rivage , jusqu'à ce qu'il parvienne à l'immense grotte qu'habitait la nymphe à la belle chevelure. Le dieu la trouve dans l'intérieur de cette demeure. Un grand feu brillait dans le foyer , et par toute l'île s'exhalait le suave parfum du cèdre et du thuya qui brûlaient, fendus en éclats ; la déesse , au fond de cette grotte , chantant d'une voix mélodieuse , s'occupait à tisser une toile avec une navette d'or. Tout alentour s'élevait un bois verdoyant d'aunes , de peupliers et de cyprès. Là les oiseaux venaient faire leurs nids , les scops , les éperviers , et les cornilles marines à la voix perçante , qui se plaisent aux travaux de la mer. A l'extérieur de cette grotte sombre une jeune vigne étendait ses branches chargées de grappes ; quatre fontaines parallèles laissaient couler une onde limpide , d'abord rapprochées entre elles , puis se divisant en mille détours. Sur leurs rives s'étendaient de vertes prairies , émaillées d'aches et de violettes ; un dieu même arrivant en ces lieux était à cette vue frappé d'admiration , et goûtait une douce joie dans son cœur. C'est là que s'arrête étonné le messager Mercure. Après avoir en secret admiré toutes ces beautés , il se hâte d'entrer dans la vaste grotte ; en le voyant , Calypso n'ignora pas quel était celui qui se présentait devant elle ; jamais les immortels ne restent inconnus les uns aux autres , quelque éloignées que soient leurs demeures. Mercure ne trouva point Ulysse auprès de la déesse ; mais ce héros gémissait assis sur le rivage ; là , comme auparavant , rongéant son âme dans les pleurs , les soupirs et les chagrins , il contemplait la mer orageuse en répandant des larmes. Cependant Calypso , déesse puissante , après avoir placé Mercure sur un siège éclatant , l'interroge en ces mots :

« Pourquoi , Mercure , qui portez une baguette d'or , venez-vous dans ma demeure , divinité vénérable et chérie ? Autrefois vous ne la fréquentiez pas. Dites-moi ce que vous avez dans la pensée ; mon désir est d'accomplir vos vœux , si je le puis , si même leur accomplissement est possible. Mais suivez-moi d'abord , afin que je vous offre le repas de l'hospitalité. »

La déesse , en parlant ainsi , place une table , et l'ayant char-

gée d'ambrosie, elle verse le rouge nectar. Aussitôt le messager Mercure prend la nourriture et le breuvage. Quand il a terminé ce repas au gré de ses désirs, il fait entendre ces paroles :

« Vous me demandez, déesse, pourquoi, moi qui suis un dieu, je viens dans votre Ile; je vous répondrai sans détour; vous l'ordonnez. C'est Jupiter qui m'envoie ici malgré moi; quel dieu volontiers traverserait une si vaste mer? Là ne s'élève aucune ville où les hommes offrent aux divinités des sacrifices et des hécatombes choisies. Mais telle est la volonté du puissant Jupiter, que nul parmi les immortels n'ose l'enfreindre ni même la négliger. Il dit que vous retenez près de vous le plus infortuné de tous ces héros qui neuf ans entiers combattirent autour de la citadelle de Priam, et qui la dixième année, après avoir détruit la ville, retournèrent dans leur patrie; mais plusieurs de ces guerriers pendant le retour offensèrent Minerve, et celle-ci souleva contre eux les tempêtes et les vagues mugissantes. Là périrent même tous les braves compagnons d'Ulysse; lui seul, poussé par les vents et les flots, fut jeté sur ce rivage. C'est ce héros qu'aujourd'hui Jupiter vous ordonne de renvoyer sans délai; car Ulysse ne doit point mourir loin de ceux qui le chérissent; sa destinée est de revoir ses amis, et de retourner dans sa belle demeure aux terres paternelles. »

A cet ordre, la belle Calypso frémit de douleur, et laisse à l'instant échapper ces mots :

« Que vous êtes injustes, dieux jaloux plus que tous les autres! vous qui toujours enviez aux déesses le bonheur de s'unir ouvertement à des hommes et de les choisir pour époux. Ainsi, lorsque Orion fut enlevé par l'Aurore aux doigts de rose, les dieux fortunés s'irritèrent contre lui jusqu'au moment où, survenant dans Ortygie, la chaste Diane l'eut percé de ses douces flèches. Ainsi, lorsque la blonde Cérès aima Jasion, et que, cédant à ses désirs, elle s'unit d'amour avec lui dans un guéret que la charrue avait sillonné trois fois, Jupiter les découvrit, et soudain il immola Jasion de sa foudre étincelante. De même aujourd'hui, divinités jalouses, vous m'enviez le bonheur de posséder un mortel. Cependant c'est moi qui l'ai sauvé, lorsque seul il parcourait les débris de son vaisseau, que Jupiter avait brisé d'un coup de tonnerre, au sein de la mer ténébreuse. Là péri-

rent tous les braves compagnons d'Ulysse ; lui seul, poussé par les vents et les flots, fut jeté sur ce rivage. Je l'aimai, je le nourris, je lui promis même de le rendre immortel, et de l'affranchir à jamais de la vieillesse. Mais enfin, si telle est la volonté du puissant Jupiter, que nul parmi les immortels n'ose l'enfreindre ni même la négliger, qu'Ulysse parte, puisque Jupiter l'excite et le pousse encore sur la mer orageuse. Cependant je ne puis le renvoyer moi-même ; car je n'ai ni vaisseaux ni compagnons pour le conduire sur le vaste dos de la mer. Mais, bienveillante, je l'assisterai de mes conseils, et ne lui cacherai pas comment il pourra parvenir heureusement aux terres de la patrie. »

« Oui, répond le céleste messager, hâtez-vous de renvoyer Ulysse, évitez la colère de Jupiter, de peur que dans l'avenir ce dieu courroucé ne s'indigne contre vous. »

Mercure s'éloigne en achevant ces paroles. L'auguste nymphe se rend auprès du valeureux Ulysse, après avoir entendu les ordres de Jupiter ; elle trouve ce héros assis sur le rivage ; ses yeux ne tarissaient pas de larmes : il consumait sa douce vie dans la tristesse, en soupirant après son retour, auquel la nymphe ne voulait pas consentir. Toutes les nuits, contraint par nécessité de dormir dans la grotte profonde, il ne voulait pas ce que voulait la déesse ; et pendant le jour il était assis sur les rochers qui bordent la plage ; là rongé par son âme dans les pleurs, les soupirs et les chagrins, il contemplait la mer orageuse en répandant des larmes. En ce moment la déesse puissante s'approche du guerrier, et lui tient ce discours :

« Infortuné, ne pleurez plus en ces lieux, et que votre vie ne se consume plus dans la tristesse ; bienveillante pour vous, je consens à vous renvoyer. Hâtez-vous, allez couper les arbres élevés, et construisez avec le fer un large radeau ; sur la partie supérieure vous fixerez un tillac qui puisse vous porter sur la mer ténébreuse. J'y déposerai du pain, de l'eau, du vin fortifiant, pour vous garantir de la faim ; je vous donnerai des vêtements, et je ferai souffler pour vous un vent favorable, afin que vous arriviez heureusement aux terres de la patrie, si toutefois le permettent les dieux habitants de l'Olympe, qui l'emportent sur moi par leur intelligence et leur pouvoir. »

Elle dit ; le prudent Ulysse frémit de terreur, et répond à l'instant ces paroles rapides :

« Ah ! sans doute, déesse, vous avez une autre pensée que celle de mon départ, vous qui m'ordonnez d'affronter sur un simple radeau le profond abîme de la mer, abîme périlleux et terrible, que ne peuvent franchir les meilleurs navires, poussés joyeusement par le souffle de Jupiter. Non, jamais, malgré vous, je ne monterai dans un radeau, si vous ne jurez, ô déesse, par un serment redoutable, que vous n'avez point résolu ma perte en me donnant ce conseil. »

A ces mots, Calypso sourit ; elle prend la main d'Ulysse, le nomme, et lui dit :

« Certes, vous êtes bien rusé, bien fertile en ressources, pour qu'il vous soit venu dans la pensée de proférer une telle parole ? J'en prends donc à témoin la terre, les cieux élevés, et les eaux souterraines du Styx, serment le plus fort et le plus terrible aux dieux fortunés, je n'ai point résolu d'attirer sur vous quelque autre malheur. Mais je pense et je vous dis ce que je me conseillerais à moi-même, si j'étais soumise à pareil destin. Mon esprit est sincère, et mon sein ne renferme point un cœur de fer, mais un cœur compatissant. »

Ayant ainsi parlé, Calypso se hâte d'abandonner le rivage ; Ulysse suit les pas de cette divinité. Le mortel et la déesse arrivent dans l'intérieur de la grotte ; là le héros se place sur le siège que venait de quitter Mercure ; la nymphe place devant lui toute espèce de mets, le breuvage et les aliments qui sont la nourriture des hommes mortels. Elle-même s'assoit en face du divin Ulysse ; ses servantes lui présentent le nectar et l'ambrosie. Tous les deux alors portent les mains vers les mets qu'on leur a servis. Quand ils ont satisfait la faim et la soif, la déesse Calypso commence l'entretien, et fait entendre ces paroles :

« Noble fils de Laerte, astucieux Ulysse, voulez-vous donc maintenant retourner sans délai dans votre chère patrie ? Eh bien, soyez heureux ! Mais si vous saviez combien de maux vous fera supporter le destin avant d'arriver aux terres paternelles, sans doute, restant ici près de moi, vous habiteriez encore cette demeure, où vous seriez immortel, quel que soit votre désir de revoir l'épouse que vous regrettez tous les jours. Cependant je me

vante de n'être point inférieure à cette femme, ni par la taille, ni par les traits de mon visage ; certes il siérait mal à des mortelles de disputer aux déesses la grâce et la beauté. »

« Déesse vénérable, ne vous irritez pas contre moi, répond aussitôt le sage Ulysse ; je sais parfaitement combien la prudente Pénélope vous est inférieure par la taille et par la beauté, car Pénélope est une femme, et vous une immortelle exempte de vieillesse. Mais ce que je veux, ce que je désire sans cesse, c'est de rentrer dans ma maison, et de voir le jour du retour. Si quelque dieu me poursuit encore sur la mer profonde, j'endurerai tout, mon sein renferme une âme patiente dans les douleurs ; j'ai déjà beaucoup souffert, j'ai supporté de nombreux travaux sur les flots et dans les combats ; à ces peines ajoutons encore ce nouveau danger. »

A peine eut-il achevé de parler que le soleil se couche, et que les ténèbres couvrent la terre ; alors Ulysse et Calypso se retirent au fond de la grotte obscure, et près l'un de l'autre tous les deux goûtent les charmes de l'amour.

Le lendemain, dès que l'aurore brille dans les cieux, Ulysse revêt sa tunique et son manteau ; la nymphe prend une robe éclatante de blancheur, d'un tissu délicat et gracieux ; elle entoure sa taille d'une belle ceinture d'or, et met sur sa tête un long voile ; puis elle se dispose à préparer le départ du héros magnanime. D'abord elle lui donne une forte hache d'airain à deux tranchants, qu'il peut manier sans efforts ; à cette cognée s'adaptait solidement un superbe manche d'olivier ; elle lui donne encore une besaiguë bien polie ; puis elle le conduit à l'extrémité de l'île, où croissaient des arbres magnifiques, l'aune, le peuplier et le pin à la haute chevelure, qui, desséchés depuis longtemps et brûlés par le soleil, étaient plus propres à naviguer légèrement. Après avoir indiqué l'endroit où croissaient ces arbres élevés, la déesse Calypso retourne dans sa demeure.

Alors Ulysse coupe les arbres, et se hâte de terminer son ouvrage. Il en abat vingt, qu'il émonde avec le fer, qu'il polit avec soin, et qu'il aligne au cordeau. Cependant Calypso, déesse puissante, apporte au héros des tarières ; aussitôt il perce toutes les poutres, et les réunit entre elles ; il les assujettit ensemble avec des clous et des chevilles. Autant qu'un ouvrier habile dans son

art étend la base d'un large vaisseau de transport, autant Ulysse donne d'étendue à son large radeau. Puis, plaçant le tillac, qu'il fait avec de nombreux madriers, il termine en le recouvrant avec de larges planches. Il fait ensuite un mât, auquel il adapte une antenne, et façonne en outre un gouvernail pour se diriger. Il l'entoure de toutes parts avec des claies d'osier qui seront un rempart contre les vagues, et jette dans le fond une grande quantité de bois. Alors Calypso, déesse puissante, apporte des toiles destinées à former les voiles ; Ulysse les dispose avec habileté, puis il attache les cordages, ceux qui tiennent les voiles pliées, ceux qui les tiennent étendues. Enfin, à l'aide de leviers puissants, il lance cette barque sur la vaste mer.

Le quatrième jour Ulysse eut achevé tout son ouvrage, et le cinquième la belle Calypso lui permit de quitter son île, après l'avoir revêtu d'habits parfumés et l'avoir baigné. Dans le navire elle place deux outres, l'une remplie d'un vin délectable, et l'autre, plus grande, remplie d'eau ; dans un sac de cuir elle renferme les provisions du voyage, c'est là qu'elle met tous les aliments qui soutiennent les forces de l'homme ; enfin elle envoie au héros un vent doux et propice. Ulysse plein de joie abandonne les voiles à ce vent favorable. Assis près de la poupe, il se dirige habilement au moyen du gouvernail ; le sommeil n'approche point de ses paupières, et sans cesse il contemple les Pléiades, le Bouvier, si lent à se coucher, l'Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui tourne sur elle-même en épiant Orion, et la seule de toutes les constellations qui ne se plonge point dans les flots de l'Océan. La déesse lui recommanda de traverser la mer en laissant cette constellation à sa gauche. Il navigue pendant dix-sept jours en traversant la mer, et le dix-huitième, Ulysse aperçoit au sein des vapeurs les montagnes du pays des Phéaciens, dont il était déjà près ; il découvrait cette île comme un bouclier sur la mer ténébreuse.

Cependant le puissant Neptune, revenant d'Éthiopie, jette au loin ses regards du haut des montagnes de Solyme ; il reconnaît Ulysse qui naviguait sur les ondes ; la colère s'allume dans son âme : alors en agitant la tête, il dit au fond de son cœur :

« Eh quoi ! les dieux ont changé de résolution en faveur d'Ulysse, pendant que j'étais au milieu des Éthiopiens ; le voilà

près d'arriver dans le pays des Phéaciens, où sa destinée est d'échapper aux longs malheurs qui le poursuivent. Mais auparavant je veux encore le rassasier de maux. »

En achevant ces mots, il rassemble les nuages, bouleverse les mers, et, tenant en ses mains son trident, il excite le souffle impétueux de tous les vents opposés ; sous d'épaisses nuées il enveloppe à la fois et la terre et les eaux ; une nuit épaisse tombe des cieux. Avec l'Eurus et le Notus s'élancent le violent Zéphyr et le froid Borée, soulevant des vagues énormes. Ulysse alors sent ses genoux trembler et son cœur défaillir ; il soupire, et dit en son âme :

« Ah, malheureux que je suis ! quels nouveaux tourments me sont réservés ! Je crains bien que la déesse Calypso ne m'ait dit la vérité, lorsqu'elle m'annonça que sur la mer, avant d'arriver dans ma patrie, je serais accablé de maux ; c'est maintenant que s'accomplissent toutes ses paroles. De quels affreux nuages Jupiter obscurcit les vastes cieux, comme il bouleverse les ondes ! Les tempêtes de tous les vents se précipitent sur la mer. Maintenant un affreux trépas m'est assuré. Trois et quatre fois heureux les enfants de Danaüs qui succombèrent dans les plaines d'Ilion en défendant la cause des Atrides ! Plût aux dieux que je fusse mort, que j'eusse accompli ma destinée en ce jour où de nombreux Troyens dirigeaient contre moi leurs lances d'airain, autour du fils de Pélée ; qui venait d'expirer. Du moins alors j'aurais obtenu des funérailles, et les Grecs m'auraient comblé de gloire ; aujourd'hui mon destin est de périr d'une mort honteuse. »

Comme il achevait ces mots, une vague énorme fond sur lui d'en haut, et, se précipitant avec fureur, fait tourner le fragile esquif. Soudain Ulysse tombe loin du radeau, le gouvernail échappe de ses mains. Un impétueux tourbillon de tous les vents confondus brise le mât par le milieu ; la voile et les antennes sont emportées dans la mer ; le héros lui-même reste longtemps enseveli sous les eaux ; il ne peut s'élever au-dessus des vagues impétueuses, car il est appesanti par les riches vêtements que lui donna la déesse. Enfin il surgit, et rejette de sa bouche l'onde amère qui coule à longs flots de sa tête. Mais il n'a point oublié le radeau, malgré ses fatigues ; il s'élance au milieu des flots, et le

saisit ; puis il s'assied au milieu pour éviter le trépas. La vague avec rapidité emporte de tous côtés ce léger esquif. Comme le vent d'automne, à travers un champ, emporte d'épaisses broussailles qui s'accrochent entre elles, de même les vents emportent de tous côtés sur la mer le radeau d'Ulysse ; tantôt le Notus le livre à Borée, qui le rejette au loin, tantôt l'Eurus l'abandonne au Zéphyr, qui le poursuit avec fureur.

Cependant la fille de Cadmus aperçoit Ulysse, la belle Ino, qui fut autrefois une mortelle à la voix humaine, sous le nom de Leucothée, et qui maintenant obtient les honneurs des dieux dans les flots de la mer. Elle prend pitié du héros, ballotté par la tempête et souffrant mille douleurs ; telle qu'un oiseau rapide, elle s'élance du sein de la mer, se place sur le radeau d'Ulysse, et lui dit ces mots :

« Infortuné, pourquoi le puissant Neptune est-il ainsi courroucé contre vous, qu'il vous cause tous ces maux ? Cependant il ne vous perdra pas, malgré sa fureur. Faites donc ce que je vais vous dire ; il me semble que vous n'êtes point sans prudence ; quittez ces habits, et laissez emporter aux vents votre radeau ; vous, nageant de vos deux mains, tâchez d'arriver au pays des Phéaciens, où votre destinée est d'être sauvé. Entourez aussi votre sein de ce voile immortel ; vous n'aurez à craindre ni les souffrances ni la mort. Lorsque de vos mains vous aurez touché le rivage, détachez ce voile, et jetez-le dans la mer loin du continent, puis reprenez votre route. »

En parlant ainsi, la déesse lui remet le voile, et, semblable au plongeon, elle se précipite au sein de la mer immense ; alors une noire vague la dérobe aux yeux. Cependant le noble et patient Ulysse hésite, et, gémissant, il dit en son cœur magnanime :

« Malheureux que je suis ! peut-être que cette divinité me tend un nouveau piège, lorsqu'elle me conseille d'abandonner mon radeau. Je ne puis m'y résoudre ; mes yeux découvrent encore trop loin de moi la terre où la déesse m'a dit que serait mon refuge. Voici donc ce que je ferai, c'est, il me semble, le meilleur parti : tant que ces poutres seront réunies ensemble j'y resterai tout le temps, et patient je supporterai mes douleurs ; mais aussitôt que mon radeau sera brisé par les vagues, j'aurai recours à la nage ; quant à présent, je n'imagine rien de mieux. »

Tandis qu'il roulait ces pensées dans son âme, le formidable Neptune soulève une vague furieuse, terrible, et la pousse contre le héros. Ainsi que le souffle des vents emporte un monceau de pailles desséchées, qu'il disperse de toutes parts, de même les vastes poutres du radeau sont dispersées. Ulysse alors s'élançe sur une de ces poutres, et, la dirigeant comme un coursier, il quitte les habits que lui donna Calypso. Aussitôt il met le voile autour de son sein, et s'élançe tête baissée dans la mer, en étendant les mains et nageant avec ardeur. Cependant le puissant Neptune le découvre alors ; en agitant la tête, il dit au fond de son cœur :

« Oui, maintenant en proie à des tourments nombreux, erre au milieu des flots jusqu'à ce que tu sois parmi ces peuples issus de Jupiter ; et même alors je ne pense pas que tu trouves un terme à ton malheur. »

En achevant ces mots, il frappe ses coursiers à la flottante crinière ; il se dirige vers la ville d'Aigues, où sont placés ses superbes palais.

Cependant Minerve, la fille de Jupiter, se livre à d'autres soins ; elle enchaîne la violence des vents, leur commande à tous de s'apaiser et de s'assoupir ; mais elle excite le rapide Borée, et brise l'impétuosité des flots, jusqu'à ce que le noble Ulysse arrive parmi les Phéaciens, nautonniers habiles, après avoir évité les parques et le trépas.

Durant deux jours et deux nuits entières, Ulysse est ballotté sur d'énormes vagues ; et souvent en son cœur il prévoyait la mort. Mais dès que l'Aurore à la belle chevelure amène le troisième jour, le vent s'apaise, une douce sérénité renaît sur les flots ; alors, du haut d'une vague élevée, le héros porte au loin ses regards, et près de lui découvre la terre. Comme aux yeux de ses enfants brille l'heureuse convalescence d'un père qui, pendant sa maladie, souffrit de cruelles douleurs et fut longtemps affaibli, parce qu'une divinité funeste le poursuivait, comme ils goûtent une douce joie lorsque les dieux l'ont enfin délivré de ses maux ; de même à l'heureux Ulysse apparaissent et la terre et les forêts. Il nage, et de ses pieds il s'efforce de gagner la rive ; mais, lorsqu'il n'en est plus éloigné qu'à la distance de la voix, il entend un bruit affreux au milieu des rochers de la mer. Des vagues

énormes se roulent avec un horrible fracas contre la terre ferme, toute couverte de l'écume des flots ; car là n'étaient ni ports protecteurs des navires, ni rades favorables, et ces bords escarpés étaient tout hérissés de rochers et d'écueils. Alors Ulysse sent ses genoux trembler, son cœur défaillir, et, gémissant, il dit en son âme magnanime :

« Malheur à moi ! Quand Jupiter m'accorde enfin de voir cette terre inespérée, et qu'après avoir franchi cet abîme, tout semblait accompli, voilà qu'aucune issue ne m'apparaît pour sortir de la mer blanchissante ; devant moi des écueils aigus, tout autour une vague qui retentit avec horreur, et des roches lisses qui s'étendent au loin ; la mer est profonde, et rien où je puisse assurer mes deux pieds pour m'arracher au malheur. Je crains en m'avancant qu'un flot énorme ne me pousse contre cet âpre rocher, et cet effort me sera funeste. Si je nage plus avant pour tâcher de trouver quelques plages tranquilles, quelques ports favorables, je crains que la tempête ne me rejette gémissant au milieu de la mer poissonneuse, ou qu'un dieu n'excite contre moi du fond des eaux un de ces monstres nombreux que nourrit Amphitrite ; car je sais combien le puissant Neptune est irrité contre moi. »

Tandis qu'il agite ces pensées en lui-même, une vague énorme le pousse contre l'âpre rivage. Là tout son corps aurait été meurtri, et ses os brisés, si la bienveillante Minerve ne se fût placée dans l'âme du héros ; aussitôt de ses deux mains il saisit le rocher, et l'embrasse en soupirant jusqu'à ce que l'énorme vague soit passée. C'est ainsi qu'il est sauvé ; mais la vague, revenant de nouveau, le frappe en se précipitant, et le jette au loin dans la mer. Comme aux pieds creux du polype arraché de sa demeure s'attachent de nombreux petits cailloux, de même la peau des mains vigoureuses d'Ulysse est arrachée par le rocher ; la vague énorme cache le héros. Là, sans doute, malgré le destin, le malheureux Ulysse aurait péri si la puissante Minerve ne l'eût rempli de sagesse. Alors il élève sa tête au-dessus des flots qui sont poussés contre la rive, il s'avance à la nage en regardant la terre, pour tâcher de trouver quelques plages tranquilles, quelques ports favorables. Enfin, à force de nager, il arrive à l'embouchure d'un fleuve au cours limpide ; il aperçoit une plage favo-

rable qui n'est point hérissée de rochers, et qui cependant offre un abri contre les vents ; dès qu'Ulysse a reconnu le fleuve, il l'implorè du fond de son cœur, et s'écrie :

« Divinité puissante, qui que vous soyez, écoutez-moi ; j'arrive auprès de vous, que j'ai désirée si vivement, et j'échappe du sein des mers aux menaces de Neptune. Oui, sans doute, il doit être respectable aux dieux immortels l'homme qui touche au terme, après avoir erré longtemps ; c'est ainsi que maintenant j'arrive dans votre sein, et que j'embrasse vos genoux, après avoir souffert bien des maux. Laissez-vous toucher, ô roi ; je m'honore d'être votre suppliant. »

Il dit ; aussitôt le dieu modère son cours, et retient ses flots ; il répand le calme devant le héros, et le reçoit à l'embouchure du fleuve. Ulysse sent faiblir ses genoux et ses bras vigoureux ; son cœur est dompté par la mer ; tout son corps est enflé ; l'onde amère jaillit abondamment de sa bouche et de ses narines ; sans respiration et sans voix, il tombe en défaillance, tant il est accablé de fatigues. Mais lorsqu'il commence à respirer, et que son courage se fortifie dans son âme, il détache de son sein le voile de la déesse, et le jette dans le fleuve à l'onde salée ; les flots l'entraînent dans leur cours, et bientôt Ino le reçoit dans ses mains. Cependant Ulysse s'éloignant du fleuve s'assied parmi les roseaux, et baise la terre féconde. Alors en soupirant il dit en son cœur magnanime :

« Malheureux que je suis ! qu'ai-je encore à souffrir ? quels nouveaux tourments me sont réservés ? Si je passe cette nuit terrible dans le fleuve, il est à craindre que le givre glacé du matin et la tendre rosée ne domptent mes forces, déjà bien affaiblies par la fatigue ; toujours un air froid s'élève du sein des fleuves au retour de l'aurore ; si, me dirigeant vers la colline et ce bois touffu, je m'endors sous cet épais taillis, lors même que je n'éprouverais ni froid ni fatigue, et que viendrait le doux sommeil, je crains alors d'être la proie et la pâture des bêtes sauvages. »

Il parlait ainsi ; pourtant ce dernier parti lui semble préférable ; il se dirige vers un bois, qu'il trouve près du fleuve, sur une éminence ; il se blottit sous deux arbrisseaux qui croissaient ensemble : l'un était un olivier franc, et l'autre un olivier sau-

vage. Jamais l'humide impétuosité des vents ne souffla sous cet ombrage, jamais le brillant soleil ne le frappa de ses rayons, et la pluie n'y pénétra jamais, tant ils étaient touffus et fortement entrelacés; le héros se place sous ces arbres. Alors de ses mains il se prépare une vaste couche; car en ce lieu se trouvait un grand amas de feuilles, même en telle abondance, qu'elles auraient pu couvrir deux et trois hommes dans la saison d'hiver, malgré la rigueur du froid. A cette vue, le noble et patient Ulysse ressent une douce joie; il se couche au milieu de ces feuilles, puis il en couvre tout son corps. Comme un homme, à l'extrémité d'un champ, loin de tout voisinage, cache soigneusement un tison sous la cendre épaisse pour conserver la semence du feu, qu'il ne pourrait rallumer ailleurs, de même Ulysse est caché tout entier sous les feuilles. Minerve alors répand le sommeil sur les yeux du héros, et lui ferme la paupière pour le délasser de ses pénibles fatigues.

CHANT VI.

ARRIVÉE D'ULYSSE PARMİ LES PHÉACIENS.

C'est ainsi qu'en ces lieux épais reposait Ulysse, appesanti par la fatigue et le sommeil : cependant Minerve arrive dans la ville des Phéaciens; ils habitaient jadis les vastes plaines d'Hypérée, près des Cyclopes, hommes violents, qui les accablaient d'outrages, parce qu'ils leur étaient supérieurs en force. Le divin Nausithoüs engagea donc ses peuples à quitter ce pays, et les conduisit dans l'île de Schérie, loin de ces hommes subtils; il construisit une enceinte pour une ville, bâtit des maisons, les temples des dieux, et fit le partage des terres. Mais, déjà vaincu par le destin, il était descendu dans les demeures de Pluton; alors régnait Alcinoüs, instruit par les dieux dans de sages conseils. Ce fut en son palais que descendit la déesse Minerve, méditant le retour du magnanime Ulysse. D'abord elle pénètre dans la chambre magnifique où dormait une jeune vierge que son es-

prit et sa beauté rendaient l'égale des immortelles, Nausicaa, la fille du généreux Alcinoüs ; dans la même chambre, deux suivantes, qui reçurent des Grâces la beauté, se tenaient près de la porte, dont les battants étaient étroitement fermés. Comme un léger souffle, la déesse s'approche du lit de la jeune vierge ; elle s'arrête sur sa tête, et lui fait entendre une parole, en lui paraissant semblable à la fille du pilote Dymante, compagne du même âge que la princesse, et la plus chère à son cœur. Minerve, ayant revêtu cette image, parle en ces mots :

« Nausicaa , que votre mère vous a donc enfantée indolente ! vos habits magnifiques restent, négligés ; cependant approche l'instant de votre mariage, où vous devez revêtir de belles parures, et même en offrir à celui qui sera votre époux. C'est par de tels soins que votre bonne renommée s'établira parmi les hommes ; votre père et votre mère en seront comblés de joie. Dès que brillera l'aurore, allons donc ensemble au lavoir, où je vous accompagnerai pour vous aider, afin que tout soit vite prêt ; car maintenant vous ne serez plus longtemps vierge. Les plus illustres parmi le peuple des Phéaciens vous recherchent en mariage, parce que vous êtes aussi d'une noble origine. Ainsi donc, demain, dès le matin, engagez votre noble père à faire préparer les mules et le chariot pour transporter vos ceintures, vos voiles et vos superbes manteaux. Il vous est plus convenable d'aller ainsi que d'aller à pied ; car les lavoirs sont éloignés de la ville. »

En achevant ces paroles, Minerve remonte dans l'Olympe, où, dit-on, est l'inébranlable demeure des dieux ; séjour qui n'est point agité par les vents, qui n'est point inondé par la pluie, où la neige ne tombe jamais, mais où surtout circule un air pur et serrein qu'environne le plus brillant éclat ; les dieux fortunés s'y réjouissent sans cesse. C'est là que se retire Minerve, après avoir donné de sages conseils à la jeune fille.

Aussitôt que l'Aurore paraît sur son trône éclatant, elle réveille la belle Nausicaa ; cependant celle-ci reste toute surprise de ce songe. Elle se hâte ensuite de traverser le palais pour en prévenir son père et sa mère ; elle les trouve retirés dans l'intérieur de leur appartement. La reine, assise près du foyer, entourée des femmes qui la servent, filait une laine couleur de pourpre ; mais Alcinoüs était sur le point de sortir pour se rendre avec les

plus illustres princes au conseil, où l'avaient appelé les généreux Phéaciens. Alors Nausicaa, s'approchant du roi :

« Père chéri, lui dit-elle, ne me ferez-vous point préparer un chariot magnifique, aux roues arrondies, pour que j'aie laver dans le fleuve les beaux habits, qui sont tout couverts de poussière? Il convient à vous-même, lorsque vous assistez au conseil avec les premiers citoyens, que vous soyez couvert de vêtements d'une grande propreté. D'ailleurs, vous avez cinq fils dans vos palais; deux sont mariés, mais les trois plus jeunes ne le sont point encore, et ceux-ci veulent toujours des habits nouvellement lavés, quand ils se rendent dans les chœurs des danses; c'est sur moi que reposent tous ces soins. »

Elle dit; par pudeur, Nausicaa ne parla point du doux mariage à son père, mais Alcinoüs, pénétrant toute la pensée de sa fille, lui répond en ces mots :

« Non, mon enfant, je ne vous refuserai ni mes mules ni rien autre chose. Allez, mes serviteurs vous prépareront un chariot magnifique aux roues arrondies, et pourvu d'un coffre solide. »

En achevant ces mots, il donne des ordres à ses serviteurs; tous s'empressent d'obéir. Les uns sortent le rapide chariot, les autres conduisent les mules, et les mettent sous le joug. La jeune fille apporte de la chambre une brillante parure, et la place sur le chariot élégant. Sa mère dépose dans une corbeille des mets savoureux de toute espèce, et verse le vin dans une outre de peau de chèvre; la jeune fille monte dans le chariot, et la reine lui donne une essence liquide dans une fiole d'or pour se parfumer après le bain avec les femmes qui l'accompagnent. Nausicaa saisit alors le fouet et les rênes brillantes, et frappe les mules pour les exciter à partir; on entend le bruit de leurs pas; sans s'arrêter, elles s'avancent, emportant les vêtements et la princesse, qui n'est point seule; avec elle sont les femmes qui la servent.

Bientôt elles arrivent vers le limpide courant du fleuve; c'est là qu'étaient de larges lavoirs, où coulait avec abondance une eau pure, qui peut nettoyer les vêtements même les plus souillés; elles détellent les mules, et les laissent en liberté près du fleuve rapide brouter les gras pâturages; puis de leurs mains elles sortent du chariot les vêtements, et les plongent dans l'onde; elles les foulent dans ces profonds réservoirs, et rivalisent de zèle

pour hâter leurs travaux. Après les avoir bien lavés, en avoir ôté toutes les souillures, elles les étendent sur la plage, en un lieu sec et couvert de cailloux nettoyés par les flots de la mer. Après s'être baignées et parfumées d'une essence onctueuse, elles prennent le repas sur les rives du fleuve, en attendant que les vêtements sèchent aux rayons du soleil. Quand elles ont suffisamment apaisé leur faim, les suivantes et la princesse quittent leurs voiles, et jouent à la paume; au milieu d'elles l'élégante Nausicaa dirige les jeux. Ainsi Diane, en parcourant une montagne, soit le haut Taygète, soit l'Erymanthe, se plaît à lancer les sangliers et les cerfs rapides; autour d'elle jouent les nymphes agrestes, filles du dieu de l'égide, et Latone se réjouit dans son cœur, car au-dessus de ces nymphes Diane élève sa tête et son front; on la reconnaît sans peine, si belles que soient toutes les autres; telle au milieu de ses compagnes se distingue la jeune vierge.

Mais lorsqu'elles se disposent à retourner au palais, qu'elles sont près d'atteler les mules et de plier les vêtements, Minerve, de son côté, songe comment Ulysse se réveillera, comment il pourra découvrir la belle princesse qui doit le conduire dans la ville des Phéaciens. En ce moment Nausicaa jette à l'une de ses suivantes la paume légère, qui s'égare et va tomber dans le rapide courant du fleuve: toutes alors poussent un grand cri. Le divin Ulysse se réveille à ce bruit, et s'asseyant, il dit en son cœur:

« Hélas, malheureux! chez quels peuples suis-je arrivé de nouveau? Sont-ce des hommes cruels, sauvages, sans justice, ou des hommes hospitaliers, dont l'âme respecte les dieux? Une voix de femme vient d'arriver jusqu'à moi; peut-être celle des nymphes, soit qu'elles habitent les sommets élevés des montagnes, les sources de ses fleuves, et les humides prairies. Ou bien suis-je auprès des mortels à la voix humaine? Approchons, je tenterai tout pour le savoir. »

Aussitôt le divin Ulysse quitte sa retraite; de sa forte main il rompt une branche chargée de feuilles, dont il couvre son corps et voile sa nudité. Le héros s'avance comme le lion des montagnes, qui, se confiant en sa force, marche trempé de pluie et battu par l'orage; la flamme brille dans ses yeux. Cependant il se précipite sur les bœufs, sur les brebis, sur les cerfs de la forêt,

et la faim l'excite à fondre sur les troupeaux en pénétrant dans leur forte étable ; de même, Ulysse se décide à se mêler à ces jeunes filles, quoiqu'il soit sans vêtement, car la nécessité l'y contraint. Il leur apparaît horrible, et souillé par l'onde amère : aussitôt elles se dispersent de toutes parts sur les rives élevées. La fille d'Alcinoüs reste seule ; ce fut Minerve qui lui donna cette force, et qui l'affranchit de toute crainte ; elle s'arrête donc pour attendre Ulysse. Cependant le héros hésite s'il embrassera les genoux de la jeune fille, ou, se tenant de loin, s'il la suppliera, par de douces paroles, de lui dire le chemin de la ville et de lui donner des vêtements. Dans sa pensée, il croit préférable de l'implorer par de douces paroles, en se tenant de loin, de peur, s'il embrasse ses genoux, d'irriter cette aimable vierge. Élevant donc la voix, il prononce ce discours insinuant et flatteur :

« Je vous implore, ô reine, que vous soyez déesse ou mortelle. Si vous êtes l'une des divinités qui possèdent le vaste ciel, à votre figure, votre taille, et votre majesté, je ne puis que vous comparer à Diane, la fille du grand Jupiter ; si vous êtes l'une des femmes qui vivent sur la terre, trois fois heureux votre père et votre mère vénérable, trois fois heureux vos frères ; sans doute leur âme est comblée de joie lorsqu'ils vous contemplant si jeune parcourant les chœurs des danses. Mais plus heureux que tous les autres l'époux qui, vous donnant le riche présent des noces, vous conduira dans sa demeure. Mes yeux n'aperçurent jamais rien de semblable parmi les mortels, aucun homme, aucune femme ; je suis frappé de surprise en vous voyant. De même à Délos, près de l'autel d'Apollon, j'ai vu s'élever tout nouvellement une tige de palmier dans les airs ; car jadis je suis allé dans cette île, un peuple nombreux me suivit dans ce voyage, qui devait être pour moi la source des plus grands malheurs. Mais ainsi qu'à la vue de ce palmier je restai muet de surprise, car jamais arbre si majestueux ne s'éleva du sein de la terre, de même, ô jeune femme, rempli pour vous d'une admiration religieuse, je reste muet de surprise ; j'ai même redouté d'embrasser vos genoux. Cependant une grande infortune m'accable : après vingt jours, hier seulement j'échappai de la mer ténébreuse ; jusque alors je fus emporté par les vagues et par les tempêtes loin de l'île d'Ogygie. Mainte-

nant une divinité me jette sur ce rivage, où je dois peut-être encore éprouver bien des maux : je ne crois pas qu'ils soient à leur terme, et les dieux sans doute me préparent encore de nombreux tourments. Mais, ô reine, prenez pitié de moi, puisqu'au sein de mes infortunes c'est vous que j'implore la première. Je ne connais aucun des hommes qui peuplent ces contrées ; montrez-moi le chemin de la ville, et donnez-moi quelques lambeaux pour me couvrir, si toutefois en venant ici vous avez apporté les enveloppes de vos vêtements. Puissent les dieux accomplir tout ce que vous désirez dans votre âme, et vous accorder un époux, une famille où règne la bonne harmonie ! Il n'est pas de plus doux, de plus grand bonheur que celui d'un homme et d'une femme qui gouvernent leur maison en se réunissant dans les mêmes pensées ; ils sont le désespoir de leurs envieux et la joie de leurs amis ; eux surtout obtiennent une bonne renommée. »

« Étranger, répondit la belle Nausicaa, vous qui ne me semblez point un homme criminel ni privé de raison, Jupiter, roi de l'Olympe, lui-même distribue la fortune aux mortels, soit aux bons, soit aux pervers, à chacun comme il lui plaît ; ce qu'il vous envoie, il vous faut le supporter ; mais aujourd'hui, puisque vous abordez dans notre patrie, vous ne manquerez point de vêtements ni de tous les secours que l'on doit au suppliant qui se présente à nous. Je vous enseignerai le chemin de la ville, et vous dirai le nom de ces peuples. Ce sont les Phéaciens qui possèdent cette ville et ce pays ; moi, je suis la fille du magnanime Alcinoüs ; il reçut d'eux la puissance et la force. »

Ainsi parle Nausicaa ; puis elle donne cet ordre aux femmes qui l'ont suivie :

« Arrêtez, ô mes compagnes ; pourquoi fuyez-vous à la vue de cet étranger ? Le prendriez-vous pour l'un de nos ennemis ? Non, il n'est aucun mortel, il n'en sera jamais qui vienne dans le pays des Phéaciens pour y porter la guerre, car nous sommes chéris des dieux. Nous habitons, séparés de tous, au milieu de la mer ténébreuse, et nul autre peuple n'a des relations avec nous. Après avoir erré longtemps sur les flots, cet infortuné touche enfin à ce rivage, et maintenant nous devons en prendre soin : c'est de Jupiter que nous viennent tous les étrangers et les pauvres ; le plus léger don leur est cher. Mes compagnes, offrez à l'é-

tranger la nourriture et le breuvage ; ensuite baignez-le dans le fleuve , en un lieu qui soit à l'abri du vent. »

Aussitôt elles s'arrêtent, et s'encouragent mutuellement. Alors elles conduisent Ulysse dans un endroit abrité, comme l'avait ordonné Nausicaa, la fille du magnanime Alcinoüs ; elles placent près de lui des vêtements , une tunique, un manteau, lui donnent une essence liquide renfermée dans une fiole d'or, et l'engagent à se plonger dans le courant du fleuve. Cependant Ulysse leur adresse ces paroles :

« Jeunes filles, éloignez-vous pendant que j'ôterai l'écume qui couvre mes épaules, et que je me parfumerai d'essence ; depuis bien longtemps l'huile n'a pas coulé sur mon corps. Mais je ne me laverai point devant vous ; j'ai honte de paraître ainsi dépouillé parmi de jeunes filles. »

Il dit ; les Phéaciennes s'éloignent et rapportent ce discours à Nausicaa. Cependant Ulysse lave avec les eaux du fleuve la fange qui souillait son dos et ses larges épaules, puis il essuie sur sa tête l'écume de la mer. Après avoir lavé tout son corps, et s'être parfumé d'essence, il prend les habits que lui donna la jeune vierge ; Minerve, la fille de Jupiter, fait paraître la taille du héros plus grande, plus majestueuse, et de sa tête elle laisse descendre sa chevelure en boucles ondoyantes, semblables à la fleur d'hyacinthe. Comme un ouvrier habile, que Minerve et Vulcain ont instruit dans tous les secrets de son art, fait couler l'or autour de l'argent, et forme un ouvrage gracieux, de même la déesse répand la grâce sur la tête et les épaules d'Ulysse. Il s'assied ensuite, en se tenant à l'écart sur le rivage de la mer, tout resplendissant de grâces et de beauté ; la jeune fille est frappée d'admiration ; alors elle adresse ces mots aux femmes élégantes qui l'ont suivie :

« Écoutez-moi, mes belles compagnes, que je vous dise ma pensée ; non, ce n'est point sans la volonté de tous les dieux habitants de l'Olympe que cet étranger est venu parmi les nobles Phéaciens. Il m'a paru d'abord n'être qu'un malheureux, et maintenant il est semblable aux immortels habitant le ciel immense. Plût aux dieux qu'il fût tel que ce héros celui que je nommerai mon époux, et que, demeurant en ces lieux, il consentit à rester toujours parmi nous ! Cependant, jeunes com-

pagnes, donnez à l'étranger la nourriture et le breuvage. »

Elle dit; toutes s'empresstent d'obéir à cet ordre. Elles placent auprès de lui la nourriture et le breuvage. Alors le patient Ulysse boit et mange avec avidité; car depuis longtemps il n'avait pris aucune nourriture.

Cependant la belle Nausicaa s'occupe d'autres soins; après avoir plié les vêtements, elle les place sur le char, et met sous le joug les mules aux pieds solides; la jeune fille monte ensuite. Cependant elle encourage Ulysse, et lui parle en ces mots :

« Étranger, levez-vous maintenant, allons à la ville, afin que je vous conduise dans le palais de mon père, où, je pense, vous verrez rassemblés les plus illustres de tous les Phéaciens. Mais voici ce que vous avez à faire; vous ne me semblez pas manquer de prudence : tant que nous parcourons les champs et les travaux des laboureurs, hâtez-vous avec mes compagnes de suivre le char traîné par les mules; moi, je vous indiquerai le chemin. Mais quand nous serons près d'entrer dans la ville qu'entoure une haute muraille, dans cette ville qui des deux côtés possède un beau port, dont l'entrée est étroite, où cependant arrivent les larges navires, parce qu'ils y trouvent un abri commode; dans cette ville où, tout autour du superbe autel de Neptune, s'élève la place publique construite avec de larges pierres de taille : c'est là qu'on prépare tous les agrès des navires, les cordages, les câbles, et qu'on polit les rames. Les Phéaciens ne s'occupent point à façonner des arcs, des carquois, mais ils fabriquent des mâts, des rames, et de grands vaisseaux, sur lesquels ils parcourent joyeusement la mer; quand, dis-je, nous approcherons de la ville, évitons la médisance des citoyens, craignons que quelqu'un ne nous raille en secret (il est beaucoup d'insolents parmi ce peuple); et si quelque méchant vient à nous rencontrer, il ne manquera pas de dire : Quel est cet étranger si grand et si beau qui suit Nausicaa? Mais où l'a-t-elle rencontré! Peut-être c'est celui qui sera son époux. Ou bien c'est quelque étranger qu'elle amène de son navire, arrivé d'un pays lointain, car il n'existe pas de peuples voisins de cette île; ou peut-être c'est une divinité descendue des cieux qui vient à sa prière, et qu'elle retiendra toujours. Il est heureux que dans ses courses elle ait trouvé cet époux étranger; sans doute elle mé-

prise le peuple des Phéaciens, puisqu'il en est plusieurs, même des plus illustres, qui la demandent en mariage. C'est ainsi qu'ils parleraient, et ces discours me seraient un sujet d'opprobre. Moi-même je blâmerais celle qui tiendrait une pareille conduite, et qui, sans l'aveu de son père et de sa mère, se mêlerait à la société des hommes avant d'avoir célébré solennellement son mariage. Étranger, recueillez donc mes paroles, pour obtenir bientôt de mon père votre départ et votre retour. Vous verrez près du chemin le bois charmant de Minerve, planté de hauts peupliers; là coule une fontaine, et tout autour est une prairie. C'est là que se trouve aussi le champ réservé de mon père, fertile verger qui n'est éloigné de la ville qu'à la distance où la voix peut s'étendre. Assis en ces lieux, restez-y quelque temps, jusqu'à ce que nous arrivions à la ville, et que nous soyons rendues dans le palais de mon père. Quand vous jugerez que nous sommes arrivées, dirigez-vous aussi vers la ville, et demandez la maison du magnanime Alcinoüs. Elle est facile à connaître, un enfant pourrait vous y conduire; et parmi les maisons des autres Phéaciens, il n'en est point qui soit comparable à la demeure du héros Alcinoüs. Dès que vous aurez atteint le palais et la cour, traversez aussitôt les appartements pour arriver jusqu'à ma mère; vous la trouverez assise près du foyer à la lueur de la flamme, filant, appuyée contre une colonne, des laines de pourpre d'une admirable beauté; près d'elle sont assises les femmes qui la servent. Là s'élève, éclairé par la même lueur, le trône de mon père; sur ce siège, buvant le vin à pleine coupe, il se repose assis comme une divinité. Ne vous arrêtez point à lui, mais de vos mains touchez les genoux de ma mère, afin que vous puissiez voir le jour du retour, et que vous goûtiez à l'instant une douce joie, quoique vous soyez loin encore de votre patrie. Oui, si cette reine vous est bienveillante en son âme, ayez l'espérance de revoir bientôt vos amis, et de retourner dans vos belles demeures, aux terres paternelles. »

En achevant ces mots, Nausicaa frappe les mules de son fouet éclatant; soudain elles quittent le rivage du fleuve, et courant avec rapidité, de leurs pieds elles rasent légèrement la terre. Cependant la jeune vierge retient les rênes, et ménage ses coups avec adresse, pour qu'Ulysse et ses femmes puissent la suivre à

ped. Le soleil se couchait lorsqu'ils arrivèrent au bois sacré de Minerve, où s'assit le noble Ulysse. Aussitôt il adressa cette prière à la puissante fille de Jupiter :

« Écoutez-moi, fille du dieu de l'égide, déesse invincible. Écoutez ma voix maintenant, ô vous qui ne l'avez point écoutée lorsque, battu par la tempête, j'étais le jouet du puissant Neptune. Faites que j'arrive en ami chez les Phéaciens, et qu'ils aient pitié de moi. »

C'est ainsi qu'il pria : l'auguste Minerve l'exauça ; mais elle ne voulut point paraître devant lui, car elle redoutait son oncle paternel ; pour lui, il garda son violent courroux contre le divin Ulysse jusqu'au jour où ce héros arriva dans sa patrie.

CHANT VII.

ARRIVÉE D'ULYSSE CHEZ ALCINOÛS.

C'est ainsi qu'en ces lieux pria le noble et patient Ulysse ; cependant la jeune fille, sur le chariot que traient de fortes mules, arrive à la ville. Lorsqu'elle est parvenue aux superbes demeures de son père, Nausicaa s'arrête sous les portiques ; ses frères, aussi beaux que les dieux, s'empressent autour d'elle ; les uns détellent les mules du chariot, et les autres portent les habits dans l'intérieur du palais. Elle se rend dans sa chambre ; une vieille Épirote, la servante Euryméduse, que jadis de larges vaisseaux amenèrent de l'Épire, avait allumé le feu ; les Phéaciens la choisirent pour être la récompense d'Alcinoüs, qui régnait sur eux tous, et que le peuple écoutait comme un dieu ; ce fut elle qui jadis éleva la belle Nausicaa dans le palais. Elle alluma le feu, puis prépara le repas du soir.

En ce moment Ulysse se lève pour aller à la ville ; alors Minerve, amie bienveillante à ce héros, le couvre d'un épais nuage, de peur que quelque Phéacien venant à le rencontrer ne le blesse par des railleries, et ne le questionne sur ce qu'il est. Lorsqu'Ulysse est près d'entrer dans cette ville charmante, la déesse

se présente à lui sous la forme d'une jeune vierge qui portait une cruche ; elle s'arrête devant Ulysse, et le héros l'interroge ainsi :

« Mon enfant, ne pourriez-vous pas me conduire à la maison du héros Alcinoüs, qui règne sur ces peuples ? J'arrive ici, malheureux étranger, d'un pays bien éloigné ; je ne connais aucun des hommes qui résident en cette ville, et qui cultivent ces champs. »

« Oui, sans doute, vénérable étranger, répond la déesse, je vous indiquerai la maison que vous me demandez : Alcinoüs habite auprès de mon irréprochable père ; mais gardez toujours le même silence ; moi, je vous montrerai le chemin ; ne regardez, n'interrogez personne. Nos citoyens ne reçoivent pas volontiers les étrangers, et n'accueillent pas avec bienveillance ceux qui viennent de loin. Les Phéaciens, se confiant à leurs vaisseaux légers, sillonnent les vastes mers, comme Neptune leur en a donné la puissance ; leurs navires sont rapides comme l'aile ou la pensée. »

Minerve ayant ainsi parlé s'avance rapidement ; le héros suit les pas de la déesse. Les Phéaciens, navigateurs illustres, ne l'aperçurent point lorsqu'au milieu d'eux il traversa la ville. Minerve à la belle chevelure, déesse terrible, ne le permit pas, et, bienveillante en son âme, elle le couvrit d'un divin nuage. Cependant Ulysse regardait avec étonnement le port, les vaisseaux rangés en ligne, la place publique où s'assemblaient les chefs, les longues et hautes murailles garnies de pieux, spectacle admirable à voir. Lorsqu'ils arrivent près des riches palais du roi, la déesse parle en ces mots :

« Voilà, vénérable étranger, la maison que vous m'avez ordonné de vous indiquer ; vous trouverez les princes, enfants de Jupiter, rassemblés pour le festin ; entrez dans cette demeure, et que votre âme ne se trouble point : en toute entreprise, l'homme intrépide accomplit mieux ses desseins, lors même qu'il arrive d'un pays éloigné. D'abord, dans le palais, adressez-vous à la reine, son nom significatif est Arété ; elle est née des mêmes parents que le héros Alcinoüs. Nausithoüs reçut le jour de Neptune et de Péribée, la plus belle des femmes, et la plus jeune des filles du magnanime Eurymédon, qui régna jadis sur les superbes Géants. Mais ce héros anéantit ce peuple impie dans les guerres

qu'il entreprit, et mourut aussi. Neptune s'unit donc à Péribée, dont il eut Nausithoüs, qui régna sur les Phéaciens; Nausithoüs fut le père d'Alcinoüs et de Rhexenor. Ce dernier n'eut point de fils, et, jeune époux, il fut frappé dans son palais par les flèches d'Apollon, ne laissant après lui qu'une jeune fille. C'est Arété; elle qu'Alcinoüs a choisie pour épouse, et qu'il honore, comme nulle autre femme n'est honorée, sur la terre, parmi toutes celles qui, soumises à leur époux, gouvernent leur maison avec sagesse. Ainsi cette femme est comblée d'honneur et par ses enfants, et par Alcinoüs lui-même, et par les peuples, qui la contemplent comme une déesse et la saluent de leurs vœux chaque fois qu'elle se promène par la ville. Jamais son esprit n'a manqué de prudence; et par de sages pensées elle termine les différends parmi les hommes. Si cette reine vous est bienveillante en son âme, ayez espoir de revoir bientôt vos amis et de retourner dans vos belles demeures, aux terres paternelles. »

En achevant ces paroles, Minerve s'élançe sur la vaste mer, et quitte l'aimable Schérie; elle traverse Marathon, la grande ville d'Athènes, et se rend dans la forte demeure d'Erechthée. Ulysse cependant s'avance vers le superbe palais d'Alcinoüs; le cœur agité de mille soucis, il s'arrête, avant de franchir le seuil d'airain. Comme resplendit l'éclat de la lune et du soleil, ainsi brille la maison élevée du magnanime Alcinoüs. Les murailles des deux côtés étaient revêtues d'airain depuis la base jusqu'au sommet; tout autour régnait une corniche d'azur; des portes d'or fermaient l'intérieur de cette forte demeure, et les montants d'argent reposaient sur le seuil d'airain; le linteau de ces portes était aussi d'argent, et l'anneau d'or. Aux deux côtés paraissent des chiens d'or et d'argent, qu'avait formés Vulcain avec une merveilleuse industrie, pour garder la maison du magnanime Alcinoüs; ils étaient immortels et pour toujours exempts de vieillesse. Dans l'intérieur, depuis l'entrée jusqu'aux extrémités de la salle, se trouvaient des sièges affermis le long de la muraille; on les avait recouverts de tapis fins et bien tissés: c'était l'ouvrage des femmes. Là s'asseyaient les chefs des Phéaciens pour boire et manger, car ils avaient tout en abondance. Sur de larges socles étaient debout de jeunes hommes d'or, tenant entre leurs mains des flambeaux allumés pour éclairer pendant la nuit la salle des convives. Cin-

quante femmes esclaves habitaient ce palais ; les unes s'occupaient à broyer sous la meule le blond froment, les autres, assises en ordre, ou tissaient la toile, ou filaient la laine, nombreuses comme les feuilles d'un haut peuplier ; de ces étoffes délicates semblait couler une huile éclatante. Autant les Phéaciens excellent à guider sur la mer un léger navire, autant leurs femmes à tisser la toile ; Minerve leur donna d'accomplir ces beaux ouvrages et d'avoir de sages pensées. Au delà de la cour, et tout près des portes, est un jardin de quatre arpents ; de toutes parts il est fermé par une enceinte. Là croissent des arbres élevés et verdoyants, les poiriers, les grenadiers, les pommiers aux fruits éclatants, les doux figuiers et les oliviers toujours verts. Les fruits de ces arbres ne cessent pas pendant toute l'année, ils ne manquent ni l'hiver ni l'été ; sans cesse le Zéphyr en soufflant fait naître les uns et mûrit les autres. La poire vieillit auprès de la poire, la pomme auprès de la pomme, le raisin auprès du raisin, et la figue auprès de la figue. Là fut aussi plantée une vigne féconde, dont une partie, dans une plaine unie et découverte, sèche aux rayons du soleil ; on vendange ses grappes, tandis que les autres sont pressées ; plus loin sont encore de jeunes grappes, les unes paraissent en fleur, et les autres commencent à noircir. A l'extrémité du jardin, des plates-bandes régulières sont remplies de diverses plantes potagères qui fleurissent abondamment ; en ces lieux sont, enfin, deux fontaines : l'une serpente à travers tout le jardin, la seconde, d'un autre côté, coule à l'entrée de la cour près du palais élevé ; c'est là que viennent puiser les habitants. Tels étaient les riches présents des dieux dans la demeure d'Alcinous.

A cette vue le noble Ulysse restait immobile d'étonnement. Après avoir dans son âme admiré toutes ces merveilles, il franchit rapidement le seuil, et pénètre dans l'intérieur du palais. Il trouve les princes et les chefs des Phéaciens faisant avec leurs coupes des libations au clairvoyant Mercure ; car c'était à lui qu'on offrait les derniers sacrifices quand on songeait au sommeil. Le noble et patient Ulysse traverse la maison, toujours enveloppé de l'épais nuage dont l'entoura Minerve, jusqu'à ce qu'il fût arrivé près du puissant Alcinous et d'Arété. De ses doux mains alors il embrasse les genoux de la reine ; aussitôt le divin nuage s'éloigne de lui. Tous les Phéaciens dans le palais gardent

le silence en l'apercevant, et le contemplant avec admiration ; alors Ulysse fait entendre ces paroles suppliantes :

« Arété, fille du divin Rhexenor, après avoir beaucoup souffert, j'arrive à vos pieds, auprès de votre époux et de ces convives ; puissent les dieux leur donner de vivre heureusement, et puisse chacun d'eux laisser à ses enfants les richesses renfermées dans son palais et les récompenses qu'il a reçues du peuple ! Cependant hâtez mon départ, afin que je retourne bientôt dans ma patrie, parce que déjà depuis longtemps je supporte, loin de mes amis, d'amères douleurs. »

En achevant ces mots, le héros va s'asseoir près du feu sur la cendre du foyer ; tous les assistants restent en silence. Enfin au milieu d'eux parle le vieux guerrier Échénius, le plus âgé des Phéaciens, qui brillait par ses discours, et connaissait beaucoup de choses anciennes. Plein de bienveillance pour ses concitoyens, il parle ainsi :

« Non, sans doute, Alcinoüs, il n'est point généreux à vous, il n'est point convenable de laisser un étranger assis sur la cendre du foyer ; tous les assistants attendent de recevoir vos ordres. Faites donc asseoir votre hôte sur un siège orné de clous d'argent ; puis commandez à vos hérauts de mêler le vin, afin que nous offrions des libations à Jupiter, roi de la foudre, qui toujours accompagne les respectables suppliants, et que l'intendante du palais serve à l'étranger les mets qui sont en réserve. »

Alcinoüs ayant entendu ces paroles, présente la main au sage Ulysse, le relève du foyer, et le place sur un siège brillant, en déplaçant son fils, l'aimable Laodamas, assis à ses côtés, et celui de tous ses enfants qu'il aimait le plus. Alors une servante, portant une belle aiguière d'or, verse l'eau qu'elle contient dans un bassin d'argent, pour qu'Ulysse lave ses mains ; puis elle place devant le héros une table polie. L'intendante du palais y dépose le pain et des mets nombreux, en y joignant ceux qui sont en réserve. Ainsi le noble et patient Ulysse boit et mange à son gré ; le fort Alcinoüs dit alors à l'un de ses hérauts :

« Pontonoüs, mêlez le vin dans l'urne, et distribuez-le à tous dans ce palais, afin que nous offrions des libations à Jupiter, roi de la foudre, qui toujours accompagne les respectables suppliants. »

Il dit; Pontonôtis mêle le vin délicieux, et distribue les coupes à tous. Quand ils ont offert les libations, et qu'ils ont bu selon leurs désirs, Alcinoüs se lève, et leur adresse ce discours :

« Princes et chefs de Phéaciens, écoutez mes paroles, et que je vous dise ce que m'inspire mon âme. Maintenant que le repas est terminé, retournez dans vos demeures goûter le repos; mais demain dès l'aurore nous rassemblerons les anciens en plus grand nombre, nous accueillerons l'étranger dans ce palais, et nous immolerons aux dieux de belles victimes; ensuite nous nous occuperons du départ, afin que l'étranger, exempt de soins et de tristesse sous notre conduite, bientôt arrive joyeux dans sa patrie, lors même qu'elle serait très-éloignée, et que dans le trajet il n'éprouve aucun dommage, aucun malheur, avant d'avoir atteint son pays; c'est là qu'il subira dans la suite tout ce que la destinée et les pesantes fileuses ourdirent avec le fil de sa vie, lorsque l'enfant sa mère. Mais si c'est quelque divinité descendue du ciel, sans doute que les dieux conçoivent un autre dessein pour l'avenir; car toujours, jusqu'à présent, les dieux se sont montrés manifestement à nous quand nous leur avons immolé d'illustres hécatombes, et même ont pris part à nos festins, assis au milieu de nous. Si jamais quelque voyageur solitaire vient à les rencontrer, ils ne se déroberont point à lui, parce que nous sommes autant rapprochés d'eux que les Cyclopes et la race farouche des Géants. »

« Alcinoüs, ayez d'autres pensées, reprend aussitôt Ulysse; je ne suis point semblable aux immortels habitant les vastes cieux, ni par la taille, ni par les traits, mais aux faibles mortels. Bien plus, ceux des hommes que vous savez avoir éprouvé les plus grandes infortunes, je puis les égaler en souffrances. Oui, je vous raconterais de plus grands malheurs si je vous disais tous ceux que j'ai soufferts par la volonté des dieux. Mais permettez que j'achève ce repas, malgré ma tristesse. Il n'est pas de plus poignant aiguillon que la faim dévorante, qui par nécessité rappelle son souvenir à l'homme affligé, portant la douleur en son âme. Ainsi moi de même je porte la douleur en mon âme; cependant la faim m'ordonne de boire et de manger; elle me fait oublier tous les maux que j'ai soufferts, et me contraint à me nourrir. Cependant, hâtez-vous demain, au lever de l'aurore,

de ramener dans sa patrie un infortuné qui supporta tant de malheurs ; ensuite , que la vie m'abandonne quand j'aurai revu mes domaines , mes serviteurs et mon superbe palais. »

Il dit ; les Phéaciens applaudissent à ce discours , et conviennent de reconduire l'étranger qui venait de parler avec tant de sagesse. Quand ils ont achevé les libations , et qu'ils ont bu selon leur désir , ils retournent dans leurs demeures pour y goûter le repos. Ulysse resta seul dans le palais ; près de lui s'assirent le divin Alcinoüs et la reine Arété ; les serviteurs enlevèrent les apprêts du festin. Alors la belle Arété commença l'entretien : elle avait reconnu le manteau , la tunique ; et , considérant les beaux habits qu'elle-même avait tissés avec ses femmes , elle adresse au héros ces paroles rapides :

« Étranger , je désire vous interroger la première : qui donc êtes-vous ? quels peuples venez-vous de quitter ? qui vous a donné ces habits ? n'avez-vous pas dit qu'après avoir erré sur la mer , vous fûtes jeté sur ce rivage ? »

Le sage Ulysse lui répond aussitôt : « Il serait difficile , ô reine , de vous raconter toutes mes infortunes , car les dieux du ciel m'ont accablé d'un grand nombre de maux ; cependant je vais répondre à ce que vous me demandez. Loin d'ici s'élève au milieu de la mer l'île d'Ogygie , qu'habite la fille d'Atlas , l'astucieuse Calypso , déesse redoutable ; nul parmi les dieux ni les hommes ne s'unit jamais à cette nymphe. Mais une divinité me conduisit pour être seul son malheureux hôte , après que Jupiter eut brisé mon navire en le frappant de sa foudre étincelante au sein de la mer ténébreuse. Là périrent tous mes valeureux compagnons ; moi cependant , saisissant entre mes bras la carène de mon large navire , je fus pendant neuf jours porté sur les ondes ; la dixième nuit seulement les dieux me poussèrent dans l'île d'Ogygie , qu'habite la belle Calypso , déesse redoutable ; elle m'accueillit avec bienveillance , prit soin de ma vie , et me dit qu'elle me rendrait immortel en m'affranchissant à jamais de la vieillesse. Mais dans mon sein elle ne persuada pas mon âme. Je demurai sept années entières en ces lieux , et sans cesse j'arrosais de mes larmes les vêtements immortels que m'avait donnés Calypso. Lorsque la huitième année fut révolue , elle m'ordonna de tout préparer pour mon départ ; soit par un ordre de Jupiter ,

soit qu'elle eût changé de pensée, elle me renvoya sur un fort radeau, me donna de nombreux présents, du pain, du vin délicieux, me revêtit de vêtements immortels, et fit souffler un vent doux et propice. Je voguai durant dix-sept jours en traversant la mer, et le dix-huitième apparurent à moi les montagnes ombragées de votre pays; la joie pénétrait dans mon cœur infortuné; car je devais éprouver encore un grand désastre que me suscita le terrible Neptune: il excita les vents impétueux, me ferma tous les chemins, et bouleversa la vaste mer. La fureur des vagues ne me permit pas de rester sur mon radeau. Bientôt il fut brisé par la tempête; moi, cependant, nageant avec effort, je fendis l'onde amère, jusqu'au moment où les vents et les flots me poussèrent contre vos rivages. Là, comme j'étais près d'arriver à terre, une vague me jeta contre un roc énorme, dans un endroit périlleux; j'évitai cet écueil, et je nageai de nouveau jusqu'à ce que je parvins près du fleuve, où s'offrit à ma vue un lieu favorable, entièrement dégagé de rochers, et cependant à l'abri des vents. Je tombai sur la plage en recueillant mes forces; bientôt la nuit arriva; m'éloignant alors du fleuve, je me couchai sous des arbrisseaux, et me couvris d'un grand amas de feuilles; un dieu fit couler dans mon sein le plus profond sommeil. Là, caché sous ces feuilles, bien que mon cœur fût dévoré d'inquiétudes, je dormis toute la nuit et le lendemain jusqu'au milieu du jour; le soleil était près de terminer sa course lorsque le doux sommeil m'abandonna. Ce fut alors que j'aperçus les suivantes de votre fille, jouant sur le rivage; cette princesse au milieu d'elles paraissait comme une divinité. J'implorai son secours: elle cependant ne manqua point de cet esprit de sagesse qu'on n'espère pas rencontrer dans un âge aussi tendre, car toujours les jeunes gens manquent de prudence. Elle m'offrit du pain en abondance, un vin fortifiant, et, m'ayant fait baigner dans le fleuve, elle me donna ces habits. Telles sont mes aventures; malgré mon chagrin, je les ai racontées sans déguisement. »

« Étranger, reprit Alcinoüs, ma fille n'a point accompli tout ce qu'elle devait, puisque elle-même avec ses femmes ne vous a pas conduit dans ma maison: c'est elle cependant que vous avez implorée la première. »

« Héros puissant, ne blâmez point à cause de moi votre fille irréprochable, répond le sage Ulysse; elle m'avait ordonné de la suivre avec ses femmes, mais je ne l'ai pas voulu, par respect pour cette princesse, de peur que votre colère ne s'allumât en me voyant; car nous sommes soupçonneux, faibles humains qui rampons sur la terre. »

« Étranger, lui dit Alcinoüs, non, dans mon sein mon cœur ne s'irrite pas ainsi sans motif; le mieux ce sont toutes les choses justes. Ah! veuille le grand Jupiter, Minerve, Apollon, qu'un homme tel que vous êtes, pensant comme je pense moi-même, épouse ma fille, et soit appelé mon gendre, en demeurant ici! je vous donnerais un palais, de grandes richesses, si vous vouliez rester avec nous; mais aucun des Phéaciens ne vous retiendra malgré vos désirs: un tel dessein serait odieux à Jupiter! Demain donc, sachez-le bien, j'ordonnerai tout pour le départ; jusqu'à ce moment goûtez en paix les douceurs du sommeil. Puis les nautoniers sillonneront la mer tranquille, pour vous conduire dans votre patrie et dans votre palais, quel que soit l'endroit où vous désiriez arriver, fût-il même au delà de l'Eubée, pays que disent être fort éloigné ceux de nos concitoyens qui l'ont vu, lorsqu'ils accompagnèrent le blond Rhadamanthe se rendant auprès de Tityus, fils de la Terre. C'est là qu'ils arrivèrent, sans fatigue; ils firent ce voyage en un jour, et revinrent ensuite chez eux. Vous-même verrez comme sont excellents mes vaisseaux, et mes jeunes matelots habiles à frapper la mer avec la rame. »

A ces mots, Ulysse, transporté de joie, s'écrie en implorant les dieux :

« Grand Jupiter, puisse Alcinoüs accomplir tout ce qu'il vient de dire! Sans doute alors sur la terre féconde il aurait une gloire immortelle, et moi je retournerais enfin dans ma patrie. »

C'est ainsi que ces deux héros discouraient ensemble; cependant la belle Arété commande à ses femmes de dresser un lit sous le portique, d'y placer de beaux matelas de pourpre, par-dessus des tapis et des tuniques moelleuses pour se couvrir. Elles sortent de la salle en portant des flambeaux. Après avoir dressé promptement cette couche moelleuse, elles se tiennent devant Ulysse, et l'avertissent en ces mots :

« Venez dormir, étranger; votre lit est prêt. »

Elles disent ; et trouver une couche paraît doux au héros. Ainsi le noble et patient Ulysse s'endort dans le lit superbe sous le portique retentissant. Alcinoüs se retire aussi dans l'appartement le plus reculé du palais, et la reine son épouse, ayant préparé sa couche, repose auprès de lui.

CHANT VIII.

LUTTE D'ULYSSE CONTRE LES PHÉACIENS.

Dès que l'Aurore, la fille du matin, eut brillé dans les cieux, le fort Alcinoüs sort de sa couche ; de son côté se lève aussi le valeureux Ulysse, fils de Jupiter. Le roi marche le premier pour se rendre à l'assemblée qui devait se tenir près des vaisseaux. Quand ils sont arrivés, tous deux s'asseyent l'un près de l'autre sur des pierres polies. Cependant la puissante Minerve parcourait la ville sous la figure d'un des hérauts d'Alcinoüs ; et, toujours occupée du retour d'Ulysse, elle adresse ces paroles à ceux qu'elle rencontre :

« Hâtez-vous, princes et chefs des Phéaciens, de vous rendre à l'assemblée, pour apprendre quel est cet étranger tout nouvellement arrivé dans le palais d'Alcinoüs, après avoir erré sur les flots, et qui par sa taille est semblable aux immortels. »

En parlant ainsi, la déesse excite l'intérêt et le désir des Phéaciens. Bientôt toutes les places, tous les sièges, sont remplis d'hommes rassemblés ; et chacun contemple avec admiration le noble fils de Laerte. Minerve répand une grâce divine sur la tête, sur les épaules du héros, et le fait paraître plus grand et plus fort, pour qu'il soit cher aux Phéaciens, qu'il leur soit respectable et terrible, et qu'il triomphe dans les jeux où ces peuples doivent éprouver la vigueur d'Ulysse. Quand tous les citoyens sont réunis, Alcinoüs fait entendre ces mots au sein de l'assemblée :

« Écoutez-moi, princes et chefs des Phéaciens, pour que je vous dise ce que m'inspire mon cœur. Je ne sais quel est cet étranger, égaré dans sa route, et s'il vient dans mon palais,

après avoir quitté les peuples, ou de l'aurore ou du couchant; mais il nous demande de le reconduire, et nous supplie d'assurer son retour. Soyons ce que nous avons été jusqu'à présent, et songeons à le reconduire. Jamais aucun étranger venu dans ma maison n'eut longtemps à gémir parmi nous dans l'attente de son départ. Mais allons, lancez à la mer le meilleur de nos vaisseaux; choisissez parmi le peuple cinquante-deux jeunes gens, et les plus habiles. Tous attachez les rames sur les bancs du navire; ensuite, venant dans mon palais, hâtez-vous de préparer le repas, je veux en offrir un splendide à tous. C'est aux plus jeunes que je confie ces soins; pour vous, princes décorés du sceptre, venez dans mes riches demeures, afin que nous y recevions l'étranger avec amitié; qu'aucun de vous ne me refuse; cependant appelez le chantre divin, Démocus, auquel un dieu donna la voix pour nous charmer, toutes les fois que son âme le porte à chanter. »

En achevant ces mots, Alcinoüs s'avance vers son palais, les princes décorés du sceptre suivent ses pas; un héraut va chercher le divin chanteur. Cinquante-deux jeunes gens choisis se rendent, comme le roi l'ordonna, sur le rivage de la mer. Quand ils sont arrivés près du rivage, ils lancent le noir navire sur les vagues profondes; ils placent le mât avec les voiles, passent les rames dans les anneaux de cuir, disposent tout avec soin, et déploient les voiles éclatantes de blancheur; puis ils conduisent le navire du côté du midi, vers la haute mer; ils se hâtent ensuite de se rendre dans le vaste palais du sage Alcinoüs. Les cours, les portiques, et l'intérieur de la maison sont remplis d'hommes rassemblés; les jeunes gens et les vieillards y sont en foule. Alors Alcinoüs immole douze brebis, huit porcs aux dents éclatantes, et deux bœufs aux pieds vigoureux. Bientôt on dépouille les victimes, on les divise en morceaux, et l'on prépare un festin splendide.

En ce moment arrive un héraut conduisant le divin chanteur que chérissait une Muse, qui lui dispensa le bien et le mal; elle le priva des yeux, mais elle lui donna de mélodieux accents. Pontonoüs le fait asseoir sur un siège enrichi de clous d'argent, au milieu des convives, et l'appuie contre une haute colonne; il suspend, au moyen d'une cheville, la lyre mélodieuse au-dessus

de la tête de Démodocus, et le héraut lui montre comment il pourra la prendre avec la main ; puis tout auprès il place une corbeille, une belle table, avec une coupe remplie de vin, pour que Démodocus boive au gré de ses désirs. Alors tous les convives portent les mains vers les mets qu'on leur a servis. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, la Muse inspire à Démodocus de célébrer les faits éclatants des héros, et de redire un chant dont la renommée était déjà montée jusque dans les cieux : la querelle d'Ulysse et d'Achille, fils de Pélée, qui se disputèrent avec d'aigres paroles durant le superbe repas des dieux ; le roi des hommes, Agamemnon, se réjouissait dans son âme que les chefs des Argiens fussent divisés. C'est ainsi que, lui prédisant l'avenir, avait parlé le brillant Apollon dans la divine Pytho, lorsque ce prince franchit le seuil de pierre pour consulter l'oracle ; alors se préparait pour les Grecs et les Troyens le commencement des maux qu'ils devaient éprouver par la volonté du grand Jupiter.

Tels étaient les chants de l'illustre Démodocus ; cependant Ulysse, de ses deux mains prenant son manteau de pourpre, en couvrait sa tête et cachait son beau visage ; il avait honte devant les Phéaciens de laisser couler les larmes de ses yeux. Lorsque le chanteur suspendait ses accents, le héros séchait ses pleurs, découvrait sa tête, et, remplissant une large coupe, il faisait des libations aux dieux. Mais lorsqu'il recommençait, et que les chefs des Phéaciens l'engageaient à chanter, parce qu'ils étaient charmés de ses paroles, alors Ulysse de nouveau pleurait en couvrant sa tête. Il déroba la vue de ses larmes à tous les Phéaciens ; le seul Alcinoüs le vit et s'en aperçut, car, étant assis près du héros, il l'entendit pousser de profonds soupirs. Aussitôt il s'adresse à tous les convives, et leur dit :

« Écoutez-moi, princes et chefs des Phéaciens : nous avons assez longtemps goûté les plaisirs du repas et de la lyre, cette aimable compagne des festins ; sortons maintenant pour nous essayer à toutes sortes de jeux, et que l'étranger, de retour dans sa maison, raconte à ses amis combien nous surpassons tous les autres peuples dans les exercices du pugilat, de la lutte, du saut et de la course. »

A ces mots, il sort le premier de la salle, et tous les convives

suivent ses pas. Un héraut suspend à la cheville la lyre harmonieuse, prend la main de Démodocus, et le conduit hors du palais; il le mène par la même route qu'avaient prise les plus illustres Phéaciens pour aller admirer les jeux. Bientôt ils arrivent sur une place publique; les citoyens par milliers suivaient en foule, et dans le nombre plusieurs étaient jeunes et vaillants. Là paraissaient Acronéos, Ocyale, Élatrée, Nautée, Prymnée, Anchiale, Eretmée, Pontée, Prorée, Thoon, Anabésine, Amphiale, fils de Polynée issu de Tectonis; puis Euryale, semblable au terrible Mars, et Naubolide, qui par sa taille et sa beauté l'emportait sur tous les Phéaciens après l'irréprochable Laodamas. Là se trouvaient aussi les trois fils d'Alcinoüs : Laodamas, Halius, et le divin Clytonée. D'abord ils s'avancent pour disputer de vitesse à la course. Depuis la borne s'étendait une longue carrière; à l'instant tous s'élancent à la fois, en faisant voler la poussière. Le plus prompt à la course fut le valeureux Clytonée. Autant que des mules traçant un sillon devançant les bœufs, autant ce héros, en courant le premier, arrive près du peuple; tous ses rivaux sont dépassés. Ensuite ils s'essayent au terrible combat de la lutte : Euryale l'emporta sur les plus vaillants. Amphiale fut le plus léger à sauter, Élatrée le plus habile à lancer le disque; au pugilat ce fut Laodamas, fils vaillant d'Alcinoüs. Lorsque tous eurent pris plaisir à ces jeux, Laodamas s'adresse à ses compagnons, et leur dit :

« Mes amis, demandons à l'étranger s'il sait, s'il est instruit dans quelque jeu : il n'est point d'un extérieur méprisable; ses jambes, ses cuisses, ses bras, son cou nerveux, annoncent une mâle vigueur; même il ne manque point de jeunesse; mais peut-être est-il brisé par ses nombreux travaux. Je n'en connais pas de plus pénibles que ceux de la mer pour affaiblir un homme, quelque fort qu'il soit. »

« Laodamas, le discours que tu viens de tenir est très-convenable, reprend aussitôt Euryale. Toi-même, va donc maintenant inviter l'étranger; porte-lui la parole. »

A peine le noble fils d'Alcinoüs a-t-il entendu ces mots, qu'il s'avance au milieu de l'assemblée, et dit au héros :

« Venez aussi, vénérable étranger, vous essayer à des jeux, s'il en est que vous connaissiez; mais il me semble que vous les

savez tous. Non, il n'est pas de plus grande gloire pour un homme, quel qu'il soit, que de s'exercer et des pieds et des mains. Allons, essayez, et bannissez la tristesse de votre âme. Votre voyage ne sera pas longtemps différé, déjà le navire est à flot, et les compagnons sont tout prêts. »

Alors le sage Ulysse lui répond en ces mots :

« Laodamas, pourquoi m'inviter à vos plaisirs comme pour me railler? Les douleurs bien plus que les jeux remplissent la pensée d'un malheureux qui jusqu'à ce jour a beaucoup souffert et supporté bien des peines; maintenant, dans votre assemblée; désireux du retour, je suis assis pour supplier Alcinoüs et tout le peuple. »

Alors Euryale, en lui répondant, l'outrage publiquement en ces mots :

« Étranger, non sans doute tu n'es point semblable à l'homme habile dans ces combats nombreux parmi les héros, mais à l'homme assis sur les bancs d'un navire, comme un chef de ces nautoniers qui s'occupent de leurs trafics, registre de cargaison, inspecteur des vivres et des produits de leurs rapines : va, tu n'as point l'air d'un athlète. »

Ulysse, regardant Euryale avec indignation :

« Étranger, lui dit-il, vous ne parlez pas avec sagesse; vous me paraissez être un homme insensé. Non, les dieux n'accordent point leurs faveurs à tous les mortels : la beauté, la sagesse et l'éloquence. Tel est inférieur en beauté, mais un dieu, par le charme des discours, orne sa figure; on se plaît à le regarder; il parle sans se troubler avec une douce pudeur, et triomphe parmi les hommes assemblés; quand il marche par la ville, on le considère comme un dieu. Tel autre, au contraire, est par sa beauté semblable aux immortels; mais autour de lui la grâce des paroles n'est point répandue. Ainsi, vous êtes d'une beauté si parfaite, qu'un dieu même ne serait pas autrement; mais votre esprit est inconsidéré. Vous m'avez blessé le cœur en parlant sans aucune mesure; non, je ne suis point inhabile aux combats, comme vous l'avez dit, et je pense avoir été jadis aux premiers rangs, lorsque, dans ma jeunesse, je me confiais à la force de mon bras. Maintenant je suis la proie de l'infortune et des douleurs; j'ai supporté de nombreux travaux, soit en combattant des en-

nemis, soit en traversant les vagues orageuses. Cependant, quoique j'aie souffert bien des maux, j'essayerai les jeux ; car votre parole est mordante, et vos discours m'ont excité. »

Il dit, et, sans quitter son manteau, le héros saisit un disque plus grand, plus épais et plus pesant encore que celui dont les Phéaciens s'étaient servis entre eux. Il le fait tourner, et le jette d'une main vigoureuse ; la pierre gronde ; les Phéaciens, navigateurs illustres, au jet de la pierre se couchent par terre. Le disque vole au delà de toutes les marques, en s'échappant sans effort de la main du héros ; Minerve, sous la figure d'un mortel, place un signe à l'endroit que le disque a touché ; puis elle s'écrie :

« Étranger, un aveugle en tâtonnant distinguerait votre marque ; elle n'est point confondue dans la foule, mais elle est en avant de beaucoup. Rassurez-vous sur ce combat ; aucun des Phéaciens ne pourra la dépasser ni même l'atteindre. »

A ces mots, le sage Ulysse est rempli de joie, heureux de trouver dans l'assemblée un juge favorable. Alors, d'une voix plus douce, il dit aux Phéaciens :

« Atteignez ce but, jeunes gens ; bientôt, je l'espère, je pourrai lancer un second disque tout aussi fort et même plus pesant. Mais si le courage excite quelqu'un de vous, allons, qu'il vienne, et, puisque vous m'avez enflammé de colère, qu'il s'essaye au pugilat, à la lutte, à la course : je ne redoute aucun des Phéaciens, excepté le seul Laodamas. Il est mon hôte ; et quel homme combattrait celui qui l'accueille en ami ! Ce ne peut être qu'un méchant, un insensé, celui qui dispute à son hôte le prix des jeux chez un peuple étranger ; il anéantit tout ce qu'il possède. Quant aux autres, je n'en refuse ni n'en redoute aucun ; mais je veux connaître leur force et l'essayer en présence de tous. Certes je ne suis point un lâche, même au milieu des plus vaillants ; je sais manier avec dextérité l'arc étincelant, et le premier je frapperais un héros en jetant un trait dans la foule des ennemis, quand même de nombreux compagnons seraient à mon côté, prêts à lancer leurs flèches. Le seul Philoctète l'emportait sur moi par son arc au milieu du peuple troyen, lorsque les Grecs lançaient des flèches ; mais je crois l'emporter aujourd'hui sur tous les hommes qui, sur la terre, se nourrissent de blé. Pourtant je ne voudrais point le disputer aux héros des premiers

âges, tels que fut Hercule ou l'Échalien Euryte, eux qui luttèrent au combat de l'arc avec les immortels. Aussi le fier Euryte mourut-il bientôt, et n'atteignit pas la vieillesse dans son palais; Apollon irrité l'immola, parce qu'Euryte avait osé le provoquer au combat de l'arc. Avec mon javelot je frappe un but qu'un autre n'atteint pas avec sa flèche. Toutefois à la course je craindrais que quelque Phéacien ne me devançât; car je viens d'être misérablement meurtri par des vagues nombreuses; je suis resté longtemps sans nourriture quand la tempête eut submergé mon navire; mes membres sont brisés de fatigue. »

Il dit, et tous les assistants gardent le silence; le seul Alcinoüs reprend en ces mots :

« Étranger, vos discours ne peuvent nous déplaire; vous avez voulu montrer quelle force vous est échue en partage, indigné que cet homme se soit levé dans l'assemblée pour vous outrager; nul ici ne conteste votre valeur, du moins quiconque sait du fond de l'âme parler avec justice. Mais écoutez, et recueillez maintenant mes paroles, afin qu'un jour, lorsque, dans votre palais, vous mangerez auprès de votre femme et de vos enfants, et vous ressouvenant de notre vertu, vous disiez à quelque héros quels furent les devoirs que nous a toujours imposés Jupiter depuis le temps de nos ancêtres. Nous ne sommes point habiles au combat du ceste et de la lutte, mais nous sommes rapides à la course, et nous excellons à diriger les vaisseaux; nous aimons les festins, le son de la lyre, les chœurs des danses, les parures nouvelles, les bains chauds et les plaisirs de l'amour. Allons, jeunes danseurs phéaciens, vous tous les plus habiles, exécutez les jeux, afin que l'étranger, de retour chez lui, puisse dire à ses amis combien nous l'emportons sur tous les autres dans la navigation, la course, les danses et le chant. Hâtez-vous d'apporter à Démodocus la lyre mélodieuse qui sans doute est restée dans mon palais. »

Ainsi parla le divin Alcinoüs; aussitôt un héraut s'éloigne pour apporter de la demeure du roi la lyre brillante. Alors se lèvent neuf chefs choisis par le peuple, qui disposent tout pour les jeux; ils aplanissent le sol où s'exécuteront les danses, et donnent plus d'espace à la superbe arène. Le héraut revient, s'approche et remet la lyre à Démodocus: celui-ci se place dans

le milieu de l'assemblée. Autour de lui de jeunes hommes paraissent debout, tous à la fleur de l'âge, et les mieux exercés à ces jeux ; bientôt de leurs pieds ils frappent l'arène aplanie. Ulysse contemple avec surprise la brillante rapidité de ces mouvements, et son âme est saisie d'admiration.

Démodocus, en s'accompagnant avec sa lyre, chantait les amours de Mars et de la belle Vénus ; il dit d'abord comment ils s'unirent en secret dans le palais de Vulcain. Mars donna des présents nombreux, et déshonora le lit et la couche du roi Vulcain ; mais celui-ci fut averti par le Soleil, qui les vit tous les deux unis d'amour. Lorsque Vulcain entendit cette affreuse nouvelle, il vole à sa forge, en méditant une profonde vengeance. Il place sur le billot une énorme enclume, et forge des liens indestructibles, indissolubles, pour qu'ils subsistent inébranlablement. Quand il a préparé ces pièges, plein de colère contre Mars, il se rend dans la chambre où fut placée sa couche ; de toutes parts, autour des pieds de cette couche, il ajuste ces liens ; et nombreux il les attache aux lambris supérieurs, comme les fils légers de l'araignée : nul ne pouvait les apercevoir, pas même aucun des dieux, tant ils étaient placés avec adresse. Après avoir ainsi disposé tous ces pièges autour de la couche, il feint d'aller à Lemnos, ville superbe, et de toutes ses contrées celle qu'il chérissait le plus. Mars, qui n'exerçait point une vaine surveillance, s'aperçut que le boiteux Vulcain s'éloignait, et se rend dans les demeures de cette illustre divinité brûlant d'amour pour la belle Cythérée. Elle venait de quitter son père, le puissant Jupiter, et se reposait à l'écart ; aussitôt Mars pénètre dans le palais, prend la main de Vénus, et lui dit ces mots :

« Venez sur cette couche, ô divinité chérie, et nous dormirons ensemble. Vulcain n'est plus en ces lieux, il est allé dans Lemnos, parmi les Sintiens au barbare langage. »

Il dit ; ce doux repos parut plein de charmes à la déesse. Tous les deux montent sur la couche nuptiale, et bientôt autour d'eux se répandent les liens trompeurs forgés par l'industriel Vulcain : leurs membres ne peuvent ni se mouvoir, ni se dégager. Ils reconnaissent alors que pour eux il n'est plus de fuite. Cependant Vulcain arrive auprès d'eux, étant revenu sur ses pas, avant d'être allé dans le pays de Lemnos ; car le Soleil,

observateur attentif, l'avait prévenu. Vulcain se rend à sa demeure, le cœur dévoré de chagrins ; il s'arrête sous les portiques, et la plus violente colère s'empare de lui ; s'adressant alors à tous les dieux, il s'écrie d'une voix formidable :

« Puissant Jupiter, vous tous, dieux immortels, accourez afin de voir des actions infâmes et intolérables ; parce que je suis boiteux, la fille de Jupiter, Vénus, me méprise, et s'unit au farouche Mars, parce qu'il est beau, rapide à la course, tandis que moi je suis sans forces. Pourtant la cause n'en est point à moi, mais à mes parents ; plutôt aux dieux qu'ils ne m'eussent pas donné le jour ! Regardez comme ils sont unis d'amour sur ma couche nuptiale ; à cette vue, je reste accablé de tristesse. Certes, je ne pense pas qu'ils restent ainsi, même un instant, quelle que soit leur ardeur ; bientôt ils ne voudront plus dormir ensemble : mais ces liens, ces ruses les arrêteront jusqu'au jour où le père de Vénus me rendra tous les présents que je lui donnai pour obtenir cette indigne épouse ; sa fille est belle sans doute, mais elle est sans pudeur. »

Ainsi parle Vulcain ; tous les immortels alors se rassemblent dans ses brillants palais ; bientôt arrive Neptune, soutien de la terre, arrivent aussi le bienveillant Mercure et le puissant Apollon ; mais les déesses par pudeur restent dans leurs demeures. Les dieux, source de toutes nos félicités, s'arrêtent sous les portiques ; un rire inextinguible éclate au sein de la troupe immortelle, lorsqu'ils aperçoivent les ruses de Vulcain. Tous disaient entre eux :

« Non, les méchantes actions ne prospèrent jamais : la lenteur a vaincu la rapidité. Voilà qu'aujourd'hui le pesant Vulcain a saisi Mars, le plus vite de tous les habitants de l'Olympe, et, quoique boiteux, il triomphe par ses artifices ; Mars doit payer la dette de son crime. »

C'est ainsi qu'ils discouraient entre eux ; alors Apollon adresse à Mercure ces paroles :

« Mercure, fils de Jupiter, vous le dispensateur de tous les biens, voudriez-vous, ainsi renfermé dans d'étroits liens, reposer sur cette couche auprès de la blonde Vénus ? »

« Oui, sans doute, puissant Apollon, répond le messager céleste, que je sois enchaîné dans des liens trois fois plus forts ;

dieux , et vous , déesses , soyez-en tous les témoins , je consens volontiers à dormir près de la blonde Vénus. »

Il dit ; et le rire éclate de nouveau parmi les dieux immortels. Le seul Neptune ne se livre point à la joie ; sans cesse il supplie l'illustre ouvrier Vulcain de délivrer le dieu Mars , et lui dit ces mots rapides :

« Délivrez-le ; moi , je garantis que Mars , comme vous le désirez , payera la dette réclamée avec justice , en présence de tous les immortels. »

« Formidable Neptune , reprend l'industriel Vulcain , ne me donnez point de tels ordres. C'est une méchante caution que de répondre pour des méchants. Comment pourrai-je vous contraindre , même en présence des immortels , si Mars en fuyant s'affranchissait à la fois de sa dette et de ses liens ? »

« O Vulcain , interromp Neptune , si Mars s'enfuit et refuse sa dette , c'est moi-même qui l'acquitterai. »

Vulcain répondit aussitôt :

« Il ne serait ni juste ni convenable de refuser ta promesse. »

En disant ces mots , le dieu rompt les liens. Les deux amants , après que cette chaîne , quoique si forte , eut été brisée , s'échappent aussitôt : Mars s'élance vers les contrées de la Thrace , et Vénus , la déesse des ris , s'envole à Cypre , dans la ville de Paphos ; là s'élève un champ réservé pour elle avec un autel chargé de parfums ; là les Grâces s'empressent de la baigner , et de répandre sur la déesse une huile divine , qui n'est à l'usage que des dieux immortels ; puis elles la revêtent de superbes habits , parure admirable à voir.

Ainsi chantait l'illustre Démodocus ; Ulysse se réjouissait dans son cœur en l'écoutant , et de même tous les Phéaciens , navigateurs habiles.

Cependant Alcinoüs engage Halius et Laodamas à danser seuls , parce que nul ne pouvait lutter avec eux. Alors ils prennent en leurs mains un superbe ballon couleur de pourpre , qu'avait fait l'ingénieur Polybe ; l'un des deux , se renversant en arrière , le jette jusqu'aux sombres nuages ; l'autre , s'élançant avec légèreté , l'atteint , et le renvoie sans effort avant que de ses pieds il ait touché la terre. Après s'être exercés à lancer le ballon dans les airs , ils dansent en effleurant le sol , et font

mille tours variés ; les jeunes gens, debout dans le cirque, applaudissent avec transport ; un grand bruit s'élève de toutes parts. Alors Ulysse adresse au roi ces paroles :

« Puissant Alcinoüs, et le plus illustre parmi tous ces peuples, vous m'aviez promis les plus merveilleux danseurs, et c'était à juste titre ; je suis, en les voyant, saisi d'admiration. »

Il dit : le héros Alcinoüs éprouve une douce joie ; puis il parle en ces mots aux navigateurs phéaciens :

« Écoutez mes conseils, princes et chefs des Phéaciens : cet étranger me semble être un homme rempli de sagesse. Allons, offrons-lui les dons de l'hospitalité comme il convient. Douze chefs illustres gouvernent le peuple, moi je suis le troizième ; eh bien, que chacun de nous lui donne un manteau superbe, une tunique et de plus un talent d'un or éprouvé ; rassemblons promptement ici toutes ces richesses, afin qu'après les avoir reçues l'étranger se rende au repas du soir, en se réjouissant dans son cœur. Pour Euryale, il apaisera notre hôte par des paroles et des présents, car le discours qu'il a tenu n'était point selon l'équité. »

Il dit ; tous applaudissent à ces paroles, et donnent des ordres ; chacun envoie un héraut pour apporter les présents. Alors Euryale, s'adressant au roi, lui parle en ces mots :

« Puissant Alcinoüs, et le plus illustre parmi tous ces peuples, j'apaiserai l'étranger comme vous le commandez ; je lui donnerai ce glaive d'airain, dont la poignée est d'argent, et le fourreau d'un ivoire nouvellement travaillé ; sans doute ce présent sera digne de lui. »

Aussitôt Euryale remet entre les mains d'Ulysse un glaive à la poignée d'argent, et lui dit :

« Salut, ô vénérable étranger ; puisque un mot funeste fut prononcé, qu'il s'envole sur les ailes de la tempête. Puissent les dieux vous donner de revoir votre épouse, votre patrie, après avoir, loin de vos amis, souffert tant de maux ! »

« Vous aussi, cher Euryale, répond Ulysse à l'instant, soyez heureux, et que les dieux vous comblent de biens ! Puissiez-vous n'avoir jamais besoin du glaive que vous m'avez offert, en m'apaisant par de douces paroles. »

Il dit, et suspend à ses épaules le glaive enrichi de clous d'ar-

gent. Le soleil terminait sa carrière, lorsque arrivèrent les présents ; les hérauts les portèrent dans le palais d'Alcinoüs. Ses fils reçoivent ces dons magnifiques, et les placent auprès de leur vénérable mère. Cependant le puissant Alcinoüs précède les convives ; ils s'asseyent, en entrant, sur des sièges élevés. Alcinoüs s'adressant alors à la noble Arété :

« Chère épouse, dit-il, ordonnez qu'on apporte un coffre précieux, le plus beau de tous ; vous y placerez une tunique avec un riche manteau. Commandez aussi qu'on mette sur la flamme un vase d'airain, et faites tiédir l'onde; afin que notre hôte, après s'être baigné, voyant les présents que lui destinent les Phéaciens, se réjouisse pendant le repas, en écoutant une chanson célèbre. Je veux en outre lui donner aussi ma belle coupe d'or, afin que toujours il se ressouvienne de moi lorsque, dans son palais, il fera des libations à Jupiter ainsi qu'à tous les autres dieux. »

Ainsi parle Alcinoüs ; Arété commande à ses femmes de mettre à l'instant sur le foyer un large trépied. Celles-ci s'empresstent de placer sur le feu le trépied destiné pour le bain ; elles y versent de l'eau, puis allument au-dessous le bois qu'elles ont rassemblé. La flamme enveloppe les flancs du trépied, et l'onde s'échauffe. Cependant Arété, de sa chambre, apporte un coffre magnifique, y dépose les riches présents, les habits et les talents d'or que les Phéaciens avaient donnés à l'étranger ; elle y place une riche tunique, un manteau, puis adresse au héros ces paroles rapides :

« Examinez ce couvercle, et vous-même fermez-le promptement avec un lien, pour qu'on ne vous dérobe rien pendant le voyage, lorsque, emporté sur votre navire, vous goûterez les douceurs du sommeil. »

Ulysse, après avoir entendu ces paroles, adapte à l'instant le couvercle, et le ferme avec un nœud compliqué qu'autrefois lui fit connaître l'ingénieuse Circé. Bientôt après, l'intendante du palais, pour le laver, le conduit au bain ; il s'aperçoit qu'on a fait tiédir l'onde, et s'en réjouit, n'en ayant point fait usage depuis qu'il a quitté les demeures de la belle Calypso : mais alors on avait pour lui les mêmes soins que pour un dieu. Quand les servantes ont baigné le héros, elles le parfument d'essences, le

revêtent d'une tunique et d'un manteau superbe, et lui, sortant du bain, se rend au milieu des convives. Nausicaa, qui reçut des dieux la beauté, se tenait debout près de la porte solide; elle admire Ulysse en le voyant, et lui dit ces mots rapides :

« Salut, étranger; quand vous serez dans votre patrie, ressouvenez-vous de moi, car c'est à moi la première que vous devez d'avoir conservé la vie. »

« Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, lui répond le sage Ulysse, puisse Jupiter, le formidable époux de Junon, me permettre d'aborder dans ma patrie et de revoir le jour du retour; là sans cesse je vous implorerai comme une divinité, car c'est vous qui m'avez sauvé la vie, jeune vierge. »

Il dit, et va s'asseoir sur un trône auprès d'Alcinoüs. Bientôt on distribue les parts du festin, et l'on verse le vin dans les coupes. Alors un héraut s'approche, en conduisant le chancre mélodieux, Démodocus honoré par les peuples; il le fait asseoir au milieu des convives, et l'appuie contre une haute colonne. Alors Ulysse dit à ce héraut, après avoir coupé le dos du sanglier, entouré d'une graisse délicate, et dont il restait encore la plus grande partie :

« Héraut, portez cette viande à Démodocus, pour qu'il la mange, et dites-lui que je le salue, malgré ma tristesse. De tous les mortels, ces chantres merveilleux sont les plus dignes de nos respects et de nos honneurs, parce que c'est une Muse qui leur enseigne ces chants; elle aime la tribu des chanteurs. »

Il dit; le héraut portant dans ses mains le dos du sanglier le place devant Démodocus; celui-ci le reçoit, et s'en réjouit dans son cœur. Alors tous les convives étendent les mains vers les mets qu'on leur a servis. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, le prudent Ulysse, se tournant vers Démodocus, lui parle en ces mots :

« Démodocus, de tous les hommes c'est vous que j'honore le plus, car vous fûtes instruit par une Muse, fille de Jupiter, ou par Apollon; vous chantez admirablement le malheureux destin des Grecs, ce qu'ils ont entrepris, ce qu'ils ont souffert, et tout ce qu'ils ont accompli, comme si vous-même en aviez été témoin, ou si vous l'aviez entendu de quelque autre. Mais à présent changez vos récits, chantez-nous ce cheval de bois que construi-

sit Épéus avec le secours de Minerve, et que le divin Ulysse conduisit dans la citadelle après l'avoir rempli de guerriers qui renversèrent Iliou. Si vous nous redites ces faits avec exactitude, je proclamerai devant tous les hommes qu'un dieu bienveillant vous enseigna ce chant sublime. »

Aussitôt Démodocus, inspiré par un dieu, commence et fait entendre ses chants, en disant d'abord comment les Grecs s'embarquèrent sur leurs solides vaisseaux, après avoir livré leur camp aux flammes ; mais déjà, sous la conduite du vaillant Ulysse, les Argiens étaient au milieu de la place publique, renfermés dans le cheval ; car les Troyens eux-mêmes l'avaient traîné dans la citadelle. C'est là qu'il fut placé ; les citoyens d'Iliou assis tout autour agitaient des avis divers ; le conseil se partageait entre trois partis, ou de rompre avec le fer les cavités de cette machine, ou, la tirant sur le sommet, de la précipiter sur les rochers, ou bien de permettre qu'elle devînt un immense ornement pour apaiser les dieux : c'est cette dernière résolution qui devait s'accomplir, car le destin d'Iliou était de périr sitôt que ses murs recéleraient cet énorme cheval, où se cachèrent les plus illustres des Argiens, portant à leurs ennemis le carnage et la mort. Démodocus ensuite chanta comment les fils des Grecs, étant sortis du cheval, ravagèrent la ville, après avoir abandonné ces embûches ténébreuses. Il chantait tous les héros renversant à l'envi cette cité superbe ; mais surtout il chante Ulysse, qui, semblable au dieu Mars, se précipite, avec le divin Ménélas, contre le palais de Déiphobe ; Ulysse qui, soutenant en ces lieux un combat terrible, vainquit enfin par les soins de la valeureuse Minerve.

Tels sont les chants de Démodocus ; à ces souvenirs, Ulysse s'attendrissait, et de ses yeux laissait couler des larmes sur son visage. Ainsi pleure une femme attachée au corps de son époux tombé devant la ville et l'armée en repoussant l'heure fatale loin de ses enfants et de sa patrie ; en le voyant palpitant encore et respirant à peine, elle l'entoure de ses bras, et pousse des cris aigus ; derrière elle cependant les ennemis, de leurs lances lui frappant le dos et les épaules, l'entraînant en esclavage pour supporter le travail et la peine ; dans sa douleur lamentable ses joues sont amaigries par les larmes ; ainsi de ses yeux Ulysse

laisse couler de lamentables pleurs. Cependant il dérobe son trouble à tous les convives ; le seul Alcinoüs le vit et s'en aperçut, car, étant assis près du héros, il l'entendit soupirer avec amertume. Aussitôt il parle en ces mots aux Phéaciens :

« Écoutez-moi, princes et chefs des Phéaciens, que Démococus suspende les sons de sa lyre harmonieuse ; ses chants ne plaisent pas également à tous. Depuis que le repas est terminé, depuis que le chanteur divin a commencé, l'étranger n'a pas cessé de soupirer ; sans doute un profond chagrin s'est emparé de son âme. Que Démococus cesse donc de chanter, afin de nous réjouir tous ensemble, les hôtes et l'étranger ; c'est là ce qui vaut le mieux. Car tout est préparé pour ce héros vénérable, le départ et les présents que nous lui donnons avec amitié. L'étranger, le suppliant est comme un frère pour tout homme à qui la plus légère compassion touche le cœur. Mais vous, maintenant, ne me dissimulez point, par de trompeuses pensées, ce que je vais vous demander ; il est bien pour vous de me répondre. Dites-moi de quel nom vous appelaient votre père, votre mère, et ceux qui dans la ville étaient vos proches voisins. Personne parmi les mortels, ni le lâche, ni le vaillant, n'est sans nom au moment de sa naissance ; mais les parents en donnent un à tous les enfants qu'ils mettent au jour. Dites-moi quel est votre pays, votre peuple, votre ville, afin que de leur propre mouvement nos vaisseaux vous y conduisent. Les navires phéaciens n'ont point de pilotes, point de gouvernails, toutes choses qu'ont les autres navires ; mais ils savent les pensées et les desirs des hommes, et connaissent les villes et les champs fertiles de tous les mortels ; ils sillonnent avec rapidité les vagues de la mer, toujours enveloppés dans l'ombre et les nuages ; ils n'ont aucune crainte d'éprouver quelque dommage ni de périr. Pourtant voici qu'autrefois j'entendis raconter à mon père Nausithoüs, qui me disait que Neptune s'irriterait contre nous, parce que nous étions sans péril les guides de tous les étrangers. Il ajoutait qu'un de nos vaisseaux à son retour périrait sur la mer ténébreuse, et qu'une haute montagne couvrirait notre ville. C'est ainsi qu'il parlait ; mais ce dieu peut accomplir ses desseins, ou les laisser sans effet, comme il l'aura décidé dans son cœur. Vous cependant, répondez-moi, racontez avec détail où vous avez erré,

quels hommes vous avez visités ; parlez-nous de ces peuples et de leurs villes opulentes ; dites-nous s'ils étaient cruels, sauvages, sans justice, ou s'ils étaient hospitaliers et si leur âme respectait les dieux. Dites-nous enfin pourquoi vous pleurez, pourquoi vous gémissiez au fond de l'âme, en écoutant la destinée malheureuse des Argiens, des enfants de Danaüs et d'Iliion. Les dieux ont ourdi cette destinée, ils ont résolu la mort d'un grand nombre de héros, pour être un chant instructif aux hommes à venir. Auriez-vous perdu devant Iliion quelque proche parent, un gendre valeureux, un beau-père, eux qui nous sont les plus chers après ceux de notre sang et de notre famille ? Auriez-vous vu périr un compagnon généreux et vaillant ? car il n'est pas moins qu'un frère, celui qui, compagnon fidèle, est rempli de prudence. »

CHANT IX.

RÉCITS CHEZ ALCINOÛS. — CYCLOPÉE.

Alors l'ingénieux Ulysse lui répondit en ces mots :

« Puissant Alcinouïs, et le plus illustre parmi tous ces peuples, combien il est doux d'entendre un tel chanteur, qui par le charme de sa voix est égal aux dieux. Non, sans doute, on ne peut, je pense, se proposer de but plus agréable que de voir la joie régner parmi tout un peuple, de voir ces convives écoutant un chanteur dans le palais, tous assis en ordre autour des tables chargées de pains et de viandes, tandis que l'échanson puise le vin dans les urnes et le porte pour remplir les coupes ; c'est là ce qui dans mon âme me paraît le plus beau. Mais puisque votre désir est d'apprendre mes lamentables infortunes, il faut que je soupire encore en versant des larmes. Par où commencer, et comment terminer ce récit ? Les dieux du ciel m'ont accablé de bien des douleurs. Maintenant donc je vous dirai mon nom, afin que vous le connaissiez ; car si j'évite le jour funeste, je veux être votre hôte, quoique habitant des demeures lointaines.

Je suis le fils de Laerte, Ulysse, qui par mes stratagèmes me suis fait connaître à tous les hommes, et dont la gloire est montée jusqu'aux cieux. J'habite l'occidentale Ithaque ; dans cette île est une superbe montagne, le Nérîte, couvert d'arbres ; tout autour sont des îles nombreuses et rapprochées entre elles : Dulichium, Samé, Zacynthe ombragée de forêts ; Ithaque, dont le rivage s'élève à peine au sein de la mer, et la plus rapprochée du couchant (les autres sont en face de l'aurore et du soleil), est couverte de rochers ; mais elle nourrit une jeunesse vigoureuse. Je ne puis voir un autre lieu qui me soit plus doux que mon pays. La nymphe Calypso m'a longtemps retenu dans ses grottes profondes, désirant avec ardeur que je devinsse son époux ; de même l'astucieuse Circé, qui règne dans l'île d'Éa, m'a retenu dans son palais, désirant aussi que je fusse son époux ; mais elles ne persuadèrent point mon cœur. Non, rien n'est plus cher à l'homme que sa patrie et ses parents, quand bien même il habiterait une riche demeure dans une terre étrangère, loin de sa famille. Mais, puisque vous le désirez, je vous raconterai mon retour, avec tous les maux que m'envoya Jupiter quand je partis de Troie.

« En quittant Iliou, les vents me portèrent dans le pays des Ciconiens, vers la ville d'Ismare ; je ravageai cette ville, et fis périr ses habitants. Ayant enlevé leurs épouses et de nombreuses richesses, nous fîmes le partage, et nul ne se retira sans avoir une part égale. Je les exhortais à fuir d'un pied rapide ; mais les insensés ne m'obéirent pas. Là, buvant le vin en abondance, ils immolaient sur le rivage de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis. Pendant ce temps quelques Ciconiens s'étant enfuis, appellent d'autres Ciconiens leurs voisins les plus proches et les plus vaillants, habitant l'intérieur des terres, sachant sur un char combattre leurs ennemis, et les attendre aussi de pied ferme. Dès le point du jour ils accourent, aussi nombreux que les feuilles et les fleurs dans la saison du printemps ; alors la funeste destinée de Jupiter s'attache à nous, malheureux, pour nous faire souffrir bien des maux. Rangés en ordre, ils nous livrent le combat devant les navires, et tour à tour nous attaquent de leur lances d'airain. Durant tout le matin, et tant que s'élève l'astre sacré du jour, nous résistons à nos ennemis, quoique

supérieurs en nombre ; mais quand le soleil décline , et ramène l'heure où l'on délie les bœufs , les Ciconiens fondent sur les Grecs , et les mettent en fuite. Chacun de mes vaisseaux perdit six guerriers, les autres échappèrent à la mort.

« Nous nous rembarquons, heureux d'éviter le trépas, mais le cœur navré d'avoir perdu nos compagnons. Cependant nos larges navires ne s'éloignent pas sans que nous ayons appelé trois fois les amis infortunés qui périrent sur ce rivage, vaincus par les Ciconiens. Alors le puissant Jupiter excite contre nous le vent Borée , accompagné d'une affreuse tempête , et cache sous d'épais nuages la terre et les ondes ; la nuit tout à coup tombe des cieux. Nos vaisseaux sont emportés au loin sans direction, et les voiles sont déchirées en lambeaux par la violence du vent ; nous les déposons dans les navires pour éviter la mort, et nous dirigeons aussitôt la flotte vers le plus prochain continent. Pendant deux jours et deux nuits nous restons sur cette rive , en nous rongéant le cœur de douleurs et de tourments. Mais lorsque l'Aurore à la belle chevelure eut ramené le troisième jour, nous dressons les mâts, nous déployons les voiles, et remontons dans les vaisseaux, que guident le vent et les pilotes. J'espérais enfin arriver heureusement aux terres de la patrie, lorsqu'en doublant le cap Malée, Borée et les rapides courants de la mer me repoussent et m'éloignent de Cythère.

« Pendant neuf jours je fus emporté par les vents contraires sur la mer poissonneuse ; mais le dixième j'abordai dans le pays des Lotophages, qui se nourrissent de la fleur d'une plante. Nous descendons sur le rivage, et nous puisons l'eau des fontaines ; mes compagnons ensuite prennent le repas près des navires. Quand nous avons achevé de manger et de boire, je résolus d'envoyer mes compagnons à la découverte, en choisissant d'eux d'entre eux ; le troisième qui les accompagnait était un héraut, pour s'informer quels peuples en ces lieux se nourrissaient des fruits de la terre. Ceux-ci donc étant partis se mêlèrent aux peuples lotophages ; mais les Lotophages ne méditèrent point la mort de nos compagnons, et leur donnèrent à goûter du lotos. Ceux d'entre eux qui mangeaient le doux fruit du lotos ne voulaient plus venir rendre compte du message ni retourner, mais ils désiraient, au contraire, rester parmi les peuples loto-

phages, et pour se nourrir du lotos ils oubliaient le retour. Cependant je les contraignis de remonter en pleurant dans les navires, et je les attachai sur les bancs des rameurs. J'ordonne à l'instant à mes autres compagnons de monter sur les vaisseaux légers, de peur qu'eux-mêmes, en mangeant du lotos, n'oubliaient aussi le retour. Ils montent aussitôt, se placent sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante.

« Loin de ces lieux nous recommençons à naviguer, le cœur navré de douleur. Nous arrivâmes ensuite dans le pays des violents Cyclopes, qui vivent sans lois, et qui, se confiant aux dieux immortels, ne sèment aucune plante de leurs mains et ne labourent pas; mais là toutes choses poussent sans être semées ni cultivées : la pluie de Jupiter fait croître pour eux l'orge, le froment, et les vignes, qui, chargées de grappes, donnent un vin délicieux. Ils n'ont point d'assemblées, ni pour tenir le conseil ni pour rendre la justice; mais ils vivent sur les sommets des montagnes, dans des grottes profondes; chacun d'eux gouverne ses enfants et son épouse, ne prenant aucun soin les uns des autres.

« Vis-à-vis du port, ni trop près, ni trop loin du pays des Cyclopes, est une île de peu d'étendue, et couverte de forêts; là naissent en foule des chèvres sauvages, car les pas des hommes ne les mettent point en fuite. Cette île n'est point visitée par les chasseurs, qui supportent tant de fatigues dans les bois en parcourant les sommets des montagnes; elle n'est point habitée par des bergers ni par des laboureurs, mais privée d'hommes, elle reste toujours sans semence et sans culture, et nourrit seulement des chèvres bélantes. Car chez les Cyclopes il n'est point de navires aux proues de vermillon, chez eux point d'ouvriers qui construisent de larges vaisseaux, avec lesquels on accomplit chaque chose et l'on visite les cités des peuples; tels sont les desseins nombreux qu'exécutent les hommes en traversant les mers. Ainsi les Cyclopes auraient pu cultiver cette île et la rendre habitable : elle n'est point stérile, et porterait des fruits en toute saison. Là, sur le rivage de la mer blanchissante, s'étendent des prairies humides et touffues; les plants des vignes y seraient surtout d'une longue durée. Elle est d'un facile labourage; on y recueillerait dans la saison une moisson abondante, parce que le sol

est gras et fertile. Cette île possède encore un port commode, où jamais il n'est besoin de cordage, où l'on ne jette point l'ancre, où nul lien n'attache les navires; et quand ils abordent en ces lieux, ils y restent jusqu'à ce que les nautoniers désirent partir et que les vents viennent à souffler. A l'extrémité de ce port coule une onde limpide, la fontaine est sous une grotte; tout autour s'élèvent des peupliers. C'est là que nous arrivâmes, et qu'un dieu nous conduisit durant la nuit obscure : nul objet ne frappait alors notre vue; un épais brouillard enveloppait nos vaisseaux, et la lune ne brillait pas dans les cieux; elle était cachée par les nuages. Aucun d'entre nous n'avait découvert cette île; même nous n'aperçûmes point les vagues énormes qui se roulaient sur le rivage, avant que d'être abordés sur nos larges navires. Dès qu'ils sont entrés, nous plions les voiles, puis nous descendons sur le bord de la mer, et là nous nous endormons en attendant le retour de l'aurore.

« Le lendemain, aux premiers rayons du jour, nous parcourons cette île, et nous en sommes ravis d'admiration. Alors les nymphes, filles du puissant Jupiter, nous envoient les chèvres des montagnes pour le repas de mes compagnons. Aussitôt nous apportons de nos vaisseaux les arcs recourbés, les longs javelots, et, partagés en trois bandes, nous lançons nos traits; bientôt un dieu nous accordé en peu de temps une chasse abondante. Douze vaisseaux m'avaient suivi; chacun d'eux obtint neuf chèvres en partage; mes compagnons en choisirent dix pour moi seul. Pendant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous savourons les mets abondants et le vin délectable. Le vin de nos navires n'était point épuisé, mais il en restait encore; car nous en puisâmes une grande quantité dans nos urnes quand nous ravageâmes la ville des Ciconiens. Cependant nous découvrions à peu de distance la fumée qui s'élevait dans le pays des Cyclopes, et nous entendions leurs voix mêlées aux bêlements des chèvres et des brebis. Quand le soleil eut terminé sa carrière, et que vinrent les ténèbres du soir, nous nous couchâmes sur le rivage de la mer. Dès le retour de la brillante aurore je rassemble tous les miens, et leur dis :

« Restez en ces lieux, ô mes compagnons fidèles; moi cependant, avec ceux qui montent mon navire, j'irai m'informer quels

sont ces hommes ; s'ils sont cruels, sauvages, sans justice, ou s'ils sont hospitaliers, et si leur âme respecte les dieux. »

« En achevant ces mots, je monte dans le vaisseau, j'ordonne à mes compagnons de me suivre et de délier les cordages. Aussitôt ils montent dans le navire, se placent sur les bancs, et tous, assis en ordre, ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Lorsque nous touchons au pays dont nous étions si près, nous apercevons à l'extrémité du port, près de la mer, une grotte élevée, ombragée de lauriers : là reposaient de nombreux troupeaux de chèvres et de brebis ; la cour était fermée par une enceinte de rochers enfoncés dans la terre, par de grands pins et des chênes à la haute chevelure. C'est là que demeurait un homme énorme, qui, seul, faisait pâlir au loin ses troupeaux ; il ne fréquentait point les autres Cyclopes, mais, toujours à l'écart, il ne connaissait que la violence. C'était un monstre horrible, non semblable à l'homme qui se nourrit de blé, mais au sommet boisé des hautes montagnes, il paraissait au-dessus de tous les autres.

« Je dis à mes compagnons de rester dans le navire pour le garder ; seulement, en choisissant douze des plus vaillants, je m'éloignai ; je pris cependant une outre de peau de chèvre remplie d'un vin délicieux, que me donna Maron, fils d'Évanthée, prêtre d'Apollon, demeurant dans la ville d'Ismare, parce que, pleins de respect, nous le protégeâmes, lui, sa femme et ses enfants. Il habitait le bois sacré du brillant Apollon. Il me combla de présents magnifiques ; il me donna sept talents d'un or choisi, puis une coupe toute d'argent, et remplit ensuite douze urnes d'un vin délectable et pur, breuvage divin. Nul dans sa maison, ni ses esclaves, ni ses serviteurs, ne connaissait ce vin, mais lui seul, sa femme, et l'intendante du palais. Lorsqu'il buvait de cette liqueur délicieuse et colorée, ne remplissant qu'une coupe, il la versait sur vingt mesures d'eau ; du cratère alors s'exhalait un suave et divin parfum ; nul ne pouvait résister à ce charme. J'emportai donc cette outre pleine, et dans un sac de cuir je mis des provisions ; car déjà je pensais au fond de mon cœur que je rencontrerais un homme d'une force immense, un cruel, qui ne connaissait ni la justice ni les lois.

« Bientôt nous arrivons à son antre ; nous ne l'y trouvons

point, il avait conduit aux pâturages ses gras troupeaux. Alors, pénétrant dans la caverne, nous admirons chaque chose : les paniers de jonc étaient chargés de fromages, les chevreaux et les agneaux remplissaient la bergerie, mais ils étaient séparés dans différentes enceintes ; d'abord ceux qui naquirent les premiers, puis les moins grands, enfin ceux qui ne venaient que de naître ; tous les vases, ceux qui contenaient le petit-lait, les terrines et les bassines où le Cyclope trayait ses troupeaux, étaient rangés en ordre. Mes compagnons me suppliaient de prendre quelques fromages, et de retourner ; ils m'exhortaient d'enlever promptement des chèvres, des brebis, de les conduire dans le navire, et de franchir l'onde amère : je ne me laissai point persuader (c'était pourtant le parti le plus sage), parce que je voulais voir le Cyclope, et savoir s'il m'accorderait les dons de l'hospitalité ; mais sa présence ne devait pas être heureuse à mes compagnons.

« Ayant allumé le feu, nous faisons les sacrifices, puis ayant pris quelques fromages, nous les mangeons ; et, restant assis dans l'intérieur de la caverne, nous attendîmes jusqu'au moment où le Cyclope arriva des champs. Il portait un énorme fardeau de bois desséché pour apprêter son repas. Il le jette en dehors de la caverne, et sa chute produisit un grand bruit ; épouvantés, nous fuyons jusqu'au fond de l'ancre. Alors il fait entrer dans cette large grotte ses troupeaux, tous ceux du moins qu'il veut traire, et laisse les mâles à l'entrée, les boucs et les bœliers restent en dehors de la vaste cour. Cependant, pour fermer sa demeure il soulève un énorme rocher : vingt-deux forts chariots à quatre roues n'auraient pu l'arracher du sol, tant était immense cette pierre qu'il place à l'entrée de la cour. S'étant assis, il trait avec le plus grand soin ses brebis, ses chèvres bêlantes, et rend ensuite les agneaux à leurs mères. Puis laissant cailler la moitié de ce lait, il le dépose dans des corbeilles tressées avec soin, et met l'autre moitié dans des vases pour se désaltérer et pour être son repas du soir. Après avoir en toute hâte terminé ces apprêts, il allume alors du feu, nous aperçoit, et nous dit :

« Étrangers, qui donc êtes-vous ? D'où venez-vous à travers les plaines humides ? Est-ce pour votre négoce, ou sans desseinerez-vous comme des pirates qui parcourent les mers en exposant leur vie et portant le ravage chez les étrangers ? »

« Il dit ; nos cœurs sont brisés, nous frémissons de cette voix formidable et de cet affreux colosse. Moi cependant je lui réponds en ces mots :

« Nous sommes des Grecs, qui depuis notre départ d'Ilion, emportés par les vents contraires, avons parcouru la vaste étendue de la mer, et quoique désireux de notre patrie, nous arrivons ici détournés de notre route, et suivant d'autres sentiers ; ainsi l'a voulu Jupiter. Nous nous glorifions d'être les soldats d'Agamemnon, fils d'Atrée, dont aujourd'hui la gloire est immense sous la voûte des cieux, tant est grande la ville qu'il a renversée et nombreux les peuples qu'il a vaincus ; nous, cependant, venons embrasser vos genoux, afin que vous nous donniez le présent d'hospitalité, du moins que vous nous accordiez quelque subsistance, comme il est juste de l'offrir aux étrangers. Puissant héros, respectez les dieux ; nous sommes vos suppliants. Jupiter hospitalier est le vengeur des suppliants et des hôtes ; il accompagne les étrangers qui sont dignes de respects. »

« Telles furent mes paroles ; mais lui, sans pitié, me répond aussitôt :

« Étranger, tu perds la raison, ou tu viens de loin, toi qui m'ordonnes de craindre et de respecter les dieux. Les Cyclopes ne s'inquiètent point de Jupiter ni de tous les immortels ; nous sommes plus puissants que les dieux fortunés. Pour éviter le courroux de Jupiter, je n'épargnerai ni toi ni tes compagnons, si tel n'est point mon désir. Mais dis-moi maintenant où tu laisses ton navire ; apprends-moi s'il est à l'extrémité de l'île, ou près d'ici, pour que je le sache. »

« C'est ainsi qu'il me parlait en m'éprouvant ; mais je n'oubliai point mes nombreuses ruses : je lui répondis à mon tour par ces paroles trompeuses :

« Le puissant Neptune a brisé mon navire, en le jetant contre un rocher, au moment où j'allais toucher le promontoire qui s'élève sur les bords de votre île, et le vent, sur les flots, en a dispersé les débris ; moi seul avec ces compagnons avons évité le trépas. »

« Je parlais ainsi ; le cruel ne répond point à ce discours, mais, s'élançant, il porte ses mains sur mes compagnons, en saisit deux, et les écrase contre la pierre comme de jeunes faons ; leur cer-

velle coule à terre, elle monde le sol. Alors, divisant les membres palpitants, il prépare son repas, et mange, semblable au lion des montagnes, sans laisser aucun vestige ni de la chair, ni des entrailles, ni des os remplis de moelle. A la vue de ces horribles forfaits, nous élevons en pleurant les mains vers Jupiter, et le désespoir s'empare de nos âmes. Quand le Cyclope a rempli son vaste corps, en dévorant la chair humaine, il boit un lait pur, et se couche dans la caverne, étendu parmi ses troupeaux. Moi, cependant, je voulais en mon cœur magnanime, m'approchant de ce monstre, et tirant le glaive que je portais à mon côté, le frapper dans le sein, à l'endroit où les muscles retiennent le foie, et le terrasser de ma main ; mais une autre pensée m'arrêta. Nous périssions là d'une mort affreuse ; car avec nos bras nous ne pouvions enlever l'énorme pierre qu'il avait placée devant la porte. Nous attendimes donc en soupirant le retour de la divine Aurore.

« Le lendemain, aux premiers rayons du jour, le Cyclope allume du feu, trait ses superbes troupeaux, dispose tout avec ordre, et rend ensuite les agneaux à leurs mères. Après avoir en grande hâte terminé ces apprêts, saisissant de nouveau deux de mes compagnons, il en fait son repas. Ce repas achevé, le monstre chasse hors de l'ancre ses grasses brebis, en enlevant sans effort la porte immense ; puis il la replace, comme il aurait placé le couvercle d'un carquois. Le Cyclope alors, au son d'un long sifflement, conduit ses grasses brebis sur la montagne. Moi cependant j'étais resté, méditant d'affreux desseins, afin de me venger, si Minerve m'en accordait la gloire. Voici le parti qui, dans mon âme, me sembla le meilleur. Le Cyclope au fond de l'étable avait placé l'énorme branche d'un verdoyant olivier, qu'il avait coupée pour s'en servir quand elle serait desséchée ; nous la comparions au mât d'un large et pesant navire de vingt rames qui doit un jour sillonner les vastes ondes ; telles nous apparurent et sa grosseur et sa hauteur. J'en coupe environ trois coudées, puis je donne cette branche à mes compagnons, et leur commande de la dégrossir : ceux-ci la reudent très-unie ; j'en aiguise aussitôt la pointe, et pour la durcir je la passe à la flamme étincelante. Alors je la dépose avec soin et la cache sous un grand tas de fumier qui fut avec abondance amoncelé dans la bergerie.

J'ordonne ensuite à mes compagnons de tirer au sort ceux qui d'entre eux oseront avec moi plonger ce pieu dans l'œil du Cyclope quand il goûtera le doux sommeil. Les quatre que désigne le sort, moi-même j'aurais voulu les choisir; je faisais le cinquième avec eux. Vers le soir, il revient conduisant ses brebis à la toison éclatante; il pousse dans l'intérieur ses gras troupeaux; ils entrent tous, et le Cyclope n'en laisse aucun en dehors de la cour, soit que lui-même en eût conçu le dessein, soit qu'un dieu l'eût ainsi voulu. Puis, en la soulevant, il replace la porte immense, et s'étant assis, il traite ses brebis, ses chèvres bêlantes, dispose tout avec ordre, et rend ensuite les agneaux à leurs mères. Après avoir en grande hâte terminé ces apprêts, saisissant de nouveau deux de mes compagnons, il en fait son repas. En ce moment je m'approche de lui, tenant dans mes mains une écuelle de lierre remplie d'un vin délicieux, et je lui dis :

« Cyclope, tenez, buvez de ce vin, après avoir mangé de la chair humaine; afin que vous sachiez quel breuvage j'avais caché dans mon navire, je vous en apporte comme une libation, dans l'espoir que, prenant pitié de moi, vous me renverrez dans ma patrie; vos fureurs n'ont-elles donc point de mesure, insensé? Qui désormais parmi les hommes voudra venir en ces lieux? Vous agissez contre toute justice. »

« C'est ainsi que je parlais; lui prend la coupe, et boit; il goûte un vif plaisir en savourant ce doux breuvage, et m'en demande une seconde fois :

« Pour moi bienveillant, verse encore, et maintenant dis-moi tout de suite quel est ton nom, afin que je te donne un présent d'hospitalité qui te réjouisse. La terre féconde produit aux Cyclopes la vigne et ses belles grappes que fait croître pour eux la pluie de Jupiter; mais ce breuvage est une émanation du nectar et de l'ambroisie. »

« Il dit; aussitôt je lui verse de cette liqueur étincelante; trois fois j'en donne au Cyclope, et trois fois il en boit sans mesure. Cependant aussitôt que le vin s'est emparé de ses esprits, je lui dis ces douces paroles :

« Cyclope, vous me demandez mon nom : je vais vous le dire; mais vous, donnez-moi le présent d'hospitalité, comme vous l'avez promis. Mon nom est Personne; c'est Personne que

m'appellent mon père, ma mère, et tous mes compagnons. »

« Telles furent mes paroles ; mais lui me répond avec la même férocité :

« Personne, je te mangerai le dernier, après tes compagnons ; les autres périront auparavant ; tel sera pour toi le présent d'hospitalité. »

« En parlant ainsi, le Cyclope tombe étendu sur le dos ; son énorme cou reste incliné sur ses épaules ; et le sommeil, qui dompte tout ce qui respire, s'empare de lui ; de sa bouche s'échappent le vin et les lambeaux de chair humaine, il les rejette dans sa pesante ivresse. Alors j'introduis le pieu sous une cendre abondante pour le rendre brûlant ; et par mes discours j'encourage mes compagnons, de peur qu'effrayés ils ne m'abandonnent. Sitôt que la branche d'olivier doit être assez échauffée, et quoique verte, lorsqu'elle brille déjà d'une vive flamme, je la retire du foyer, et mes compagnons restent autour de moi ; sans doute un dieu m'inspira cette audace. Eux cependant, saisissant cette branche d'olivier acérée par la pointe, l'enfoncent dans l'œil du Cyclope ; et moi, m'appuyant au-dessus, je la faisais tourner. Ainsi lorsqu'un homme perce avec une tarière la poutre d'un navire, au-dessous de lui, d'autres ouvriers, tirant une courroie des deux côtés, précipitent le mouvement, et l'instrument tourne sans s'arrêter : de même nous faisons tourner la branche embrasée dans l'œil du Cyclope, et le sang ruisselle autour de ce pieu. Une ardente vapeur dévore les sourcils et les paupières, la prunelle est toute consumée ; ses racines crient, déchirées par la flamme. Ainsi quand un forgeron, trempant le fer, car c'est là que réside sa force, plonge dans l'onde glacée une forte hache, ou bien une doloire, elle frémit à grand bruit ; de même siffle son œil percé par la branche d'olivier. Le Cyclope alors pousse d'affreux hurlements ; tout le rocher en retentit ; nous fuyons en tremblant. Il arrache de son œil ce bois dégouttant de sang ; ensuite de sa main il le rejette loin de lui. Cependant il appelé à grands cris les autres Cyclopes, habitant dans des grottes sur les sommets exposés au vent. Eux entendant ces cris, accourent de toutes parts ; et, se tenant à l'entrée de la grotte, ils lui demandent ce qui l'afflige :

« Pourquoi, Polyphème, pousser ainsi de tristes clameurs du-

rant la nuit et nous arracher au sommeil? Quelqu'un parmi les mortels t'aurait-il enlevé, malgré toi, tes troupeaux? quelqu'un t'aurait-il dompté par ruse ou par violence? »

« Polyphème du fond de son antre répond en ces mots :

« Mes amis, Personne m'a dompté par ruse et non par force. »

« Les Cyclopes lui répondent aussitôt :

« Puisque nul homme ne t'outrage dans ta solitude, il n'est pas possible d'écarter les maux que t'envoie le grand Jupiter; mais adresse tes vœux à ton père, le puissant Neptune. »

« A ces mots tous les Cyclopes s'éloignent; moi cependant je riais au fond de mon cœur en voyant comme ils étaient trompés par ce nom et par ma prudence irréprochable. Alors le Cyclope en soupirant, et souffrant de vives douleurs, tâtonne avec ses mains, et saisit la pierre qui fermait l'entrée; puis, s'asseyant devant la porte, il étend ses mains, afin de prendre quiconque voudrait s'échapper en se confondant avec les troupeaux; c'est ainsi qu'il espérait en son âme que j'étais un insensé. Cependant je songeais à trouver quel serait le meilleur moyen d'arracher mes compagnons à la mort, et de l'éviter moi-même; j'imaginai mille ruses, mille stratagèmes, car notre vie en dépendait; un grand danger nous menaçait. Voici, dans ma pensée, le parti qui me sembla préférable. Là se trouvaient de gras bœliers, à l'épaisse toison, grands, beaux et couverts d'une laine noire; je les lie avec les osiers flexibles sur lesquels dormait le Cyclope, monstre terrible, habile en cruautés, et je réunis ensemble trois de ces bœliers; celui du milieu portait un homme, et de chaque côté se tenaient les deux autres, qui protégeaient la fuite de mes compagnons. Ainsi trois bœliers sont destinés à porter un homme; pour moi, comme il restait le plus beau bœlier de tous ces troupeaux, je le saisis par le dos, et me glissant sous son ventre, je m'attache à sa laine; de mes deux mains je tenais avec force cette épaisse toison, et d'un cœur inébranlable j'y restais suspendu. C'est ainsi qu'en soupirant nous attendimes le retour de la divine Aurore.

« Dès que l'Aurore a brillé dans les cieux, les bœliers sortent pour se rendre aux pâturages, et les brebis, que le Cyclope n'avait pu traire, bêlaient dans l'intérieur de la grotte, car leurs mamelles étaient chargées de lait. Le roi de cet antre, tour-

menté par de vives douleurs, passe la main sur le dos des béliers qui s'élevaient au-dessus des autres ; mais l'insensé ne soupçonnait pas que sous leur ventre touffu mes compagnons étaient attachés. Enfin, le dernier de tous, le plus beau bélier du troupeau, franchit la porte à la fois chargé de son épaisse toison et de moi, qui conçus un dessein plein de prudence. Alors le terrible Polyphème, le caressant de la main, lui parle en ces mots :

« Cher bélier, pourquoi donc ainsi sors-tu le dernier de ma grotte ? Jamais auparavant tu ne restais en arrière des brebis ; le premier tu paissais les tendres fleurs de la prairie, en marchant à grands pas, et le premier tu parvenais aux courants du fleuve, le premier, enfin, tu te hâtais de rentrer dans l'étable quand venait le soir ; aujourd'hui cependant te voilà le dernier de tous. Regretterais-tu l'œil de ton maître ? Un vil mortel, aidé de ses odieux compagnons, m'a privé de la vue, après avoir dompté mes sens par la force du vin, Personne, qui, je l'espère, n'évitera pas longtemps le trépas. Puisque tu partages mes peines, que n'es-tu doué de la parole, pour me dire où cet homme se dérobe à ma fureur : à l'instant, le crâne brisé contre le sol, sa cervelle serait répandue de toutes parts dans cette caverne ; du moins alors mon cœur serait un peu soulagé de tous les maux que m'a causés ce misérable Personne. »

« En achevant ces paroles, il pousse le bélier loin de la porte. Quand nous sommes à quelque distance de la grotte et de la cour, le premier, je me détache de dessous le bélier, et délève ensuite mes compagnons. Aussitôt nous choisissons les plus grasses brebis, et les chassons devant nous jusqu'à ce que nous soyons arrivés vers notre vaisseau. Tranquilles enfin, nous apparaissions à nos amis, nous qui venions d'éviter la mort ; mais ils regrettent les autres en gémissant. Cependant je ne leur permets point de pleurer ; alors, faisant signe de l'œil à chacun d'eux, j'ordonne de conduire promptement ces superbes troupeaux dans le navire, et de fendre l'onde amère. Ils s'embarquent aussitôt, et se placent sur les bancs ; puis, assis en ordre, ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Quand nous sommes éloignés de toute la portée de la voix, j'adresse au Cyclope ces mots outrageants :

« O Cyclope, non, tu ne devais pas, au fond de ta grotte obscure, abuser de tes forces pour manger les compagnons d'un homme sans défense; tes forfaits odieux devaient être châtiés, misérable, puisque tu n'as pas craint de dévorer des hôtes dans ta demeure; voilà pourquoi Jupiter et tous les autres dieux t'ont puni. »

« C'est ainsi que je parlais; le Cyclope alors, au fond de son cœur, sent redoubler sa rage. Il lance un roc énorme qu'il arrache de la montagne; il le jette au delà même du navire à la proue azurée; peu s'en fallut qu'il n'effleurât les bords du gouvernail; la mer est bouleversée par la chute de ce rocher; la vague émue, refluant avec violence, repousse mon vaisseau vers la terre, et, soulevé par les ondes, il est près de toucher le rivage. Alors, de mes deux mains saisissant un fort aviron, je m'éloigne du bord; puis, exhortant mes compagnons, je leur commande, d'un signe de tête, de se courber sur les rames pour éviter le malheur; eux alors en se baissant rament avec effort. Quand nous fîmes en mer deux fois aussi loin, je voulus m'adresser au Cyclope; mais autour de moi mes compagnons tâchent à l'envi de m'en détourner par des paroles persuasives.

« Malheureux! me disent-ils, pourquoi vouloir irriter encore cet homme cruel? C'est lui qui, lançant cette masse dans la mer, a repoussé notre vaisseau vers le rivage, où nous avons pensé mourir. Sans doute, s'il entend de nouveau ta voix et tes menaces, il va tout à la fois fracasser nos têtes et les planches du navire sous le poids d'un énorme rocher; tant il peut le lancer avec force. »

« Ainsi parlent mes compagnons; mais ils ne persuadent point mon cœur magnanime. Alors dans mon ardeur, je m'écrie de nouveau :

« Cyclope, si quelqu'un parmi les mortels t'interroge sur la perte funeste de ton œil, dis qu'il te fut ravi par le fils de Laerte, Ulysse, le destructeur des cités, possédant une maison dans Ithaque. »

« Je parlais ainsi; lui, gémissant, répondit alors en ces mots :

« Grands dieux! le voilà donc accompli cet oracle qui me fut autrefois révélé. Jadis en cette île était un devin, homme fort et puissant, Télémus, fils d'Euryme, qui l'emportait sur tous

dans la divination, et qui vieillit au milieu des Cyclopes en leur prédisant l'avenir ; il m'annonça tout ce qui devait s'accomplir plus tard , et me dit que je perdrais la vue par les mains d'Ulysse. Aussi m'attendais-je toujours à voir arriver dans ma demeure un héros grand , superbe , et revêtu de force ; pourtant aujourd'hui c'est un homme petit , faible et misérable qui m'arrache l'œil , après m'avoir dompté par le vin. Reviens donc , Ulysse , pour que je t'offre les dons de l'hospitalité , pour que je supplie Neptune de t'accorder un heureux retour ; je suis son fils , il se glorifie d'être mon père ; seul , si tel est son désir , il me guérira , sans le secours d'aucun autre , ni des dieux fortunés ni des hommes mortels. »

« Il dit , et moi je lui répondis en ces mots :

« Plût aux dieux que j'eusse pu , te privant de l'âme et de la vie , t'envoyer dans le royaume de Pluton , comme il est sûr que Neptune ne guérira pas ton œil ! »

« Telle fut ma réponse ; lui cependant implorait Neptune , en élevant les mains vers les cieux étoilés.

« Exauce-moi , Neptune à la chevelure azurée , toi qui soutiens la terre ; si vraiment je suis ton fils , et si tu te glorifies d'être mon père , accorde-moi que le fils de Laerte ne retourne pas dans sa demeure , Ulysse , le destructeur des cités , qui possède une maison dans Ithaque. Si pourtant son destin est de revoir ses amis , de retourner en son riche palais , aux terres de la patrie , qu'il n'y parvienne que tard , après de grands maux ; qu'ayant perdu tous ses compagnons , il arrive sur un navire étranger , et qu'il trouve la ruine dans sa maison. »

« C'est ainsi qu'il priait ; Neptune l'exauça. Alors de nouveau le Cyclope , saisissant une roche plus grande que la première , la lance , en la faisant tourner dans les airs , pour lui donner toute sa force. Cette masse tombe derrière le navire à la proue azurée ; peu s'en faut qu'elle ne frappe la pointe du gouvernail. La mer est soulevée par cette chute ; les vagues poussent le navire en avant , il est près de toucher au rivage. Lorsque nous eûmes atteint l'île où mes autres vaisseaux étaient restés , nous trouvâmes nos compagnons assis tout auprès , et qui , gémissant , nous attendaient sans cesse ; arrivés en ces lieux , nous tirons le navire sur le sable , et descendons sur le rivage de la mer.

Alors on se hâte d'amener du vaisseau les troupeaux du Cyclope, que nous nous partageons : nul ne s'éloigne de moi sans avoir une part égale aux autres. Mes valeureux compagnons, quand les troupeaux sont partagés, me donnent à part un bélier réservé pour moi seul. Je l'immole aussitôt sur la rive au fils de Saturne, Jupiter aux sombres nuages, qui règne sur tous les dieux, et je brûlai les cuisses. Il n'accueillit point mon offrande, mais il délibéra comment seraient anéantis mes forts navires et mes compagnons chéris. Pendant tout le jour, jusqu'au coucher du soleil, nous savourons les mets abondants et le vin délectable. Quand le soleil est couché, quand viennent les ténèbres, nous nous endormons sur le rivage de la mer. Le lendemain, dès que brille l'Aurore, la fille du matin, excitant mes compagnons je leur ordonne de s'embarquer et de délier les cordages. Ils se hâtent de monter sur le navire, se placent sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante.

Ainsi nous voguons loin de ces bords, heureux d'échapper au trépas, mais le cœur attristé d'avoir perdu nos compagnons chéris.

CHANT X.

AVENTURES CHEZ ÉOLE, CHEZ LES LESTRIGONS ET CHEZ CIRCÉ.

« Nous arrivâmes ensuite à l'île d'Éolie ; c'est là qu'habite, dans une île flottante, le fils d'Hippotas, Éole, cher aux dieux immortels. De toutes parts cette île est environnée d'une forte muraille d'airain ; une roche unie règne tout autour. Près de lui sont douze enfants, qui reçurent le jour dans ses palais : six filles et le même nombre de fils, à la fleur de l'âge. Éole voulut que ses filles devinssent les épouses de ses fils ; eux, sans cesse autour de leur père chéri, de leur auguste mère, se livrent aux festins ; devant eux sont déposés des mets en abondance. Pendant le jour ces demeures exhalent les plus doux parfums, et dans la cour retentissent des sons harmonieux ; pendant la nuit,

près de leurs chastes épouses, les fils d'Éole dorment sur des lits superbes et sur des tapis. Bientôt nous entrons dans leur ville, et parvenons jusqu'à ces riches palais; Éole durant tout un mois nous accueille avec bienveillance, m'interrogeant avec détail sur la ville d'Ilion, les navires argiens et le retour des Grecs; moi, je lui raconte soigneusement toutes mes aventures. Mais quand je lui parle de mon voyage, quand je le supplie de me renvoyer dans ma patrie, celui-ci ne s'y refuse point, et prépare le départ. Il me donne une outre faite avec la peau d'un bœuf de neuf ans, dans laquelle il avait renfermé le souffle des vents, retentissans; car le fils de Saturne l'a rendu maître des vents pour les apaiser ou les exciter comme il veut. Ce héros attache cette outre dans notre navire avec une brillante chaîne d'argent, afin qu'aucun des vents ne puisse souffler même un peu. Seulement il abandonne en ma faveur l'haleine du Zéphyr pour nous guider ainsi que nos vaisseaux; mais cette pensée ne devait point s'accomplir: l'imprudence de mes compagnons causa notre perte.

« Pendant neuf jours nous naviguons sans relâche, et le dixième enfin la terre paternelle nous apparut; déjà nous découvrons les feux allumés sur le rivage, tant nous sommes rapprochés. En ce moment le doux sommeil s'empare de mon corps fatigué; car j'avais constamment dirigé le gouvernail du navire, ne le confiant à nul autre, pour arriver plus promptement aux terres de la patrie. Cependant mes compagnons se mirent à discourir entre eux, et s'imaginèrent que je rapportais dans mon palais une grande quantité d'or et d'argent, présents d'Éole, fils du magnanime Hippotas; alors chacun s'adressant à son voisin lui parlait ainsi :

« Grands dieux! combien jusqu'à ce jour Ulysse fut chéri, fut honoré par tous les hommes dont il visita les contrées! il a rapporté d'Ilion les plus grandes richesses, lors du partage des dépouilles; et nous qui toujours avons accompli les mêmes travaux, nous rentrons les mains vides dans nos demeures. Maintenant voilà qu'Éole, rempli de bienveillance, lui donne ces présents; mais hâtons-nous, sachons ce que c'est: voyons combien d'or et combien d'argent renferme cette outre. »

« C'est ainsi qu'ils parlaient; ce funeste conseil triomphe de

mes compagnons ; ils délient l'outre, et tous les vents s'en échappent. Soudain la tempête furieuse rejette au milieu de la mer mes compagnons désolés, loin des terres de la patrie ; cependant lorsque je suis réveillé, j'hésite en mon cœur magnanime, incertain si me précipitant de mon vaisseau je mourrai dans les ondes, ou si je dois souffrir en silence, et rester encore parmi les vivants. Je supportai mon malheur, j'attendis ; alors m'enveloppant je me couchai dans le navire. Cependant la flotte fut repoussée par la violence du vent à l'île d'Éole ; mes compagnons gémissaient avec amertume.

« Nous descendons à terre, et nous puisons une onde pure ; bientôt mes compagnons prennent le repas près des vaisseaux. Quand nous avons apaisé la faim et la soif, je me rends, suivi d'un héraut et d'un compagnon, aux riches palais d'Éole ; nous le trouvons assis au festin avec son épouse et ses enfants. Arrivés à cette demeure, nous nous asseyons sur le seuil de la porte. Les convives, frappés d'étonnement, nous adressent aussitôt ces questions :

« D'où venez-vous donc, Ulysse ? Quelle divinité funeste vous poursuit ? Nous avons avec soin préparé votre départ, afin que vous puissiez retrouver votre patrie, votre maison, et tout ce qui vous est cher. »

« C'est ainsi qu'ils parlèrent ; moi cependant, le cœur consumé de regrets, je réponds en ces mots :

« Hélas ! mes compagnons imprudents et le perfide sommeil m'ont perdu. Mais vous, amis, secourez-moi ; vous en avez le pouvoir. »

« Ainsi je tâchais de les fléchir par de douces paroles ; tous restent muets : leur père seul fait entendre ce discours :

« Fuis promptement de cette île, ô le plus misérable des mortels. Il n'est pas juste de secourir et de favoriser le départ d'un homme en horreur aux dieux fortunés. Fuis, puisque c'est pour être l'ennemi des immortels que tu reviens en ces lieux. »

« A ces mots, il me renvoie gémissant avec amertume hors de ses demeures. Nous voguons d'abord loin de cette île, l'âme accablée de douleur. La force des matelots est brisée sous le poids des rames, et par notre faute tout retour disparaît à nos yeux.

« Pendant six jours entiers nous continuons notre route ; le

septième jour nous arrivons à la haute ville de Lamus, Lestrygonie aux larges portes, où le berger, revenant du pâturage, appelle un autre berger, qui s'empresse de sortir à la voix de son compagnon. En ces lieux un homme vigilant gagnerait un double salaire s'il menait pâtre tour à tour les bœufs et les brebis ; car les pâturages du jour et ceux de la nuit sont près de la ville. Nous arrivons à l'embouchure d'un port superbe, qu'entoure des deux côtés une roche escarpée, et ces rivages élevés en face l'un de l'autre s'avancent pour en fermer l'entrée ; mais le passage est étroit : c'est en ces lieux que mes compagnons conduisent les larges navires. Ils les attachent dans ce port, tous rapprochés entre eux ; car jamais les flots, ni grands ni petits, ne sont soulevés dans cette enceinte, là règne toujours une paisible sérénité. Moi, cependant, je demeure seul en dehors, à l'extrémité du port, et j'attache mon navire au rocher avec des câbles ; je monte ensuite sur une hauteur, pour connaître le pays. Je n'aperçois aucune trace de labourage ni des travaux des hommes, mais seulement je découvre des tourbillons de fumée qui s'élèvent du sein de la terre. Alors, ayant résolu d'envoyer mes compagnons pour s'informer quels étaient les hommes qui se nourrissaient de blé dans cette contrée, j'en choisis deux des plus vaillants, et le troisième était un héraut qui les accompagnait. Ils suivirent une route facile, destinée aux chars qui conduisaient à la ville le bois des montagnes élevées. Près de la ville ils rencontrent la fille du Lestrygon Antiphate, vierge robuste, qui s'en allait puiser de l'eau. Celle-ci se rendait donc à la limpide fontaine Artacie ; car c'était là qu'on venait puiser l'eau pour la ville ; et mes compagnons, s'adressant à cette jeune fille, lui demandèrent quel était le roi de ces contrées, sur quels peuples il régnait ; elle aussitôt leur montre les superbes demeures de son père. Ils se rendent au palais, et trouvant la reine, qui leur apparaît comme une haute montagne, ils en sont saisis d'horreur. A l'instant elle appelle et fait venir de la place publique le terrible Antiphate, son époux, qui réservait à mes compagnons une mort cruelle. D'abord il en saisit un, et le réserve pour son repas ; les deux autres s'enfuient en toute hâte vers la flotte. Cependant Antiphate pousse un cri dans la ville ; aussitôt les vigoureux Lestrygons s'élancent de toutes parts, en

grand nombre, non semblables à des hommes, mais à des géants. Ceux-ci du haut des rochers jettent d'énormes pierres ; alors du sein de la flotte s'élève un affreux tumulte et d'hommes expirants et de navires brisés ; ils percent mes compagnons comme des faibles poissons, et les emportent pour leurs barbares festins. Tandis qu'ils remplissent de carnage l'intérieur du port, je tire mon glaive, et coupe les câbles de mon navire à la proue azurée. Soudain excitant les matelots, je leur ordonne de saisir les rames pour éviter le malheur. Tous alors rament et se courbent avec effort, en redoutant le trépas. Mon seul navire trouve son salut au milieu des mers, loin de ces roches élevées ; mais tous les autres navires périrent dans le port.

« Nous recommençons à voguer, le cœur consumé de chagrin, quoique ayant évité le trépas, d'avoir perdu nos compagnons chéris. Bientôt nous arrivons à l'île d'Éa ; c'est là qu'habite la blonde Ciré, déesse illustre, à la voix mélodieuse, et sœur du prudent Éotès : tous deux naquirent du Soleil, qui donne la lumière aux hommes, et de Persée, la fille de l'Océan. Portés sur notre vaisseau, nous arrivons en silence vers ce rivage, dans un port commode aux navires : sans doute un dieu nous conduisait. Nous descendons à terre, et restons en ces lieux pendant deux jours et deux nuits, le corps accablé de fatigues et l'âme navrée de douleur. Lorsque la brillante Aurore eut ramené le troisième jour, je m'arme d'un javelot et d'un glaive aigu ; je m'éloigne de mon navire, et monte sur une hauteur, pour savoir si je découvrirais les ouvrages des hommes, ou si j'entendrais leur voix. Je m'arrête quand je suis au sommet de la montagne, et j'aperçois la fumée qui dans le palais de Ciré s'élevait de la terre, à travers les arbres touffus de la forêt. Je délibère au fond de mon âme d'aller à la découverte, afin de voir d'où part cette épaisse fumée ; mais le parti qui me semble préférable, c'est de retourner au rivage pour donner le repas à mes compagnons, et les envoyer ensuite à la découverte. J'étais près d'arriver à mon navire, quand un dieu prend pitié de moi dans cette solitude, et me fait rencontrer sur la route un cerf d'une immense grosseur ; il sortait des pâturages de la forêt, et se dirigeait vers le fleuve pour se désaltérer ; il était accablé par la chaleur du soleil ; à peine il s'élance, que je le frappe dans

le dos ; et le javelot d'airain le traverse tout entier ; il tombe sur la poussière en gémissant, et sa vie l'abandonne. Aussitôt, courant à lui, je retire de la blessure l'arme d'airain, que je laisse étendue sur la terre. Cependant je coupe des osiers flexibles, et, les ayant tressés, j'en fais une corde longue de trois coudées, pour attacher les pieds de ce cerf énorme. Alors, passant ma tête entre ses jambes, je le porte jusqu'au rivage, en m'appuyant sur mon javelot, parce que je n'aurais pu le porter sur une épaule ni d'une seule main ; cet animal était d'une grandeur immense. Je le jetai devant le navire ; puis réveillant mes compagnons, je leur adresse ces douces paroles :

« Non, mes amis, malgré nos chagrins, nous ne descendrons point dans les demeures de Pluton avant qu'arrive le jour du destin. Venez donc ; et puisqu'il nous reste encore dans le navire des aliments et du breuvage, songeons à prendre quelque nourriture, ne nous laissons point accabler par la faim. »

« Aussitôt tous se hâtent d'obéir à mes ordres ; ils se découvrent le visage, et regardent avec étonnement le cerf sur la plage de la mer inféconde, car cet animal était d'une grandeur immense. Après avoir pris plaisir à le contempler, ils lavent leurs mains, et préparent le repas. Durant tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil, nous savourons les chairs délicates et le vin délectable. Quand cet astre a terminé son cours, et qu'arrivent les ténèbres du soir, nous nous endormons sur le rivage de la mer. Dès que l'Aurore aux doigts de rose brille dans les cieux, je réunis tous mes compagnons, et leur tiens ce discours :

« Écoutez mes paroles, quoique vous soyez accablés de tristesse, amis ; nous ne savons point où se trouve le couchant ni l'aurore, ni l'endroit où le soleil, flambeau des humains, passe sous la terre, ni les lieux où cet astre se lève ; toutefois, voyons promptement s'il est encore quelque parti salutaire. Moi, je crois qu'il n'en existe pas ; j'ai découvert, en montant sur cette montagne escarpée, une île qu'environnent de toutes parts les flots de la mer. Cette île est basse, et vers le milieu j'ai vu des tourbillons de fumée s'élever à travers les arbres touffus de la forêt. »

« A ces mots, leur âme est frappée de crainte ; car ils rappellent à leur souvenir et les funestes exploits du Lestrygon Antiphate et les cruautés du terrible Cyclope l'anthropophage

Ils pleurent avec amertume, laissent couler un torrent de larmes ; mais les larmes ne sont point une ressource aux infortunés.

« Cependant je les divise en deux troupes, et je donne un chef à chacune d'elles ; je commande les uns, le divin Euryloque les autres ; puis aussitôt j'agite les sorts dans un casque d'airain. Le premier qui paraît est celui du magnanime Euryloque : il s'éloigne, et vingt-deux de mes compagnons le suivent en pleurant ; ils nous laissent sur le rivage, livrés à de tristes gémissements. Ils découvrent bientôt, au sein d'un vallon, les solides demeures de Circé, bâties en pierres polies sur un tertre élevé. Tout autour de cette habitation étaient des loups sauvages, et des lions que la déesse avait charmés, après leur avoir donné des breuvages funestes. Ces animaux ne se précipitèrent point sur nos compagnons, mais ils se dressèrent, en agitant leurs queues d'un air caressant. Ainsi des chiens fidèles flattent leur maître quand il sort de table, car celui-ci toujours apporte quelques restes pour apaiser leur faim ; de même les lions et les loups aux ongles vigoureux flattent mes compagnons. Cependant ceux-ci sont effrayés à la vue de ces monstres terribles ; ils s'arrêtent sous les portiques de la déesse à la belle chevelure ; eux cependant écoutaient Circé, qui dans l'intérieur chantait d'une voix mélodieuse en tissant une toile immense et divine : tels sont les ouvrages superbes, délicats et gracieux des déesses. Alors Polité leur adresse ces paroles, Polité, chef des héros, celui de tous mes compagnons que j'honorais le plus et qui m'était le plus cher :

« O mes amis, celle qui dans l'intérieur tisse une longue toile, déesse ou mortelle, chante délicieusement : tout le palais en retentit ; mais bâtons-nous d'élever la voix. »

« Il dit ; mes compagnons l'appellent à haute voix. Elle accourt aussitôt, franchit les portes brillantes, et les invite ; eux tous ensemble la suivent imprudemment, mais Euryloque resta, soupçonnant quelque embûche. Circé les introduit, et les fait asseoir sur des trônes et sur des sièges ; elle leur prépare du fromage, de la farine d'orge et du miel nouveau dans le vin de Pramne ; puis elle mêle des charmes funestes, pour qu'ils perdent entièrement le souvenir de la patrie. Après qu'elle leur a donné ce breuvage, et qu'ils ont bu, soudain, les frappant de sa baguette, elle les enferme dans l'étable des pourceaux. Ils en ont la tête,

la voix, les poils, tout le corps, et pourtant leur esprit conserve sa force comme auparavant. Ainsi gémissants, ils sont renfermés dans une étable; Circé leur jette des glands, des faines et le fruit du cornouiller pour toute nourriture, seuls mets que mangent les porcs qui couchent sur la terre.

« Aussitôt Euryloque accourt vers le navire nous annoncer le funeste destin de nos compagnons. Malgré son désir, il ne peut proférer une parole, tant son âme est troublée par une grande douleur. Ses yeux sont noyés de larmes, et son âme plongée dans la tristesse. Mais enfin, après que tous nous l'eûmes pressé de questions, il nous raconte ainsi le malheur de nos autres compagnons :

« Nous traversons la forêt, dit-il, comme tu l'avais ordonné, noble Ulysse; bientôt nous découvrons au sein d'un vallon de belles demeures bâties en pierres polies sur un tertre élevé. C'est là qu'en tissant une longue toile chantait, d'une voix mélodieuse, soit une déesse, soit une femme. Mes compagnons l'appellent à haute voix; elle accourt aussitôt, franchit les portes brillantes, et les invite. Eux tous ensemble la suivent imprudemment; moi, cependant, je restai, soupçonnant quelque embûche. Alors tous sont devenus invisibles, aucun d'eux n'a reparu; pourtant je suis resté longtemps à les attendre. »

« A ces mots, je suspends à mes épaules un long glaive d'airain enrichi de clous d'argent, et je saisis mon arc; puis je presse Euryloque de me conduire par le même chemin. Alors il se jette à mes genoux, qu'il embrasse, et laisse, à travers des sanglots, échapper ces paroles :

« Ne m'entraîne point malgré moi dans ce palais, noble enfant de Jupiter, mais laisse-moi sur ce rivage, car je sais que tu n'en reviendras jamais, ni même aucun autre des compagnons que tu veux y conduire; fuyons donc promptement avec eux, puisqu'il nous est encore permis d'échapper au jour funeste. »

« Euryloque, lui dis-je aussitôt, tu peux rester en ces lieux, boire et manger dans l'intérieur du navire; quant à moi, je pars, une dure nécessité m'y contraint. »

« En achevant ces mots, je m'éloigne du navire et de la mer. J'étais près, en traversant ces vallons sacrés, d'arriver au vaste

palais de l'enchanteresse Circé, lorsque Mercure au sceptre d'or, comme j'approchais de la maison, se présente à moi sous les traits d'un jeune homme à la fleur de l'âge, brillant de grâce et de fraîcheur ; alors ce dieu me prend la main, et me tient ce discours :

« Ah, malheureux ! pourquoi t'engager seul dans ces routes dangereuses, sans connaître ce séjour ? Tous tes compagnons, retenus auprès de Circé, sont, comme de vils troupeaux, renfermés au fond d'une étable obscure. Viens-tu pour les délivrer ? Mais je ne pense pas que tu puisses retourner, et tu resteras où sont les autres. Toutefois, écoute, je t'affranchirai de ces maux, je te sauverai ; tiens, et muni de cette plante salutaire, va dans le palais de Circé : ce charme écartera de toi le jour funeste. Je t'apprendrai tous les pernicioeux desseins de Circé. Cette déesse veut te préparer un breuvage, et jeter dans ce mélange des charmes funestes ; mais elle ne pourra te charmer, car la plante salutaire que je te donnerai ne le lui permettra pas. Je vais t'instruire de tout. Lorsque Circé t'aura touché de sa baguette, toi, saisissant soudain le glaive que tu portes à ton côté, fonds sur elle, comme impatient de la frapper ; alors, toute tremblante, elle voudra s'unir à toi. Tu ne refuseras point de partager la couche d'une déesse, afin qu'elle délivre tes amis et qu'elle te soit favorable ; mais fais-lui jurer par le grand serment des dieux qu'elle n'ourdira contre toi-même aucun autre mauvais dessein, de peur que t'ayant désarmé, cette enchanteresse ne te rende faible et sans courage. »

« Comme il finissait de parler, Mercure me donne cette plante, qu'il arrache du sein de la terre, et m'en fait connaître la nature. Elle était noire par sa racine, mais sa fleur était blanche comme le lait ; les dieux la nomment moly. Sans doute il est difficile aux hommes de l'arracher, mais tout est possible aux immortels.

« Mercure alors abandonne cette île ombragée de forêts, et remonte dans le vaste Olympe ; moi, je me rends aux demeures de Circé ; mon cœur durant ce trajet roule mille pensées. Je m'arrête sous les portiques de la déesse à la belle chevelure ; là, debout, je l'appelle, et la déesse entend ma voix. Elle accourt aussitôt, franchit les portes brillantes, et m'invite ; je la suis, le cœur accablé de tristesse. Elle m'introduit, et me fait asseoir sur

un trône magnifique , orné de clous d'argent, puis elle place une escabelle sous mes pieds. Alors elle prépare le breuvage dans une coupe d'or, afin que je boive ; elle y mêle ses charmes funestes, en méditant au fond de son âme d'affreux desseins. Circé me donna la coupe ; je bus, mais elle ne me charma point. Alors, me frappant de sa baguette, elle me dit ces mots :

« Va dans l'étable des pourceaux languir avec tes autres compagnons. »

« Aussitôt , tirant le glaive aigu que je porte à mon côté, je fonds sur la déesse, comme impatient de la frapper. Soudain Circé, poussant un cri, s'élance, prend mes genoux, et gémissante elle m'adresse aussitôt ces paroles :

« Qui donc êtes-vous ? Quels peuples venez-vous de quitter ? Quels sont et votre patrie et vos parents ? L'étonnement me saisit de ce que vous avez bu ces philtres sans en être charmé. Nul autre homme jusqu'à ce jour n'a supporté ces charmes , soit qu'il les ait bus ou même approchés de ses lèvres. Vous portez en votre sein un cœur indomptable. Seriez-vous cet ingénieux Ulysse que Mercure m'a de tout temps prédit devoir, sur son léger navire, aborder en cette île à son retour d'Ilion ? Mais venez, remettez le glaive dans le fourreau, partageons la même couche, et tous les deux réunis par le sommeil et l'amour, confions-nous l'un à l'autre. »

« Quand elle eut cessé de parler, je lui réponds en ces mots :

« O Circé, comment pouvez-vous m'ordonner de calmer ma colère ? Vous avez changé mes compagnons en pourceaux, et maintenant que vous me retenez, perfide, m'engageriez-vous à me rendre dans votre demeure, à partager votre couche, afin de me rendre faible et sans courage, après m'avoir désarmé ? Non, je ne veux point partager votre couche, si vous ne jurez, ô déesse, par un serment irrévocable, que vous ne méditez point contre moi quelque mauvais dessein. »

« A ces mots, elle jure comme je l'avais demandé. Quand elle a juré, que le serment est accompli, je consens à partager la couche magnifique de Circé.

« Cependant quatre nymphes étaient dans ce palais, et la servaient avec zèle. Elles étaient filles des fontaines, des forêts, et des fleuves sacrés qui se précipitent dans la mer. L'une d'elles

étend sur des sièges de riches tapis de pourpre, et les recouvre encore d'un tissu de lin ; une autre devant les sièges dresse des tables d'argent, sur lesquelles elle place des corbeilles d'or ; la troisième remplit une urne d'argent d'un vin aussi doux que le miel, et distribue les coupes d'or ; la quatrième apporte l'eau, puis elle allume un grand feu sous le large trépied ; l'eau s'échauffait. Lorsque cette onde a frémi dans l'airain sonore, la nymphe me place dans la baignoire, puise l'eau chaude dans le trépied, qu'elle mélange agréablement avec la froide, et la répand sur ma tête et sur mes épaules pour délasser mon corps de la fatigue qui l'accablait. Après m'avoir lavé, m'avoir parfumé d'essences, elle me revêt d'une tunique et d'un manteau, me présente un siège, enrichi de clous d'argent, et pose une escabelle sous mes pieds. Cependant une servante apporte une aiguière d'or, verse l'eau dans un bassin d'argent pour laver mes mains ; puis devant moi plaçant une table polie, l'intendante du palais y dépose le pain et les mets nombreux qu'elle tient sous sa garde. La déesse alors m'invite à manger ; mais je n'y trouvais aucun plaisir : je restais assis, occupé d'autres soins, et mon esprit prévoyait des malheurs.

« Circé, me voyant immobile, et refusant de porter les mains vers les mets qu'on m'avait servis, parce que j'étais saisi d'une douleur profonde, s'approche aussitôt, et me dit ces paroles :

« Ulysse, pourquoi donc ainsi rester en silence, et, vous rongant le cœur, refuser ces aliments et ce breuvage ? Soupçonnez-vous quelque embûche nouvelle ? Cependant, il ne vous faut plus craindre, puisque je vous ai juré le serment terrible. »

« O Circé, lui répondis-je alors, quel homme, s'il a quelque sentiment équitable, supporterait de goûter les aliments et le breuvage avant que ses compagnons soient délivrés et qu'il les voie de ses yeux ? Si donc, bienveillante, vous m'ordonnez de boire et de manger, délivrez-les, et que je voie de mes yeux mes compagnons bien aimés. »

« A ces mots, Circé sort du palais, en tenant sa baguette à la main ; elle ouvre les portes de l'étable, et fait sortir mes compagnons, qui paraissent semblables à des porcs âgés de neuf ans. Ils s'arrêtent devant moi ; la déesse alors s'approche d'eux, et les oint tour à tour d'un autre philtre. Alors de leurs membres tom-

bent ces poils produits par le funeste charme que leur donna cette divinité puissante ; ils redeviennent des hommes plus jeunes qu'auparavant , et me paraissent plus beaux et plus grands que je ne les vis jamais. Bientôt ils me reconnurent , et chacun d'eux se jeta dans mes bras. Tous laissent échapper un cri de joie, et le palais en retentit à grand bruit ; la déesse elle-même est touchée de compassion. Mais, s'approchant de moi, cette divinité me parle en ces mots :

« Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, retournez maintenant vers le rivage de la mer ; retirez d'abord votre vaisseau sur le sable, cachez dans les grottes vos richesses et tous vos agrès ; puis revenez, et conduisez en ces lieux vos compagnons chéris. »

« Elle dit, et mon cœur généreux se laisse persuader de se rendre vers le rivage de la mer. Près de mon navire je trouvai mes amis, qui soupiraient en versant des larmes abondantes. Lorsque des génisses, parquées au milieu d'un champ, voient revenir dans l'enceinte les troupeaux de vaches rassasiées d'herbages, toutes ensemble se précipitent à leur rencontre, aucune barrière ne peut les retenir, et nombreuses elles se pressent en bêlant autour de leurs mères. Ainsi mes compagnons lorsqu'ils m'aperçurent fondirent en larmes ; dans leur âme il leur semble être arrivés déjà dans leur patrie, l'âpre Ithaque, où jadis ils reçurent le jour et passèrent leur enfance. Alors, à travers les sanglots, ils laissent échapper ces paroles :

« Oui, ton retour, noble Ulysse, nous cause autant de joie que si nous abordions dans Ithaque aux terres paternelles. Mais dis-nous le sort funeste qu'ont éprouvé nos autres compagnons. »

« C'est ainsi qu'ils parlaient, et moi je leur répondis par ces douces paroles :

« Tirons d'abord le navire sur le sable du rivage, cachons dans les grottes nos richesses et tous nos agrès ; puis hâtez-vous et suivez-moi tous, afin d'aller revoir nos compagnons, qui mangent et boivent dans les demeures sacrées de Circé, car ils jouissent d'une heureuse abondance. »

« C'est ainsi que je parlais ; eux à l'instant obéirent à mes ordres ; le seul Euryloque veut les retenir, et leur tient ce discours :

« Ah ! malheureux, où courons-nous ? A quels nouveaux malheurs aspirez-vous en pénétrant dans les demeures de Circé ?

Cette déesse vous changera tous en porcs, en loups, en lions, et nous serons contraints de garder son vaste palais. Ainsi le Cyclope vous accabla de maux lorsque nos compagnons pénétrèrent dans son antre pour accompagner l'audacieux Ulysse; c'est par son imprudence qu'ils ont péri. »

« C'est ainsi qu'il parlait, et moi je balançais au fond de l'âme si, saisissant mon glaive, je ne ferais pas rouler sa tête sur la plage, bien qu'il fût mon proche parent; mais tous mes compagnons m'arrêtèrent à l'envi par ces douces paroles :

« Illustre enfant de Jupiter, laissons Euryloque, si tu le permets; qu'il reste en ces lieux, et qu'il garde le navire; toi cependant conduis-nous dans les demeures sacrées de Circé. »

« Tous, en achevant ces mots, s'éloignent du navire et de la mer. Euryloque lui-même ne resta point, mais il nous suivit; car il fut effrayé de mes menaces terribles.

« Pendant ce temps, Circé dans son palais lavait mes compagnons, et les parfumait d'essences; puis elle les revêt de superbes manteaux et de tuniques. Nous les trouvâmes qui prenaient le repas dans le palais. Après s'être reconnus les uns les autres, ils se racontèrent toutes leurs aventures en versant des larmes, et le palais était rempli de gémissements. Alors la déesse se place à mes côtés, et fait entendre ces mots :

« Fils de Laerte, ingénieux Ulysse, mettez un terme à votre deuil inconsolable; je sais tous les maux que vous avez supportés sur la mer poissonneuse, et tout ce que sur la terre vous ont fait souffrir de cruels ennemis. Mais venez, mangez ces aliments, buvez ce vin jusqu'à ce que dans votre âme vous ayez recouvré le courage qui vous animait lorsque, pour la première fois, vous abandonnâtes l'âpre Ithaque, votre patrie. Maintenant vous êtes abattu, vous êtes sans force en songeant à vos pénibles voyages; et votre âme ne se livre pas à la joie, parce que vous avez beaucoup souffert. »

« Ainsi parlait la déesse, et notre cœur généreux se laissa persuader. Nous restons en ces lieux durant une année entière, savourant avec délices l'abondance des mets et le vin délicieux. Mais quand l'année est achevée, que les saisons sont révolues, et que les mois en se succédant ont terminé ces longues journées, mes compagnons, me tirant à l'écart :

« Ulysse, me disent-ils, ressouvrens-toi de la patrie, puisque les destins ont résolu de te sauver et de te ramener dans ton superbe palais, aux champs paternels. »

« Ils parlèrent ainsi ; mon cœur généreux se laissa persuader. Pendant tout ce jour encore, jusqu'au coucher du soleil, nous savourons avec délices l'abondance des mets et le vin délicieux ; quand le soleil est couché, que les ténèbres descendent sur la terre, mes compagnons s'endorment au sein du palais ombragé.

« Moi cependant, je monte dans les riches appartements de Circé ; je la supplie à genoux, et la déesse consent à m'écouter. Alors je lui fais entendre ces paroles rapides :

« O Circé, daignez accomplir la promesse que vous m'avez faite de me renvoyer dans mes foyers ; c'est là mon seul désir, et celui de mes compagnons, qui sans cesse affligent mon cœur en se lamentant autour de moi lorsque vous êtes absente. »

« Noble fils de Laerte, sage Ulysse, me répond la déesse, vous n'êtes point forcé de rester malgré vous dans mon palais ; mais il vous faut tenter une route nouvelle, il vous faut descendre dans les demeures de Pluton et de la terrible Proserpine, pour consulter l'âme du Thébain Tirésias, ce devin aveugle dont l'intelligence est dans toute sa force ; à lui seul, quoiqu'il soit mort, Proserpine donne un esprit pour tout connaître ; les autres ne sont que des ombres errantes. »

« A cette affreuse nouvelle, mon âme est brisée de douleur ; étendu sur ma couche, je pleurais, je ne voulais plus vivre ni revoir la lumière du soleil. Mais enfin, après m'être agité longtemps et m'être rassasié de larmes, je répondis à la déesse en ces mots :

« O Circé, qui m'enseignera cette route ? Nul jusqu'à ce jour n'arriva sur un navire dans les demeures de Pluton. »

« Noble fils de Laerte, reprend la nymphe divine, ne vous mettez pas en peine de trouver un guide pour votre vaisseau ; dressez le mât, déployez les blanches voiles, et restez assis ; le souffle de Borée le dirigera pour vous. Lorsque sur votre vaisseau vous aurez traversé l'Océan, vous trouverez un port étroit, et le bois de Proserpine, où croissent les hauts peupliers et les saules stériles ; vous tirerez votre navire sur ce rivage, que baigne

le profond Océan, et vous pénétrerez dans les vastes royaumes de Pluton. En ces lieux, dans l'Achéron coule le Pyriplégéon et le Cocyte, qui s'échappe des eaux du Styx ; un rocher s'élève à l'endroit qui réunit ces fleuves retentissants. Alors, noble héros, quand vous aurez atteint ces bords, comme je vous l'indique, vous creuserez un fossé d'une coudée dans tous les sens ; autour de ce fossé vous ferez des libations à tous les morts, la première avec le lait et le miel, la seconde avec le vin réjouissant, la troisième, enfin, avec de l'eau, puis vous répandrez au-dessus la blanche fleur de farine. Vous implorerez les ombres légères des morts, en leur promettant, quand vous serez dans Ithaque, de leur immoler une génisse stérile, la plus belle que vous posséderez en votre maison, et de remplir un bûcher d'offrandes précieuses ; vous sacrifierez en outre au seul Tirésias un bélier entièrement noir, qui l'emportera sur tous ceux de vos troupeaux. Après avoir adressé vos prières à la troupe nombreuse des morts, immolez en ces lieux mêmes un agneau mâle avec une brebis noire, en les tournant du côté de l'Érèbe, mais vous-même détournez vos regards, et considérez les courants du fleuve ; c'est là que les âmes des morts arriveront en foule. Alors commandez à vos compagnons d'ouvrir et de brûler les victimes immolées par le fer cruel, en implorant tous les dieux, le redoutable Pluton, et la terrible Proserpine ; cependant, vous alors, tirant le glaive aigu que vous portez à votre côté, restez debout et ne permettez pas que les ombres légères des morts s'approchent du sang avant que Tirésias vous ait instruit. Dès que ce devin sera venu, chef des peuples, il vous dira votre route, la longueur du voyage, et comment vous accomplirez votre retour, à travers la mer poissonneuse. »

« A peine la déesse a-t-elle achevé de parler, que paraît l'Aurore sur son trône d'or. Circé me donne de riches vêtements, une tunique, un manteau ; cette nymphe prend à son tour une robe blanche, parure élégante, du tissu le plus délicat, entoure ses reins d'une belle ceinture d'or, et place un voile sur sa tête. Cependant je parcourais en grande hâte tout le palais, excitant mes compagnons, et, m'adressant à chacun d'eux, je les engage par ces douces paroles :

« Il n'est plus temps, en se livrant au repos, de savourer le

doux sommeil ; partons, c'est l'auguste Circé qui me le conseille elle-même. »

« Aussitôt ils s'empresment d'obéir à mes ordres. Cependant je ne ramenai point tous mes compagnons. Elphénor, le plus jeune d'entre eux, guerrier qui n'était point vaillant à la guerre, et doué de peu de prudence, s'était éloigné de ses amis dans les demeures sacrées de la déesse, et désirant respirer la fraîcheur, il s'endormit, la tête appesantie par le vin ; dès qu'il entend le bruit et le tumulte de ses compagnons, il se réveille en sursaut, et dans le trouble de son esprit, au lieu de retourner pour prendre le chemin de l'escalier, il se précipite du toit ; par cette chute les vertèbres du cou sont rompues, et son âme s'envole dans les demeures de Pluton. Quand les autres sont réunis, je leur tiens ce discours :

« Vous pensez peut-être maintenant rentrer au sein de vos foyers dans les champs paternels ; mais Circé nous indique une autre route, car nous devons nous rendre dans les royaumes de Pluton et de la terrible Proserpine pour consulter l'âme du Thébain Tirésias. »

« A ces mots, leur âme est brisée de douleur, ils s'asseyent à terre en gémissant, et s'arrachent les cheveux ; mais tout cela n'était d'aucun secours à ces infortunés.

« Nous retournons alors près de notre vaisseau, sur les bords de la mer, tristes et versant des larmes, tandis que Circé, qui nous accompagne jusque auprès du navire, attache un agneau mâle avec une brebis noire, et puis se dérobe aisément à nos regards. Qui pourrait des yeux suivre un dieu malgré lui, quelle part qu'il se dirige ? »

CHANT XI.

L'ÉVOCATION DES MORTS.

« Lorsque nous sommes arrivés sur le rivage de la mer, nous tirons d'abord le navire au milieu des flots, nous dressons le mât, déployons les voiles sur ce noir vaisseau; nous y plaçons les victimes, nous y montons nous-mêmes, accablés de tristesse et versant d'abondantes larmes. Bientôt derrière le navire, à la proue azurée, s'élève un vent propice qui gonfle nos voiles, compagnon favorable que nous envoie Circé, déesse auguste à la voix mélodieuse. Ayant ainsi disposé tous les agrès dans l'intérieur, nous nous asseyons sur le vaisseau, que dirigent les vents et le pilote. Durant tout le jour, les voiles déployées, nous franchissons la mer; mais enfin le soleil se couche, et couvre tous les sentiers.

« Le navire parvint alors aux bornes du profond Océan. C'est là que se trouvent et la ville et le peuple des Cimmériens, enveloppés de ténèbres et de nuages; jamais le soleil éclatant ne les éclaire de ses rayons, ni quand il monte dans la voûte étoilée, ni lorsque du haut des cieux il se précipite vers la terre; mais sans cesse une nuit funeste couvre ces mortels infortunés. Arrivés en ces lieux, nous tirons le navire sur la plage, nous débarquons les victimes, et nous parcourons les bords de l'Océan, jusqu'à ce que nous arrivons à l'endroit que nous avait enseigné la déesse.

« Aussitôt Euryloque et Périphète s'emparent des animaux consacrés; moi, saisissant l'épée étincelante suspendue à mon côté, je creuse un fossé d'une coudée dans tous les sens; autour de ce fossé je fais des libations à tous les morts: la première avec le lait et le miel, la seconde avec le vin réjouissant, et la troisième avec de l'eau; je répands au-dessus la blanche fleur de farine. J'implore ensuite les ombres légères des morts, en leur promettant, quand je serai dans Ithaque, de leur immoler une

génisse stérile, la plus belle que je posséderai dans ma maison, et de remplir un bûcher d'offrandes précieuses; je promets de sacrifier en outre au seul Tirésias un bélier entièrement noir, qui l'emportera sur tous ceux de mes troupeaux. Après avoir adressé mes prières et mes vœux à la foule des morts, je prends les victimes, les égorge dans la fosse, où coule un sang noir. Soudain les âmes des mânes s'échappent de l'Érèbe; je vois rassemblés autour de moi des épouses, des jeunes gens, des vieillards accablés de misères, de tendres vierges déplorant leur mort prématurée; plusieurs paraissent blessés par de longues lances, et portent leur armure ensanglantée; de tous parts, sur les bords du fossé, ces mânes voltigent en foule en poussant de lamentables cris; à cette vue, la pâle crainte s'empare de moi. J'ordonne alors à mes compagnons de brûler, après les avoir dépouillées, les victimes étendues qu'a frappées l'acier cruel, et d'implorer les dieux, le fort Pluton et la terrible Proserpine; moi-même, ressaisissant alors l'épée aiguë suspendue à mon côté, je m'assieds, et ne permets pas que les ombres légères des morts approchent du sang qui vient de couler, avant que Tirésias m'ait instruit.

« La première âme qui vint fut celle de mon compagnon Elpénor; il n'était point encore enseveli sous la terre profonde; dans les demeures de Circé nous avions laissé son cadavre, privé de nos larmes et des derniers honneurs: d'autres soins pressèrent notre départ. En le voyant je répandis des pleurs, et, le cœur ému de pitié, je lui dis ces paroles rapides :

« Cher Elpénor, comment es-tu venu dans ces sombres ténèbres? Tu m'as devancé, quoique étant à pied, et moi sur un léger navire.

« Elpénor me répondit en gémissant :

« Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, un destin cruel et l'excès du vin ont causé ma perte; couché dans le palais de Circé, je ne m'aperçus pas que je devais retourner en arrière pour reprendre le large escalier, et la tête la première je me précipitai du toit; les nerfs du cou furent brisés, et mon âme descendit chez Pluton. Maintenant, je t'implore à genoux, par tes amis absents, par ton épouse, par le père qui nourrit ton enfance, et par Télémaque enfin, que tu laissas fils unique dans ta

maison, car je sais que loin de la demeure de Pluton tu dois reconduire ton fort vaisseau dans l'île d'Éa, de retourner en ces lieux; je te demande, ô prince, de te souvenir de moi : quand tu t'éloigneras, ne me laisse pas sans m'avoir accordé des larmes et la sépulture, de peur que je n'attire sur toi l'indignation des dieux. Après avoir consumé mon cadavre avec les armes qui me sont restées, élève une tombe en mon honneur sur les bords de la mer, pour apprendre aux siècles à venir le sort d'un malheureux; accomplis pour moi toutes ces choses, et plante sur mon tombeau la rame dont je me servais quand j'étais plein de vie au milieu de mes compagnons. »

« Ainsi parlait Elpénor, et je me hâtai de lui répondre :

« Oui, sans doute, infortuné, je ferai ce que tu désires, j'accomplirai tes vœux. »

« Tandis que nous nous adressions ces paroles douloureuses, tous les deux nous étions assis; moi d'un côté, tenant mon glaive sur le sang, et de l'autre l'image de mon compagnon me racontait ses malheurs.

« Ce fut alors qu'arriva l'âme de ma mère, morte pendant mon absence, la fille du magnanime Autolycus, Anticlée, que je laissai vivante quand je partis pour la ville sacrée d'Ilion. En la voyant, je répandis des pleurs, et mon cœur fut ému de pitié; mais je ne permis pas, malgré mes peines, qu'elle approchât du sang avant que Tirésias m'eût instruit. Enfin arriva l'âme du Thébain Tirésias; portant un sceptre d'or; il me reconnut, et me dit :

« Illustre fils de Laerte, ingénieux Ulysse, pourquoi, malheureux, abandonnant la lumière du soleil, venir ici pour visiter les morts et leur affreux séjour? Mais éloigne-toi de ce fossé, retire ton glaive, afin que je boive le sang des victimes, et que je te dise la vérité. »

« A ces mots, je m'éloigne, et remets mon glaive dans le fourreau. Quand il a bu le sang noir, le devin irréprochable fait entendre ces paroles :

« Tu désires un heureux retour, noble Ulysse, mais un dieu te le rendra difficile; je ne pense pas que tu puisses échapper à Neptune, qui te garde en son âme un profond ressentiment, furieux de ce que tu privas de la vue son fils chéri. Pourtant

vous arriverez, après avoir souffert bien des maux, si tu veux réprimer tes désirs et ceux de tes compagnons, lorsque, échappant aux fureurs de la mer, tu dirigeras ton fort navire dans l'île de Thrinacie; là vous trouverez, paissant de gras pâturages, les bœufs et les fortes brebis du Soleil, qui voit tout, entend toutes choses. Si tu fais que ces troupeaux ne reçoivent aucun dommage, tu peux songer au retour, et tous, après avoir souffert bien des maux, vous parviendrez dans Ithaque; mais si ces troupeaux sont attaqués, je te prédis la perte de ton navire et de tes compagnons; toi seul te sauveras, mais ayant perdu tous les tiens, tu n'arriveras qu'avec peine et tardivement sur un navire étranger. Tu trouveras la ruine dans ta maison, des hommes audacieux qui dévorent ton héritage, et désirent s'unir à ta noble épouse, en lui donnant les présents des noces; mais à ton retour tu puniras leur insolence. Toutefois, après avoir dans ton palais immolé les audacieux prétendants, soit par ruse, soit ouvertement avec ton glaive aigu, tu voyageras encore en prenant une large rame, jusqu'à ce que tu trouves des peuples qui ne connaissent point la mer, et qui ne mangent aucun aliment assaisonné par le sel; qui ne connaissent pas non plus les navires aux poupes colorées d'un rouge éclatant, ni les larges rames, ailes des vaisseaux. Je vais te donner un signe certain, et cette contrée n'échappera pas à ta vue: c'est lorsqu'un voyageur, s'offrant à toi, te demandera pourquoi tu portes un van sur tes épaules; alors enfonce ta rame dans la terre, sacrifie d'illustres victimes à Neptune, un bélier, un sanglier mâle, avec un taureau, puis retourne dans ta patrie pour offrir des hécatombes sacrées aux immortels habitants de l'Olympe, à tous et dans l'ordre de leur puissance. Longtemps après, une mort douce, s'élançant des flots de la mer, te ravira le jour au sein d'une paisible vieillesse; autour de toi les peuples seront heureux. Je t'ai dit la vérité. »

« Tirésias, lui répondis-je alors, oui, c'est là sans doute la destinée que m'ont filée les dieux eux-mêmes. Cependant dis-moi, parle avec sincérité: j'aperçois l'ombre de ma mère, morte pendant que j'étais absent; elle est assise en silence près du sang, et, quoiqu'en présence de son fils, elle ne saurait ni le voir ni lui parler. Dis, ô roi, comment elle pourra me reconnaître. »

« Tirésias aussitôt repartit en ces mots :

« Je peux te faire une réponse facile, et la déposerai dans ton sein ; celui des morts auquel tu permettras d'approcher du sang te dira la vérité ; celui que tu refuseras retournant en arrière s'éloignera de toi. »

« Ayant ainsi parlé, l'âme du roi Tirésias s'envole dans la demeure de Pluton, après m'avoir instruit des oracles. Moi cependant, je reste inébranlable jusqu'au moment où ma mère arrive et boive le sang noir ; à l'instant elle me reconnaît, et gémissante elle m'adresse ces paroles rapides :

« O mon fils, pourquoi pénétrer dans ces obscures ténèbres, quoique vivant encore ? Il est difficile aux vivants de découvrir ces contrées. Il a fallu franchir de grands fleuves, des courants impétueux, mais surtout l'Océan, qu'on ne peut traverser à pied et si l'on n'a pas un fort navire. Arrivez-vous maintenant d'Ilion en ces lieux, après avoir erré longtemps avec votre navire et vos compagnons ? N'êtes-vous point encore allé dans Ithaque ? N'avez-vous point encore dans votre palais revu votre fidèle épouse ? »

« Ma mère, lui répondis-je aussitôt, une impérieuse nécessité m'a conduit dans les demeures de Pluton pour consulter l'âme du Thébain Tirésias. Non, je ne me suis point encore approché de l'Achaïe, et n'ai point encore abordé dans ma patrie ; mais, en proie à de grands malheurs, j'erre sans cesse, depuis le jour où j'ai suivi le divin Agamemnon dans Ilion, fertile en coursiers, afin de combattre les Troyens. Mais, dites-moi, parlez avec sincérité : quelle destinée vous a soumise à la mort terrible ? Est-ce une longue maladie ? Ou bien Diane, qui se plaît à lancer des traits, vous a-t-elle percée de ses douces flèches ? Parlez-moi de mon père, et du fils que j'ai laissé ; dites-moi si mon bien leur appartient encore, ou si quelque héros s'en est emparé, pensant que je ne reviendrais jamais. Dites-moi quels sont les sentiments et les pensées de ma noble épouse ; si, restée près de mon fils, elle conserve soigneusement tous mes biens ; ou si le plus illustre des Grecs l'a prise en mariage. »

« Telles furent mes questions, et mon auguste mère me répondit en ces mots :

« Pénélope, le cœur brisé de douleur, est restée avec constance dans votre palais ; de pénibles nuits et de longs jours la

consument dans les larmes. Aucun étranger ne possède votre bel héritage ; tranquille, Télémaque cultive encore vos domaines , il assiste aux superbes festins qu'il appartient au roi de préparer ; tous s'empressent de l'inviter. Votre père demeure aux champs, et ne vient jamais à la ville ; il n'a point de lit somptueux orné de manteaux et de tapis magnifiques ; durant l'hiver il dort dans la maison où sont ses serviteurs, étendu sur la cendre auprès du foyer, et le corps enveloppé de grossiers vêtements ; pendant l'été, pendant la riche saison de l'automne, des feuilles amoncées à terre dans l'endroit le plus fertile de sa vigne forment sa couche ; c'est là qu'il repose accablé de chagrins, et qu'une douleur profonde s'accroît dans son âme, en pleurant votre sort ; sur lui pèse la pénible vieillesse. C'est ainsi que j'ai péri moi-même, et que mon destin s'est accompli ; Diane, qui se plaît à lancer des traits, ne m'a point frappée de ses douces flèches ; il ne m'est point survenu de ces longues maladies qui, dans de cruels tourments, ravissent la force à nos membres ; mais le regret, l'inquiétude que vous m'inspiriez, noble Ulysse, et le souvenir de votre bonté, m'ont seuls privée de la douce vie. »

« Elle dit, et moi, l'esprit troublé, je veux saisir l'âme de ma mère ; trois fois je m'élançai, et mon cœur désire la saisir, trois fois elle s'échappe de mes mains comme une ombre ou comme un songe. Éprouvant alors dans mon âme une plus vive douleur, je fais entendre ces paroles rapides :

« Ma mère, pourquoi ne pas m'attendre quand je désire vous saisir, afin que dans les demeures de Pluton, vous entourant de mes bras, nous puissions tous les deux nous rassasier de nos larmes ? La célèbre Proserpine ne m'aurait-elle offert qu'une vaine image, pour que dans ma douleur je gémissis encore davantage ? »

« C'est ainsi que je parlais, et mon auguste mère me répond aussitôt :

« O mon enfant, vous le plus infortuné des hommes, Proserpine, la fille de Jupiter, ne vous a point trompé ; mais telle est la destinée des humains, lorsqu'ils sont morts ; ici les nerfs n'enveloppent plus les chairs ni les os, mais sont détruits par la force puissante du feu dévorant, dès que la vie abandonne les os délicats ; alors l'âme légère s'envole comme un songe. Mais retournez

promptement à la lumière, et retenez toutes ces choses, pour dans la suite les raconter à votre épouse. »

« Tels étaient nos mutuels entretiens ; ensuite vinrent les femmes (Proserpine les excitait), toutes celles qui furent les épouses et les filles de héros illustres ; elles se rassemblaient en foule pour boire le sang noir. Moi cependant je réfléchissais comment j'interrogerais chacune d'elles. Voici le parti qui dans mon esprit me sembla le meilleur : tirant l'épée suspendue à mon côté, je ne permis pas qu'elles vinssent toutes ensemble boire le sang noir. Elles s'approchèrent donc tour à tour, et chacune me raconta son origine ; moi, je les interrogeai toutes.

« La première qui s'offrit à ma vue fut la fille d'un père illustre, Tyro, qui disait être issue de l'irréprochable Salmonée ; elle disait aussi qu'elle avait été l'épouse de Créthée, fils d'Éole. Tyro fut éprise d'un fleuve, le divin Énipée, le plus beau de tous les fleuves qui coulent sur la terre ; souvent elle se baignait dans les ondes limpides de l'Énipée. Mais Neptune, empruntant la forme de ce dieu, se coucha vers l'embouchure du fleuve rapide ; alors le flot azuré l'enveloppe et s'arroydit comme une montagne ; il cache à la fois le dieu des mers et cette faible mortelle. Neptune alors délie la ceinture virginale, et répand le sommeil. Quand il eut accompli ses amoureux travaux, il prend la main de la jeune fille, et lui parle ainsi :

« Femme, sois heureuse de mon amour. Avant l'année révolue tu donneras le jour à deux superbes enfants : jamais la couche des immortels ne reste inféconde ; tu les nourriras et les élèveras avec soin. Maintenant retourne dans ta demeure, garde le silence, ne me nomme point ; sache pourtant que je suis pour toi le puissant Neptune. »

« Il dit, et se replonge dans le sein des ondes. Tyro mit au monde Pélias et Nélée, qui tous les deux furent les puissants ministres du grand Jupiter ; Pélias, riche en troupeaux, demeura dans le vaste pays d'Iolchos ; Nélée, dans la sablonneuse Pylos. Tyro, la reine des femmes, donna d'autres fils à Créthée : Éson, Phérès, et le cavalier Amithaon.

« Après Tyro, je découvris la fille d'Asopus, Antiope, qui se glorifiait d'avoir dormi dans les bras de Jupiter ; elle enfanta deux fils, Amphion et Zétus, qui les premiers jetèrent les fonde-

ments de Thèbes aux sept portes, et l'environnèrent de tours ; car i's n'auraient jamais habité la vaste Thèbes sans remparts, quoique tous deux pleins de force.

« Je vis ensuite l'épouse d'Amphitryon, Alcmène, qui, s'étant unie d'amour à Jupiter, enfanta le valeureux Hercule au cœur de lion ; près d'elle était Mégare, issue du magnanime Créon : elle épousa le fils d'Amphitryon, qui fut toujours d'une vigueur indomptable.

« Je découvris aussi la mère d'Œdipe, la belle Épicaste, qui par ignorance commit un exécrationnable forfait, et s'unit à son fils ; ce héros, ayant tué son père, épousa sa mère ; les dieux révélèrent ce crime aux hommes. Œdipe, souffrant de grands maux dans la sacrilège ville de Thèbes, régna sur les Cadmécens par la cruelle volonté des dieux. Épicaste descendit dans les fortes demeures de Pluton ; elle suspendit une longue corde à la poutre élevée, et périt dans les tourments, laissant après elle au malheureux Œdipe toutes les souffrances qu'exercèrent sur lui les Furies de sa mère.

« Je vis ensuite la belle Chloris, que pour sa beauté jadis épousa Nélée, qui combla de dons magnifiques cette vierge, la plus jeune des filles d'Amphion, issu d'Iasus, et qui régna puissamment dans Orchomène, ville de Minias. Chloris régnait à Pylos avec le roi Nélée, et lui donna trois fils illustres. Nestor, Chromion, et le fier Périclymène. Dans la suite elle enfanta l'illustre Péro, l'admiration des hommes, et que tous les princes voisins désiraient épouser ; mais Nélée ne consentit à l'accorder qu'à celui qui ravirait des champs de Phylacé les génisses au large front que retenait injustement le terrible Iphiclus. Un devin irréprochable promit seul d'enlever ces troupeaux ; la pénible destinée d'un dieu, de pesants liens et des pâtres sauvages le retinrent captif. Lorsque les mois et les jours furent accomplis, quand l'année fut révolue, et qu'advinrent les heures, alors le redoutable Iphiclus délivra le devin, qui lui révéla tous les oracles ; ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter.

« Je vis aussi Lèda, l'épouse de Tyndare, qui de ce héros eut deux fils magnanimes, Castor, habile à dompter les coursiers, et Pollux, plein de force au pugilat, que la terre féconde retint tous deux vivants ; ces héros, même au fond de la terre, sont ho-

norés par Jupiter : chaque jour ils vivent et meurent tour à tour ; ils obtiennent un honneur égal à celui des dieux.

« Après Lédà, j'aperçus Iphimédie, l'épouse d'Aloée, qui, disait-elle, s'était unie d'amour à Neptune ; elle eut deux fils, qui ne vécurent pas longtemps : Otus, beau comme un immortel, et l'illustre Éphialte ; la Terre fertile les nourrit très-grands et très-beaux, après toutefois l'illustre Orion. Dès l'âge de neuf ans ils avaient neuf coudées de grosseur, et leur taille était de trois fois neuf coudées. Ces héros adressèrent des menaces aux immortels, et tentèrent d'exciter dans les cieux les horreurs d'une guerre impie ; ils s'efforcèrent de placer le mont Ossa sur l'Olympe, et sur l'Ossa le Pélion chargé de forêts, afin d'escalader le ciel. Ils auraient accompli ce projet, s'ils eussent atteint l'âge de l'adolescence ; mais le fils de Jupiter, celui qu'enfanta la blonde Latone, les immola tous les deux avant que sous leurs tempes fleurît un tendre duvet et que leurs joues fussent couvertes d'une barbe épaisse.

« J'aperçus ensuite Phédre, Procris, et la fille du sage Minos, la belle Ariane, que Thésée enleva de Crète pour l'emmener dans la ville sacrée d'Athènes ; mais il n'en jouit pas : auparavant Diane la tua dans l'île de Dia, sur la déposition de Bacchus.

« Enfin, je vis Maira, Clymène, et l'odieuse Ériphyle, qui sacrifia son époux pour de l'or éclatant. Mais je ne pourrais ni redire ni nommer toutes les épouses et toutes les filles de héros qui s'offrirent à ma vue ; avant la fin de mon récit, la nuit divine serait dissipée ; maintenant voici l'heure de dormir, soit ici, soit dans le navire, avec les compagnons qui doivent m'accompagner ; c'est aux dieux puis à vous que je confie mon départ. »

Ainsi parle Ulysse, et tous gardent un profond silence ; ils étaient charmés dans les palais ombragés. Alors Arété, s'adressant aux convives, ouvre l'entretien, et leur dit :

« Phéaciens, que vous parait être cet étranger, que vous paraissent et sa figure, et sa taille, et ses sages pensées ? Sans doute il est mon hôte ; mais chacun doit le combler d'honneur : ne vous hâtez donc point de le renvoyer, et ne refusez pas vos dons à l'infortuné, puisque dans vos demeures vous possédez de grandes richesses, par la libéralité des dieux. »

Aussitôt le sage vieillard Échéus, le plus âgé des Phéaciens, leur tient ce discours :

« O mes amis, sans doute ce que vient de dire la reine prudente ne s'éloigne ni de vos intentions ni de votre pensée; obéissez donc à sa voix. Cependant c'est d'Alcinotis lui-même que doit venir et l'exemple et le conseil. »

Alcinoüs répondit aussitôt : « Oui, sans doute, cette parole s'accomplira, tant que pendant ma vie je régnerai sur les navigateurs phéaciens. Que l'étranger, quoique désireux du retour, attende néanmoins jusqu'au lever de l'aurore et que j'achève de rassembler les présents. Le soin du départ appartient à tous, mais surtout à moi, puisque je règne en cette contrée. »

Le sage Ulysse répondit en ces mots :

« Puissant Alcinoüs, illustre parmi tous ces peuples, si vous m'engagiez à rester ici durant une année entière, vous qui préparez mon départ et me comblez de dons magnifiques, j'y consentirais volontiers, et ce qui me serait le plus avantageux, ce serait de retourner dans ma douce patrie avec les mains plus remplies de vos bienfaits ; par là je serais plus honoré, plus chéri par tous ceux qui me verront revenir dans Ithaque. »

« Noble Ulysse, reprend Alcinoüs, en vous voyant, nous ne supposons point que vous soyez un imposteur, un fourbe, comme ces nombreux vagabonds que porte la terre, toujours prompts à débiter des fables sur un pays que personne n'a vu ; mais à vous est le charme des paroles, et vous concevez de sages pensées ; comme un chanteur, vous avez habilement raconté les tristes infortunes de tous les Grecs, et les vôtres propres. Cependant dites-nous si vous n'avez point vu quelques-uns de ces nobles compagnons qui vous suivirent au siège de Troie, et qui là subirent la mort. La nuit est encore bien longue ; ce n'est point l'heure de dormir dans le palais : dites-moi donc vos glorieux travaux. J'attendrais même le retour de l'aurore, si vous consentiez dans cette demeure à nous raconter vos malheurs. »

Le sage Ulysse répondit en ces mots :

« Puissant Alcinoüs, illustre parmi tous ces peuples, il est un temps pour les longs entretiens, il en est un aussi pour le sommeil ; mais si vous désirez m'entendre, je ne m'y refuse point, et je vous apprendrai des malheurs plus déplorables encore : le

trépas de mes compagnons qui sont morts les derniers, et de ceux qui, sauvés de la guerre lamentable des Troyens, périrent au retour par les artifices d'une femme odieuse.

« Dès que la chaste Proserpine eut dispersé de toutes parts les ombres des femmes illustres, arriva l'âme désolée d'Agamemnon, fils d'Atrée; autour d'elle étaient rassemblées toutes celles des guerriers qui succombèrent avec lui dans le palais d'Égisthe. Atride me reconnaît sitôt qu'il a bu le sang noir; alors il pleurait amèrement, et, versant d'abondantes larmes, il me tendait les mains, désirant de m'embrasser; mais il était sans force, et n'avait plus cette vigueur qui jadis résidait dans ses membres agiles. Moi-même en le voyant je pleurai; mon cœur fut touché de compassion, et je me hâtai de lui dire ces paroles :

« Glorieux fils d'Atrée, Agamemnon, roi des hommes, quelle destinée t'a soumis à la mort terrible? Neptune t'a-t-il fait périr avec tes navires, en excitant le souffle impétueux des tempêtes? ou bien sur la terre des ennemis t'ont-ils frappé quand tu ravageais leurs bœufs et leurs riches troupeaux de brebis, quand tu combattais leur ville et ravissais leurs épouses? »

« Telles furent mes questions; l'ombre d'Agamemnon me répondit aussitôt :

« Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, Neptune ne m'a point fait périr en excitant le souffle impétueux des tempêtes, et sur la terre des ennemis ne m'ont point frappé; mais Égisthe, qui méditait ma perte, m'a donné le trépas, aidé de mon infâme épouse, en m'invitant dans son palais, et m'offrant un festin, il m'a tué comme un bœuf dans l'étable. Ainsi j'ai péri d'une mort déplorable; autour de moi mes compagnons furent égorgés comme des pores aux dents éclatantes, immolés soit pour les noces d'un homme opulent, soit pour un repas où chacun apporte son tribut, soit pour une fête splendide. Tu vis tomber jadis un grand nombre de héros, morts en combat singulier, ou dans le tumulte des batailles; mais c'est surtout en voyant ces forfaits que ton âme eût gémi plus profondément, lorsqu'au milieu des coupes et des tables chargées de mets, nous étions étendus dans le palais, et que le sol était baigné de notre sang. J'entendis la voix plaintive de la fille de Priam, Cassandre, que la perfide Clytemnestre immolait à mes côtés; de mes deux mains me soulevant de

terre, près d'expirer, je saisis mon glaive ; mais l'odieuse Clytemnestre s'échappe aussitôt, et, quoique je descendisse dans le royaume de Pluton, elle ne voulut ni fermer mes yeux de sa main ni comprimer mes lèvres. Non, il n'est rien de plus horrible, rien de plus méchant qu'une femme qui conçoit dans sa pensée de tels forfaits. Ainsi Clytemnestre a commis un crime exécrable en préparant la mort de l'époux qui l'aima dans sa jeunesse. Hélas ! sans défiance, je pensais rentrer dans ma maison au milieu de mes enfants et de mes serviteurs ; mais voilà que cette épouse, instruite aux plus affreux desseins, fait rejaillir sa propre honte sur toutes les femmes, et même sur la plus vertueuse. »

« Il dit, et moi je répondis aussitôt :

« Grands dieux ! sans doute Jupiter a voué dès le principe une haine violente aux descendants d'Atrée, à cause des perfidies de leurs épouses. Déjà plusieurs nous avons péri pour le crime d'Hélène, et contre toi, Clytemnestre, pendant ton absence, t'a dressé des embûches. »

« A peine j'achevais ces paroles, qu'Agamemnon reprend en ces mots :

« C'est pourquoi tu ne dois pas être toi-même trop confiant envers ton épouse ; ne lui révèle point tous les secrets que seul tu connais : il est des choses qu'il faut dire, d'autres qu'il faut taire. Mais, Ulysse, tu ne recevras point la mort des mains de ton épouse ; la fille d'Icare, la vertueuse Pénélope, est douée d'une rare prudence, et dans son cœur elle connaît les sages conseils. Nous la laissâmes encore jeune épouse quand nous partîmes pour la guerre ; son enfant était à sa mamelle, faible alors, mais maintenant, heureux mortel, sans doute il s'assied au rang des hommes ; bientôt son père, de retour, va le revoir, et lui recevra son père comme il est convenable. Mon épouse n'a pas permis à mes yeux de contempler ainsi mon fils ; elle m'a fait périr auparavant. Ulysse, je dois te le dire, grave-le dans ton âme ; c'est en secret, et non ouvertement, qu'il te faut diriger ton navire aux terres de la patrie ; puis ne te confie point aux femmes. Cependant parle avec sincérité : dis-moi si mon fils est encore vivant, ou dans Orchomène, ou dans la sathonneuse Pylos, ou près de Ménélas dans la vaste Lacédémone ;

car sans doute sur la terre le divin Oreste n'est point mort. »

« Atride, lui répondis-je, pourquoi me demander ces choses ? Je ne puis savoir si ton fils Oreste est vivant ou mort ; il est mal de proférer des paroles vaines. »

« Ainsi tous deux, en nous livrant à ces douloureux entretiens, nous restons accablés de tristesse et répandons d'abondantes larmes.

« Ensuite arrive l'âme d'Achille, fils de Pélée, celle de Patrocle, celle de l'irréprochable Antiloque, et celle d'Ajax, qui par sa taille et sa figure l'emportait sur tous les autres Grecs après l'irréprochable fils de Pélée. L'âme du rapide Éacide me reconnaît, et, poussant un profond soupir, ce héros m'adresse ces paroles rapides :

« Divin fils de Laerte, ingénieux Ulysse, quel dessein plus grand encore as-tu conçu dans ton cœur ? Comment as-tu soutenu la pensée de pénétrer dans les demeures de Pluton, qu'habitent les ombres, images des hommes qui ne sont plus ? »

« Il dit, et moi je lui répondis en ces mots :

« Achille, fils de Pélée, le plus illustre des Grecs, je suis venu consulter l'oracle de Tirésias, pour qu'il me donnât ses conseils et me dit comment je reviendrais dans Ithaque. Je ne me suis pas encore approché de l'Achaïe, et n'ai point encore abordé dans ma patrie, mais j'ai toujours souffert de grands maux : pour toi, noble Achille, nul homme ne fut plus heureux, il n'en sera jamais. Durant ta vie les Argiens t'honorèrent comme l'un des immortels, et maintenant en ces lieux tu règnes sur les ombres ; non, quoique mort, ne t'afflige point, Achille. »

« Je parlais ainsi ; mais lui me répondit en ces mots :

« Ne me console pas de ma mort, illustre Ulysse ; j'aimerais mieux, simple cultivateur, servir un homme obscur, qui ne posséderait qu'un faible bien, que de régner sur toutes ces ombres. Cependant, ami, parle-moi de mon généreux fils, apprends-moi s'il fut, ou non, le premier dans les batailles ; dis-moi si tu sais quelque chose du vénérable Pélée ; s'il règne encore sur les nombreux Thessaliens, ou bien s'ils le méprisent dans Hélas et dans Phthie, parce que la vieillesse envahit ses pieds et ses mains. Je ne suis plus son défenseur à la clarté du soleil, tel que j'étais lorsque jadis dans la vaste Ilion j'immolais

tout un peuple de guerriers en défendant les Argiens. Si j'étais encore ainsi, bientôt je serais dans le palais de mon père : là je ferais sentir ma force et mes mains invincibles à tous ceux qui l'outragent ou lui refusent ses honneurs. »

« Je n'ai rien appris, lui répondis-je aussitôt, touchant le vénérable Pélée ; mais sur Néoptolème, ton fils, je te dirai la vérité, comme tu le demandes : ce fut moi-même qui, dans un large navire, le conduisis de Scyros au milieu des valeureux Achéens. Lorsque, sous les murs de Troie, nous assemblions le conseil, toujours il parlait le premier, et jamais n'errait dans ses discours. Il n'est, je pense, que le sage Nestor et moi qui l'emportions sur lui. Quand nous combattions dans la plaine des Troyens, jamais il ne restait parmi les soldats, ni confondu dans la foule ; mais, toujours le premier, à nul il ne le cédait en courage ; seul il renversait de nombreux guerriers au sein de la mêlée sanglante. Je ne pourrais les redire tous ni les nommer, tant il immola de héros en défendant les Argiens. Sache du moins qu'il immola de son glaive le fils de Thélèphe, l'invincible Eurypyle ; autour de lui périrent les Cétéens, ses nombreux compagnons, venus pour épouser des femmes troyennes. Eurypyle était le plus beau des guerriers après le divin Memnon. Lorsque les chefs des Argiens entrèrent dans le cheval qu'avait construit Épéus, ce fut à moi que l'entreprise fut confiée, soit pour ouvrir ou fermer cette secrète embuscade ; en ce moment les princes et les généraux des enfants de Danaüs essayaient leurs larmes, et tous leurs membres tremblaient ; mais je ne vis point pâlir le beau visage de Néoptolème, et sur ses joues il n'essuya pas de pleurs ; au contraire, lui surtout me suppliait de sortir des flancs de ce cheval, et, saisissant tour à tour la poignée du glaive, ou sa lance étincelante, il brûlait de porter la mort aux Troyens. Enfin, quand nous ravageâmes la superbe ville de Priam, après avoir pris sa part du butin, il remonta dans son navire sans aucun mal ; il ne fut point frappé par le javelot d'airain, ni percé de près par la lance, comme sont les nombreuses blessures qui surviennent dans les combats, car au sein de la mêlée Mars fait éclater sa furie. »

« Telle fut ma réponse ; alors l'âme du magnanime Achille s'éloigne, et, marchant à grands pas à travers la prairie Asphodèle,

elle se réjouit de ce que je lui disais, que son fils était un héros vaillant.

« D'autres ombres des morts, accablées de tristesse, s'arrêtant devant moi, chacune d'elles s'informait de ses parents. La seule âme d'Ajax, fils de Télamon, se tenait à l'écart, encore furieuse de ma victoire, parce que je l'emportai sur lui quand, près des navires, je disputai les armes d'Achille; ce fut sa vénérable mère qui les apporta; les enfants des Troyens et la sage Minerve en décidèrent. Plût aux dieux que je n'eusse point vaincu dans cette lutte! c'est à cause de ces armes que maintenant la terre contient cette auguste tête, cet Ajax, qui par sa figure et ses exploits l'emporte sur tous les enfants de Danaüs, après l'irréprochable fils de Pélée. Alors j'adresse au héros ces douces paroles :

« Ajax, fils du valeureux Télamon, ne dois-tu pas après ta mort oublier la colère que t'inspirèrent contre moi ces armes funestes? Les dieux nous les ont présentées pour la perte des Argiens. Ce fut un grand rempart qui leur fut enlevé; nous te regrettâmes, quand tu mourus, à l'égal d'Achille, fils de Pélée; cependant nul autre ne fut cause de ces maux que le seul Jupiter, rempli d'une haine violente contre l'armée des valeureux enfants de Danaüs; c'est sur toi qu'il a fait peser la destinée. Mais viens, héros, écoute ma voix et mes récits; dompte ta fureur et ton cœur trop superbe. »

« Je parlais ainsi; mais Ajax ne me répondit point, et s'enfuit dans l'Érèbe avec la foule des ombres. Là sans doute, malgré sa colère, il m'aurait parlé si je l'avais pressé; mais tout mon désir alors était d'observer les âmes des autres morts.

« La j'aperçus l'illustre fils de Jupiter, Minos, tenant un sceptre d'or, et placé sur un siège; il rendait la justice aux mânes: tous venaient plaider leur cause devant ce roi, les uns assis et les autres debout dans la vaste demeure de Pluton.

« Après lui j'aperçus l'énorme Orion, poursuivant à travers la prairie Asphodèle les monstres qu'il immola jadis sur les montagnes; il tenait encore sa forte massue toute d'airain et toujours entière.

« Je vis aussi Tityus, glorieux fils de la Terre, étendu sur le seuil; il couvrait neuf arpents. Deux vautours à ses côtés lui rongeaient le foie, en plongeant le bec dans ses entrailles; de ses

mais il ne pouvait les repousser ; car il fit violence à Latone, l'épouse secrète de Jupiter, lorsqu'elle traversait, pour se rendre à Pytho, les campagnes riantes de Panope.

« Bientôt après je découvris Tantale, qui, souffrant d'amères douleurs, était debout dans un lac ; les eaux touchaient à son menton, et, tourmenté par la soif, il ne pouvait pas boire. Chaque fois que le vieillard se baissait désirant se désaltérer, l'onde fugitive s'engloutissait aussitôt. Sous ses pieds on n'apercevait plus qu'un sable noir, que desséchait une divinité ; de beaux arbres au-dessus de sa tête laissaient pendre leurs fruits : des poiriers, des orangers, des pommiers aux fruits éclatants, de doux figuiers et des oliviers toujours verts ; mais, dès que le vieillard se levait pour y porter les mains, tout à coup le vent les enlevait jusqu'aux nues ténébreuses.

« Ensuite j'aperçus Sisyphe, souffrant aussi les plus cruels tourments, et de ses deux bras roulant un énorme rocher ; s'efforçant des pieds et des mains, il poussait la pierre vers le haut de la montagne, mais quand elle était près d'atteindre le sommet, une force supérieure la repoussait en arrière : alors la pierre de tout son poids retombait dans la plaine. Puis Sisyphe recommençait à pousser la pierre avec effort ; la sueur coulait de ses membres, une épaisse vapeur s'élevait de sa tête.

« Après Sisyphe, je vis le vigoureux Hercule, ou plutôt son image ; car ce héros, parmi les immortels, goûtait la joie des festins, et pour épouse possédait la brillante Hébé, fille du grand Jupiter, et de Junon à la chaussure d'or. Autour de cette image retentissait le bruit des morts, pareil à celui des oiseaux épouvantés fuyant de toutes parts ; le fantôme, semblable à la nuit sombre, portait son arc tout préparé, le trait appuyé sur le nerf, et jetant de farouches regards, comme un homme prêt à lancer une flèche. Autour de sa poitrine brillait un baudrier terrible, formé d'un tissu d'or ; là furent exécutés de merveilleux ouvrages, des ours, des sangliers cruels, des lions formidables, des combats, des batailles, des carnages, des homicides. L'ouvrier habile qui mit tout son art à façonner ce travail n'en exécutera jamais un semblable. Bientôt Hercule me reconnaît, me regarde attentivement, et plein de compassion, il m'adresse ces paroles :

« Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, ah, malheureux ! tu

traînes une destinée funeste, comme je la supportai moi-même à la clarté du soleil. Moi, fils de Jupiter, issu de Saturne, je fus accablé de maux sans nombre; je fus dompté par un faible mortel, qui m'ordonna d'accomplir des travaux difficiles; il m'envoya même en ces lieux pour enlever le chien; il pensait qu'il n'était pas d'entreprise plus périlleuse. Cependant je saisis le monstre, et le conduisis hors des demeures de Pluton; Mercure et la prudente Minerve avaient guidé mes pas. »

« En achevant ces mots, Hercule disparaît dans le ténébreux séjour. Cependant je restais avec constance, pour voir s'il viendrait encore quelqu'un de ces vaillants héros morts anciennement. Peut-être aurais-je aperçu ceux que je désirais : Thésée, Pirithoüs, noble race des dieux; mais, avant qu'ils s'offrent à moi, la foule des morts se rassemble avec des cris bruyants; je suis saisi de crainte, redoutant que Proserpine ne m'envoie des enfers la tête de la Gorgone, monstre terrible. A l'instant, courant vers le vaisseau, j'ordonne à mes compagnons d'y monter, et de délier les amarres. Ils s'embarquent aussitôt, et se placent sur les bancs. Le navire est porté par les flots rapides à travers le fleuve Océan; d'abord il vogue à l'aide des rameurs, ensuite poussé par un vent favorable. »

CHANT XII.

LES SIRÈNES, SCYLLA, CHARYBDE, LES GÉNISSES DU SOLEIL.

« A peine le navire a-t-il quitté les courants impétueux de l'Océan, que du milieu de la vaste mer il arrive de nouveau dans l'île d'Éa, où sont les demeures, les danses de l'aurore matinale, et le lever du soleil; parvenus en ces lieux, mes compagnons tirent le vaisseau sur le sable, et se dispersent sur le rivage de la mer. Là nous reposant, nous attendons jusqu'à l'aube du jour.

« Le lendemain, dès que brille l'Aurore aux doigts de rose,

j'envoie mes compagnons dans le palais de Circé pour en rapporter le cadavre d'Elpénor. Bientôt nous abattons les arbres qui couronnent le lieu le plus élevé du rivage, et, le cœur consumé de regrets, nous ensevelissons Elpénor en versant d'abondantes larmes. Quand les flammes ont consumé son corps et ses armes, nous élevons un tombeau surmonté d'une colonne, et plantons une large rame au sommet de cette tombe.

« Ainsi nous accomplissons toutes choses; Circé cependant, ayant appris notre retour des enfers, se hâta d'arriver pour nous offrir la nourriture; des suivantes qui l'accompagnaient apportèrent le pain, des mets en abondance, et le vin étincelant. Debout au milieu d'elles, la déesse nous tint ce discours :

« Ah, malheureux ! quoique vous soyez encore pleins de vie, vous êtes descendus dans le royaume de Pluton, et vous êtes doublement mortels, tandis que les autres hommes ne meurent qu'une fois. Mais prenez maintenant la nourriture, buvez le vin, et reposez ici tout le jour. Demain au lever de l'aurore vous continuerez à naviguer; je vous indiquerai la route, et vous ferai tout connaître, afin que par de perfides conseils vous n'éprouviez aucun malheur et sur la terre et sur les flots. »

« Ainsi parle la déesse, et nous cédons volontiers à ses avis. Durant tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil, nous savourons les viandes succulentes et le vin délectable; quand le soleil disparaît, et que les ténèbres couvrent la terre, mes compagnons s'abandonnent au repos près des amarres du navire. Cependant la déesse, me prenant par la main, et me tirant à l'écart loin de tous les miens, m'adresse la parole, et m'interroge sur chaque chose; moi, je lui raconte tout en détail. Alors l'auguste Circé m'adresse ces mots :

« Ulysse, il est vrai, toutes ces choses doivent s'accomplir ainsi; maintenant écoutez mes conseils, un dieu vous en rappellera le souvenir. D'abord vous rencontrerez les Sirènes qui séduisent tous les hommes lorsqu'ils s'approchent d'elles. Mais celui qui, poussé par son imprudence, écouterait les Sirènes ne verra plus dans sa maison son épouse, ses enfants assis à ses côtés; ils ne jouiront pas de son retour. Les Sirènes, couchées dans une prairie, le séduiront par leurs voix harmonieuses; autour d'elles sont des amas d'ossements et les chairs desséchées

des hommes qu'elles ont fait périr. Évitez ces bords, et fermez les oreilles de vos compagnons, en pétrissant une cire molle, pour qu'aucun d'eux ne les entende. Vous seul pourrez les écouter, si vous le désirez ; mais dans votre navire ils attacheront vos pieds et vos mains au mât élevé ; là même ils vous chargeront des liens, afin que vous puissiez vous réjouir en écoutant les Sirènes. Alors, si vous implorez vos compagnons, si vous leur commandez de vous délier, ils vous retiendront par de nouvelles chaînes.

« Quand vos matelots auront évité ces rivages, je ne puis vous enseigner précisément quel chemin vous devez suivre, vous prendrez conseil de votre courage ; je vous dirai donc l'un et l'autre écueil. Là sont des roches enveloppées de nuages, autour desquelles grondent les flots courroucés d'Amphitrite ; les dieux les nomment Errantes. Aucun oiseau ne peut les franchir, ni même les colombes timides qui portent l'ambrosie au puissant Jupiter ; mais toujours la roche unie enlève l'une d'entre elles. Alors Jupiter en produit une autre, pour qu'elles soient le même nombre. Tout vaisseau qui s'en approche n'évite point sa perte ; au même instant les flots de la mer et les tempêtes d'une flamme dévorante emportent les planches des vaisseaux et les cadavres des nautoniers. Un seul navire a franchi ce passage, le navire Argo, cher à tous les immortels, lorsqu'il revenait du pays d'Aétés ; il effleura légèrement ces énormes rochers, parce que Junon les lui fit éviter, car Jason était cher à cette déesse.

« Là sont deux écueils. L'un de sa pointe aiguë touche aux vastes cieux, un sombre nuage l'environne ; jamais il n'est dissipé, jamais la sérénité ne brille au sommet de cet écueil, ni dans l'été ni dans l'automne. Nul homme ne pourrait y monter, et n'en pourrait descendre, eût-il vingt bras et vingt pieds ; car cette roche est lisse, et semble être soigneusement polie. Au milieu de l'écueil est une caverne obscure, tournée vers le couchant, du côté de l'Érèbe : c'est là qu'il faut diriger votre navire, noble Ulysse. Un homme jeune qui de son vaisseau lancerait une flèche n'atteindrait pas le fond de cette grotte. En ces lieux habite Scylla, qui pousse d'affreux rugissements ; sa voix est comme celle d'un jeune lion. Elle-même est un monstre funeste ; aucun mortel ne se réjouirait en la voyant, lors même qu'un dieu

l'attaquerait. Elle a douze griffes terribles, et six cous d'une longueur démesurée; à chacun d'eux est attachée une tête effrayante, où paraît une triple rangée de dents, serrées et nombreuses, séjour du noir trépas. Le milieu de son corps est plongé dans la vaste caverne; mais en dehors de ce gouffre elle avance ces têtes hideuses, et, les promenant tout à l'entour de l'écueil, elle dévore les dauphins, les chiens de mer, parfois elle engloutit les plus énormes des baleines que nourrit par milliers la gémissante Amphitrite. Il n'est point de navigateurs qui se vantent d'avoir évité le monstre; mais de chacune de ses têtes saisissant un homme, il l'enlève du large navire.

« L'autre écueil, Ulysse, est plus bas, et très-près de l'autre; il est à la portée du trait. A son sommet s'élève un figuier chargé de feuillage; au-dessous de ce figuier est la formidable Charybde, engloutissant l'onde noire. Trois fois le jour elle la rejette, et trois fois la dévore avec fracas; redoutez d'y passer lorsqu'elle engloutit les eaux; nul ne vous arracherait au malheur, pas même le puissant Neptune. Rapprochez-vous donc de Scylla; dirigez votre navire en effleurant l'écueil; il est bien préférable de regretter six compagnons que de périr tous ensemble. »

« Elle dit; et moi je lui répondis en ces mots :

« Déesse, dites-moi la vérité : puisque j'éviterai la funeste Charybde, je voudrais combattre l'autre monstre quand il attaquera mes compagnons. »

« Ah, malheureux ! s'écrie aussitôt cette divinité, les travaux et les périls de la guerre sont votre unique soin. Quoi ! ne cédez-vous point aux dieux mêmes ? Scylla n'est point sujette à la mort ; c'est un monstre immortel, terrible, affreux, cruel, et qu'on ne peut combattre. Là toute force est inutile ; le plus sûr est de fuir. Si vous tardez en vous armant contre ce rocher, je redoute que, s'élançant de nouveau, Scylla n'engloutisse autant de vos compagnons qu'elle a de têtes. Naviguez donc avec vitesse, en implorant la mère de Scylla, Crataïs, qui donna le jour à ce fléau terrible pour les mortels ; seule elle empêchera le monstre de s'élançer derrière vous.

« Enfin vous arriverez dans l'île de Thrinacie ; là paissent les nombreuses génisses et les grasses brebis du Soleil, sept troupeaux chacun de cinquante génisses, et le même nombre de mou-

tons à la toison éclatante ; ils ne se reproduisent point entre eux, et pourtant ne diminuent jamais. Des déesses en prennent soin ; deux nymphes à la belle chevelure, Phaétuse et Lampétie, que conçut du Soleil la divine Nééra. Leur mère auguste les nourrit, les éleva, puis les envoya loin d'elle pour habiter l'île de Thrinacie, leur confiant la garde des brebis paternelles et de ses bœufs aux cornes recourbées. Si vous faites que ces troupeaux ne reçoivent aucun dommage, vous pouvez songer au retour, et tous, après avoir souffert bien des maux, vous parviendrez dans Ithaque ; mais si ces troupeaux sont attaqués, je vous prédis la perte de votre navire et de vos compagnons ; vous seul serez sauvé de la mort ; mais vous n'arriverez qu'avec peine et tardivement, après avoir perdu tous vos navires. »

« Elle dit, et bientôt l'Aurore paraît sur un trône d'or. La déesse auguste s'en oigne en traversant son île ; et moi, cependant, me dirigeant vers mon vaisseau, j'ordonne à mes compagnons de s'embarquer et de délier les cordages. Ils se hâtent de monter dans le navire, et se placent sur les bancs ; tous assis en ordre, ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Derrière le navire à la proue azurée s'élève un vent propice, qui gonfle nos voiles, compagnon favorable que nous envoie Circé, déesse auguste à la voix mélodieuse. Aussitôt que nous avons disposé tous les agrès dans l'intérieur du navire, nous nous asseyons sur le vaisseau, que dirigent les vents et le pilote ; alors, malgré ma douleur, j'adresse à mes compagnons ces paroles :

« O mes amis, il ne faut pas qu'un ou deux seulement soient instruits des oracles que m'a dévoilés Circé, déesse illustre ; je vous le dirai donc, afin que vous sachiez si nous périrons, ou si, pouvant éviter le danger, nous échapperons aux destinées de la mort. D'abord Circé nous ordonne d'éviter la voix des divines Sirènes et leurs prairies émaillées de fleurs ; ce n'est qu'à moi qu'elle accorde de les entendre ; mais vous devez m'attacher avec de fortes chaînes au mât élevé, pour que j'y reste immobile ; la même, vous me chargerez de liens. Si je vous implore, si je vous commande de me délier, vous me retiendrez par de nouvelles chaînes. »

« C'est ainsi que j'entretenais mes compagnons de tout ce que je savais ; cependant le navire arrive promptement à l'île des

Sirènes , car il était poussé par un souffle favorable. Mais bientôt le vent s'apaise, et le calme se répand dans les airs ; les flots sont assoupis par un dieu. Les matelots alors , se levant , plient les voiles , et les déposent dans le vaisseau ; puis ils s'asseyent près des rames , et l'onde blanchit sous leurs efforts. Moi , cependant , avec mon glaive d'airain je divise en morceaux une grande masse de cire , que je presse dans mes mains vigoureuses ; la cire s'amollit aussitôt , parce que j'y mettais une grande force , et que brillait la lumière du puissant Soleil , fils d'Hypérion ; j'enduis de cette cire les oreilles de tous mes compagnons rangés en ordre. Ensuite ils m'attachent les pieds et les mains au mât élevé ; là même ils me chargent de liens , et , se rasant , ils frappent de leurs rames la mer blanchissante. Quand nous ne sommes éloignés que de la distance où la voix peut s'étendre , poursuivant notre route avec facilité , notre vaisseau rapide rapproché du rivage ne peut échapper aux regards des Sirènes ; aussitôt elles font entendre ce chant mélodieux :

« Approche , viens à nous , célèbre Ulysse , grande gloire des Grecs , arrête ici ton navire pour nous écouter. Nul homme n'a franchi ces lieux sans avoir entendu la voix mélodieuse qui s'échappe de nos lèvres ; celui qui cède à nos vœux retourne charmé dans sa patrie , en connaissant bien plus de choses. Nous savons tout ce que dans le vaste Ilion les Grecs et les Troyens ont souffert par la volonté des dieux ; nous savons tout ce qu'il advient sur la terre féconde. »

« Ainsi parlèrent les Sirènes d'une voix mélodieuse ; mon cœur désirait les écouter , et , faisant signe des yeux à mes compagnons , je leur commandais de me délier ; mais , en se courbant , ils ramaient avec plus d'ardeur. A l'instant , Euryloque et Périclide se lèvent , me chargent de nouveaux liens , et me resserrent davantage. Quand nous eûmes franchi ces parages , et qu'on n'entendit plus la voix des Sirènes ni leur chant séducteur , mes compagnons enlevèrent la cire qui fermait leurs oreilles , et me dégagèrent de mes liens.

« A peine sommes-nous à quelque distance de cette Ile , que j'aperçois une épaisse fumée , des vagues immenses , et j'entends un bruit terrible ; les rames échappent aux mains des matelots épouvantés , et les vagues retentissent de toutes parts ; le vais-

seau reste immobile, car de leurs mains ils n'agitent plus les longues rames. Moi, cependant, en parcourant mon vaisseau, j'encourageais mes compagnons par des paroles rassurantes, et je disais, en m'adressant à chacun d'eux :

« O mes amis, nous ne sommes point sans expérience des dangers; ce malheur n'est pas plus grand que celui que nous avons souffert, lorsque le Cyclope, par sa force terrible, nous enferma dans sa profonde caverne; cependant, la par mon courage, mes conseils et ma prudence, nous fûmes sauvés, et sans doute, je pense, vous vous en souvenez. Maintenant donc, courage, obéissez tous à ma voix. Inébranlables sur les bancs, frappez de vos rames le vaste sein des mers, et puisse Jupiter nous accorder de fuir et d'éviter la mort. Pour toi, pilote, voici mes ordres; garde-les dans ton âme, puisque tu diriges le gouvernail du vaisseau : tiens toujours le navire éloigné de cet épais brouillard et de ces flots mugissants; observe attentivement cet écueil, de peur que s'il échappe à ta vue, en t'élançant dans ces passages, tu ne nous précipites dans l'abîme. »

« Tels étaient mes discours; ils obéissent promptement à mes paroles. Cependant je ne leur parlais point de Scylla, malheur inévitable, dans la crainte que les matelots effrayés n'abandonnassent les rames pour se réfugier au fond du navire. Mais alors moi-même j'oublie les ordres que me donna Circé de ne point m'armer; je revêts mes armes étincelantes, et dans mes mains prenant deux longs javelots, je monte à la proue, vers la pointe du navire; là, j'espérais d'abord apercevoir l'inflexible Scylla, qui devait donner la mort à mes camarades : mais je ne pus la découvrir; et cependant je fatiguai mes yeux à considérer de toutes parts autour de cette caverne ténébreuse.

« Nous pénétrons en gémissant dans le détroit; d'une part est Scylla, de l'autre la redoutable Charybde, qui dévore avec fracas l'onde amère. Quand elle la rejette, semblable à la cuve placée sur un large foyer, la mer murmure en bouillonnant; l'écume s'élançe dans les airs jusque sur le sommet élevé de l'un et l'autre écueil. Mais quand de nouveau le monstre engloutit l'onde amère, tout l'intérieur paraît bouillonnant; autour du rocher retentit un bruit terrible, et dans le fond de l'abîme la terre laisse apparaître une arène bleuâtre. Les matelots sont saisis d'épou-

vante. Ainsi nous considérons cet écueil en redoutant la mort; Scylla pendant ce temps enlève du navire six de mes compagnons, les plus renommés par la force de leurs bras et leur mâle courage. Alors regardant l'endroit du navire où se trouvaient ces infortunés, je les aperçois emportés au loin, et leurs pieds et leurs mains s'agitant au-dessus des ondes; en m'implorant ils m'appellent tour à tour pour la dernière fois, le cœur navré de chagrins. Lorsque, sur un roc élevé, le pêcheur, armé d'un long roseau, et préparant un appât trompeur aux faibles habitants des eaux, jette dans la mer la corne d'un bœuf sauvage, bientôt il saisit un poisson qui s'agite en expirant sur le sable; ainsi s'agitent en expirant mes compagnons emportés contre le rocher. Le monstre à l'entrée des cavernes dévore ces infortunés, qui me tendaient encore les mains en ce désastre horrible. Jamais plus triste spectacle ne s'offrit à mes regards en parcourant les nombreux écueils de la mer.

« Après avoir évité les écueils de la terrible Charybde et de Scylla, nous arrivâmes dans l'île magnifique d'un dieu; c'est là qu'étaient les belles génisses au large front et les nombreuses brebis du Soleil. Moi-même alors, du milieu de la mer, étant encore sur mon navire, j'entendis le mugissement de ces génisses dans leur étable, et le bêlement des moutons. Aussitôt me vient à la pensée la parole du devin aveugle, le Thébain Tirésias, et de Circé, fille d'Éa, qui me recommandèrent par-dessus tout d'éviter l'île du Soleil, bienfaiteur des hommes. Je tins donc ce discours à mes compagnons, le cœur accablé de tristesse :

« Écoutez mes conseils, ô mes amis, quels que soient vos malheurs. Je vous dirai les oracles de Tirésias et de Circé, fille d'Éa, qui me recommandèrent par-dessus tout d'éviter l'île du Soleil, bienfaiteur des hommes; car c'est là, m'ont-ils dit, que nous devons éprouver les plus grands maux; dirigez donc le noir vaisseau loin de cette île. »

« A cet ordre, leur âme est brisée de douleur. Soudain Euryloque m'adresse ces reproches amers :

« Impitoyable Ulysse, ta force est sans mesure, et tu ne peux fatiguer tes membres; oui, sans doute, tout ton corps est d'airain, puisque tu ne permets pas à tes compagnons, vaincus par la fatigue et le sommeil, d'aborder sur ce rivage. Du moins dans

cette île nous préparerions le doux repas du soir ; mais c'est en vain, tu nous ordonnes de naviguer pendant la nuit, et d'errer loin de cette île sur la mer ténébreuse. Cependant c'est durant les nuits que s'élèvent les vents orageux, la perte des vaisseaux. Comment éviter la mort, si tout à coup survenait l'impétuosité des vents, du violent Zéphyr et du Notus, eux qui surtout brisent un navire, malgré la volonté des dieux protecteurs ? Ah ! plutôt maintenant obéissons à la nuit, et préparons le repas du soir, en restant sur notre navire ; demain, au lever de l'aurore mettant à la voile, nous naviguerons sur la vaste mer. »

« Ainsi parle Euryloque ; tous les autres compagnons applaudissent. Je reconnus dès lors qu'un dieu méditait notre perte.

« Euryloque, m'écriai-je aussitôt en lui répondant, tu me contrains, étant le seul de mon avis ; mais du moins jurez-moi tous maintenant par un serment terrible, si vous rencontrez un troupeau de bœufs, ou bien un grand troupeau de brebis, qu'aucun de vous, par une imprudence funeste, n'immolera, soit une génisse, soit une brebis ; mais, tranquilles, mangez les provisions que nous donna l'immortelle Circé. »

« Telles furent mes paroles ; eux aussitôt jurèrent comme je l'avais ordonné. Lorsqu'ils eurent promis, qu'ils eurent accompli ce serment, ils placent le vaisseau dans l'enceinte du port, près d'une source d'eau douce ; ensuite ils sortent du navire, et préparent le repas du soir. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, ils pleurent en se ressouvenant des amis qu'avait dévorés Scylla, qui les arracha du large vaisseau. Le doux sommeil vint enfin, tandis qu'ils pleuraient encore. C'était la troisième partie de la nuit ; les astres déclinaient vers leur couchant, lorsque Jupiter, excitant un vent impétueux avec une horrible tempête, enveloppe de nuages et la terre et la mer ; la nuit se précipite du ciel. Le lendemain, dès que brille l'Aurore aux doigts de rose, nous mettons à l'abri notre navire en le tirant dans une grotte profonde : c'est là qu'étaient les belles danses des nymphes, et leurs sièges ; alors ayant formé l'assemblée, je parle en ces mots :

« Amis, il reste encore dans le vaisseau de la nourriture et du breuvage, abstenons-nous de ces bœufs, de peur d'avoir à souffrir ; car ce sont les génisses et les grasses brebis d'un dieu redoutable, du Soleil, qui voit et qui connaît toutes choses.

« Je parlais ainsi ; leur âme se laisse aisément persuader. Durant un mois entier le Notus infatigable ne cessa de souffler, aucun vent ne s'éleva, si ce n'est l'Eurus et le Notus. Tant que mes compagnons trouvèrent du pain et du vin, ils s'abstinrent des troupeaux du Soleil, ne désirant que de vivre ; mais quand toutes les provisions manquèrent dans notre navire, alors, errants par nécessité, cherchant quelque proie, ils tâchaient de saisir les oiseaux, ou les poissons avec l'hameçon recourbé ; la faim dévorait leurs entrailles. Moi cependant je parcourais l'intérieur de l'île, et j'implorais les dieux, afin que l'un d'eux me montrât le chemin du retour. Un jour que j'errais ainsi dans l'île, je m'étais éloigné de mes compagnons, et m'étant lavé les mains dans un asile à l'abri du vent, j'adressais mes prières à tous les dieux habitants de l'Olympe ; eux alors répandirent un doux sommeil sur mes paupières. En ce moment Euryloque donne à mes compagnons ce conseil funeste :

« Écoutez ma voix, malgré les maux qui nous accablent ; sans doute toutes les morts sont odieuses aux malheureux humains, mais succomber à la faim est la plus affreuse mort et la pire destinée. Venez donc, et parmi les bœufs du Soleil, choisissant les plus beaux, sacrifions-les aux immortels habitant les vastes cieux. Si nous retournons dans Ithaque, notre chère patrie, nous bâtirons au Soleil un riche temple, dans lequel nous placerons des ornements nombreux et magnifiques ; mais si cette divinité, courroucée de la perte de ses génisses superbes, veut briser notre navire, et que les autres dieux y consentent, j'aime mieux en un instant perdre la vie au milieu des flots, que de périr lentement en restant dans cette île déserte. »

« Ainsi parle Euryloque ; tous mes autres compagnons applaudissent. Aussitôt, choisissant tout près d'eux les plus belles génisses du Soleil (ces superbes troupeaux paissaient non loin de notre navire), ils s'en saisirent, et prièrent les dieux, en coupant le tendre feuillage d'un chêne à la chevelure élevée ; car il n'était plus d'orge blanche dans le vaisseau. Quand ils ont terminé les prières, ils égorgent les victimes, les dépouillent, coupent les cuisses, les enveloppent de graisse, et deux fois les recouvrent de lambeaux palpitants ; mais comme ils n'ont plus de vin pour faire les libations sur l'holocauste embrasé, ils font rôtir les

chairs en les arrosant avec de l'eau. Dès que les cuisses sont consumées, et qu'ils ont goûté les entrailles, ils divisent les restes de la victime, et les percent avec de longues pointes de fer.

« En ce moment, le doux sommeil s'échappe de mes paupières, et je me dirige vers le navire, près du rivage de la mer. Mais lorsque j'approche du large vaisseau, la douce odeur de la fumée se répand autour de moi ; soudain en gémissant je m'adresse aux dieux immortels :

« Grand Jupiter, vous tous, dieux fortunés, dont l'existence est éternelle, c'est pour ma perte que vous m'avez plongé dans ce perfide sommeil, et mes compagnons, restés sur le rivage, ont commis un horrible forfait. »

« Bientôt Lampétie, messagère rapide, couverte d'un long voile, annonce au Soleil que nous avons immolé ses génisses. Aussitôt, le cœur enflammé de colère, il adresse aux dieux ces paroles :

« Puissant Jupiter, vous tous, dieux fortunés dont l'existence est éternelle, punissez les compagnons d'Ulysse, fils de Laerte, qui, pleins d'audace, ont tué mes génisses, auxquelles je me plaisais, et quand je m'élevais dans les cieux étoilés, et quand, du haut de la voûte céleste, je retournais sur la terre. Si vous ne m'accordez pas une juste réparation pour la perte de mes génisses, je descendrai dans les demeures de Pluton, et brillerai parmi les morts. »

« O Soleil, répond aussitôt le formidable Jupiter, continue d'éclairer les dieux et les faibles mortels sur la terre féconde ; bientôt, le frappant de ma foudre étincelante, je briserai leur vaisseau rapide au milieu de la mer ténébreuse. »

« C'est de la belle Calypso que j'ai su toutes ces choses ; elle-même m'a dit les avoir apprises de Mercure, le messager des dieux.

« Quand j'arrivai sur le rivage près de mon vaisseau, j'accablai tour à tour mes compagnons des plus violents reproches ; mais nous ne pouvions plus trouver aucun remède, les bœufs étaient égorgés. A l'instant les dieux nous montrèrent d'effrayants prodiges ; les peaux rampaient ; autour des broches mugissaient les chairs déjà rôties et les chairs encore crues, comme si c'était la voix des bœufs.

« Pendant six jours entiers mes compagnons se livrèrent aux festins en choisissant les plus belles génisses du Soleil ; mais quand Jupiter eut ramené le septième jour, les vents s'apaisèrent et cessèrent d'exciter la tempête ; bientôt nous nous embarquons, après avoir lancé le navire à la mer, puis ayant dressé le mât, nous déployons les blanches voiles.

« Lorsque nous sommes à quelque distance de l'île, et que déjà nous ne découvrons plus la terre, mais seulement le ciel et les ondes, le fils de Saturne enveloppe notre vaisseau d'un brouillard épais ; toute la mer est plongée dans les ténèbres. Le navire ne poursuit pas longtemps sa route ; tout à coup le bruyant Zéphyr se précipite en excitant une grande tempête ; l'impétuosité du vent rompt les cordages qui des deux côtés retiennent le mât ; il tombe en arrière, et tous les agrès sont jetés au fond du vaisseau ; le mât en tombant vers la proue du navire frappe la tête du pilote, et par la violence du coup son crâne est fracassé ; comme un plongeur, il est précipité du tillac, et sa vie l'abandonne. Jupiter au même instant fait gronder le tonnerre, et lance sa foudre sur le vaisseau ; frappé par les traits de Jupiter, il tourbillonne, rempli d'un nuage de soufre ; mes compagnons tombent du vaisseau. Semblables à des corneilles marines, autour du navire, ils sont emportés par les flots ; un dieu les prive à jamais du retour.

« Resté seul, je parcourais à grands pas mon vaisseau, lorsqu'un tourbillon brise ses flancs ; les vagues emportent la carène. Le mât en est arraché ; cependant à ce mât pendait une longue courroie, dépouille d'un taureau ; je réunis aussitôt ensemble le mât et la carène ; assis sur ces débris, je m'abandonne aux vents impétueux.

« Le Zéphyr avait cessé d'exciter la tempête ; bientôt arrive le rapide Notus, qui, portant la douleur dans mon âme, me fait craindre d'avoir à lutter encore contre l'odieuse Charybde. Durant toute la nuit je suis le jouet des flots ; dès que le soleil paraît à l'orient, j'arrive au détroit de Scylla, redoutable écueil, et de l'affreuse Charybde. Elle engloutissait en ce moment l'onde salée de la mer ; alors m'élançant vers un grand figuier, j'y reste fortement attaché, comme une chauve-souris ; mais là je n'avais aucun appui, ni pour affermir mes pieds ni pour m'élever ; les

racines étaient éloignées, et de même étaient à grande distance les vastes branches qui couvraient de leur ombre l'abîme de Charybde. Je restai donc avec constance, jusqu'à ce que le monstre rejetât de son sein le mât et la carène; ils m'apparaissent enfin, et je les attendais avec impatience. A l'heure où le juge quitte l'assemblée pour prendre le repas du soir, après avoir terminé les différends d'une jeunesse tumultueuse, Charybde fait reparaitre à mes yeux les poutres de mon navire; aussitôt, les pieds et les mains étendus, je tombe à grand bruit dans la mer, tout près des larges poutres, et m'asseyant sur ces débris, de mes deux mains je rame avec efforts. Le père des dieux et des hommes ne permit pas en ce moment que Scylla m'aperçût; car alors je n'eusse point évité l'affreuse mort.

« Je fus pendant neuf jours le jouet des flots; mais à la dixième nuit les dieux me poussèrent dans l'île Ogygie, où demeure la belle Calypso, déesse puissante, à la voix mélodieuse, qui m'accueillit et me combla de biens. Mais pourquoi redire toute cette aventure? Hier dans ce palais je vous l'ai dite, ainsi qu'à votre noble épouse; il m'est pénible de revenir sur des événements déjà racontés. »

CHANT XIII.

DÉPART D'ULYSSE DU PAYS DES PHÉACIENS, ET SON ARRIVÉE DANS ITHAQUE.

Ainsi parlait Ulysse; tous les convives gardaient le silence, ravis d'admiration dans les palais ombragés. Cependant Alcinoüs, s'adressant au héros, lui dit ces paroles :

« Ulysse, puisque vous êtes parvenu dans ma riche demeure au falte élevé, je ne pense pas que votre retour soit plus longtemps différé, quels que soient les maux nombreux que vous ayez soufferts. Maintenant c'est à chacun de vous que je m'adresse, vous qui dans mon palais venez toujours boire avec moi le vin d'honneur, pour écouter le chanteur divin : des vêtements

destinés à l'étranger sont renfermés dans ce coffre précieux, ainsi que l'or travaillé richement et tous les dons que les princes des Phéaciens apportèrent en ces lieux ; eh bien, il faut que chacun de nous donne encore à ce héros un grand trépied, avec un bassin ; et tous rassemblés nous serons honorés parmi le peuple : il serait difficile qu'un seul suffît à de si grandes largesses. »

Ainsi parle Alcinoüs ; ce langage leur est agréable. Eux cependant, pour goûter le repos, retournent dans leur demeure. Le lendemain, dès que brille l'Aurore aux doigts de rose, les Phéaciens se rendent vers le navire et portent l'airain étincelant ; le puissant Alcinoüs, se rendant lui-même vers le vaisseau, place les présents sous les bancs des rameurs, afin qu'aucun des matelots n'en soit blessé quand il agitera les rames. Tous ensuite se rendent dans le palais du roi pour y préparer le festin.

Alcinoüs en leur honneur immole un bœuf au fils de Saturne, le grand Jupiter, qui règne sur tous. Quand les cuisses sont consumées, ils prennent le repas délectable, en se livrant à la joie ; au milieu d'eux le divin chanteur fait entendre sa voix, Démocodocus honoré par ces peuples. Cependant Ulysse tournait souvent ses regards vers le soleil étincelant, attendant avec impatience de le voir coucher ; car il était désireux de partir. Ainsi le laboureur désire ardemment le repas du soir, lorsque durant tout le jour ses bœufs robustes ont tiré la forte charrue pour tracer le sillon ; le coucher du soleil est pour lui plein de charmes, parce qu'alors il se rend au repas du soir, les genoux brisés de fatigue ; de même pour Ulysse le coucher du soleil serait plein de charmes. Il se hâte donc de s'adresser aux Phéaciens ; mais c'est surtout au sage Alcinoüs qu'il parle en ces mots :

« Puissant Alcinoüs, le plus illustre parmi tous ces peuples, après avoir fait les libations, renvoyez-moi sans que j'éprouve aucun dommage, et vous-même soyez heureux ; déjà tout ce que désirait mon cœur est accompli, les préparatifs du départ et les riches présents, que les dieux du ciel me rendront favorables ; puisse-je à mon retour dans mes demeures retrouver mon épouse irréprochable et mes amis pleins de vie. Vous qui restez en ces lieux, goûtez le bonheur près de vos épouses, de vos jeunes filles et de vos enfants ; que les dieux vous combent de toutes sortes de prospérités, et qu'aucun malheur ne survienne parmi le peuple. »

Il dit ; tous les assistants applaudissent, et commandent qu'on dispose le départ de l'étranger, qui venait de parler si convenablement. Alors Alcinoüs donne cet ordre à son héraut :

« Pontonoüs, remplis l'urne profonde, et distribue le vin à tous les convives, afin qu'après avoir fait les libations à Jupiter, nous renvoyions l'étranger aux terres de la patrie. »

Aussitôt Pontonoüs verse dans l'urne un vin aussi doux que le miel, et le distribue à chacun des convives ; ceux-ci, sans abandonner leurs sièges, offrent des libations à tous les dieux fortunés qui possèdent le vaste ciel. Mais le divin Ulysse se lève ; il place dans les mains d'Arété la coupe profonde, et lui parle en ces mots :

« Soyez-moi constamment favorable, ô reine, jusqu'à ce que viennent la vieillesse et la mort, qui sont le partage de tous les humains. Je m'éloigne de ces lieux ; mais vous dans cette demeure soyez heureuse par vos peuples, par vos enfants, et par votre époux, le puissant Alcinoüs. »

En achevant ces mots, il franchit le seuil du palais. Soudain Alcinoüs envoie son héraut, qui précède Ulysse vers le navire sur le rivage de la mer. La reine envoie aussi les femmes qui la servent : à l'une elle ordonne de porter un manteau superbe, avec une tunique ; à l'autre elle confie le coffre précieux ; la troisième portait le pain et le vin.

Quand on fut arrivé vers le vaisseau sur les bords de la mer, ceux qui devaient accompagner Ulysse reçoivent les présents ainsi que la nourriture et le breuvage ; ensuite ils étendent sur le tillac des tapis et des couvertures de lin, afin qu'Ulysse vers la poupe dorme d'un profond sommeil. Le héros lui-même y monte, et se couche en silence ; alors les matelots se rangent sur les bancs, et détachent le câble de la pierre trouée. Aussitôt en s'inclinant ils frappent la mer avec la rame ; en ce moment sur les paupières d'Ulysse se répand un sommeil profond et paisible, presque semblable à la mort. Le vaisseau part, comme dans la lice quatre coursiers vigoureux s'élançant à la fois sous le fouet qui les presse, et, la tête haute, franchissent l'espace en un instant ; de même est emportée la poupe du navire, et derrière lui retentissent au loin les vagues émues de la mer agitée. Il fuit d'une course rapide et sûre ; l'épervier, le plus vite des oiseaux,

ne pourrait l'atteindre ; ainsi s'élanee le navire en sillonnant les flots de la mer, et portant un héros dont les pensées sont semblables aux pensées des dieux , celui qui dans son âme supporta de nombreuses douleurs, en affrontant les combats des guerriers, les mers semées d'écueils, et qui maintenant, plongé dans un sommeil profond, oublie tous les maux qu'il a soufferts.

Dès que parut l'étoile du matin, brillante messagère de l'Aurore, le vaisseau qui sillonnait les ondes approcha des rivages de l'île.

Dans le pays d'Ithaque est le port de Phorcyné, vieillard marin ; là sont des rochers escarpés s'avancant des deux côtés du port : ils abritent les flots des vents qui viennent de la haute mer ; à l'intérieur les vaisseaux restent immobiles sans aucuns liens, lorsqu'ils sont entrés dans cette enceinte. A l'extrémité du port s'élève un olivier aux feuilles allongées ; tout près de cet arbre est un antre agréable et profond, retraite sacrée des Nymphes qui sont appelées les Naiades. Là sont des urnes et des amphores de pierre ; les abeilles y viennent déposer leur miel. Là sont aussi de grands métiers en marbre où les Nymphes ourdisent une toile éclatante de pourpre, ouvrage admirable à voir ; dans l'intérieur coule sans cesse une eau limpide. Cette grotte a deux portes : l'une, qui regarde Borée, c'est l'entrée destinée aux hommes ; l'autre, en face du Notus, est plus divine : les mortels ne la franchissent jamais, c'est le chemin des dieux.

Les Phéaciens pénètrent dans ce port, qu'ils connaissaient déjà ; le navire s'élanee sur le rivage jusqu'à la moitié de sa carène, tant il est vigoureusement poussé par la main des rameurs. D'abord les matelots descendent à terre, et transportent Ulysse hors du navire, avec les couvertures de lin et les riches tapis ; ils déposent sur la plage ce héros, toujours enseveli dans un profond sommeil, et sortent ensuite les richesses qu'à son départ lui donnèrent les Phéaciens, par l'inspiration de la bienveillante Minerve. Ils placent ces présents au pied de l'olivier, loin de la route, de peur que quelque voyageur, venant à passer, ne les enlève avant le réveil du héros ; eux alors se hâtent de retourner dans leur patrie. Cependant Neptune n'a point oublié les menaces qu'il adressa jadis au divin Ulysse, et cherchant à sonder les desseins de Jupiter :

« Père des dieux, dit-il, désormais je ne serai plus honoré parmi les immortels, puisque les hommes ne me respectent plus, même les Phéaciens, qui tirent de moi leur origine. Je disais encore aujourd'hui qu'Ulysse ne rentrerait dans sa patrie qu'en éprouvant de nombreuses douleurs ; toutefois, je ne le privais pas à jamais du retour, car tu l'avais promis d'un signe de ta tête ; cependant voilà que les Phéaciens, conduisant sur la mer ce héros endormi dans un léger navire, l'ont déposé sur le rivage d'Ithaque ; ils l'ont comblé de présents magnifiques, en lui donnant de l'airain, de l'or, des habits richement tissus, et des trésors plus nombreux que jamais ce héros n'en eût rapporté d'Ilion, s'il fût revenu sans aucun dommage, après avoir au sort tiré sa part des dépouilles. »

Le roi des sombres nuages lui répondit aussitôt :

« Grands dieux ! puissant Neptune, qu'as-tu dit ? Non, les dieux ne te mépriseront jamais ; il serait difficile de te faire injure, toi le plus ancien et le plus illustre. Mais si l'un des mortels, par violence, ou se confiant en sa force, ne t'honore pas, il te reste toujours dans l'avenir la vengeance de ce crime : fais donc ce que tu désires et ce qui plaît à ton cœur. »

Le redoutable Neptune répond alors en ces mots :

« A l'instant même j'accomplirai ma volonté, comme tu le conseilles, roi des tempêtes ; car j'observe avec soin quel est ton désir, et je te vénère. Je veux donc maintenant anéantir dans la mer profonde le superbe vaisseau des Phéaciens, qui revient de conduire Ulysse ; il faut que ces peuples cessent et s'abstiennent de la conduite des voyageurs. Moi, je cacherai leur ville derrière une haute montagne. »

« Mon frère, lui dit Jupiter, ce qui dans ma pensée me semble être en effet préférable, c'est lorsque tous les Phéaciens sortiront de la ville pour voir le retour de leur vaisseau, de placer près du rivage un rocher semblable à ce léger navire ; il faut que tous les hommes soient frappés d'étonnement : ainsi tu cacheras leur ville derrière une haute montagne. »

A peine Neptune a-t-il entendu ces paroles qu'il vole dans l'île de Schérie, qu'habitent les Phéaciens. C'est là qu'il s'arrête ; le large vaisseau, poursuivant rapidement son cours, allait aborder au rivage ; Neptune s'approche de ce navire, le change en rocher,

et l'attache à la terre par de profondes racines, en le touchant de sa main puissante ; ensuite il s'éloigne aussitôt.

Cependant les Phéaciens, navigateurs habiles, discouraient entre eux, frappés d'étonnement. Chacun dit à celui qu'il voit auprès de lui :

« Qui donc enchaîne ainsi dans la mer ce vaisseau rapide, rentrant dans le port ? Il paraît être tout entier. »

Ainsi parle chacun des Phéaciens ; ils ne comprenaient pas comment s'était accompli ce prodige. Alors Alcinoüs fait entendre ce discours :

« Grands dieux ! je reconnais les anciens oracles de mon père, qui me disait que Neptune s'irriterait contre nous, parce que nous étions les heureux conducteurs de tous les voyageurs. Il ajoutait qu'un jour le plus beau vaisseau des Phéaciens, revenant de conduire un héros, serait anéanti dans la mer profonde, et qu'il cacherait notre ville derrière une haute montagne. Ainsi parlait le vieillard ; c'est aujourd'hui que toutes ces choses s'accomplissent. Mais écoutez, obéissons tous à ce que je vais dire. Cessez désormais de reconduire les voyageurs, quel que soit celui qui parvienne dans notre ville ; cependant immolons à Neptune douze taureaux choisis, pour qu'il soit touché de compassion, et qu'il ne cache pas notre ville derrière une montagne élevée. »

Il dit ; ceux-ci, saisis de crainte, préparèrent les taureaux. Ainsi les princes et les chefs des Phéaciens imploraient le puissant Neptune, en se tenant debout autour de l'autel. Cependant le divin Ulysse se réveille, couché sur le rivage de la patrie, mais il ne la reconnaît pas, car il en fut longtemps éloigné ; autour de lui la puissante Minerve, fille de Jupiter, répand un divin nuage, afin qu'il reste ignoré, qu'elle l'instruise de chaque chose, et que ni son épouse, ni ses concitoyens, ni ses amis, ne le reconnaissent avant que les prétendants soient punis de leur insolence. Ainsi tous les objets paraissent au héros sous une forme étrangère, et les longues routes, et les ports protecteurs, et les rochers élevés, et les arbres chargés de feuillage. Bientôt il se lève, et contemple les champs de la patrie ; il soupire profondément, et de ses deux mains se frappant la cuisse, il prononce ces paroles en gémissant :

« Ah, malheureux ! dans la patrie de quels mortels suis-je arrivé ? Seraient-ce des sauvages cruels et sans justice, ou bien sont-ils hospitaliers, et leur âme est-elle pieuse ? Où dois-je porter toutes ces richesses ? Moi-même où dois-je aller ? Que ne suis-je resté chez les Phéaciens ! J'aurais supplié quelque autre de ces princes magnanimes qui m'eût chéri comme son hôte, et m'eût procuré le retour. Je ne sais maintenant où cacher ces trésors, je ne puis les laisser ici, de peur qu'ils ne deviennent la proie des étrangers. Ah, grands dieux ! ils sont sans justice et sans sagesse, les princes et les chefs des Phéaciens, qui m'ont fait conduire dans une terre inconnue ! Ils me promettaient de me reconduire dans l'heureuse Ithaque, mais ils n'ont point accompli leur promesse. Puisse les punir Jupiter, protecteur des suppliants, qui voit tous les hommes et qui châtie le coupable ! Toutefois, je compterai mes richesses, et verrai si les matelots en fuyant n'ont rien emporté dans leur navire. »

En achevant ces mots, il compte avec soin les superbes trépieds, les urnes, l'or, et les vêtements magnifiques. Il n'a rien à regretter ; cependant il arrosait de ses larmes la terre de sa patrie, en se roulant sur le rivage de la mer bruyante, et gémissant avec amertume. En ce moment arrive Minerve sous les traits d'un jeune et beau pasteur de brebis, comme sont les fils des rois, portant sur ses épaules un large manteau, qui l'entoure deux fois ; à ses pieds délicats étaient de riches brodequins, et dans ses mains un javelot. Ulysse se réjouit en le voyant ; il marche à sa rencontre, et lui dit ces paroles rapides :

« Ami, puisque c'est vous que je rencontre le premier en ce pays, je vous salue ; ne m'abordez pas avec de mauvais desseins, mais sauvez ces richesses, et de même sauvez-moi : je vous implore comme un immortel, et j'embrasse vos genoux. Parlez-moi sincèrement, afin que je sache la vérité : quel est ce pays, ce peuple ? quels hommes habitent ces contrées ? Suis-je ici dans une île fortunée, ou cette plage, baignée par la mer, tient-elle au fertile continent ? »

« La déesse Minerve lui répondit :

« Étranger, votre ignorance est grande, ou vous venez de loin, puisque vous m'interrogez sur ce pays. Il n'est point sans renommée ; des peuples nombreux le connaissent, soit qu'ils ha-

bitent les régions de l'aurore et du soleil, ou les contrées opposées, au sein des ténèbres. Cette terre est âpre, et peu favorable aux coursiers; cependant elle n'est point stérile, mais n'est pas d'une grande étendue. Ici le froment et le vin croissent en abondance; sans cesse elle reçoit la pluie et la rosée féconde; elle est riche en pâturages de bœufs et de chèvres; enfin de toutes parts s'élèvent des forêts, dans lesquelles coulent d'abondantes fontaines. Sachez enfin, noble étranger, que le nom d'Ithaque est parvenu jusque dans la ville de Troie, qu'on dit être fort éloignée de l'Achaïe. »

A ces mots, le divin Ulysse goûte une douce joie, heureux de revoir la terre paternelle, comme venait de le lui dire Minerve, la fille du grand Jupiter. Aussitôt il adresse ces paroles à la déesse; toutefois, il n'exprime point la vérité, mais il reprend l'entretien, en conservant toujours dans son sein un esprit fertile en ruses :

« J'ai souvent entendu parler d'Ithaque dans la vaste Crète, qui domine au loin sur la mer; aujourd'hui j'arrive avec toutes ces richesses; mais, en ayant laissé d'aussi nombreuses à mes enfants, je suis, après avoir tué le fils chéri d'Idoménée, le léger Orsiloque qui, dans la vaste Crète, l'emportait sur tous les héros par ses pieds rapides; je le tuai, parce qu'il voulut me ravir les dépouilles troyennes, pour lesquelles j'avais souffert de grandes douleurs au fond de l'âme, en affrontant les combats des guerriers et des mers semées d'écueils. Le sujet de son courroux était que jamais, pour plaire à son père, je ne servis sous ses ordres dans les plaines de Troie, mais que toujours je combattis à la tête des autres guerriers. Je le frappai donc de ma lance, comme il revenait des champs, m'étant mis en embuscade avec un de mes compagnons. Une nuit sombre régnait dans les cieux, nul homme ne nous découvrit; je ne fus point aperçu quand je le privai de la vie. Cependant, après l'avoir immolé de mon fer aigu, je me rendis aussitôt vers un navire; je suppliai les illustres Phéniciens, et leur donnai d'abondantes dépouilles; puis je leur demandai de me conduire et de me déposer à Pylos, ou dans la divine Élide, où règnent les Épéens. La violence des vents nous a jetés sur ces bords, malgré les vœux des matelots; ils ne cherchaient point à me tromper. Ainsi donc, après avoir long-

temps erré, nous sommes arrivés ici pendant la nuit; en toute hâte nous sommes entrés dans le port, et, malgré notre besoin de prendre quelque nourriture, nous ne songeâmes pas à préparer le repas du soir; tous se couchèrent en sortant du vaisseau. C'est là qu'un doux sommeil s'empara de mes membres fatigués; les Phéniciens sortant mes richesses du large navire les déposèrent sur le sable, près de l'endroit où je reposais. Eux alors, se rembarquant, firent voile pour la populeuse Sidon; moi, cependant, je fus laissé sur le rivage, le cœur accablé de tristesse. »

A ces mots, la déesse sourit, et flatte Ulysse d'une main caressante; elle paraît aussitôt sous les traits d'une femme belle, majestueuse, et savante dans les plus beaux ouvrages; alors s'adressant au héros, elle fait entendre ces paroles rapides :

« Certes, il serait bien adroit et bien ingénieux, celui qui pourrait te vaincre en toutes sortes de ruses, quand ce serait un dieu lui-même. Homme dissimulé, fécond en ressources, insatiable de stratagèmes, ne devrais-tu pas du moins, au sein de ta patrie, abandonner ces tromperies et ces paroles détournées qui te sont chères depuis ton enfance? Mais viens, cessons de tels discours, puisque l'un et l'autre nous connaissons également ces subterfuges; car si tu l'emportes sur tous les hommes par tes conseils et tes paroles, de même je suis honorée entre toutes les divinités et par mon esprit et mes inventions; tu n'as point reconnu la puissante Minerve, fille de Jupiter, moi qui t'assiste, qui te garde sans cesse dans tous tes travaux, et qui te rendis cher à tous les Phéaciens. Aujourd'hui, je viens encore ici pour concerter un plan avec toi, pour cacher les richesses que les illustres Phéaciens, par mes avis et mon inspiration, te donnèrent lors de ton départ, et pour te dire tout ce que le destin te réserve de douleurs dans ton superbe palais; tu les supporteras, c'est la loi de la nécessité, sans te découvrir à nul homme, à nulle femme, à personne enfin, puisque tu viens ici comme un fugitif; mais il te faut souffrir en silence de nombreuses douleurs et supporter les outrages des hommes. »

« O déesse, répond Ulysse, il serait difficile au mortel que vous abordez de vous reconnaître, quelle que soit son habileté; car vous pouvez prendre toutes les formes. Oui, je sais combien vous m'avez été favorable, tant que nous tous, fils des

Grecs, nous combattîmes dans les champs d'Ilion. Cependant, lorsque nous eûmes ravagé la ville de Priam, que nous montâmes sur nos vaisseaux, et qu'un dieu dispersa les Achéens, je cessai de vous apercevoir, ô fille de Jupiter, et ne vous vis point entrer dans mon navire pour éloigner de moi le malheur. Mais portant toujours dans mon sein un cœur brisé de chagrins, j'errais jusqu'à ce que les dieux me délivrassent de mes maux : il est vrai que naguère, au milieu du peuple fortuné des Phéaciens, vous m'avez rassuré par vos paroles, et vous-même m'avez conduit dans leur ville. Maintenant donc je vous le demande à genoux, au nom de votre père (car je ne me crois pas arrivé dans l'illustre Ithaque, mais rejeté sur une terre étrangère ; et c'est, je pense, en me raillant que vous dites ces choses, afin de séduire mon esprit), dites-moi s'il est vrai que je sois enfin dans ma chère patrie. »

La bienveillante Minerve, interrompant Ulysse, reprend en ces mots :

« Oui, toujours la même défiance réside en ton sein ; cependant, je ne puis t'abandonner dans l'infortune, puisque tu te montres à la fois éloquent, ingénieux et sage. Tout autre sans hésiter, au retour de ses longs voyages, serait allé dans sa maison, afin de revoir sa femme et ses enfants ; mais pour toi, tu ne veux rien connaître, rien apprendre, avant d'avoir éprouvé ton épouse, qui repose tristement dans sa demeure ; ses nuits et ses jours douloureux se consomment dans les larmes. Ulysse, je n'ignorais pas, et je savais au fond de ma pensée qu'un jour tu reviendrais en ces lieux, après avoir perdu tes compagnons ; mais je ne voulais point combattre Neptune, le frère de mon père, Neptune qui dans son âme s'irrita contre toi, furieux de ce que tu privas son fils de la vue. Mais viens, que je te montre le pays d'Ithaque, afin que tu sois persuadé. Voici le port de Phorcyné, vieillard marin ; à l'extrémité du port s'élève l'olivier aux feuilles allongées ; tout près est un antre agréable et profond, retraite sacrée des nymphes qui sont appelées Naïades ; c'est dans cette vaste grotte que souvent toi-même tu sacrifias aux nymphes d'illustres hécatombes ; enfin le Nérîte est cette montagne ombragée de forêts. »

Comme elle achevait ces mots, la déesse dissipa le nuage ; tout

le pays apparaît. Le divin Ulysse goûte une douce joie, et saluant sa patrie, il baise la terre féconde. Ensuite il implore les nymphes en élevant les mains :

« Nymphes Naiades, filles de Jupiter, je n'espérais plus vous revoir ; maintenant soyez favorables à mes humbles prières ; comme jadis, je vous comblerai de présents, si, bienveillante pour moi, la puissante Minerve me permet de vivre et remplit de force mon fils chéri. »

« Rassure-toi, lui dit Minerve ; que de tels soins ne troublent point ta pensée. Cependant cachons promptement tes richesses dans le fond de cet antre, afin qu'elles te soient conservées tout entières ; nous délibérerons ensuite sur le parti le plus convenable. »

En parlant ainsi, Minerve pénètre dans la grotte profonde, et s'empresse d'y chercher un réduit caché ; près d'elle Ulysse portait toutes les richesses, l'or, l'airain solide et les superbes vêtements que lui donnèrent les Phéaciens. Il les dépose soigneusement ; puis la fille de Jupiter, dieu de l'égide, place une pierre devant l'entrée.

Alors tous les deux, assis au pied de l'olivier sacré, méditent comment ils donneront la mort aux audacieux prétendants ; ce fut Minerve qui la première ouvrit l'entretien en ces mots :

« Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, voyons maintenant comment tu feras sentir la force de ton bras à ces audacieux prétendants qui depuis trois ans règnent dans ton palais, désirant obtenir ta noble épouse et lui donner les présents des noces. Elle cependant, sans cesse gémissant après ton retour, les comble tous d'espoir, et fait des promesses à chacun d'eux en leur envoyant des messages ; mais son âme a conçu d'autres pensées. »

« Ah, grands dieux ! interrompt Ulysse, comme Agamemnon, fils d'Atrée, je devais donc périr d'une mort affreuse dans mon palais, si vous-même, ô déesse, ne m'aviez instruit de tout avec justice. Mais venez, concertons un plan, afin de les punir ; restez vous-même près de moi, me remplissant d'un courage intrépide, comme lorsque nous renversâmes les remparts d'Ilion. Ah ! puissiez-vous me secourir avec le même zèle, ô Minerve, et je pourrais combattre trois cents guerriers avec vous, déesse vénérable, lorsque, bienveillante pour moi, vous me protégerez. »

« Oui, sans doute, répond la déesse, moi-même je t'assisterai ; tu n'échapperas pas à ma vue, lorsque nous accomplirons ces travaux ; je pense qu'ils souilleront la sol de leur cervelle et de leur sang, quelques-uns de ces fiers prétendants qui dévorent ton héritage. Mais viens, que je te rende méconnaissable à tous les hommes ; je riderai ta peau délicate sur tes membres agiles, je dépouillerai ta tête de ses blonds cheveux, et te couvrirai de lambeaux si déchirés, que tout homme en voyant celui qui les porte sera saisi d'horreur. J'obscurcirai tes yeux, autrefois si beaux ; ainsi tu paraîtras un pauvre mendiant à tous les prétendants, à ton épouse, ainsi qu'au fils que tu laissas dans ta maison. Rends-toi d'abord auprès du pasteur qui prend soin des porcs, qui t'est dévoué, qui chérit ton fils et la prudente Pénélope. Tu le trouveras veillant sur tes troupeaux ; ceux-ci paissent sur le rocher du Corbeau, près de la fontaine Aréthuse, mangent le gland nourrissant et boivent l'onde limpide pour entretenir leur graisse succulente. Tu resteras en ces lieux, attentif à t'informer de tout, tandis que je me rendrai dans Sparte, féconde en belles femmes, pour appeler Télémaque, ton fils chéri, noble Ulysse ; il s'est rendu dans la vaste Lacédémone, auprès de Ménélas, pour s'informer, par la voix de la renommée, s'il est quelque endroit de la terre où tu respires encore. »

« Ah ! pourquoi, s'écrie Ulysse, ne l'avoir pas instruit, vous qui dans votre esprit savez toutes choses ? Doit-il donc, errant sur la mer inféconde, souffrir aussi de nombreux malheurs, tandis que des étrangers dévorent son héritage ?

« Que son sort ne te donne aucune inquiétude, reprend aussitôt la déesse. C'est moi-même qui l'envoyai, pour qu'il obtint une grande gloire, en allant à Sparte ; il n'éprouve aucune peine, mais heureux il repose dans le palais d'Atride, où pour lui sont des biens en abondance. Il est vrai que de jeunes audacieux se tiennent en embuscade sur un léger navire, désireux de le tuer avant qu'il aborde sur le rivage de la patrie ; mais je ne crois pas qu'ils accomplissent ce projet : la terre auparavant engloutira quelques-uns de ces fiers prétendants qui dévorent ton héritage. »

En achevant ces mots, Minerve le frappe d'une baguette ; elle ride la peau délicate d'Ulysse sur ses membres agiles, dépouille la tête du héros de ses blonds cheveux, et lui donne

tout l'extérieur d'un vieillard cassé par l'âge ; elle obscurcit les yeux d'Ulysse, ses yeux autrefois si beaux ; elle le revêt ensuite d'un méchant manteau, d'une mauvaise tunique déchirée et noircie par une fumée épaisse ; elle recouvre encore le corps du héros de la dépouille usée d'un cerf agile ; enfin elle lui donne un bâton, avec une pauvre besace toute trouée ; à cette besace pendait une corde qui servait de bandoulière.

Tous les deux s'étant ainsi consultés se séparent ; la déesse ensuite va dans la divine Lacédémone auprès du fils d'Ulysse.

CHANT XIV.

ENTRETIENS D'ULYSSE AVEC EUMÉE.

Alors Ulysse, s'éloignant du port, suit à travers la forêt et le sommet de la colline l'âpre sentier indiqué par Minerve pour se rendre auprès du pasteur qui veillait avec soin sur l'entretien des serviteurs qu'avait acquis son maître.

Il le trouve assis sous le portique, à l'endroit où furent bâtis, dans un lieu découvert, les murs élevés de la cour, belle, vaste et de forme circulaire ; ce fut le pasteur lui-même qui la construisit pour les troupeaux durant l'absence d'Ulysse, et qui, sans le secours ni de sa maîtresse ni du vieux Laerte, l'entoura de grosses pierres et d'une haie d'épines. A l'extérieur s'élevait une forte palissade de pieux serrés, et coupés dans le cœur du chêne ; et dans l'intérieur de la cour il fit douze étables rapprochées entre elles, où couchaient les porcs ; dans chacune de ces étables reposaient sur la terre cinquante truies fécondes ; les mâles couchaient en dehors, mais ils étaient moins nombreux ; car les nobles prétendants les diminuaient en les mangeant dans leurs repas ; ainsi sans cesse le pasteur leur envoyait le meilleur de tous ces porcs succulents ; cependant on en comptait encore trois cent soixante. Là veillaient aussi, semblables à des lions, quatre dogues que nourrissait le chef des pasteurs. En ce moment il ajustait à ses pieds une chaussure que lui-même avait taillée dans la peau rou-

geâtre d'un bœuf; les autres bergers, au nombre de trois, s'empressaient à l'envi de réunir les troupeaux; il avait envoyé le quatrième à la ville conduire le porc qu'il était contraint par nécessité de livrer aux fiers prétendants, afin qu'après les sacrifices ils savourassent ces viandes délicates.

Mais à l'instant les chiens à la voix retentissante aperçoivent Ulysse; ils s'élancent en aboyant avec force; alors le héros, usant d'adresse, s'assied à terre, et le bâton échappe de sa main. Là, dans sa propre demeure, il allait souffrir un indigne outrage; mais le gardien des porcs, s'élançant d'un pied rapide, franchit aussitôt le portique, et le cuir tombe de sa main. En criant contre les chiens, il les chasse avec des pierres nombreuses qu'il lance de tous côtés; puis il dit au héros :

« O vieillard, peu s'en est fallu que ces dogues ne vous déchirassent en un instant, et que vous me couvriez d'opprobre. Cependant les dieux me donnent assez d'autres sujets de chagrin et d'amertume; sans cesse je gémiss, je pleure sur un noble maître, et je nourris avec soin ses troupeaux, pour qu'ils soient mangés par d'autres; lui cependant, privé de toute nourriture, erre misérablement dans quelque ville lointaine, au milieu de peuples inconnus, si toutefois il respire et s'il voit encore la clarté du soleil. Mais suivez-moi, venez dans ma cabane, ô vieillard, afin de vous rassasier de pain et de vin au gré de vos désirs, et que vous me disiez d'où vous êtes, et quels sont les maux que vous avez soufferts. »

En achevant ces paroles, le noble pasteur conduit Ulysse à la bergerie; et, l'ayant introduit, il répand des branches épaisses; au-dessus il étend la peau velue d'une chèvre sauvage, et prépare une couche vaste et commode. Ulysse se réjouit d'être si bien reçu; puis il adresse ces paroles au berger :

« Que Jupiter, ô mon hôte, et les autres dieux vous donnent ce que vous désirez, puisque vous m'accueillez avec tant de bienveillance! »

Alors, pasteur Eumée, tu répondis en ces mots :

« Non, il ne m'est point permis de mépriser un étranger, quand il arriverait plus misérable que vous; car les étrangers et les pauvres nous viennent de Jupiter. Notre offrande sera faible, mais bienveillante : telle est la coutume des serviteurs; ils sont

toujours craintifs, surtout quand de jeunes maîtres commandent, car les dieux enchainent le retour de celui qui me chérissait, et qui m'eût donné sans doute une maison, un champ, une riche épouse, tous les biens qu'un maître bienfaisant accorde à celui qui le sert avec zèle, et dont un dieu fait prospérer les travaux, comme une divinité fit fructifier mes peines dans les choses que j'ai surveillées : ainsi, mon maître m'eût comblé de richesses, s'il eût vieilli dans son palais ; mais il est mort loin de nous. Ah ! plutôt aux dieux que toute la famille d'Hélène eût péri jusque dans sa source, puisqu'elle a ravi le jour à tant de héros ! Mon maître aussi, pour l'honneur d'Agamemnon, est allé dans les fertiles plaines d'Ilion combattre les guerriers troyens. »

A peine a-t-il achevé ce discours, qu'il relève sa tunique autour de sa ceinture, et court à l'étable où les porcs étaient renfermés ; il en prend deux, et les immole aussitôt ; il les passe à la flamme, puis les divise en morceaux, et les perce avec des broches. Après avoir fait rôtir les viandes, il les apporte, les place devant Ulysse, encore toutes brûlantes autour des broches ; puis il répand la blanche farine ; alors dans une écuelle de lierre préparant un vin aussi doux que le miel, il s'assied en face du héros, et l'exhortant il lui parle en ces mots :

« Mangez maintenant, cher étranger, ces viandes de porc destinées aux serviteurs ; car les prétendants dévorent les porcs les plus gras, sans redouter la vengeance au fond de leur âme, et sans concevoir aucune pitié. Pourtant les dieux fortunés ne chérissent pas les actions impies, mais ils honorent la justice et les pieux travaux des hommes. Les ennemis, les pirates qui dévastent une terre étrangère, auxquels Jupiter accorde un riche butin, après avoir rempli leur navire, se rembarquent, et retournent dans leur patrie ; et pour eux-mêmes une crainte terrible de vengeance s'empare de leur âme. Mais peut-être que ces princes savent quelque chose sur la mort funeste de mon maître ; sans doute ils ont entendu la voix de quelque divinité, puisqu'ils n'aspirent à l'hymen qu'avec violence, et ne veulent point retourner dans leurs champs ; tranquilles, ils dévorent insolemment ces richesses sans rien épargner. Toutes les nuits et tous les jours qui nous viennent de Jupiter, ils ne se contentent pas d'immoler une ou même deux victimes ; mais, buvant sans mesure, ils ont

épuisé tout le vin. A mon maître autrefois appartenait de grands biens ; à nul des héros, soit du fertile continent, soit d'Ithaque elle-même, fussent-ils vingt réunis, n'appartenaient tant de richesses : je vais vous en faire le détail. Douze troupeaux de bœufs sur le continent, autant de moutons, autant d'étables à porcs, autant de pâturages remplis de chèvres que font paître des étrangers et les pasteurs de ce héros. Dans cette île sont encore onze pâturages de chèvres, qui paissent à l'autre extrémité du rivage ; sur elles veillent des bergers pleins de zèle. Cependant chacun d'eux est obligé de porter tous les jours aux prétendants la chèvre qui dans ses troupeaux lui paraît la plus belle. Moi-même, qui garde et qui prends soin des porcs, je choisis toujours le plus beau pour le leur envoyer. »

Ainsi parlait Eumée ; mais Ulysse mangeait avidement les viandes, et buvait le vin en silence ; cependant il méditait la perte des prétendants. Quand il a terminé le repas, et pris la nourriture au gré de ses désirs, Eumée remplissant la coupe dans laquelle il avait coutume de boire, la présente au héros plein de vin ; celui-ci la reçoit, se réjouit dans son cœur, et s'empresse d'adresser ce discours au pasteur :

« Ami, quel est l'homme puissant et fortuné qui, comme vous le racontez, vous acheta de ses trésors, et qui, m'avez-vous dit, s'est sacrifié lui-même pour la gloire d'Agamemnon ? Parlez, il est possible que j'aie connu ce héros. Jupiter et les dieux immortels savent seuls si je ne pourrai pas vous annoncer l'avoir vu dans mes voyages ; car j'ai parcouru bien des contrées. »

Eumée, chef des pasteurs, répondit en ces mots :

« O vieillard, aucun voyageur venant annoncer le retour de mon maître ne pourra persuader l'épouse et le fils chéri de ce héros ; car les étrangers qui réclament notre secours mentent légèrement, et ne veulent pas dire la vérité. Tout voyageur qui vint dans Ithaque fut introduit auprès de la reine, et l'abusa par de vaines paroles ; cependant elle fit toujours un accueil bienveillant, et s'informa soigneusement de chaque chose ; puis des larmes tombent de ses paupières, comme il convient à toute femme dont l'époux périt au loin. Vous-même, ô vieillard, peut-être vous imaginerez une fable, pour qu'on vous donne une tunique, un manteau, des vêtements. Mais déjà les chiens et les vautours

doivent avoir enlevé la peau de ses os : mon maître a perdu la vie ; ou bien dans la mer les poissons ont mangé son cadavre, et ses ossements gisent sur la plage, ensevelis sous un monceau de sable. Oui, c'est ainsi qu'il a perdu la vie ; il ne laisse après lui que des douleurs à tous ses amis, et surtout à moi, car je ne retrouverai jamais un si bon maître, en quelque lieu que je porte mes pas ; lors même que je retournerais dans la maison de mon père et de ma mère, où d'abord ils me donnèrent le jour et m'élevèrent eux-mêmes. Ce n'est pas sur eux que je pleure le plus, malgré mon désir de les revoir, en retournant dans ma patrie ; mais le regret d'Ulysse absent m'absorbe tout entier. Cher étranger, j'ose à peine préférer son nom, quoiqu'il ne soit plus au milieu de nous, car il me chérissait, et me soignait du fond de son cœur ; mais je l'appelle mon père, même en son absence. »

« Ami, reprend le noble Ulysse, puisque vous niez toute chose, et que vous dites encore qu'il ne reviendra pas, c'est que votre esprit fut toujours incrédule ; toutefois, je ne vous parle point au hasard, mais je l'atteste avec serment, Ulysse reviendra. Que j'obtienne le prix de cette heureuse nouvelle, aussitôt que de retour en ces lieux il rentrera dans son palais ; alors vous me donnerez une tunique, un manteau, de superbes vêtements. Mais avant ce jour, malgré mes besoins, je ne veux rien accepter. Il m'est odieux à l'égal des portes de l'Enfer l'homme qui, contraint par l'indigence, profère des paroles trompeuses. Que Jupiter, le premier des dieux, en soit témoin, et cette table hospitalière, et ce foyer de l'irréprochable Ulysse où je viens d'arriver : toutes ces choses s'accompliront comme je l'annonce. Dans le courant de cette année Ulysse sera de retour en ces lieux ; à la fin de ce mois, ou les premiers jours du suivant, il reviendra dans sa maison, et punira quiconque osa mépriser ici son épouse et son illustre fils. »

Sage Eumée, tu fis entendre cette réponse :

« O vieillard, je n'aurai jamais à récompenser cette heureuse nouvelle : Ulysse ne reviendra plus dans sa maison. Toutefois, buvez en paix, livrons-nous à d'autres pensées, et ne rappelez point ces malheurs à ma mémoire ; car dans mon sein mon âme s'attriste, lorsqu'on retrace le souvenir de ce bon maître. Abandonnons aussi les serments ; cependant puisse-t-il arriver, comme

je le désire, ainsi que Pénélope, et le vieux Laerte, et le divin Télémaque. Aujourd'hui je pleure sur le sort de cet enfant qu'engendra le vaillant Ulysse; puisque les dieux l'élevèrent comme un jeune arbrisseau, j'espérais qu'entre tous les hommes il ne serait point inférieur à son père, chéri par sa taille et son admirable beauté; mais l'un des dieux, ou peut-être un des mortels, a frappé son esprit plein de sagesse : il s'est rendu dans la divine Pylos pour avoir des nouvelles de son père. Cependant voilà que les audacieux prétendants lui dressent des embûches à son retour, afin que sans gloire elle soit à jamais effacée dans Ithaque, la postérité du noble Arcésius. Toutefois, cessons d'en parler, soit qu'il périsse ou qu'il échappe à la mort, s'il est protégé par la main du fils de Saturne. Mais vous, ô vieillard, dites vos propres malheurs; racontez-moi la vérité, que je l'apprenne tout entière. Qui donc êtes-vous? quel peuple venez-vous de quitter? où sont et votre patrie et vos parents? Sur quel navire êtes-vous arrivé? quels matelots vous ont conduit dans Ithaque? quelle est leur nation? car je ne crois pas que ce soit à pied que vous avez pu venir en ces lieux. »

« Oui, répond aussitôt le prudent Ulysse, je vous dirai toutes mes aventures avec sincérité. Si nous avons encore pour longtemps de la nourriture et du vin délectable, pour goûter à loisir dans cette demeure les douceurs du festin, tandis que d'autres s'occuperaient des travaux, je ne pourrais pas aisément suffire, durant une année entière, à vous raconter toutes les douleurs de mon âme, tant j'en ai supporté par la volonté des dieux.

« Je me glorifie d'être né dans la vaste Crète, fils d'un homme opulent; il eut plusieurs autres enfants, qui naquirent et furent élevés dans sa maison, issus de sa légitime épouse. La mère qui me donna le jour fut une captive achetée à grand prix; mais Castor, le fils d'Ilylax, m'honorait à l'égal de ses enfants légitimes; c'est de lui que je me glorifie d'avoir reçu la naissance, lui qui jadis dans la Crète fut respecté comme un dieu par le peuple, à cause de sa félicité, de ses richesses et de ses fils glorieux. Cependant les inflexibles destinées de la mort l'ont emporté dans le royaume de Pluton; alors ses nobles enfants divisèrent son héritage, et le tirèrent au sort; ils ne m'en laissèrent qu'une faible partie, et me donnèrent une seule maison. J'épousai, grâce

à ma valeur, une femme issue d'hommes opulents ; car je n'étais point un mortel obscur, un déserteur des batailles. Maintenant j'ai tout perdu ; cependant je crois que si vous regardez le chaume, vous reconnaîtrez la moisson ; mais une grande adversité s'est emparée de moi. Jadis Mars et Minerve m'accordèrent la force et le courage ; lorsque pour une embuscade je choisissais les plus vaillants, méditant la perte des ennemis, jamais mon noble cœur ne prévoyait la mort ; mais, armé de ma lance, je m'élançais le premier de tous pour immoler, parmi les guerriers, quiconque osait m'attaquer. Tel je fus à la guerre ; le travail des champs ne me plaisait pas, non plus que les soins domestiques, qui nourrissent de beaux enfants. Les vaisseaux garnis de rames m'étaient toujours chers, ainsi que les combats, les traits et les flèches aiguës, qui paraissent à d'autres si tristes et si terribles. Voilà ce qui me charmait, ce qu'un dieu plaça dans mon sein ; car chaque homme est entraîné par des soins différents. Avant que les Grecs partissent pour Iliou, neuf fois sur de rapides navires je conduisis des guerriers chez des peuples étrangers : tout me réussit à souhait. Je prenais d'abord la meilleure part du butin, et par le sort j'en obtenais beaucoup ensuite ; ainsi j'accrus promptement l'opulence de ma maison, et je devins un citoyen puissant et considéré parmi les Crétois. Enfin, lorsque le grand Jupiter nous ouvrit cette route fatale, où tant de héros ont perdu la vie, on nous força, l'illustre Idoménee et moi, de commander les vaisseaux qui se rendaient dans les champs d'Iliou ; nul moyen de s'y refuser, la voix du peuple est terrible. Là, nous tous, fils des Grecs, combattimes durant neuf années, et la dixième, après avoir détruit la ville de Priam, nous revînmes sur nos navires au sein de nos foyers ; un dieu dispersa les Achéens. Cependant, malheureux, le puissant Jupiter me réservait de grands maux. Pendant un mois seulement je restai dans ma maison, me réjouissant avec mes enfants, mon épouse chérie, et mes nombreux trésors ; mais ensuite mon ardeur me pousse à naviguer vers l'Égypte, en rassemblant des navires et de valeureux compagnons ; j'équipai donc neuf vaisseaux, et mon armée fut promptement réunie.

« Durant six jours mes compagnons se livrèrent à la joie des festins ; je leur donnai de nombreuses victimes pour sacrifier aux

cieux , et pour préparer leur repas. Le septième jour, abandonnant les rivages de la Crète , nous voguons facilement au souffle vif et pur de Borée , comme sur un courant ; aucun de nos vaisseaux n'éprouva de dommages , et nous tous , pleins de vigueur et de santé , restions assis sur nos navires , que dirigeaient le vent et les pilotes. Le cinquième jour nous arrivons à l'embouchure de l'Égyptus au large cours ; j'arrêtai mes vaisseaux arrondis dans le fleuve. Là je décide que plusieurs de mes compagnons resteront près du rivage pour garder la flotte ; j'envoie les autres sur les hauteurs observer le pays. Eux , cédant à leur audace , emportés par trop de valeur , ravagent les fertiles campagnes des Égyptiens , enlèvent les femmes et les enfants , égorgent tous les habitants ; aussitôt le bruit s'en répandit dans la ville. Les citoyens , attirés par les cris , arrivent au lever de l'aurore ; toute la plaine est remplie de fantassins , de cavaliers , et des éclairs de l'airain ; Jupiter , qui se plaît à lancer la foudre , répand une terreur funeste parmi mes compagnons ; aucun d'eux ne peut soutenir le choc des assaillants ; le malheur les environne de toutes parts. Les ennemis tuent plusieurs des nôtres avec le tranchant de l'airain ; ils emmenèrent les autres vivants , pour les forcer aux travaux. Alors Jupiter suggère à mon esprit cette pensée ; mais plutôt que ne suis-je mort , que n'ai-je terminé mon destin aux rivages mêmes de l'Égyptus ! car une grande calamité m'était réservée. Aussitôt je dépouille ma tête du casque , mes épaules du bouclier , et de ma main je rejette la lance. J'accours devant le char du roi , puis je baise ses genoux , en les tenant embrassés ; il me conserva la vie , et prit pitié de moi. Me plaçant ensuite sur son char , il me conduit tout baigné de larmes jusque dans son palais. Cependant plusieurs Égyptiens armés de leurs javelots , s'élançaient contre moi , brûlant de m'arracher la vie , car ils étaient vivement irrités ; mais le roi me garantit , il redoutait la vengeance de Jupiter hospitalier , qui surtout punit les actions impies. Je restai là pendant sept années ; j'acquis des biens immenses au milieu des Égyptiens ; tous me comblèrent de présents. Mais quand la huitième année est révolue , un Phénicien , habile en tromperies , arrive en Égypte ; fourbe odieux , qui déjà par ses ruses avait aux hommes attiré bien des maux , cet homme , séduisant mes esprits , m'engage à me rendre en Phé-

nicie, où se trouvaient ses palais et ses richesses. Je demeurai près de lui durant une année entière; lorsque les mois et les jours furent accomplis, et que les heures en se succédant amenèrent la fin de l'année, le Phénicien, méditant de nouveaux mensonges, m'embarqua sur un vaisseau pour la Lybie, afin qu'avec lui je veillasse sur la cargaison; mais c'était pour me vendre en ces contrées, et pour en retirer un grand prix. Malgré mes soupçons, je fus contraint de le suivre sur son navire. Poussé par le souffle vif et pur de Borée, il voguait en pleine mer à la hauteur de la Crète; mais Jupiter avait résolu la mort de tous les passagers.

« A peine avons-nous quitté l'île de Crète, lorsque déjà nous ne découvrons plus la terre, mais seulement le ciel et l'onde, alors le fils de Saturne répand sur le navire un épais nuage; la mer est plongée dans les ténèbres. En même temps Jupiter fait gronder le tonnerre et lance la foudre sur le navire; il est renversé tout entier, et frappé par les traits de Jupiter, il est rempli d'un nuage de soufre; tous les matelots tombent dans la mer. Semblables à des corneilles marines, ils sont emportés par les flots autour du navire; un dieu les prive à jamais du retour. En ce moment, quoique souffrant de vives douleurs en mon âme, Jupiter place dans mes mains le long mât du navire, pour que j'évite encore le trépas. Je l'embrasse avec force, et suis emporté par les vents déchaînés. J'erre ainsi durant neuf jours, mais à la dixième nuit, une vague énorme me jette sur le rivage des Thesprotes. Phidon, héros puissant, et roi de ces peuples, me reçut sans rançon. Ce fut son fils chéri qui le premier, me rencontrant accablé de fatigue et de froid, me conduisit dans ses foyers, et de la main me releva, pour que je parvinsse à la maison de son père; ensuite il me donna des vêtements, une tunique avec un manteau.

« C'est en ce pays que j'entendis parler d'Ulysse; Phidon me dit qu'il le reçut et l'accueillit avec amitié lorsque ce héros se disposait à retourner dans sa patrie; il me montra toutes les richesses qu'Ulysse avait acquises: de l'airain, de l'or et du fer richement travaillé. Là se trouvait de quoi nourrir une famille jusqu'à la dixième génération, tant étaient nombreux les trésors rassemblés dans le palais du roi. Ce prince me dit

encore qu'Ulysse était allé dans la forêt de Dodone pour écouter l'oracle du chêne élevé de Jupiter, et savoir s'il retournerait, après une si longue absence, dans le pays d'Ithaque, ouvertement ou bien en secret. Enfin le roi Phidon me jura, lorsque nous faisons des libations dans son palais, qu'il venait d'équiper un navire, et que déjà les matelots étaient prêts pour ramener Ulysse dans sa patrie. Pour moi cependant, il me renvoya le premier; car par occasion un navire de navigateurs thesprotés se rendait au riche pays de Dulichium. Il leur recommanda donc soigneusement de me conduire auprès du puissant Acaste; mais ceux-ci méditèrent contre moi les plus affreux desseins, et je devais atteindre le comble du malheur. Lorsque notre navire est loin de la terre, ils décident aussitôt de me livrer à l'esclavage; ils me dépouillent de mon manteau, de ma tunique, de mes vêtements, et ne me laissèrent que ces vils haillons, cette tunique déchirée qui frappe maintenant vos regards. Vers le soir ils arrivèrent aux champs de l'heureuse Ithaque; alors ils m'attachent avec de forts cordages dans l'intérieur du navire, eux descendent sur les bords de la mer pour prendre le repas. Cependant les dieux mêmes brisèrent aisément mes liens; aussitôt, couvrant ma tête de ces haillons et me laissant glisser le long du gouvernail, je m'étends sur les flots, puis de mes deux mains nageant avec effort, je parviens à m'éloigner de ces perfides. Là gagnant le rivage, à l'endroit où la forêt de chênes avait un épais feuillage, j'y restai caché. Les Thesprotés erraient de toutes parts, en soupirant avec amertume, car ils virent bientôt qu'il ne leur était pas profitable de rechercher davantage; alors ils se rembarquent de nouveau sur leur navire arrondi. Les dieux mêmes me cachèrent aisément, et me conduisant, ils m'ont amené dans l'humble cabane d'un homme prudent; ainsi mon destin est de vivre encore. »

Tu répondis en ces mots, sage Eumée :

« Malheureux étranger, combien vous avez touché mon âme en me racontant avec détail tout ce que vous avez souffert et combien vous avez erré. Mais je ne crois pas que vous ayez tout dit avec sincérité; vous ne m'avez point persuadé quand vous avez parlé d'Ulysse. Pourquoi faut-il, en l'état où vous êtes, mentir si légèrement? Je sais très-bien ce que je dois penser du

retour de mon maître, lui que tous les dieux ont pris en grande haine, puisqu'ils ne l'ont pas fait périr au milieu des Troyens, ou bien entre les bras de ses amis, après avoir terminé la guerre. Du moins alors tous les Grecs auraient construit une tombe en son honneur, et son fils eût joui d'une gloire immense à l'avenir. Mais maintenant les Harpyes l'ont enlevé honteusement. Depuis ce temps, je vis à l'écart au milieu de mes troupeaux ; je ne vais point à la ville, à moins que la sage Pénélope ne m'engage à m'y rendre, lorsque arrive quelque nouvelle. Alors tous rassemblés interrogent l'étranger, et ceux qui gémissent sur l'absence du héros, et ceux qui se réjouissent en dévorant son héritage. Mais je ne désire plus m'enquérir de rien, ni questionner personne, depuis qu'un Étolien m'a trompé par ses discours ; s'étant rendu coupable d'un meurtre, après avoir erré longtemps, il vint dans ma demeure ; moi, je l'accueillis avec amitié. Ce voyageur me disait avoir vu dans la Crète, auprès d'Idoménée, Ulysse réparant ses vaisseaux, que les tempêtes avaient fracassés ; il ajoutait que vers la fin de l'été sans doute, ou du moins pendant l'automne, ce prince reviendrait dans sa patrie, ramenant de nombreuses richesses, avec ses valeureux compagnons. Vous donc, ô vieillard infortuné, puisqu'un dieu vous a conduit près de moi, ne me trompez pas par des mensonges, ne flattez pas ma douleur ; ce n'est point par de tels moyens que je vous honorerai, que je vous chérirai davantage, mais parce que je respecte Jupiter hospitalier et que j'ai compassion de vous. »

« Certes, reprend Ulysse, votre âme est bien incrédule, puisque, malgré mes serments, je ne vous persuade pas. Eh bien, faisons maintenant un traité ; dans l'avenir les dieux habitants de l'Olympe seront nos témoins, à tous les deux : si votre maître revient dans son palais, vous me donnerez une tunique, un manteau, de riches vêtements, et me renverrez à Dulichium, où tendent tous mes vœux ; mais si ce prince ne revient pas, comme je vous l'annonce, vous ordonnerez à vos bergers de me précipiter du haut de cette roche élevée, afin qu'à l'avenir tout voyageur tremble de vous tromper. »

« Étranger, lui répondit le noble pasteur, j'obtiendrais une belle réputation de gloire et de vertu parmi les hommes, mainte-

nant et dans l'avenir, si moi, qui vous reçus dans ma maison, qui vous offris les dons de l'hospitalité, j'allais vous immoler, vous arracher la vie, et puis tranquillement adresser mes vœux à Jupiter, le fils de Saturne. Maintenant voici l'heure du repas : bientôt mes bergers vont rentrer, afin que nous préparions dans cette demeure un léger festin. »

C'est ainsi qu'ils s'entretenaient ensemble ; cependant les porcs et les pasteurs rentraient à la bergerie. Les serviteurs renferment les troupeaux pour dormir dans leur étable ; bientôt s'élève le bruit confus des porcs, qui se pressent sous leur toit. Alors le divin pasteur dit à ses compagnons :

« Amenez le plus beau porc pour l'immoler à l'étranger voyageur ; nous-mêmes participerons à ce repas, nous qui sommes accablés de chagrins, et qui nous fatiguons à faire paître ces troupeaux ; mais d'autres dévorent impunément le fruit de nos labeurs. »

En achevant ces paroles, il divise le bois avec le tranchant de l'airain ; les bergers amènent un beau porc, âgé de cinq ans ; ils le placent près du foyer. Eumée n'oublia point les dieux, car il était doué d'un esprit rempli de sagesse ; et d'abord, coupant les soies sur la tête du porc aux dents éclatantes, il les jette dans le feu ; puis il demande à tous les immortels que le sage Ulysse revienne dans sa maison. Soulevant alors une branche de chêne, qu'il avait mise à part en coupant le bois, il frappe le porc ; l'animal tombe sans vie. Les bergers l'éventrent, et le passent à la flamme ; puis ils le dépècent aussitôt. Le pasteur, commençant par les membres, enveloppe de toutes parts ces morceaux crus dans une graisse épaisse ; ensuite il jette une partie dans la flamme, en y répandant la blanche fleur de farine. Il coupe l'autre partie en morceaux ; les bergers les percent avec des broches, les font rôtir soigneusement, et retirent toutes ces viandes ; puis ils placent sur des tables les morceaux rassemblés. Alors Eumée se lève pour les distribuer ; car la justice règne en son âme. Il en fait sept portions ; il en place une pour les nymphes et pour Mercure, fils de Maïa, qu'il implore, et donne les autres parts à chacun des convives ; mais il honore Ulysse en lui réservant le large dos du sanglier aux dents éclatantes ; il comble ainsi de joie le cœur de son maître. Alors le sage Ulysse lui parle en ces mots :

« Puissez-vous, Eumée, être chéri du grand Jupiter comme de moi-même, ô vous qui, dans l'état où je suis, m'honorez par vos bienfaits ! »

Noble chef des pasteurs, tu répondis en ces mots :

« Mangez, étranger malheureux, et réjouissez-vous de ces dons, tels qu'ils vous sont offerts. Dieu donne et ravit ces biens selon sa volonté ; car il peut tout. »

Il dit, et sacrifie aux immortels les prémices du repas ; après avoir fait les libations d'un vin pur, il remet la coupe aux mains du belliqueux Ulysse ; celui-ci s'assied devant la portion qui lui fut destinée. Mésaulius leur distribue le pain, lui que le chef des pasteurs avait acquis durant l'absence du roi, sans le secours de Pénélope ni du vieux Laerte ; il l'acheta des Taphiens, et le paya de ses propres richesses. Cependant les convives étendent les mains vers les mets qu'on leur a servis. Quand ils ont chassé la faim et la soif, Mésaulius enlève le pain ; tous, abondamment rassasiés de pain et de viande, vont ensuite se livrer au sommeil.

Cependant survient une nuit froide et ténébreuse, et pendant toute cette nuit Jupiter fit pleuvoir ; le Zéphyr, toujours chargé de nuages, soufflait avec violence. Ulysse alors s'adresse à ses hôtes, voulant éprouver si le pasteur lui donnera son manteau pour la nuit, ou s'il engagera quelqu'un de ses compagnons à se dépouiller, car Eumée avait pris grand soin de lui ;

« Écoutez-moi maintenant, Eumée, et vous, ses compagnons fidèles : peut-être parlerai-je en me glorifiant : le vin fait naître la folie ; il excite le sage lui-même à chanter, à rire avec délices, il l'entraîne au milieu des danses, et l'engage à proférer des paroles que peut-être il eût été mieux de ne pas dire. Mais puisque les premiers mots sont échappés, je ne veux plus rien taire. Ah ! que ne suis-je encore à la fleur de l'âge, que n'ai-je encore ma force tout entière, comme en ce jour où nous dressâmes une embuscade sous les murs d'Ilion ! Ulysse et Ménélas conduisaient l'entreprise ; moi, le troisième, je commandais avec eux : ces héros eux-mêmes le décidèrent. Lorsque nous sommes arrivés près de la ville aux remparts élevés, nous pénétrons dans d'épaisses broussailles autour de la citadelle, et, tapis sous nos armes, nous restons cachés parmi les joncs d'un marais ; bientôt arrive, au

souffle de Borée, une nuit affreuse et glaciale; du haut des airs une neige serrée tombait comme du givre : nos boucliers étaient couverts d'un épais cristal. Tous les autres guerriers, enveloppés de leurs tuniques et de leurs manteaux, dormaient paisiblement, le bouclier sur l'épaule; moi seul en partant avec mes compagnons j'avais imprudemment laissé mon manteau, ne pensant pas qu'il ferait aussi froid; j'étais parti n'ayant que mon bouclier et ma tunique. Mais lorsque furent passés les deux tiers de la nuit, et que les astres déclinaient, m'approchant d'Ulysse, je le pousse avec le coude, et soudain il prête l'oreille à ma voix :

« Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, lui disais-je, je ne serai pas longtemps encore au nombre des vivants : le froid m'accable, car je n'ai point de manteau. C'est un dieu qui m'a trompé sans doute en me laissant venir ici couvert d'une simple tunique, et maintenant je n'y vois plus de remède. »

« Je parlais ainsi; mais Ulysse conçoit aussitôt un dessein dans son âme, car ce héros savait à la fois conseiller et combattre; alors à voix basse il me dit ces mots :

« Silence, de peur que quelque autre des Grecs ne t'écoute. »

« Ensuite, appuyant sa tête sur son bras, il nous adresse à tous ce discours :

« Écoutez, mes amis, un songe divin m'a frappé durant mon sommeil. Nous sommes bien éloignés des vaisseaux; que l'un de vous aille dire au fils d'Atrée, au divin Agamemnon, pasteur des peuples, qu'il engage un plus grand nombre de guerriers à venir en ces lieux loin des navires.

« A ces paroles, Thoas, fils d'Andrémon, se lève promptement, jette à terre son manteau de pourpre, et s'élance vers les vaisseaux; et moi dans le vêtement de ce héros je repose avec joie. Mais bientôt brilla l'aurore sur son trône d'or.

« Ah! que n'ai-je encore la même jeunesse, que n'ai-je ma force tout entière! sans doute l'un de ces bergers me donnerait son manteau dans cette humble demeure, et serait à la fois plein de respect et d'amour pour un vaillant guerrier; mais maintenant ils me méprisent, parce que de vils lambeaux couvrent mon corps. »

Eumée, chef des pasteurs, tu répondis en ces mots :

« Sans doute, ô vieillard, elle est ingénieuse la fable que vous

venez de raconter, et je vois bien que vous ne proférez jamais des paroles inconsidérées ; mais vous ne manquerez ici maintenant ni de vêtements ni de toutes les choses que réclame de nous un suppliant étranger ; seulement demain dès l'aurore vous reprendrez vos pauvres habits. Nous ne possédons pas plusieurs manteaux , et nous ne pouvons pas changer de tunique. Mais quand le fils d'Ulysse sera de retour, il vous donnera lui-même une tunique, un manteau, des vêtements, et vous fera conduire dans le pays où vous désirez vous rendre. »

En achevant ces mots, il se lève, et près du foyer prépare un lit, sur lequel il étend des peaux de chèvre et de brebis : c'est là que repose Ulysse ; enfin Eumée lui donne un ample manteau, dont le pasteur se revêtait quand survenait un hiver rigoureux.

Ainsi dans cette cabane Ulysse goûte le sommeil, et près de lui s'endorment les jeunes bergers ; mais il ne convint pas au chef des pasteurs de coucher en ces lieux, et de dormir loin de ses troupeaux, il prend donc ses armes pour s'éloigner de sa demeure : Ulysse se réjouit des soins que donne Eumée à la bergerie, même en l'absence de son maître. Le pasteur suspend un glaive à ses fortes épaules ; il revêt une épaisse tunique, impénétrable aux vents, et se couvre de la peau velue d'une chèvre sauvage ; puis il saisit une lance aiguë, l'effroi des chiens et des voleurs. Alors il va se coucher à l'endroit où reposaient ses troupeaux, dans une grotte profonde à l'abri du soufîle de Borée.

CHANT XV.

ARRIVÉE DE TÉLÉMAQUE AUPRÈS D'EUMÉE.

Cependant Minerve se rendit dans la vaste Lacédémone pour suggérer le retour au noble fils d'Ulysse et hâter le départ. Elle trouve Télémaque et l'illustre fils de Nestor couchés sous le portique du glorieux Ménélas. Pisistrate était plongé dans un profond sommeil ; mais Télémaque ne pouvait goûter les douceurs du repos, et dans son âme durant toute la nuit la pensée de

son père le tenait éveillé. La déesse alors s'approche du héros, et lui parle en ces mots :

« Télémaque, il ne faut pas rester davantage éloigné de vos demeures, abandonnant vos richesses, et laissant dans votre palais ces hommes si pleins d'audace; de peur qu'ils ne devorent tout votre héritage, en se partageant vos biens, et que vous n'ayez fait un voyage inutile. Engagez donc le vaillant Ménélas à vous renvoyer promptement, afin de retrouver encore chez vous votre mère irréprochable. Déjà son père et ses frères la pressent d'épouser Eurymaque, lui qui l'emporte sur tous les prétendants par les plus riches dons, et qui promet la plus forte dot; craignez que, malgré vous, quelque trésor ne soit enlevé de votre maison. Vous savez quelle est la pensée d'une femme; toujours elle veut augmenter les richesses de celui qu'elle épouse, et ne se ressouvient plus ni du mari qu'elle aima dans sa jeunesse, ni de ses premiers enfants, elle ne s'en inquiète plus. Vous, cependant, dès votre arrivée confiez vos richesses à celle de vos esclaves que vous croirez la plus fidèle, jusqu'à ce que les dieux vous accordent une épouse vertueuse. Je dois vous donner encore un sage conseil; gravez-le dans votre âme. Les plus illustres parmi les prétendants ont dressé des embûches dans le détroit d'Ithaque et de la sablonneuse Samé, désireux de vous immoler avant que vous arriviez dans votre patrie. Mais je ne crois pas qu'ils accomplissent ce projet; la terre auparavant engloutira quelques-uns de ces fiers prétendants qui dévorent votre héritage. Toutefois, dirigez votre vaisseau loin des îles, même en naviguant pendant la nuit; la divinité qui vous défend et vous protège fera souffler pour vous un vent propice. Dès que vous toucherez au premier rivage d'Ithaque, envoyez votre navire et vos compagnons au port de la ville; mais vous, allez trouver le chef des pasteurs, qui veille avec soin sur vos troupeaux, et qui conçoit pour vous des desseins favorables. C'est là que vous passerez la nuit; vous l'enverrez ensuite annoncer à Pénélope que vous êtes plein de vie, et que vous arrivez de Pylos. »

Ayant achevé de parler, la déesse revole dans l'Olympe; alors Télémaque arrache le fils de Nestor au doux sommeil en le touchant du pied, et lui dit ces mots :

« Réveille-toi, cher Pisistrate, attelle promptement à notre char les rapides coursiers, afin de nous mettre en route. »

« Cher Télémaque, répond le fils de Nestor, il n'est pas possible, quoique nous soyons impatients du départ, de voyager durant cette nuit obscure; bientôt l'aurore va reparaitre. Reste donc en ces lieux jusqu'à ce que Ménélas, fils d'Atrée, apportant les présents, les dépose sur le char, et qu'au moment du départ il t'adresse de douces paroles. L'étranger se ressouvient tous les jours avec joie de l'hôte bienveillant qui le combla d'amitié. »

Ainsi parlait Pisistrate, et bientôt l'Aurore brille sur son trône d'or. Cependant Ménéas se rendit auprès de ces jeunes héros, en abandonnant sa couche, et s'éloignant d'Hélène à la belle chevelure. Sitôt que Télémaque l'aperçoit, il s'empresse de revêtir une tunique éblouissante, et le héros jette sur ses épaules un large manteau; puis, sortant aussitôt, Télémaque, le fils chéri du divin Ulysse, s'arrête devant Atride, et lui dit :

« O Ménélas, enfant de Jupiter et chef des peuples, renvoyez-moi maintenant aux terres de la patrie, car tout mon désir est de retourner dans mes foyers. »

Le valeureux Ménélas répondit alors :

« Télémaque, je ne vous garderai pas davantage, puisque vous désirez le retour; je blâme à la fois et l'hôte qui montre un empressement sans mesure et l'hôte trop indifférent; de justes égards sont toujours préférables. Il est également injuste de repousser l'étranger qui ne veut point s'éloigner et d'arrêter celui qui veut partir. Il faut accueillir l'homme qui se présente, et le renvoyer quand il le désire. Toutefois, restez jusqu'à ce que j'apporte les riches présents et que je les dépose sur le char, afin que vous les voyiez de vos propres yeux. Je vais ordonner aux femmes de préparer le repas dans mon palais, où règne l'abondance. Votre gloire, l'éclat de votre rang, vos besoins même, exigent que vous participiez à nos festins avant d'entreprendre une aussi longue route. Si vous désirez parcourir la Grèce, pénétrer jusque dans Argos, je vous accompagnerai moi-même en ce voyage, j'attellerai mes coursiers, et vous conduirai dans les villes qu'habitent les héros; nul ne vous renverra sans honneur, chacun d'eux au contraire vous donnera quelque présent, soit un trépied d'airain, soit un bassin, ou deux mules, ou bien une coupe d'or. »

« Divin Ménélas, reprend Télémaque, je désire maintenant retourner dans mes domaines; car en partant je ne laissai personne pour prendre soin de mes richesses, et je crains, en cherchant mon noble père, de succomber moi-même, je crains que de mes demeures quelque trésor précieux ne soit enlevé. »

Après avoir entendu ce discours, Ménélas ordonne à son épouse, ainsi qu'aux femmes qui la servent, d'aller préparer le festin dans son palais, où règne l'abondance. En ce moment, Étéonée, fils de Boéthès, s'arrachant au sommeil, arrive auprès du héros, car sa demeure n'était pas éloignée. Ménélas lui commande aussitôt d'allumer le foyer et de faire rôtir les viandes; le serviteur, après avoir entendu cet ordre, se hâte d'obéir. Cependant le roi descend dans une chambre remplie de parfums; il n'est point seul, Hélène et Mégapenthe s'y rendent avec lui. Dès qu'ils sont entrés en ces lieux, où sont déposés les trésors, Atride prend une large coupe, et dit à son fils d'emporter un cratère d'argent; Hélène s'arrête devant des coffres précieux, qui renfermaient de superbes voiles qu'elle-même avait tissés. Cette femme divine choisit le plus grand et le plus riche en broderies, qui brillait comme un astre éclatant; il se trouvait au-dessous des autres. Tous les trois ensuite s'empresment de traverser le palais, et de se rendre près de Télémaque; alors le blond Ménélas lui parle en ces mots :

« Télémaque, ce retour que désire votre cœur, puisse l'accomplir Jupiter, le formidable époux de Junon! De tous les dons qui parmi mes trésors reposent dans mon palais, je vous donnerai le plus précieux et le plus beau. Je veux vous donner un cratère soigneusement travaillé; le fond est tout d'argent, mais un or pur en couronne les bords; c'est un ouvrage de Vulcain; je le reçus du valeureux Phédime, roi des Sidoniens, qui dans sa maison m'offrit un asile, lorsque je revenais en ces lieux : tel est le riche présent que je veux vous offrir. »

Aussitôt le fils d'Atrée lui remet la coupe arrondie; le vigoureux Mégapenthe place aux pieds du héros le cratère d'argent; la belle Hélène s'avance, tenant le voile dans ses mains : elle nomme Télémaque, et lui dit ces mots :

« Je veux aussi, mon cher fils, vous donner ce voile, monument du travail d'Hélène, pour qu'à l'heure désirée du mariage

vous le donniez à votre épouse ; jusque alors, qu'il repose dans votre maison , gardé par votre mère chérie ; vous cependant , heureux de mon souvenir , retournez dans votre belle demeure aux champs de la patrie. »

Elle dit, et remet le voile aux mains du héros , qui le reçut avec joie. Aussitôt le noble Pisistrate enlève les présents, les renferme dans une corbeille, contemple avec admiration toutes ces richesses. Ménélas conduit ensuite les héros à son palais ; tous les deux s'asseyent sur des trônes. Une servante, portant l'eau dans une belle aiguière d'or, la verse dans un bassin, pour qu'ils lavent leurs mains ; puis elle place devant eux une table polie. L'intendante du palais y dépose le pain et des mets nombreux , en y joignant ceux qui sont en réserve. Le fils de Boéthès partage les viandes, et distribue les parts ; mais c'est le fils de l'illustre Ménélas qui verse le vin. Alors les convives étendent les mains vers les mets qui leur furent servis. Quand ils ont chassé la faim et la soif, Télémaque et Pisistrate attellent les chevaux. et montent sur le char superbe ; ils s'éloignent du vestibule et du portique retentissant. Cependant le blond Ménélas, fils d'Atrée, les accompagnait tenant dans ses mains une coupe d'or remplie d'un vin plus doux que le miel, afin qu'en partant ils fassent les libations ; il s'arrête devant les coursiers, et présentant la coupe à ses hôtes, il leur dit :

« Salut, jeunes princes, saluez aussi Nestor, pasteur des peuples ; il me fut toujours bienveillant comme un père, tant que sous les murs d'Ilion combattirent les enfants des Grecs. »

Télémaque aussitôt répondit en ces mots :

« Oui, sans doute, noble enfant de Jupiter, comme vous l'ordonnez, nous redirons toutes vos paroles en arrivant à Pylos ; que ne puis-je de même, à mon retour dans Ithaque, trouvant Ulysse en sa demeure, lui dire que j'arrive après avoir obtenu votre amitié tout entière, et que même je rapporte des présents nombreux et magnifiques. »

A peine a-t-il achevé de parler, qu'à sa droite s'envole un aigle emportant dans ses serres une oie blanche d'une énorme grosseur, oiseau domestique qu'il enleva du milieu d'une cour : les hommes et les femmes le poursuivaient à grands cris ; mais, s'approchant toujours à la droite des princes, il passe devant les

chevaux ; à cette vue les deux héros se réjouissent, et l'espérance renaît dans tous les cœurs. Alors Pisistrate, fils de Nestor, se hâte de parler en ces mots :

« Voyez, noble Ménélas, chef des peuples, si c'est à nous qu'un dieu montre ce prodige, ou bien à vous-même. »

Il dit ; le belliqueux Atride médite un instant, afin de répondre d'une manière plus convenable. Cependant Hélène le prévient, et fait entendre ces paroles :

« Écoutez-moi : je vous prédirai les oracles comme les dieux les ont placés dans mon sein, et comme ils s'accompliront, je pense. De même que cet aigle vient d'enlever une oie engraisnée dans une maison, en s'éloignant des montagnes, séjour de sa naissance et de sa prospérité ; de même Ulysse, après avoir beaucoup souffert et beaucoup erré, reviendra dans sa maison, et se vengera ; déjà peut-être est-il chez lui, déjà peut-être prépare-t-il la mort à tous les prétendants. »

« Puisse, reprend à l'instant Télémaque, puisse le formidable Jupiter accomplir cet oracle ! et je jure de vous implorer dans ma patrie comme une divinité. »

Il dit, et du fouet soudain il frappe ses coursiers ; ceux-ci traversent rapidement la ville, et s'élancent dans la campagne ; durant tout le jour ils agitent le joug qui les rassemble.

Lorsque le soleil disparaît, et que les ombres couvrent les routes, ils arrivent à Phère, dans la demeure de Dioclée, fils d'Orsiloque, issu lui-même du fleuve Alphée. C'est en ces lieux que Télémaque et Pisistrate passent la nuit, et qu'ils reçoivent une généreuse hospitalité.

Le lendemain, dès que brille l'aurore matinale, ils attellent les coursiers, montent sur le char magnifique, et franchissent le portique retentissant ; Télémaque presse du fouet les chevaux rapides, ceux-ci volent sans effort dans la plaine. Bientôt après ils arrivent à la vaste citadelle de Pylos ; alors Télémaque adresse ce discours au fils de Nestor :

« Pisistrate, voudras-tu me promettre d'accomplir ce que je te vais dire ? Nous nous honorerons à jamais de reconnaître cette hospitalité formée par l'ancienne amitié de nos pères ; d'ailleurs nous sommes du même âge, et ce voyage même nous réunira plus encore par une douce intimité. Ne m'éloigne point de

mon navire, noble enfant de Jupiter, et permets que je m'arrête ici, de peur que le vieillard, désireux de m'accueillir, ne me retienne malgré moi dans son palais ; il me faut retourner en toute hâte. »

Il dit, et le fils de Nestor réfléchit en son âme comment il accomplira ce que désire Télémaque. Voici le dessein qui dans sa pensée lui semble préférable ; il dirige ses coursiers vers le navire sur le rivage de la mer ; ensuite il dépose près de la poupe tous les dons précieux, l'or et les vêtements qu'avait donnés Ménélas ; puis, exhortant Télémaque à partir :

« Hâte-toi, lui dit-il, de monter dans le navire, donne des ordres à tous tes compagnons, avant que je retourne à la maison, pour annoncer cette nouvelle au vieillard. Car voici ce que je sais dans le fond de mon cœur : son âme est tellement généreuse, qu'il ne te laisserait point partir, et lui-même viendrait sur ce rivage pour te solliciter ; je ne crois pas que tu partisses sans recevoir ses dons, peut-être même va-t-il s'irriter avec violence. »

Pisistrate en achevant ces paroles dirige ses chevaux à la flottante crinière vers la ville de Pylos, et se rend aussitôt à sa demeure. Cependant, Télémaque excitant ses compagnons leur donne cet ordre :

« Mes amis, disposez les agrès du vaisseau ; montons-y nous-mêmes, hâtons-nous de partir. »

A peine ont-ils entendu ces paroles, qu'ils s'empressent d'obéir. Ils montent dans le navire, et se placent sur les bancs. Télémaque, après avoir terminé les préparatifs, implorait et faisait un sacrifice à Minerve vers la poupe du navire : alors devant lui se présente un homme arrivant d'un pays lointain, et fuyant la terre d'Argos, pour avoir commis un meurtre. C'était un devin ; il était de la famille et descendant de Mélampe, qui jadis vécut à Pylos, féconde en troupeaux. Comblé de richesses, il habitait parmi les Pyliens un superbe palais ; mais par la suite il arriva chez un autre peuple, fuyant sa patrie et le terrible Nélée, le plus illustre des hommes, qui lui ravit de grands biens, et le retint par violence pendant une année. Durant tout ce temps Mélampe, dans les demeures de Phylacus, fut accablé de liens pesants, et souffrit d'amères douleurs à cause de Nélée et d'une pensée funeste que lui suggéra

l'implacable déesse Érinny's. Cependant Mélampe évita la mort ; il conduisit de Phylace à Pylos les bœufs mugissants, se vengea des cruels traitements du vaillant Nélée, et mena dans la demeure de son frère une jeune épouse. Lui se retira chez un peuple étranger, et vint dans Argos, féconde en coursiers ; car son destin était d'habiter en ces lieux, pour régner sur les nombreux Argiens. C'est là qu'il choisit une épouse, qu'il bâtit un superbe palais, et qu'il eut deux fils vaillants, Antiphate et Mantius. Antiphate engendra le magnanime Oiclée ; d'Oiclée naquit Amphiaratûs, sauveur des peuples, lui qu'Apollon et le puissant Jupiter chérissent avec excès et comblèrent de toutes sortes de soins ; mais il n'atteignit point au terme d'une longue vieillesse, et mourut devant Thèbes, à cause des présents qu'accepta son épouse. De lui naquirent deux fils, Alcméon avec Amphiloque. Mantius, l'autre fils de Mélampe, engendra Polyphide et Clytus ; l'Aurore au trône d'or enleva Clytus à cause de sa beauté, pour qu'il habitât parmi les immortels. Apollon rendit Polyphide un devin célèbre, et le plus habile de tous les mortels depuis le trépas d'Amphiaratûs ; Polyphide, irrité contre son père, se retira dans l'Hypéresie, et résidant en ces lieux, il prédisait l'avenir à tous les hommes.

Ce fut le fils de ce devin (son nom était Théoclymène) qui dans ce moment s'approcha de Télémaque ; il trouva le héros faisant des libations et priant sur son léger navire ; l'étranger, s'adressant à lui, fait entendre ces paroles :

« Ami, puisque je vous rencontre offrant un sacrifice en ces lieux, je vous en conjure par ces holocaustes, et par la divinité que vous implorez, plus encore par votre tête et celles des compagnons qui vous ont suivi, dites-moi la vérité, ne me trompez pas : qui êtes-vous ? quels peuples venez-vous de quitter ? quels sont et votre patrie et vos parents ? »

« Étranger, lui répond aussitôt Télémaque, je vous parlerai sans détour : je suis né dans Ithaque, Ulysse est mon père ; du moins il le fut autrefois, mais maintenant il a péri d'une mort déplorable. Cependant je suis venu sur ce navire avec mes compagnons pour apprendre aujourd'hui le sort de mon père absent depuis longtemps. »

Le devin Théoclymène reprend en ces mots :

« Moi de même, j'ai quitté ma patrie pour avoir tué l'un de mes concitoyens ; ses frères, ses amis, dans la fertile Argos, ont une grande puissance sur les Achéens. Ainsi donc je fuis loin d'eux pour éviter un trépas funeste ; mon destin est maintenant d'errer parmi les hommes. Mais recevez-moi sur votre navire, puisque je vous implore dans ma fuite, de peur qu'ils ne me tuent ; car je crois qu'ils me poursuivent. »

« Non, sans doute, s'écrie Télémaque, non, je ne vous repousserai point de mon vaisseau, puisque vous désirez m'accompagner ; suivez-moi, je veux vous accueillir et vous offrir tout ce que nous avons. »

En finissant ces paroles, il prend la lance de l'étranger, et la dépose sur le tillac du large navire ; puis il remonte dans le vaisseau prêt à sillonner les ondes, et s'assied vers la proue ; Théoclymène se place auprès de lui ; les matelots alors délient les cordages. Télémaque excitant ses compagnons leur commande de disposer les agrès ; eux obéissent en toute hâte. Ils élèvent le mât, le placent dans le large creux qui lui sert de base, l'assujettissent encore avec des câbles, et déploient les blanches voiles que des courroies tiennent étendues. La puissante Minerve leur envoie un vent favorable, qui souffle avec violence du haut des cieux, afin que le navire sillonne rapidement l'eau salée de la mer. Ils partent aussitôt en côtoyant les parages de Crunes et du limpide Chalcis.

Bientôt le soleil se couche, et les ombres couvrent les routes ; le vaisseau côtoie les rivages de Phéa, poussé par le souffle de Jupiter, et passe près de la divine Élide, où règnent les Épéens. Télémaque dirige ensuite sa course vers les Iles, songeant avec inquiétude s'il évitera la mort, ou s'il sera pris par ses ennemis.

Pendant ce temps, Ulysse et le chef des pasteurs prenaient le repas du soir ; avec eux soupaient aussi les autres bergers. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Ulysse leur adresse un discours pour éprouver le pasteur, et savoir s'il veut constamment l'accueillir encore, l'engager à rester dans sa bergerie, ou bien le renvoyer à la ville.

« Écoutez-moi, dit-il, cher Eumée, et vous tous ses compagnons : demain dès l'aurore je désire aller mendier par la ville, afin de n'être point à charge à vous ainsi qu'à vos bergers. Ce-

pendant conseillez-moi bien, et me donnez en même temps un sage guide qui me conduise en ces lieux ; forcé par la nécessité d'errer dans la ville, peut-être quelqu'un m'accordera-t-il une coupe avec un peu de pain. J'irai dans le palais d'Ulysse, et porterai de ses nouvelles à la sage Pénélope. Je veux aussi me mêler aux fiers prétendants ; peut-être ils me donneront à dîner, puisqu'ils ont des mets en abondance. Au milieu d'eux je m'engage à faire avec zèle et sans délai tout ce qu'ils désirent. Car je vous le dirai ; vous, comprenez mes paroles, écoutez-moi : par la volonté du messager Mercure, qui donne de la grâce et du prix aux ouvrages des hommes, nul ne peut me le disputer dans les soins domestiques, pour bien allumer le feu, fendre le bois desséché, couper, faire rôtir les viandes, ou verser le vin ; services que rendent aux riches les hommes indigents. »

Généreux Eumée, blessé d'un tel discours, tu répondis en ces mots :

« Malheur à moi, cher étranger ! quelle pensée est entrée dans votre âme ? Sans doute vous désirez mourir ici, puisque vous voulez pénétrer dans la foule des prétendants, dont l'insolence et l'audace sont montées jusqu'à la voûte des cieux. Tels ne sont point leurs serviteurs, mais de jeunes hommes couverts de tuniques et de riches manteaux, dont les cheveux et le beau visage sont parfumés d'essences : ce sont eux qui les servent, tandis que le pain, les viandes et le vin surchargent leurs tables magnifiques. Mais restez ici ; nul n'est importuné de votre présence, ni moi ni les bergers qui m'assistent. Cependant lorsque le fils d'Ulysse sera de retour, il vous donnera, n'en doutez pas, une tunique, un manteau, tous les vêtements dont vous avez besoin, et vous renverra dans le pays où votre désir est de vous rendre. »

« Puisse, Eumée, reprend aussitôt le sage Ulysse, puisse le grand Jupiter vous chérir comme je vous chéris moi-même, puisque vous faites cesser mes courses errantes et mes affreux malheurs ! Rien n'est plus pénible aux hommes que la mendicité ; pour apaiser la faim dévorante, ils souffrent de cruelles douleurs, et l'inquiétude, la misère, le chagrin sont le partage de celui qui l'éprouve. Mais aujourd'hui, puisque vous me retenez et que vous m'engagez à rester, dites-moi si la mère d'Ulysse, si son père, qu'en partant il laissa sur le seuil de la vieillesse, vivent

encore, s'ils jouissent de la lumière du soleil, ou s'ils sont morts, et s'ils sont dans les demeures de Pluton. »

Le noble chef des pasteurs répondit en ces mots :

« Cher étranger, je vous raconterai tous ces détails avec vérité. Laerte respire encore, mais tous les jours il supplie Jupiter de priver son corps de la vie au sein de ses demeures ; car il pleure avec amertume et sur son fils absent et sur l'épouse qui s'unit à lui dans sa jeunesse, qui par sa mort l'accabla de douleur et le plongea dans une vieillesse prématurée. Mais elle, succombant au chagrin que lui causa l'absence de son glorieux fils, a péri d'une mort affreuse. Puisse ne jamais périr ainsi quiconque m'aima dans ce séjour et me combla de bienfaits ! Tant qu'elle vécut, malgré ses peines, il m'était doux de causer avec elle et de l'interroger ; car elle m'avait élevé près de la belle Ctimène, sa fille vertueuse et la plus jeune de ses enfants ; elle nous élevait ensemble, et me chérissait presque autant que sa fille. Mais lorsque tous les deux nous atteignîmes l'âge heureux de l'adolescence, ses parents lui firent épouser un habitant de Samé, dont ils reçurent de grands biens. Alors, me donnant une tunique, un manteau, de beaux vêtements pour me couvrir, et des chaussures pour mes pieds, elle m'envoya dans cette campagne ; et chaque jour, du fond de son cœur, elle m'aimait davantage. Maintenant j'ai perdu tous ces biens ; mais les dieux fortunés ont fait prospérer le travail auquel je me suis consacré ; par eux j'ai bu, j'ai mangé, j'ai donné même aux pauvres honteux. Pour notre reine Pénélope, il ne m'est plus permis d'écouter ses douces paroles ni de connaître aucune de ses actions, car des hommes audacieux ont précipité la ruine sur sa maison ; et cependant des serviteurs ont grand besoin de parler à leur maîtresse, de s'informer de tout en détail, sur ce qu'il faut boire, manger, et sur ce qu'il faut reporter aux champs, toutes choses qui combient de joie l'âme des serviteurs. »

« Grands dieux ! reprend Ulysse aussitôt, ainsi quoique jeune encore, pasteur Eumée, vous fûtes forcé d'errer loin de votre patrie et de vos parents. Mais parlez sans détour, et dites-moi si c'est qu'elle fut ravagée par des ennemis, la ville populeuse qu'habitaient votre père et votre mère vénérables, ou bien si des pirates cruels vous jetèrent dans leur navire, lorsque vous étiez seul

parmi vos troupeaux de bœufs et de brebis, et vous vendirent au maître de cette demeure, qui donna pour vous obtenir un prix convenable. »

Le pasteur, chef des bergers, lui répondit en ces mots :

« Étranger, puisque vous m'interrogez, et que vous désirez connaître mes aventures, écoutez en silence, et réjouissez-vous ; buvez le vin en restant assis à mes côtés. Les nuits sont bien longues ; il est assez de temps pour le repos, il en est aussi pour ceux que charme le plaisir d'écouter ; il ne faut pas vous coucher avant l'heure : trop de sommeil est nuisible. Pour celui dont le désir est de goûter le sommeil, qu'il se retire ; demain au lever de l'aurore, après le premier repas, il faudra conduire aux champs les troupeaux de nos maîtres. Mais nous, dans cette cabane, buvons, régalons-nous, et charmons-nous l'un l'autre au souvenir de nos tristes infortunes ; toujours il se complait à ses douleurs l'homme qui souffrit beaucoup et fut longtemps errant. Je vous dirai donc mes aventures, puisque vous m'interrogez, et que vous désirez les connaître.

« Il est une île appelée Syrie, peut-être en avez-vous entendu parler ; elle est au delà d'Ortygie, et c'est là que sont les révolutions du soleil. Elle n'est pas très-grande, mais fertile, riche en troupeaux de bœufs et de brebis, féconde en vignes, et le froment y croît en abondance. La famine ne pénètre point chez ce peuple, ni même aucune autre maladie funeste aux malheureux humains ; mais quand nos citoyens vieillissent dans la ville, Apollon à l'arc d'argent, arrivant avec Diane, les font périr en les perçant de leurs douces flèches. Là sont deux villes qui se partagent également toutes les richesses de ce pays ; c'était sur ces deux cités que régnait mon père, Ctésius, fils d'Ormène, et semblable aux immortels.

Autrefois en cette île abordèrent des navigateurs phéniciens, fourbes habiles, apportant sur leur vaisseau mille parures. Dans la maison de mon père était alors une femme phénicienne, belle, d'une taille élevée, et sachant exécuter de beaux ouvrages. Les rusés Phéniciens la séduisirent ; tandis qu'elle lavait des vêtements près de leur vaisseau, l'un d'eux s'unit d'amour avec elle dans les bras du sommeil ; charmes puissants qui captivent toujours l'âme des femmes, même de la plus vertueuse. Ensuite les

Phéniciens lui demandent qui elle était, d'où elle venait. Elle aussitôt leur montra la demeure élevée de son père. »

« Je me glorifie, dit-elle, d'être de Sidon, où l'airain abonde; je suis la fille de l'opulent Arybante, mais des corsaires taphiens m'enlevèrent au moment où je revenais des champs; m'ayant conduite en ces lieux, ils me vendirent au maître de ce palais; lui donna pour m'obtenir un prix convenable. »

« Alors celui qui s'unit en secret à la Phénicienne lui tint ce discours :

« Voulez-vous maintenant nous suivre dans vos foyers pour revoir la demeure élevée de votre père et de votre mère, et les revoir eux-mêmes? Ils existent encore, et vivent dans l'opulence. »

« La Phénicienne répondit en ces mots :

« Qu'il en soit ainsi, navigateurs, si toutefois vous m'assurez avec serment de me ramener dans ma patrie, sans me faire aucun outrage. »

« Elle dit; tous aussitôt jurèrent ainsi qu'elle l'exigeait. Après qu'ils ont juré, que les serments sont accomplis, la Phénicienne reprend en ces termes :

« Maintenant le plus grand silence, et qu'aucun de vous ne m'adresse la parole, s'il me rencontre dans les rues, ou près de la fontaine; de peur que quelqu'un se rendant au palais ne le dise à mon vieux maître; celui-ci soupçonnant la vérité me chargerait d'odieux liens, et vous livrerait à la mort. Conservez donc mes paroles au fond de votre âme, et hâtez-vous d'acheter les provisions du voyage. Lorsque votre navire contiendra les vivres nécessaires, qu'aussitôt la nouvelle m'en parvienne dans le palais: j'emporterai tout l'or qui sera sous ma main, et je vous le donnerai, ce sera mon naulage. J'élève le fils de ce vaillant héros, enfant déjà si plein d'intelligence, qu'il peut sortir avec moi; je le conduirai dans votre navire: il vous procurera des sommes considérables, si vous le vendez chez des peuples étrangers. »

« Elle dit, et retourne à l'instant dans nos superbes palais; cependant les Phéniciens restant parmi nous durant toute une année, trafiquèrent et déposèrent dans leur navire une grande quantité de marchandises; lorsque le vaisseau chargé de sa cargaison fut prêt pour le départ, ils envoyèrent un messager, qui

vint l'annoncer à la Phénicienne. Cet homme rusé vint dans le palais de mon père portant un collier où l'or était enchâssé dans des grains d'ambre; ma vénérable mère et ses servantes touchaient ce collier, l'examinaient attentivement, en s'informant du prix; alors le messenger fait un signe en secret à la jeune Phénicienne. Après avoir fait ce signe, il retourne vers son large navire; alors la Phénicienne me prend par la main, et franchit les portes du palais; elle trouve sous le portique les coupes et les tables des convives, ceux qui gouvernaient avec mon père; ils s'étaient rendus dans le conseil pour convoquer l'assemblée du peuple; elle emporte trois de ces coupes, et les cache dans son sein; moi cependant je la suivais sans défiance. Bientôt le soleil se couche, et toutes les routes sont dans l'ombre, en marchant avec rapidité nous arrivons au port magnifique où se trouvait le navire des Phéniciens. Soudain ils s'embarquent, impatients de fendre la plaine liquide, et nous font embarquer avec eux. Jupiter nous envoie un vent favorable; durant six jours nous naviguons sans relâche; mais lorsque le fils de Saturne eut ramené le septième jour, Diane, qui se plait à lancer des flèches, frappe la Phénicienne; elle retentit en tombant dans le fond du navire, comme une corneille marine; les matelots jettent aussitôt son cadavre pour être la pâture des phoques et des poissons; moi je restai, le cœur accablé de tristesse. Cependant les vents et les flots nous dirigèrent vers Ithaque : c'est là que m'acheta Laerte avec ses propres richesses. Ainsi mes yeux ont vu cette terre étrangère. »

Ulysse, fils de Jupiter, lui répondit en ces mots :

« Eumée, oui dans mon sein vous avez ému mon cœur en me racontant toutes ces aventures, et tout ce que vous avez souffert; mais du moins pour vous Jupiter a fait succéder le bien au mal, puisque après bien des peines vous êtes venu dans la maison d'un maître bienveillant, qui vous donne abondamment le boire et le manger : vous menez une vie heureuse, tandis que moi, ce n'est qu'après avoir longtemps erré par de nombreuses villes que j'arrive en ces lieux. »

C'est ainsi qu'ils discouraient ensemble; ensuite ils allèrent dormir, non pendant longtemps, mais seulement un peu; car bientôt après l'Aurore parut sur son trône d'or. Cependant lors-

que les compagnons de Télémaque touchent au rivage, ils détachent les voiles, abaissent aussitôt le mât, puis amènent le vaisseau dans le port à force de rames; ils jettent les ancres, qu'ils attachent avec des câbles; eux alors se répandent sur les bords de la mer, préparent le repas, et font les libations d'un vin pur. Quand ils ont chassé la faim et la soif, le sage Télémaque, parlant le premier, leur adresse ces paroles :

« Mes amis, conduisez le navire près de la ville; moi, pendant ce temps, j'irai visiter les champs et les pasteurs; ce soir, après avoir examiné tous les travaux, je retournerai près de vous. Demain, au lever de l'Aurore, je vous offrirai, pour prix du voyage, un splendide festin chargé de viandes et d'un vin délicieux. »

Alors le divin Théoclymène adresse ces mots au héros :

« Et moi, mon cher fils, où dois-je aller? Irai-je dans les demeures des habitants de l'âpre Ithaque? ou me rendrai-je directement dans votre palais, auprès de votre mère? »

« En tout autre moment, répondit Télémaque, je vous invitais à venir dans ma maison, vous n'auriez point à désirer les présents de l'hospitalité; mais ce parti vous serait funeste. Ainsi je dois m'éloigner de vous, et ma mère ne vous verra pas; car elle ne paraît jamais dans le palais au milieu des prétendants, mais elle tisse la toile dans les appartements les plus élevés. Je vous indiquerai toutefois un autre héros, chez qui vous irez, Eurymaque, le noble fils de Polybe, que tous les citoyens d'Ithaque regardent comme une divinité; c'est un homme illustre; lui surtout désire épouser ma mère, et jouir des honneurs d'Ulysse. Mais Jupiter, qui règne dans les airs, sait si même avant cet hyménée un jour funeste ne s'accomplira pas pour eux. »

Comme il achevait ces paroles, à sa droite vole un épervier, rapide messenger d'Apollon; dans ses serres cruelles il tient une colombe, la déchire, et répand les plumes à terre entre le navire et le héros. Alors Théoclymène, l'appelant à l'écart, lui prend la main, et lui parle en ces mots :

« Télémaque, ce n'est point sans la volonté des dieux que cet oiseau vient de voler à notre droite; en le regardant avec attention, je l'ai reconnu pour être un augure. Non, il n'est point dans Ithaque de race plus royale que la vôtre, et vous serez toujours les plus puissants. »

Télémaque répond aussitôt :

« Plût aux dieux, cher étranger, que cette parole s'accomplisse ! vous recevriez de moi des présents si nombreux, que chacun en vous voyant proclamerait votre félicité. »

Puis, s'adressant à Pirée, son compagnon :

« Pirée, fils de Clytius, dit-il, c'est toi qui surtout es le plus empressé de tous les compagnons qui me suivirent à Pylos ; eh bien, conduis maintenant l'étranger dans ta maison pour l'accueillir et l'honorer jusqu'à ce que je revienne. »

« Cher Télémaque, reprend à l'instant l'illustre Pirée, lors même que tu resterais aux champs pendant un long temps, j'aurai soin de l'étranger, il n'aura point à désirer les dons de l'hospitalité. »

Comme il achevait ces mots, il monte dans le navire, et commande à ses compagnons d'y monter après avoir délié les câbles. Ils s'embarquent aussitôt, et se placent sur les bancs. Télémaque attache à ses pieds une belle chaussure, et prend sur le tillac du navire une forte lance terminée par une pointe d'airain. Alors les matelots gagnent la haute mer, et se dirigent vers la ville, comme l'ordonna le fils chéri d'Ulysse. Cependant ce héros s'éloigne en marchant à grands pas, jusqu'à ce qu'il arrive dans la bergerie où sont les porcs nombreux sur lesquels veille le noble pasteur plein de zèle pour ses maltres.

CHANT XVI.

RECONNAISSANCE DE TÉLÉMAQUE ET D'ULYSSE.

Dans la bergerie, Ulysse et le noble pasteur préparaient le repas du lever de l'aurore, et se hâtaient, après avoir allumé le feu, d'envoyer aux champs les bergers avec les troupeaux de porcs ; cependant les chiens prodiguaient leurs caresses à Télémaque, et n'aboyaient point à sa rencontre. Ulysse s'aperçoit de leur empressement, et le bruit des pas parvient jusqu'à lui. Soudain il adresse ces paroles au chef des pasteurs :

« Eumée, sans doute que l'un de vos compagnons arrive en

ces lieux, ou du moins quelqu'un de votre connaissance; les chiens n'ont pas aboyé, même ils ont pris un air caressant, et j'entends le bruit des pas. »

Il n'avait pas achevé de parler, que déjà son fils chéri paraît sous le portique. Frappé d'étonnement, le pasteur se lève; de ses mains s'échappent les vases qu'il tenait pour préparer le vin. Il court au-devant de son maître, lui baise la tête les yeux et les deux mains; de chaudes larmes coulent de ses joues. Comme un père tendre embrasse son fils bien aimé qui revient d'une terre lointaine après dix ans d'absence, unique enfant qu'il obtint dans sa vieillesse et pour lequel il souffrit d'amères douleurs, de même le pasteur Eumée embrasse le beau Télémaque, l'entourant tout entier, comme si ce héros échappait à la mort; alors en pleurant il fait entendre ces paroles rapides :

« Enfin vous arrivez, Télémaque, douce lumière de mes yeux. Je n'espérais plus vous revoir, depuis que sur un navire vous étiez parti pour Pylos. Entrez, mon cher fils, que mon âme se réjouisse en vous voyant, puisque nouvellement arrivé vous venez dans cette demeure. Vous ne visitez pas souvent vos campagnes et vos bergers, mais vous restez à la ville; car c'est ainsi qu'il plaît à votre âme de surveiller la troupe funeste des prétendants. »

Le prudent Télémaque lui répond en ces mots :

« Il en sera comme vous désirez, noble vieillard; c'est à cause de vous que je viens ici, pour vous voir et pour apprendre par vos discours si ma mère est restée dans son palais, ou si quelqu'un des prétendants l'aurait épousée, tandis que dans la couche délaissée d'Ulysse l'araignée file sa toile odieuse. »

Le chef des pasteurs reprend aussitôt :

« Oui, Pénélope demeure avec une patience inébranlable dans son palais; ses nuits et ses jours remplis d'amertume se consomment dans les larmes. »

A ces mots, il reçoit la lance d'airain; le jeune héros entre et franchit le seuil de pierre. Comme il s'avancait, son père Ulysse veut lui céder la place; mais Télémaque le retient, et lui dit :

« Restez assis, vénérable étranger, nous trouverons un autre siège dans la bergerie; voici cet homme qui va le préparer. »

Il dit; Ulysse se rassied; le pasteur s'empresse d'étendre de

verts branchages, qu'il recouvre avec une peau de brebis ; c'est là que repose le fils chéri d'Ulysse. Eumée apporte ensuite des plateaux chargés de viandes rôties qu'on avait laissées du repas de la veille ; il se hâte de remplir les corbeilles de pain , et mêle l'eau dans un vase champêtre avec un vin plus doux que le miel. Télémaque cependant se place en face du divin Ulysse. Tous aussitôt portent les mains vers les mets qui leur furent servis. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, Télémaque adresse ces mots au chef des pasteurs :

« Vieillard , d'où nous arrive cet étranger ? Comment les matelots l'ont-ils conduit dans Ithaque ? Quelle est leur patrie ? Car ce n'est pas à pied, je crois, qu'il a pu venir en ces lieux. »

« Mon fils , répond Eumée , je vous dirai tout avec vérité. Cet étranger se glorifie d'être né dans le vaste pays de Crète ; longtemps errant, il parcourut, dit-il, les nombreuses cités des hommes ; un dieu voulut qu'il accomplit ces travaux. Maintenant, échappé d'un vaisseau de navigateurs thesprotes, il est venu dans ma bergerie, et je vous le confie ; faites selon vos désirs, il s'honore d'être votre suppliant. »

« Cher Eumée, interrompt à l'instant le sage Télémaque, ce que vous venez de dire me pénètre de chagrin ; comment recevrais-je un étranger dans ma demeure ? Je suis jeune encore, et ne puis me confier à mon bras pour repousser l'ennemi qui le premier me ferait outrage ; deux résolutions opposées se partagent l'esprit de ma mère, ou de rester avec moi, de prendre soin de ma maison, en respectant la couche de son époux et sa renommée parmi le peuple ; ou de suivre parmi les Grecs celui qui, le plus illustre, la conduira dans sa maison, et donnera la plus forte dot. Cependant, puisque cet étranger est venu dans votre bergerie, je le revêtirai d'un manteau, d'une tunique et de riches habits ; je veux aussi lui donner une épée à double tranchant, des brodequins pour ses pieds, et le ferai conduire partout où son désir sera de se rendre. Mais, si vous le voulez, continuez à le traiter, en le retenant dans la bergerie ; je vous enverrai des vêtements et tout le blé nécessaire à votre nourriture, pour qu'il ne vous soit point à charge, non plus qu'à vos compagnons. Mais je ne permettrai point qu'il se rende au milieu des prétendants ; leur violence a franchi toutes les bornes : s'ils l'outrageaient, j'en éprouverais une vive douleur. Il est dif-

ficile qu'un seul homme, bien que vaillant, lutte contre un grand nombre ; ils sont toujours les plus forts. »

« Ami, reprend aussitôt le vaillant Ulysse, puisqu'il est juste que je réponde, certes mon cœur est déchiré en apprenant tout ce que vous racontez des iniquités que dans votre maison commettent les prétendants, malgré vous, et tel que vous voilà. Mais dites-moi si vous vous soumettez volontiers, ou si dans la ville les peuples vous haïssent en cédant à la voix d'un dieu ; dites-moi si vous accusez des frères : l'étranger prend confiance en leurs inimitiés, surtout quand s'élève une grande dissension. Ah ! que ne suis-je aussi jeune que vous, avec le courage qui m'anime ! que ne suis-je le fils d'Ulysse ! que ne suis-je Ulysse lui-même au retour de ses longs voyages ! car il reste encore quelque espérance : qu'aussitôt alors un héros étranger abatte ma tête, si je n'étais la ruine de tous en rentrant dans le palais du fils de Laerte. Mais si j'étais accablé par la foule, moi, restant seul, j'aimerais mieux mourir, immolé dans mes palais, que de voir sans cesse ces forfaits odieux, mes hôtes outragés, mes servantes violées dans mes riches demeures, mes vins épuisés, et tous mes vivres chaque jour impunément dévorés, sans que ces maux aient un terme. »

Le prudent Télémaque répondit en ces mots :

« Cher étranger, je vous parlerai sans détour. Non, mon peuple ne me voua jamais aucune haine, et je n'accuse point des frères, qui par leurs inimitiés donnent confiance à l'étranger, surtout quand s'élève une grande dissension. Le grand Jupiter n'a jamais fait naître qu'un fils dans notre famille ; Arcésius engendra le seul Laerte, qui fut le père du seul Ulysse ; moi je suis aussi le seul fils qu'Ulysse ait laissé dans son palais, mais il n'en a pas joui. C'est pour cela que maintenant mille ennemis sont dans mes demeures. Tous ces princes qui règnent sur les îles voisines, Dulichium, Samé, la verte Zacynthe, ceux même qui se sont emparés du pouvoir dans l'âpre Ithaque, désirent épouser ma mère, et ravagent ma maison. Pénélope, sans refuser absolument ce funeste mariage, ne peut se résoudre à l'accomplir ; eux cependant me ruinent en dévorant mon héritage ; bientôt ils me perdront moi-même. Mais ces choses reposent sur les genoux des dieux.

« Pour vous, cher Eumée, allez à l'instant auprès de la sage Pénélope, lui dire que je suis bien portant, et que j'arrive de Pylos. Moi je reste ici; hâtez-vous de revenir, et n'annoncez mon retour qu'à ma mère seulement; qu'aucun autre des Grecs n'en soit instruit, car plusieurs méditent contre moi d'affreux desseins. »

« Je comprends, je saisis votre pensée, réplique aussitôt le pasteur; vous commandez à quelqu'un d'intelligent. Mais dites-moi, parlez avec vérité: ne devrais-je pas en même temps annoncer votre retour au malheureux Laerte? Depuis le départ d'Ulysse, plongé dans une grande douleur, il s'occupait cependant des travaux, il buvait et mangeait dans sa maison avec ses serviteurs, lorsqu'il en éprouvait le désir; maintenant, depuis que sur un navire vous êtes parti pour Pylos, on dit qu'il ne veut plus ni manger ni boire, et qu'il ne regarde plus les travaux; mais il reste gémissant dans les larmes et les regrets, et sa peau desséchée est collée à ses os. »

« Rien de plus douloureux sans doute, s'écrie Télémaque; toutefois, laissons-le encore sans nouvelles, quoi qu'il nous en coûte. Si toute chose succédait au gré des mortels, nous demanderions d'abord le retour de mon père. Vous donc, après avoir annoncé mon arrivée à Pénélope, revenez aussitôt, sans aller aux champs trouver le vieux Laerte; mais dites à ma mère qu'elle se hâte d'envoyer secrètement l'intendante du palais: cette femme portera la nouvelle au vieillard. »

Il dit, et presse le départ du pasteur; celui-ci prend une chaussure, et l'attachant à ses pieds, il se rend à la ville. Cependant Eumée, s'éloignant de la bergerie, n'échappe point aux regards de Minerve; elle arrive près des héros; sa figure est celle d'une femme grande, belle et savante dans les plus beaux ouvrages. Elle s'arrête devant la porte de la bergerie, en se découvrant au vaillant Ulysse. Télémaque ne la vit pas, il n'aperçut rien; car les dieux ne se rendent point visibles à tous. Ulysse et les chiens la reconnurent; mais ceux-ci n'aboyèrent point, et, poussant de longs hurlements, ils restèrent avec crainte dans le fond de l'étable. La déesse alors fait un signe des yeux; Ulysse l'aperçoit aussitôt: alors loin de la maison il se rend vers le mur élevé de la cour, et se tient devant la déesse; Minerve lui parle en ces mots:

« Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse, maintenant dis le secret à ton fils ; ne lui cache rien, afin qu'après avoir concerté tous les deux le trépas et la ruine des prétendants, vous alliez ensemble à la ville ; moi-même je ne resterai pas longtemps loin de vous, dans mon impatience de combattre. »

A ces mots, Minerve le touche de sa baguette d'or ; d'abord elle revêt sa poitrine d'un manteau superbe et d'une tunique ; elle rend à son corps toute sa jeunesse. Aussitôt les traits du héros prennent une teinte brunie, et ses joues se raffermissent ; une barbe bleuâtre ombrage son menton. La déesse ayant fait ces choses s'éloigne de nouveau ; cependant Ulysse rentre dans la bergerie. Son fils le contemple avec étonnement ; tremblant, il détourne les yeux, et craignant que ce ne soit un immortel, il laisse échapper ces paroles :

« Étranger, comme vous me paraissez différent de ce que vous étiez tout à l'heure : vous avez d'autres vêtements, et vos traits ne sont plus les mêmes. Sans doute vous êtes l'un des dieux qui résident dans le vaste Olympe. Mais soyez-nous propice, afin que nous vous offrions des sacrifices agréables et de riches présents d'or ; épargnez-nous. »

« Je ne suis point un dieu, répond le sage Ulysse ; pourquoi me comparer aux immortels ? Je suis votre père, pour lequel soupirant avec ardeur vous avez souffert bien des maux, en supportant les outrages des hommes. »

A ces mots il embrasse son fils, et le long de ses joues laisse couler ses larmes sur la terre ; jusque alors il les avait toujours contenues. Télémaque cependant (il ne pouvait se persuader que ce fût là son père), reprenant aussitôt, lui répondit par ces paroles :

« Non, vous n'êtes point Ulysse, vous n'êtes point mon père ; mais une divinité me trompe, pour que dans ma douleur je soupire encore davantage. Il n'est pas un mortel qui par sa volonté puisse opérer ces prodiges, à moins qu'un dieu survenant, ne le rende aisément jeune ou vieux à son gré. Tout à l'heure encore vous étiez vieux et couvert de haillons ; maintenant vous êtes semblaible aux divinités qui résident dans le vaste Olympe. »

« Télémaque, reprend alors Ulysse, il ne vous convient pas, puisque votre père est ici, de témoigner cette grande surprise et

est étonnement. Croyez qu'il ne viendra point en ces lieux un autre Ulysse ; c'est bien moi qui, souffrant de grands maux et longtemps errant, arrive enfin, après la vingtième année, aux terres de la patrie. Reconnaissez l'ouvrage de Minerve protectrice, qui me fait paraître à son gré (car elle peut tout), tantôt comme un pauvre mendiant, tantôt comme un homme jeune et revêtu d'habits magnifiques. Il est facile aux habitants de l'Olympe de glorifier ou de flétrir un faible mortel. »

A ces mots il s'assied ; Télémaque tenant son père embrassé soupirait en répandant des pleurs. Pour tous les deux s'élève un grand désir de larmes ; ils font éclater des gémissements plus nombreux que les aigles ou les éperviers auxquels des laboureurs ont ravi leurs petits avant qu'ils pussent voler ; c'est ainsi que de leurs yeux coulent d'abondantes larmes. Sans doute le coucher du soleil les eût trouvés gémissant encore, si Télémaque n'avait adressé ces paroles à son père :

« Quels navigateurs, ô mon père chéri ; vous ont conduit dans Ithaque ? Quelle est leur patrie ? car ce n'est pas à pied, je crois, que vous êtes venu sur ces bords. »

« Mon fils, répond le patient Ulysse, je vous raconterai tout avec vérité. Des navigateurs phéaciens m'ont ramené, car ils conduisent quiconque arrive chez eux ; ils m'ont fait traverser la mer sur un de leurs vaisseaux pendant que je dormais, et m'ont déposé dans Ithaque ; ils m'ont donné des présents magnifiques, de l'airain, de l'or en abondance, et des habits d'un riche tissu ; je les ai déposés dans une grotte par la volonté des dieux. Maintenant j'arrive ici par les inspirations de Minerve, afin que nous concertions ensemble les trépas de nos ennemis. Parlez-moi donc des prétendants, et donnez-m'en le nombre, afin que je sache ce que sont ces hommes, et combien ils sont ; ensuite délibérant dans mon âme irréprochable, je verrai si nous pourrons les combattre, nous deux seuls et sans secours, ou si nous devons rechercher des étrangers. »

« O mon père, s'écrie aussitôt Télémaque, j'ai souvent entendu parler de votre gloire immense, je sais que vous êtes fort par votre bras et sage dans le conseil ; mais vous venez de proférer une grande parole, j'en reste frappé d'étonnement : jamais deux hommes ne pourront combattre tant d'ennemis et de si puissants.

Ces prétendants ne sont pas dix seulement, ni même deux fois dix, mais bien davantage; apprenez donc ici quel est leur nombre. De Dulichium sont arrivés cinquante-deux jeunes gens, l'élite de la nation, et six serviteurs les accompagnent; de Samé sont venus vingt-quatre héros; de Zacynthe on compte vingt fils des Grecs, et d'Ithaque elle-même douze des plus vaillants; avec eux est le héraut Médon, un chanteur harmonieux, et deux serviteurs habiles à préparer les festins. Si nous attaquons tous ces hommes réunis dans l'intérieur du palais, je crains pour vous l'amertume et le regret en venant punir leur audace. Réfléchissez donc, ô mon père, et voyez s'il ne serait pas quelque défenseur qui nous secourût d'un esprit bienveillant. »

« Je vais vous répondre, réplique Ulysse aussitôt; vous-même réfléchissez, écoutez-moi; puis voyez si Minerve avec Jupiter son père nous suffisent, ou s'il me faut chercher quelque autre secours. »

« Ah, sans doute, répond Télémaque, ceux que vous nommez sont de puissants défenseurs, eux qui dans les cieus élevés reposent au sein des nuages, eux qui règnent et sur les hommes et sur les dieux immortels ! »

« Eh bien, dit le héros, ces deux divinités ne resteront pas longtemps éloignés de la bataille terrible, lorsque dans mes palais nous et les prétendants serons livrés à toutes les fureurs de Mars. Cependant, ô mon fils, dès que brillera l'aurore, retournez à la maison, et mêlez-vous aux prétendants audacieux; pour moi, le pasteur Eumée me conduira plus tard à la ville sous la figure d'un pauvre vieillard couvert de haillons. S'ils m'insultent dans ma demeure, que votre cœur supporte avec patience tous les outrages que je dois endurer. Lors même qu'ils me traîneraient par les pieds hors du palais, qu'ils m'accablent de coups, contenez-vous en le voyant. Demandez-leur seulement de cesser leurs outrages, en les calmant par de douces paroles: mais vous ne les persuaderez pas, car pour eux le jour fatal est arrivé. Cependant gravez en votre âme ce que je vais vous dire: lorsque Minerve, fertile en sages conseils, m'en inspirera la pensée, je vous ferai signe de la tête; et vous, m'ayant aperçu, portant aussitôt toutes les armes qui sont dans nos demeures, déposez-les au fond de la chambre élevée, toutes sans exception;

ensuite détournerez les soupçons des prétendants par des discours spécieux, et lorsqu'ils vous interrogeront dans le désir de posséder ces armes, dites-leur : « Je les ai placées loin de la fumée ; elles ne sont déjà plus semblables à celles qu'Ulysse a laissées quand il partit pour Ilion ; mais elles ont perdu leur éclat, tant elles furent exposées à la vapeur de la flamme. D'ailleurs, le fils de Saturne m'inspire une raison plus forte : je redoute qu'en buvant le vin, et prenant entre vous querelle, vous ne vous frappez les uns les autres, et ne souilliez par le sang vos festins et les poursuites du mariage, car le fer attire l'homme. » Telles seront vos paroles ; toutefois, pour nous, vous laisserez deux épées, deux javelots et deux boucliers, que nous prendrons quand nous combatrons : alors la déesse Pallas et le bienveillant Jupiter affaibliront nos ennemis. Cependant gravez encore en votre âme ce que je vais vous dire, si vous êtes vraiment mon fils, si vous êtes de notre sang, que nul n'apprenne ici qu'Ulysse est en ces lieux, que Laerte ne le sache pas, ni le gardien des porcs, ni l'un des serviteurs, ni même Pénélope ; mais que seuls, vous et moi, connaissions la pensée des femmes. Nous éprouverons aussi parmi nos serviteurs celui qui dans son âme vous respecte et vous craint, et celui qui pour vous est sans égard, ou qui vous méprise, tel pourtant que vous êtes. »

L'illustre fils d'Ulysse répondit en ces mots :

« O mon père, j'espère que vous connaîtrez mon cœur ; nulle faiblesse ne s'est emparée de moi, mais peut-être ce parti ne nous serait-il point avantageux : je vous engage à l'examiner. Nous perdrons beaucoup de temps à parcourir les travaux des champs pour éprouver chacun des serviteurs ; cependant les ennemis, tranquilles dans nos demeures, dévorent nos richesses avec audace et n'épargnent rien. Je vous engage donc à rechercher parmi les femmes celles qui nous méprisent et celles qui sont innocentes ; mais je ne voudrais pas encore éprouver les hommes, en parcourant nos bergeries ; nous ferons cela plus tard, s'il est vrai que vous connaissiez un signe du puissant Jupiter. »

C'est ainsi que tous les deux s'entretenaient ensemble. Cependant le vaisseau qui conduisit à Pylos Télémaque et ses compagnons s'approchait d'Ithaque ; dès qu'ils sont entrés dans le port, ils tirent le navire sur le rivage, et des serviteurs vigilants

enlèvent les agrès, puis ils déposent aussitôt chez Clytius les présents magnifiques. Ils envoient ensuite un héraut dans le palais d'Ulysse annoncer à la prudente Pénélope que Télémaque était aux champs, et qu'il avait ordonné de diriger le vaisseau vers la ville, de peur que, tremblante en son âme, l'auguste reine ne répandit encore des larmes amères. Le héraut et le pasteur Eumée se rencontrèrent, portant tous deux le même message à l'épouse d'Ulysse. Lorsqu'ils arrivèrent dans le palais du roi, le héraut, debout, au milieu des suivantes de Pénélope, fit entendre ces paroles :

« O reine, votre fils est arrivé. » Puis le chef des pasteurs, s'étant approché, raconte à Pénélope tout ce que Télémaque l'avait chargé de lui dire. Après avoir exécuté cet ordre, il retourne auprès de ses troupeaux, et s'éloigne des murs du palais.

Cependant les prétendants sont navrés de douleur, et leur âme est rongée de chagrins; ils sortent des demeures d'Ulysse, et près des murailles élevées de la cour ils s'asseyent devant les portes. Alors, au milieu d'eux, Eurymaque, fils de Polybe, ouvre l'entretien en ces mots :

« O mes amis, une grande entreprise vient d'être accomplie par Télémaque, c'est ce voyage; nous pensions qu'il ne l'accomplirait pas. Maintenant il nous faut donc lancer un navire, le meilleur que nous ayons, réunir des rameurs accoutumés à la mer, afin d'avertir nos compagnons de retourner promptement dans leurs demeures. »

A peine il achevait de parler, qu'Amphinome en se retournant voit un navire entrer dans le port, des matelots pliant les voiles, et dans leurs mains emportant les rames. Alors il s'adresse en riant à ses compagnons, et leur dit :

« N'envoyons point de message, les voici dans le port; un dieu sans doute les aura prévenus, ou peut-être auront-ils découvert le vaisseau qui passait auprès d'eux, et n'auront-ils pu l'atteindre. »

Tous à ces mots se lèvent, et se dirigent vers le rivage de la mer; ils retirent aussitôt le navire sur le sable, et des serviteurs empressés emportent les agrès. Tous réunis, ils se forment en assemblée, et ne permettent à nul autre, ni des jeunes gens ni des vieillards, d'y prendre place; alors Antinoüs, fils d'Eupithée, leur tient ce discours :

« O douleur ! ainsi les dieux ont délivré cet homme d'un affreux péril ! Pendant tout le jour, des sentinelles étaient placées sur les sommets élevés, et se succédaient tour à tour ; de même au coucher du soleil ; jamais nous ne passions la nuit à dormir sur le rivage, mais sur la mer ; dans notre vaisseau rapide nous attendions la divine Aurore, dressant des embûches à Télémaque, pour le surprendre et l'immoler : c'est un dieu qui l'a reconduit dans sa patrie. Cependant nous ici concertons une mort funeste à Télémaque, et qu'il ne puisse nous échapper ; car je ne pense pas tant qu'il vivra que nos desseins s'accomplissent. Ce héros est déjà plein de sagesse, d'éloquence, et les peuples ne nous sont nullement favorables. Hâtez-vous, avant qu'il convoque les Grecs dans l'assemblée. Je ne pense pas qu'alors il s'apaise ; mais gardant sa colère, se levant au milieu de tous, il dira que nous voulions lui donner la mort, et que nous n'avons pas réussi. Les citoyens en apprenant ces desseins criminels ne les approuveront pas ; ils nous puniront, nous chasseront de notre patrie, et nous forceront d'aller chez les peuples étrangers. Ainsi tâchons de le surprendre aux champs, loin de la ville, ou bien à son retour ; alors possédant son héritage et ses richesses, nous les partagerons également entre nous, et nous laisserons sa mère habiter le palais d'Ulysse avec celui qu'elle épousera. Si cet avis vous déplaît, si vous voulez qu'il vive, et qu'il jouisse des biens paternels, cessons de nous rassembler ici pour dévorer à notre gré ses richesses, et chacun de nous dans sa demeure recherchera le mariage de Pénélope par ses présents ; elle ensuite épousera celui qui donnera la plus riche dot, ou que le sort aura désigné. »

Il dit ; à cette proposition tous gardent un profond silence. Le seul Amphinome se lève pour parler. Il était fils de Nisus et petit-fils du prince Arétius ; venu de Dulichium, fertile en blés et riche en gras pâturages, il était chef des prétendants, et plaisait surtout à Pénélope par ses paroles ; son âme était douée de nobles sentiments. Plein de bienveillance pour ses compagnons, il leur parle en ces mots :

« Mes amis, je ne puis vouloir qu'on immole Télémaque : il serait affreux d'exterminer ainsi la race royale ; mais consultons d'abord la volonté des dieux. Si les arrêts du grand Jupiter nous approuvent, moi-même j'immolerai ce héros, j'exciterai même

tous les autres ; mais si les dieux nous sont contraires, je vous exhorte à cesser toute poursuite. »

Ainsi parle Amphinome ; ce discours plait aux prétendants. Aussitôt ils se lèvent, et se rendent dans le palais d'Ulysse ; quand ils sont entrés, ils s'asseyent sur des trônes magnifiques.

Cependant la sage Pénélope avait résolu de paraître devant ces hommes remplis d'audace. Elle venait d'apprendre qu'ils méditaient la mort de son fils dans ses propres demeures ; c'était le héraut Médon qui l'en avait instruite, parce qu'il connaissait leurs desseins. Pénélope traverse donc le palais avec les femmes qui la servent. Quand la plus noble des femmes est arrivée auprès des prétendants, elle s'arrête sur le seuil de la porte solide, ayant un léger voile qui couvre son visage ; alors, nommant Antinoüs, elle l'accable de ces reproches amers :

« Audacieux Antinoüs, vil artisan du crime, c'est en vain qu'on dit dans le peuple d'Ithaque que tu l'emportes sur tous ceux de ton âge par ta sagesse et par tes paroles : tu n'es point tel qu'on te suppose. Méchant, pourquoi préparer la mort et le trépas à Télémaque, sans égard pour les hôtes dont Jupiter est le témoin ? Il est odieux de se tendre mutuellement de pièges. Ne sais-tu pas que jadis ton père s'est réfugié dans ce palais, redoutant la vengeance du peuple ? Tous étaient irrités contre lui, parce que, s'étant joint à des brigands taphiens, il attaqua les Thesprotes, eux qui nous étaient alliés ; les citoyens voulaient le tuer, lui percer le cœur, et dévorer ensuite ses immenses richesses ; mais Ulysse le garantit, le protégea, quoiqu'ils fussent impatients de frapper. Aujourd'hui cependant tu consumes sans honte l'héritage de ce héros, tu veux épouser sa femme, immoler son fils, et tu m'accables de tristesse ; mais je t'ordonne de cesser et de réprimer les autres. »

Eurymaque, fils de Polybe, lui répond ainsi :

« Fille d'Icare, prudente Pénélope, rassurez-vous, que de telles craintes ne troublent point votre âme. Il n'est pas un homme, il n'en fut et n'en sera jamais qui porte la main contre votre fils Télémaque tant que je vivrai sur la terre et que je verrai la lumière. Ou bien, je le déclare, et mon serment s'accomplira, soudain un sang noir rougira ma lance ; parce que souvent le va-leureux Ulysse, me placant sur ses genoux, mit dans mes mains

des viandes rôties, et m'offrit un vin délicieux. De tous les hommes, Télémaque est celui qui m'est le plus cher : je l'engage donc à ne point redouter la mort de la part des prétendants ; mais ce qui nous vient des dieux, nul ne peut l'éviter. »

C'est ainsi qu'il parlait pour rassurer Pénélope ; mais ce prince méditait aussi la mort de Télémaque. La reine, après ce discours, remonte dans ses appartements magnifiques, et pleure Ulysse, son époux, jusqu'à ce que Minerve répande un doux sommeil sur ses paupières.

Vers le soir, le noble pasteur revint auprès d'Ulysse et de Télémaque ; ceux-ci s'occupaient à préparer le repas du soir, en immolant un porc âgé d'un an. Cependant Minerve, s'étant approchée d'Ulysse, l'avait frappé de sa baguette pour le changer une seconde fois en vieillard, et couvrir son corps de lambeaux déchirés ; car elle craignait qu'Eumée ne le reconnût en le voyant, n'en portât la nouvelle à la prudente Pénélope, et ne pût garder ce secret en son âme. En ce moment Télémaque le premier adresse ces mots au chef des pasteurs :

« Vous arrivez donc, cher Eumée. Quels bruits circulent par la ville ? Les superbes prétendants sont-ils revenus de leur embuscade ? ou bien épient-ils encore mon arrivée à la maison ? »

« Je n'ai point dû m'enquérir de toutes ces choses, répondit Eumée, ni faire aucune question en traversant la ville. Tout mon désir était d'accomplir promptement mon message, ensuite de revenir ici. Le héraut, messenger diligent, envoyé par vos compagnons de voyage m'a rencontré ; c'est lui qui le premier a donné la nouvelle à votre mère. Toutefois, voilà ce que je sais, et ce que j'ai vu de mes yeux. A quelque distance de la ville, à l'endroit où s'élève la colline de Mercure, j'ai vu dans notre port entrer un vaisseau rapide ; beaucoup d'hommes se trouvaient dans ce navire ; il était chargé de boucliers et de haches à deux tranchants. J'ai pensé que ce pouvait être les prétendants ; mais je ne le sais pas. »

A ces mots, Télémaque sourit en jetant les yeux sur son père ; cependant il se dérobo aux regards du pasteur.

Dès que les apprêts du festin sont achevés, et que les mets sont servis, ils prennent le repas ; aucun n'eut à désirer une part égale. Après avoir apaisé la faim et la soif, ils désirent le repos, et vont goûter les bienfaits du sommeil.

CHANT XVII.

RETOUR DE TÉLÉMAQUE DANS LA VILLE
D'ITHAQUE.

Le lendemain, dès que brille l'Aurore aux doigts de rose, Télémaque, le fils chéri d'Ulysse, entoure ses pieds de riches brodequins ; il saisit une longue lance, que ses mains soulèvent sans effort, et, près de se rendre à la ville, il dit au chef des pasteurs :

« Eumée, je vais à la ville, afin que ma mère me revoie ; car je ne pense pas qu'elle cesse ses tristes gémissements et ses larmes amères avant de m'avoir vu ; voici maintenant ce que je vous recommande. Vous conduirez ce malheureux étranger à la ville, pour qu'il mendie sa nourriture ; là chacun à son gré pourra lui donner le pain et la coupe. Je ne puis me charger de tous les hommes, éprouvant moi-même bien des douleurs en mon âme ; cependant si notre hôte s'irritait de cette résolution, sa condition en serait pire. Je parle toujours avec franchise. »

« Ami, répond aussitôt le patient Ulysse, je ne désire pas non plus de rester en ces lieux ; pour un pauvre il vaut mieux mendier à la ville que dans les champs ; chacun me donnera selon ses désirs. D'ailleurs, je ne suis plus assez jeune pour rester dans cette bergerie et pour obéir à tous les ordres du maître. Mais allez, le pasteur, ainsi que vous l'avez ordonné, sera mon guide, après avoir réchauffé mon corps au foyer et que la chaleur du soleil se fera sentir. Je ne suis couvert que de méchants habits ; je craindrais d'être saisi par le froid piquant du matin, car on dit que nous sommes loin de la ville. »

Ainsi parlait Ulysse. Alors Télémaque sort de la bergerie, en s'éloignant à grands pas ; il méditait le malheur des prétendants. Quand il est arrivé près de ses superbes demeures, il s'arrête, appuie sa lance contre une haute colonne, entre sous le portique, et franchit le seuil de pierre.

Ce fut la nourrice Euryclée qui la première aperçut Télémaque, tandis qu'elle était occupée à recouvrir avec des tapis les

sièges magnifiques. Soudain elle accourt auprès du héros en versant des larmes ; autour d'elle les autres servantes du valeureux Ulysse entourent Télémaque, et, le serrant avec transport, lui baisent la tête et les épaules.

Arrive ensuite de ses riches appartements la sage Pénélope, aussi belle que Diane ou la blonde Vénus ; elle jette en pleurant ses bras autour de son fils bien aimé, lui baise la tête et les yeux, et laisse à travers des sanglots échapper ces mots rapides :

« Vous voilà donc enfin, ô Télémaque, ma douce lumière. Je n'espérais plus vous revoir, depuis le jour où, malgré mon désir, un vaisseau vous conduisit secrètement à Pylos, pour entendre parler de votre père. Mais hâtez-vous de me dire tout ce que vous avez vu. »

« O ma mère, lui répond Télémaque, ne renouvez pas mes peines, et ne troublez pas mon âme, puisque enfin j'ai le bonheur d'échapper à la mort ; mais entrez dans le bain, prenez vos habits nouvellement lavés en montant dans les appartements élevés avec vos femmes, et promettez à tous les dieux d'immoler de solennelles hécatombes, pour que Jupiter accomplisse l'œuvre de la vengeance. Moi, je vais me rendre à l'assemblée, où j'appellerai l'étranger qui m'accompagna quand je revins ici. Je l'ai renvoyé d'abord avec mes nobles compagnons ; mais j'ai recommandé toutefois à Pirée de le recevoir dans sa demeure, de l'accueillir avec soin, et de l'honorer jusqu'à mon retour. »

Ainsi parle Télémaque ; cette parole n'est point fugitive pour Pénélope. Elle entre dans le bain, et prenant ensuite ses habits nouvellement lavés, elle promet à tous les dieux d'immoler de solennelles hécatombes pour que Jupiter accomplisse l'œuvre de la vengeance.

Pendant ce temps Télémaque s'éloignait du palais en tenant sa lance ; deux chiens aux pieds rapides suivent ses pas. Minerve sur lui répand une grâce divine, et tout le peuple admire le héros qui s'avance. Les superbes prétendants l'entourent, en lui souhaitant mille félicités ; mais au fond ils méditent de mauvais desseins dans leur âme. Télémaque échappe à cette troupe nombreuse ; mais, se rapprochant de Mentor, d'Antiphus et d'Halitberse, qui dès l'origine furent les compagnons de son père, c'est là qu'il s'assied ; ceux-ci l'interrogent sur chaque

chose. Cependant, l'illustre Pirée arrive en guidant l'étranger par la ville, et le conduit à l'assemblée ; Télémaque ne reste pas longtemps loin de son hôte, et se place près de lui. Pirée adresse alors ces paroles au fils d'Ulysse :

« Télémaque, ordonne aux femmes de se rendre dans mes demeures, afin que je te renvoie les présents que t'offrit Ménélas. »

« Cher Pirée, lui répond le prudent Télémaque, nous ne savons quels événements arriveront. Si les fiers prétendants m'assassinent en secret dans ma maison, et se divisent les richesses paternelles, il vaut mieux que tu jouisses de ces trésors qu'aucun d'entre eux ; mais si je dois au contraire leur donner la mort, heureux alors, tu rapporteras dans mon palais ces présents qui me combleront de joie. »

En achevant ces mots, il emmène chez lui son hôte infortuné. Dès qu'ils sont parvenus dans les riches demeures d'Ulysse, ils mettent leurs vêtements sur des trônes et sur des sièges ; puis ils se plongent dans les bains magnifiques pour se laver. Les servantes les baignent, les oignent d'huile, les revêtent de manteaux et de tuniques moelleuses, et lorsqu'ils ont quitté le bain, ils vont se reposer sur des sièges. Bientôt une esclave, portant une aiguière d'or, verse l'eau dans un bassin d'argent, afin qu'ils lavent leurs mains ; ensuite elle place devant eux une table soigneusement polie. L'intendante du palais y dépose le pain et des mets nombreux, en y joignant ceux qui sont en réserve. Pénélope était vis-à-vis de son fils, non loin de la porte, assise sur un siège, et filait une laine délicate. Télémaque et l'étranger portent les mains vers les mets qu'on leur a servis ; quand ils ont apaisé la faim et la soif, Pénélope ouvre l'entretien, et dit aussitôt :

« Télémaque, je vais remonter dans mes appartements, et me reposer sur cette couche qui m'est devenue si douloureuse, et qui fut sans cesse arrosée de mes larmes, depuis le jour où mon époux partit avec les Atrides pour Ilion ; car vous n'avez pas voulu me dire, avant l'arrivée des prétendants audacieux dans cette maison, ce que vous avez appris touchant le retour de votre père. »

Le sage et prudent Télémaque lui répondit en ces mots :

« Ma mère, je vous raconterai tout avec vérité. Nous sommes

allés à Pylos auprès de Nestor, pasteur des peuples; il me reçut dans ses riches palais, m'accueillit avec amitié, comme un père accueille son fils arrivant tout récemment d'un pays étranger après une longue absence; c'est ainsi qu'avec bienveillance me reçut Nestor, ainsi que ses nobles enfants. Cependant il ne me dit rien du malheureux Ulysse, n'ayant appris d'aucun mortel si ce héros vivait encore ou s'il avait péri; mais il m'envoya vers Atride, l'illustre Ménélas, avec un char magnifique et des coursiers. C'est là que je vis Hélène, née dans Argos, elle pour qui les Grecs et les Troyens ont souffert tant de maux, par la volonté des dieux. Aussitôt le valeureux Ménélas me demanda pour quelle raison j'arrivais dans la divine Lacédémone; moi cependant je lui dis toute la vérité. Alors il me répondit en ces mots :

« Grands dieux, ils aspireraient donc à reposer dans la couche d'un homme vaillant, ces lâches insensés! De même, lorsqu'une biche a déposé ses jeunes faons encore à la mamelle dans le repaire d'un fort lion, elle parcourt la montagne et va paître les herbages de la vallée; alors l'animal terrible revient en son antre, et les égorge tous sans pitié : tel Ulysse immolera ces jeunes audacieux. Grand Jupiter, Minerve, Apollon, ah! que n'est-il encore ce qu'il fut autrefois dans la superbe Lesbos, lorsque, à la suite d'une querelle, se levant pour lutter contre Philomélide, il terrassa ce guerrier d'un bras vigoureux, et combla de joie tous les Grecs. Si tel qu'il était alors, Ulysse paraissait à la vue des prétendants, pour eux tous quelle mort prompte! quelles noces amères! Quant aux questions que vous m'adressez, j'y répondrai sans détour, et ne vous tromperai point. Je ne vous célerai pas non plus ce que m'a dit le véridique vieillard de la mer, je ne vous cacherai rien. Il m'a dit qu'il avait vu dans une île écartée Ulysse souffrant d'amères douleurs, dans les demeures de la nymphe Calypso, qui le retient par la force; il ne peut retourner dans sa patrie : il n'a ni vaisseaux ni rameurs pour traverser le vaste dos de la mer. »

« Telles furent les paroles de l'illustre Ménélas. Ayant accompli ces choses, je partis; les immortels m'accordèrent un vent favorable, et me ramenèrent bientôt dans ma patrie. »

Ainsi parla Télémaque, et ce récit fit tressaillir le cœur de Pé-

nélope. Alors le devin Théoclymène reprend l'entretien, et fait entendre ces mots :

« Chaste épouse d'Ulysse, fils de Laerte, Ménélas ne connaît pas clairement ces destinées; écoutez donc mes paroles : je vous dirai l'avenir avec certitude, et ne vous cacherais rien. J'en atteste donc Jupiter, le plus puissant des dieux, et cette table hospitalière, et ce foyer de l'irréprochable Ulysse où je trouve un asile, Ulysse est déjà dans sa patrie. Assis à l'écart, ou peut-être s'avançant en secret, il s'instruit des crimes commis, et prépare à tous les prétendants un affreux trépas. Tel fut l'augure que j'observai quand j'étais assis dans le navire, et je le fis remarquer à Télémaque. »

« Plût aux dieux, cher étranger, s'écrie Pénélope, que cette parole s'accomplisse! vous éprouveriez à l'instant toute ma reconnaissance, et je vous comblerais de tant de biens que chacun en vous voyant vanterait votre félicité. »

C'est ainsi qu'ils discouraient entre eux. Cependant les prétendants, rassemblés devant le palais d'Ulysse, se plaisaient à lancer le disque et le javelot dans une vaste cour où déjà souvent ils firent éclater leur insolence. Lorsque vint l'heure du repas, et qu'arrivèrent des champs les brebis que conduisaient ceux qui jusque alors furent chargés de ces soins, Médon leur adressa ces mots; c'était de tous les hérauts le plus agréable aux prétendants, et celui qui partageait leurs festins :

« Jeunes princes, c'est assez vous récréer à ces jeux, venez dans le palais pour y préparer les mets; il n'est point indifférent de prendre le repas en son temps. »

Il dit; tous à l'instant obéissent à sa voix. Lorsqu'ils sont entrés dans les riches demeures, ils déposent leurs tuniques sur des trônes et sur des sièges; ils immolent les brebis superbes et les chèvres les plus grasses, immolent aussi les porcs revêtus d'une graisse éclatante, avec un bœuf des troupeaux, et font les apprêts du festin. En ce moment Ulysse et le fidèle Eumée se disposaient à quitter les champs pour venir à la ville. Le chef des pasteurs adresse d'abord la parole à son hôte, et lui dit :

« Étranger, puisque aujourd'hui vous désirez aller à la ville, ainsi que l'ordonna mon maître (certainement j'eusse préféré vous laisser ici pour être le gardien de ces bergeries; mais je

respecte Télémaque, et je crains que plus tard il ne s'irrite contre moi : les menaces des maîtres sont terribles), hâtons-nous maintenant : le jour est sur son déclin ; bientôt le froid du soir se fera sentir. »

« Je comprends, je saisis votre pensée, répond le patient Ulysse ; vous commandez à quelqu'un d'intelligent. Soit, partons ; vous cependant précédez-moi pendant la route. Mais si vous avez une branche coupée, donnez-la-moi pour me soutenir, car vous m'avez dit que le chemin était très-glissant. »

En achevant ces mots, il jette sur ses épaules une pauvre besace toute déchirée ; une corde lui servait de ceinturon. Eumée lui donne le bâton qu'il avait désiré. Tous deux se mettent en route ; les bergers et les chiens restent seuls pour garder la bergerie. Ainsi le sage Eumée conduit à la ville son roi, qui s'appuyait sur un bâton comme un pauvre et vieux mendiant ; son corps est couvert de méchants habits.

Après avoir longtemps marché par des sentiers difficiles, ils arrivent non loin de la ville, vers une belle fontaine jaillissante, où les citoyens venaient puiser de l'eau, et que construisirent Ithacus, Nérite et Polycitor ; tout autour s'élevait un bois de peupliers, qui se plaisent à croître au sein des ondes, et la source glacée de cette fontaine se précipitait du haut d'un rocher ; à son sommet était l'autel des nymphes, où sacrifiaient tous les voyageurs : c'est là que les rencontra le fils de Dolius, Mélanthius, qui conduisait des chèvres, les plus belles des troupeaux, pour le repas des prétendants ; deux autres bergers suivaient ses pas. Sitôt qu'il aperçoit Eumée et l'étranger, il les accable des plus violentes injures ; il excite le courroux d'Ulysse :

« C'est maintenant qu'on peut bien dire qu'un méchant conduit un méchant : toujours un dieu permet qu'on s'attache à son pareil. Où mènes-tu donc cet affamé, sublime gardien des porcs, ce mendiant importun, ce fléau des repas, lui qui debout pressera de ses épaules les lambris du palais, demandant quelques restes, mais non les prix du combat, des femmes et des bassins ? Encore si tu me le donnais pour garder ma bergerie, pour nettoyer mes étables, et porter le feuillage à mes chevreux, du moins alors buvant le petit lait à son gré, ses membres en deviendraient plus robustes. Mais il ne connaît que les mauvaises ac-

tions, et ne veut pas travailler ; errant par la ville, il préfère assouvir en mendiant son ventre insatiable. Toutefois, je te le déclare, et mes paroles s'accompliront, s'il approche des demeures d'Ulysse, aussitôt autour de sa tête de nombreuses escabelles, lancées par la main de nos princes, meurtriront ses flancs, et dans le palais il sera frappé de toutes parts. »

Il dit, et dans sa fureur de son pied il l'atteint à la cuisse, mais ne peut le renverser ; le héros reste inébranlable. En ce moment Ulysse balance en son esprit si, le frappant de son bâton, il n'arrachera pas la vie à cet audacieux, ou si, l'enlevant du sol, il ne lui brisera pas la tête contre la terre. Mais il supporte cet outrage, et comprime sa colère. Alors le gardien des porcs jette sur Mélanthius un regard indigné ; puis il prie à haute voix, en élevant les mains :

« Nymphes de ces fontaines, ô filles de Jupiter, si jamais Ulysse en votre honneur brûla les cuisses des brebis et des chèvres et les recouvrit d'une graisse brillante, faites que nos vœux s'accomplissent, que ce prince revienne, et qu'une divinité le ramène ! Comme alors seraient promptement dissipées toutes les jactances dont tu nous accables avec audace, toi qui sans cesse erres par la ville ; cependant de mauvais bergers laissent dépérir tes troupeaux. »

Mélanthius, le gardien des chèvres, lui répond en ces mots :

« Grands dieux, comme parle cet impudent, habile en fourberies ! Mais je l'enverrai sur un navire hors d'Ithaque, pour qu'il me procure une forte rançon. Plût aux dieux que Télémaque périsse aujourd'hui dans son palais par les flèches d'Apollon, ou tombe sous les coups des prétendants, comme il est vrai qu'Ulysse, loin de ces lieux, a perdu le jour du retour ! »

En achevant ces mots, il s'éloigne, laisse Ulysse et le pasteur s'avancant à petits pas, et bientôt il arrive aux demeures du roi. Dès qu'il est entré, Mélanthius s'assied parmi les prétendants, en face d'Eurymaque : lui surtout le chérissait. Les serviteurs chargés des apprêts lui présentent une part des viandes, et l'intendante du palais apportant le pain, le place pour qu'il puisse manger. En ce moment Ulysse et le divin pasteur approchent, et s'arrêtent quand ils sont arrivés ; autour d'eux se répand le son d'une lyre harmonieuse, car Phémios commençait à chanter

pour les prétendants ; alors le héros prend la main de son compagnon, et lui dit :

« Eumée, voilà sans doute la belle habitation d'Ulysse, elle est facile à reconnaître entre plusieurs. Elle a plusieurs étages ; la couf est entourée de murailles et de créneaux, les portes, fortement construites, sont à deux battants ; nul homme ne pourrait l'enlever de vive force. Je reconnais aussi que dans ce palais plusieurs savourent les mets ; l'odeur des viandes se répand, et dans l'intérieur retentit la lyre, que les dieux ont faite la compagne du festin. »

« Vous avez facilement reconnu ce palais, répond Eumée, parce que vous n'êtes point un homme sans expérience. Mais voyons maintenant comment nous exécuterons nos desseins. Si vous entrez le premier dans ces riches demeures pour vous mêler aux prétendants, moi je resterai ; mais si vous voulez, restez ici, moi je vous précéderai ; mais ne tardez pas, de peur que quelqu'un, vous trouvant ainsi dehors, ne vous frappe ou ne vous chasse. Je vous engage à considérer ce que je propose. »

Le patient Ulysse reprit en ces mots :

« Je vous comprends, j'ai saisi votre pensée ; vous parlez à quelqu'un d'intelligent. Entrez le premier, moi je reste en ces lieux. Je ne suis pas sans expérience ni des blessures ni de la douleur ; mon âme est patiente, car j'ai déjà supporté de nombreuses infortunes et sur la mer et dans les combats ; que ces maux soient ajoutés aux maux déjà soufferts. Il est impossible de cacher la faim dévorante et funeste, qui procure aux hommes bien des maux ; c'est à cause d'elle que sont armés ces forts navires qui vont à travers la mer inféconde porter la guerre aux ennemis. »

C'est ainsi qu'ils s'entretenaient ensemble. Auprès d'eux un chien couché lève la tête et dressé les oreilles, Argus, le chien du vaillant Ulysse, qu'il avait élevé lui-même, mais dont il ne jouit pas : avant de s'en servir il partit pour la ville sacrée d'Ilion. Autrefois de jeunes chasseurs le conduisaient à la poursuite des chèvres sauvages, des cerfs et des lièvres ; mais durant l'absence de son maître il gisait honteusement sur le vil fumier des mules et des bœufs entassé devant les portes, jusqu'à ce que les serviteurs d'Ulysse vinssent l'enlever pour fumer ses champs ; c'est

là que repose étendu le malheureux Argus, tout couvert d'une vermine qui le ronge. Lorsque près de lui ce chien aperçoit Ulysse, il agite sa queue et baisse ses deux oreilles; mais il ne peut aller jusqu'à son maître. Ulysse à cette vue laisse échapper en secret quelques larmes, en déroband son trouble au pasteur; puis il parle en ces mots :

« Eumée, je m'étonne que ce chien reste ainsi couché sur le fumier, il est d'une grande beauté; toutefois, je ne sais si sa vitesse répond à sa forme, ou s'il est inutile, comme sont les chiens parasites, ceux que les maîtres nourrissent par une vaine ostentation. »

« Hélas, répond Eumée, c'est le chien d'un héros mort dans des terres lointaines. Si, pour les exploits et pour la taille, il était tel qu'Ulysse le laissa quand il partit pour les champs troyens, vous admireriez bientôt, en le voyant, sa force et son agilité. Nulle proie n'échappait à sa vitesse, sitôt qu'il l'avait aperçue dans les profondeurs de la forêt; car il excellait à connaître les traces. Maintenant il languit accablé de maux; son maître a péri loin de sa patrie; les femmes, négligentes, n'en prennent aucun soin. Les servantes dès qu'un maître cesse de leur commander ne veulent plus s'acquitter de leurs devoirs. Le grand Jupiter ravit à l'homme la moitié de sa vertu quand le jour de l'esclavage vient le saisir. »

Après avoir dit ces mots, Eumée entre dans les riches demeures d'Ulysse; il va droit à la salle où se trouvaient les fiers prétendants. Cependant Argus succomba sous les dures lois de la mort aussitôt qu'il eut reconnu son maître, après vingt années.

Télémaque est le premier qui s'aperçoit de l'arrivée du pasteur dans le palais; à l'instant il lui fait un signe, et l'appelle à ses côtés. Eumée, ayant compris, prend pour s'asseoir le siège où se plaçait celui qui préparait les viandes pour le repas des prétendants; il porte ce siège auprès de la table, en face de Télémaque; c'est là qu'il s'assied. Alors un héraut apporte au pasteur une portion des mets, et lui présente le pain, qu'il prend dans une corbeille.

Bientôt après Ulysse entre aussi dans le palais, sous la figure d'un pauvre et vieux mendiant, s'appuyant sur son bâton; il était revêtu de méchants habits. Il s'assied près de la porte, sur le

seuil de frêne, et se place contre le lambris de cyprès que jadis un ouvrier habile polit avec soin, en l'alignant au cordeau. Télémaque alors appelant Eumée, et prenant du pain dans une corbeille magnifique et des viandes autant que ses mains en peuvent porter :

« Tenez, dit-il, donnez ces mets à l'étranger, et commandez-lui de solliciter tous les prétendants : la honte n'est pas avantageuse à l'homme indigent. »

Il dit; le pasteur se lève dès qu'il a reçu cet ordre, et s'approchant d'Ulysse, il fait entendre ces paroles :

« Étranger, Télémaque vous donne ces mets, et vous commande de solliciter tous les prétendants : la honte n'est pas avantageuse à l'homme indigent. »

Le patient Ulysse répondit en ces mots :

« Grand Jupiter, faites que Télémaque soit heureux entre tous les mortels, et que toutes choses s'accomplissent comme son cœur le désire! »

Alors de ses deux mains il prend les mets qu'on lui présente, et les dépose à ses pieds, sur son humble besace. Il mangea tant que Phémios chanta dans le palais; quand il eut terminé son repas, le chantre divin cessa. Les prétendants alors se livrèrent au plus bruyant tumulte dans l'intérieur du palais. Minerve s'étant approchée, excite Ulysse, fils de Laerte, à solliciter des aliments auprès des prétendants, pour qu'il reconnaisse ceux qui sont justes et ceux qui sont criminels; cependant aucun de ces princes ne devait échapper à la mort. Le héros s'avance donc en commençant par la droite, les implore chacun en particulier, et leur tend la main, comme s'il eût été pauvre depuis longtemps. Ceux-ci, touchés de pitié, lui donnèrent abondamment, et le regardaient avec surprise; ils se demandaient les uns aux autres quel était cet homme et de quel pays il arrivait. Aussitôt Mélanthius, le gardien des chèvres, se lève, et leur dit :

« Prétendants d'une illustre reine, écoutez-moi touchant cet étranger; je l'ai déjà vu. C'est le gardien des porcs qui l'a conduit en ces lieux; mais je ne sais pas précisément de quelle nation il se vante d'être issu. »

Ainsi parle Mélanthius; alors Antinoüs adresse ces paroles amères au chef des pasteurs :

« Fameux gardien des porcs, pourquoi conduire cet homme à la ville? N'avons-nous pas une assez grande quantité de pauvres, d'importuns mendiants, vils fléaux de nos repas? N'est-ce donc rien pour toi que des gens rassemblés dévorent ici les biens de ton maître, et devais-tu donc appeler encore ce misérable? »

Eumée, chef des pasteurs, tu répondis en ces mots :

« Antinoüs, quoique vous soyez un héros vaillant, vous ne parlez pas avec sagesse; quel est l'étranger qu'on invite, si ce n'est un de ceux qui se livrent à des emplois publics, un devin, un médecin de nos maux, un ouvrier habile, ou bien un chantre sublime dont la voix nous enchante? Ce sont les plus illustres des hommes sur la terre immense; mais nul n'invite le mendiant qui ne fait que l'importuner. Antinoüs, de tous les prétendants vous fîtes toujours le plus dur envers les serviteurs d'Ulysse, et surtout envers moi; mais je n'en conçois aucune crainte, tant que bienveillants pour moi vivront dans ce palais et la prudente Pénélope et le généreux Télémaque. »

« Silence, Eumée, reprit à l'instant Télémaque, ne lui répondez pas en de si longs discours; Antinoüs a coutume de nous blesser outrageusement par des paroles injurieuses, et même il excite les autres. »

Puis, se tournant vers ce jeune prince :

« Certes, Antinoüs, dit-il, tu prends pour moi les mêmes soins qu'un père prendrait pour son fils, toi qui par un ordre absolu demandes qu'on chasse l'étranger de cette demeure; mais que jamais un dieu n'accomplisse ce dessein. Prends pour lui donner, je ne te l'envierai pas, moi-même je te le demande; ne redoute ni ma mère ni les serviteurs qui sont dans les palais d'Ulysse. Toutefois, je sais bien qu'une telle pensée n'est pas en ton âme : tu désires plutôt manger beaucoup que de donner aux autres. »

« Discoureur insolent, s'écrie Antinoüs, jeune audacieux, qu'oses-tu dire? Si tous les prétendants lui donnaient autant que moi, ce mendiant loin d'ici resterait chez lui trois mois entiers dans sa maison. »

A ces mots, il saisit et montre avec menace une escabelle placée sous la table, et sur laquelle il reposait ses pieds pendant le repas. Tous les autres prétendants lui donnèrent, et remplirent sa besace de pain et de viandes. Aussitôt Ulysse se hâta de re-

tourner à sa place pour goûter les mets que lui donnèrent les Grecs ; cependant il s'arrête près d'Antinoüs, et lui tient ce discours :

« Ami, faites-moi quelque don ; vous ne me paraissez pas le plus pauvre des Grecs, mais le plus illustre, et vous semblez être un roi. Vous devez donc me donner plus de pain que les autres ; je célébrerai votre gloire par toute la terre. Moi-même, heureux autrefois, j'habitais aussi parmi les hommes un riche palais, et souvent je comblai de bien le voyageur, quel qu'il fût, quand il arrivait pressé par le besoin. Je possédais mille serviteurs et tous les biens échus à ceux qui vivent dans l'abondance et que l'on nomme fortunés ; mais le fils de Saturne a tout détruit (telle fut sa volonté), lui qui m'inspira d'aller en Égypte avec des corsaires vagabonds, lointain voyage où je devais trouver ma perte. J'arrêtai mes larges navires dans le fleuve Égyptus. Là je donnai l'ordre à mes braves compagnons de rester dans les vaisseaux et de les conduire dans le port ; puis je les envoyai sur les hauteurs observer le pays. Ceux-ci, cédant à leur violence, emportés par trop de courage, ravagent les fertiles campagnes des Égyptiens, enlèvent les enfants et les femmes, et les égorgent ; le bruit s'en répand aussitôt par la ville. En entendant les cris de guerre les citoyens accourent en foule, au lever de l'aurore ; toute la plaine remplie de fantassins et de cavaliers resplendit des éclairs de l'airain. En ce moment Jupiter, qui se plaît à lancer la foudre, met en fuite mes compagnons, aucun d'eux ne résiste au choc ; le malheur les enveloppe de toutes parts. Les ennemis tuèrent plusieurs des nôtres avec le fer aigu, saisirent les autres vivants, et les condamnèrent à travailler par force. Moi cependant ils me donnèrent à leur hôte, qu'ils rencontrèrent à Cypre, le fils d'Iasus, Dmètor, qui régnait dans cette île ; c'est de là que maintenant j'arrive en ces lieux, après avoir souffert de grands maux. »

« Quel dieu, reprit aussitôt Antinoüs, nous envoya cet importun, l'ennui d'un festin ? Reste tranquille au milieu de la salle, éloigne-toi de ma table, de peur que tu ne retournes dans Cypre et dans l'amère Égypte ; tu n'es qu'un audacieux, un misérable mendiant. Sollicite-les tous en particulier ; ils te donneront sans mesure, parce qu'ils n'ont aucune épargne, aucune

pitié des richesses d'autrui : cependant chacun d'eux possède de grands biens. »

Le prudent Ulysse répond en s'éloignant :

« Ah, grands dieux ! votre âme ne répond point à votre beauté. Sans doute que de votre bien vous ne donneriez pas même un grain de sel à celui qui vous le demanderait, puisque vous, qui maintenant jouissez des richesses d'un autre, ne voulez pas seulement m'accorder un peu de pain. Cependant, il existe ici des mets nombreux. »

A ces mots Antinoüs éprouve dans son cœur une plus violente colère, et, lançant sur Ulysse un regard foudroyant, il fait entendre ces paroles rapides :

« Maintenant, je ne pense pas que tu sortes heureusement de ce palais, lorsque tu viens ici nous accabler d'injures. »

Soudain il saisit une escabelle, et frappe derrière le dos l'épaule droite d'Ulysse ; le héros reste immobile comme un rocher, et le coup d'Antinoüs ne peut l'ébranler ; mais il secoue la tête en silence, méditant une vengeance funeste. Il va s'asseoir sur le seuil, et met à ses pieds la besace qu'on vient de remplir ; puis il dit à tous les convives :

« Écoutez-moi, prétendants d'une reine illustre, afin que je vous dise ce que m'inspire ma pensée. Nul sans doute n'éprouve en son cœur aucune peine, aucun chagrin, lorsqu'un homme, combattant en faveur de ses propres richesses, est blessé pour ses troupeaux de bœufs ou de brebis ; mais Antinoüs me frappe, parce que je suis tourmenté d'une faim cruelle et funeste, qui procure aux hommes des maux nombreux. Si les dieux et les Furies protègent les pauvres, qu'Antinoüs reçoive la mort avant d'avoir accompli son mariage. »

« Étranger, mange en silence ! s'écrie Antinoüs, reste en repos, ou quitte ces lieux, de peur que de jeunes serviteurs, quand tu nous tiens de tels discours, ne te traînent par les pieds et les mains à travers ce palais et ne déchirent tout ton corps. »

Il dit ; les prétendants eux-mêmes frémissent d'indignation ; alors l'un de ces jeunes princes laisse échapper ces mots :

« Antinoüs, il n'est pas bien d'outrager un infortuné voyageur, qui peut-être est une divinité du ciel ; car souvent les dieux, par qui tout s'accomplit, semblables à des hôtes de pays loin-

tains, parcourent les villes, afin de connaître la violence ou la justice des hommes. »

Ainsi parlaient tous les prétendants; mais Antinoüs ne s'inquiète point de leurs discours. Télémaque éprouvait en son âme une vive douleur de ce qu'on avait frappé son père; cependant il ne laisse pas échapper une seule larme de ses yeux, mais il secoue la tête en silence, méditant une vengeance funeste.

Cependant, lorsque la prudente Pénélope apprend qu'un suppliant avait été frappé dans le palais, elle s'écrie au milieu de ses suivantes :

« Plût au ciel, Antinoüs, qu'Apollon à l'arc étincelant t'ait frappé toi-même ! »

Eurynome, l'intendante du palais, ajouta ces mots :

« Ah ! si nos vœux étaient exaucés, aucun de ces hommes ne reverrait l'Aurore sur son trône d'or. »

« Oui, chère nourrice, lui répondit Pénélope, tous me sont odieux, puisqu'ils ne méditent que des forfaits; Antinoüs surtout est pour moi semblable à la noire mort. Un étranger malheureux arrive dans ce palais, en implorant les hommes; la pauvreté l'accable; tous les autres le comblent d'aliments, lui font quelques dons, et le seul Antinoüs d'un coup de marchepied le frappe par derrière à l'épaule droite. »

Tels étaient les discours de Pénélope, assise sur sa couche, au milieu des femmes qui la servent; pendant ce temps le divin Ulysse achevait son repas. Bientôt la reine appelant le chef des pasteurs, lui parle en ces mots :

« Allez, Eumée, ordonnez qu'on m'amène l'étranger, afin que je le salue, et que je lui demande s'il ne sait rien du malheureux Ulysse, ou s'il ne l'a pas vu de ses propres yeux; il me semble avoir fait de longs voyages. »

Chef des pasteurs, tu répondis en ces mots :

« Grande reine, quand tous les Grecs garderaient le silence, ce que dira cet étranger charmera votre cœur. Je l'ai reçu pendant trois nuits et pendant trois jours je l'ai gardé dans ma cabane; c'est d'abord près de moi qu'il est venu, quand il s'est échappé d'un vaisseau; mais il n'a pu terminer le récit de son infortune. Ainsi qu'on regarde un chanteur qui, jadis instruit par les dieux, redit aux hommes d'aimables récits, ainsi qu'on

désire vivement l'écouter, lorsqu'il chante, de même cet étranger me charmaît assis dans mes demeures. Il m'a dit qu'il était un hôte paternel d'Ulysse, et qu'il habitait dans la Crète, où naquit Minos. Maintenant il arrive en ce pays, après avoir souffert de grands maux et parcouru plusieurs contrées ; il ajoute avoir entendu dire qu'Ulysse, plein de vie, était près d'ici chez le peuple des Thesprotes ; qu'il rapportait dans sa maison de nombreux trésors. »

La sage Pénélope lui répond aussitôt :

« Hâtez-vous de l'amener, afin qu'il parle devant moi. Quant aux autres, qu'ils se réjouissent, ou sous les portiques ou dans l'intérieur du palais, puisque leur âme est livrée à la joie. Leurs richesses restent intactes dans leurs maisons, le vin délectable et le blé, celles même que mangent les serviteurs ; eux cependant venant tous les jours dans notre palais, immolant les bœufs, les brebis, les chèvres les plus grasses, s'abandonnent aux délices des festins, et boivent impunément un vin délicieux ; nos provisions nombreuses sont consommées, car il n'est point de héros qui, tel qu'Ulysse, puisse éloigner la ruine de cette maison. Ah ! si jamais Ulysse revenait, s'il arrivait aux terres de la patrie, comme, bientôt aidé de son fils, il châtierait l'insolence de ces hommes. »

A peine a-t-elle achevé ces paroles, que Télémaque éternue avec force, et tout le palais en retentit d'un bruit terrible ; Pénélope sourit, puis elle adresse au pasteur Eumée ces paroles rapides :

« Hâtez-vous donc, amenez ici cet étranger devant moi. Ne voyez-vous pas que mon fils vient d'éternuer à mes paroles ? La mort n'est plus douteuse pour les prétendants, pour eux tous ; pas un n'évitera le trépas et le destin. Je le déclare, retenez bien mes paroles : si je reconnais que tous les récits de l'étranger sont sincères, je le revêtirai d'un manteau, d'une tunique et d'habits magnifiques. »

Elle dit ; le chef des pasteurs s'éloigne après avoir entendu cette parole ; il s'approche d'Ulysse, et lui parle en ces mots :

« Cher étranger, la mère prudente de Télémaque vous appelle ; tout son désir est de vous interroger sur son époux, malgré les peines qu'elle endure. Si Pénélope reconnaît que vos récits sont

sincères, elle vous revêtira d'une tunique et d'un manteau, dont vous avez grand besoin ; puis en implorant par la ville la pitié des hommes vous apaiserez votre faim, chacun vous donnera selon sa volonté. »

« Cher Eumée, reprit à l'instant le patient héros, je parlerai sincèrement à la fille d'Icare, la prudente Pénélope ; car je sais quel est le sort d'Ulysse : tous les deux nous souffrons le même malheur. Mais je redoute la foule terrible des prétendants, dont l'injustice et la violence s'est élevée jusqu'à la voûte solide des cieux ; car maintenant lorsque cet homme en me frappant dans ce palais, moi qui ne faisais aucun mal, m'a causé de si vives douleurs, ni Télémaque, ni personne, n'a pu me secourir. Engagez donc Pénélope à m'attendre dans sa demeure, malgré son impatience, jusqu'au coucher du soleil ; alors elle m'interrogera touchant le retour de son époux, en me faisant asseoir près du foyer : car je n'ai que de pauvres habits, vous le savez, puisque c'est vous que j'implorai le premier. »

Ainsi parle Ulysse ; Eumée s'éloigne après avoir entendu cette parole. Cependant Pénélope dit au pasteur qui franchissait le seuil :

« Quoi ! vous ne l'amenez point, Eumée ? Que pense donc ce mendiant ? Aurait-il quelque crainte ou quelque honte de traverser ce palais ? Le mendiant honteux est funeste à lui-même. »

Chef des pasteurs, tu répondis alors !

« L'étranger parle avec sagesse, et comme parlerait tout autre qui veut éviter la violence des superbes prétendants. Il vous engage donc à l'attendre jusqu'au coucher du soleil. Alors il vous sera plus facile à vous-même, ô reine, d'interroger seule votre hôte et d'écouter ses récits. »

« Non sans doute, dit aussitôt Pénélope, cet homme, quel qu'il soit, n'est point dépourvu de prudence ; car parmi les mortels il n'en est point, comme ces audacieux, toujours occupés à méditer des crimes. »

C'est ainsi que parlait Pénélope ; le pasteur, après s'être acquitté de son message, revient au milieu des prétendants. Aussitôt il adresse ces paroles à Télémaque, en s'approchant de son oreille, pour que les autres ne l'entendent pas :

« Ami, je retourne à ma bergerie, pour veiller sur les trou-

peaux, votre subsistance et la mienne ; vous ici veillez sur toutes choses. Songez d'abord à votre propre salut, et tâchez en votre âme qu'il ne vous survienne aucun mal : plusieurs des Grecs méditent de mauvais desseins ; que Jupiter les anéantisse avant que nous arrive le malheur. »

« Tout s'accomplira selon vos désirs, bon vieillard, lui répondit Télémaque ; partez après avoir goûté ; demain au lever de l'aurore ramenez ici les victimes sacrées, abandonnez le reste à mes soins, ainsi qu'aux immortels. »

Il dit ; aussitôt Eumée va s'asseoir sur un siège magnifique ; quand il a satisfait la faim et la soif, il se dispose à retourner auprès de ses troupeaux, et s'éloigne de la cour et du palais tout rempli de convives : ceux-ci se livrent aux plaisirs de la danse et du chant, car la fin du jour était près d'arriver.

CHANT XVIII.

COMBAT D'ULYSSE ET D'IRUS.

En ce moment arrive un pauvre de profession, qui mendiait dans la ville d'Ithaque, et, remarquable par son avide glotonnerie, il mangeait et buvait sans mesure ; mais il n'avait ni force ni courage : cependant il était d'une haute taille. Il se nommait Arnée, c'est le nom qu'à sa naissance lui donna sa mère ; mais tous les jeunes gens l'appelèrent Irus, parce qu'il faisait les messages que chacun lui donnait. Cet homme en arrivant veut chasser Ulysse du palais, et, l'accablant d'outrages, il lui parle en ces mots :

« Fuis de ce portique, vieillard, de peur que tu ne sois entraîné par les pieds ; ne vois-tu pas que tous me font signe, et m'ordonnent de te chasser ? Mais j'en rougirais en vérité. Retire-toi, de peur qu'entre nous il ne s'élève une querelle et que nous n'en venions aux mains. »

Ulysse, le regardant avec indignation, répondit en ces mots :

« Malheureux, je ne te fais ni ne te dis aucune injure, et n'envie point ce qu'on te donne, quels que soient les présents que tu recevras. Ce seuil suffit à tous les deux ; il ne te faut pas envier les biens des autres : tu me parais être un pauvre mendiant comme moi, mais les dieux dans la suite peuvent nous donner l'opulence. Toutefois, ne me menace pas avec tes mains, de peur, quoique je sois vieux, que je ne souille de sang ta poitrine et tes lèvres : demain je goûterais ici plus de repos, car je ne crois pas que tu revinsses désormais dans les demeures du fils de Laerte. »

« Grands dieux ! s'écrie Irus tout en courroux, avec quelle volubilité parle ce glouton, on dirait une vieille enfumée ; mais je l'accablerai de coups, en le frappant avec mes deux mains, et de ses mâchoires je ferai pleuvoir ses dents à terre, comme celles d'un sanglier ravageant les moissons. Maintenant, prends ta ceinture, et que ces héros soient témoins de notre lutte ; mais te battras-tu contre un homme plus jeune que toi ? »

C'est ainsi que devant les portes élevées, et sur le seuil éclatant, ils se disputaient avec aigreur. Le fort Antinotis est le premier qui les aperçoit, et, riant avec délices, il dit aux prétendants :

« O mes amis, jamais rien n'est arrivé de semblable ; quel plaisir un dieu nous envoie dans ce palais ! Irus et l'étranger brûlent de s'attaquer l'un l'autre, hâtons-nous de les mettre aux prises. »

Il dit ; tous se lèvent en riant, et se rassemblent autour des deux mendiants couverts de haillons. Cependant le fils d'Eupithée, Antinotis, fait entendre ces mots :

« Valeureux prétendants, écoutez-moi que je vous parle : les ventres des chèvres cuisent sur le feu ; nous les avons placés pour le repas du soir, en les remplissant de graisse et de sang ; eh bien ! que celui des deux qui vaincra, que celui qui sera le plus fort, se présente et prenne la portion qu'il désire : désormais il sera toujours admis à nos festins, et nous ne permettrons pas que nul autre vienne mendier ici. »

Il dit, et chacun applaudit à ces paroles. Alors le prudent Ulysse, imaginant une ruse, leur tient ce discours :

« Princes, sans doute il n'est pas juste que contre un homme

jeune combatte un vieillard terrassé par l'infortune ; mais la faim cruelle m'oblige à recevoir encore de nouvelles blessures. Toutefois, jurez tous, par un inviolable serment, qu'aucun de vous, pour favoriser injustement Irus, ne me frappera d'une main pesante et ne me soumettra par force à cet homme. »

Tous promettent aussitôt ce que désire Ulysse. Quand ils ont juré, que les serments sont terminés, le héros Télémaque se lève, et parle en ces mots :

« Étranger, si votre âme et votre noble cœur vous excitent, chassez cet homme, ne redoutez aucun des Grecs ici présents : il serait attaqué par plusieurs celui qui vous frapperait. C'est moi qui suis votre hôte ; ces princes m'approuveront, Antinoüs ainsi qu'Eurymaque, tous deux pleins de prudence. »

Il dit ; tous les prétendants applaudissent. Cependant Ulysse s'entoure de ses haillons comme d'une ceinture ; il fait paraître ses cuisses fortes et nerveuses, et laisse voir ses larges épaules, sa poitrine et ses bras vigoureux ; Minerve, accourue près de lui, fortifie encore les membres de ce pasteur des peuples. Tous les prétendants sont frappés d'une grande surprise ; ils parlent entre eux, et se disent les uns aux autres :

« Ah ! bientôt Irus anéanti ressentira le malheur qu'il s'est attiré. Quels membres ce vieillard nous découvre de dessous ses haillons ! »

Tels étaient leurs discours ; cependant l'âme d'Irus était cruellement agitée. Mais des serviteurs lui mettent par force une ceinture, et l'amènent tout tremblant ; ses membres frissonnent de crainte ; Antinoüs alors l'accable de reproches, et lui dit :

« Vil fanfaron, tu ne devrais plus vivre maintenant, ni même avoir reçu le jour, si, tremblant d'une vive crainte, tu redoutes ce vieillard, terrassé par l'infortune qui l'accable. Mais je te le déclare, et mes paroles s'accompliront : si cet homme est ton vainqueur, s'il est le plus fort, je te jeterai dans un navire, et je t'enverrai sur le continent au prince Échétes, le plus cruel des hommes, qui te coupera le nez, les oreilles avec l'airain tranchant, t'arrachera les signes de la virilité, et les donnera tout palpitants aux chiens, pour être leur pâture. »

A ces menaces, une frayeur plus grande agite encore ses membres. Cependant on le conduit au milieu de l'assemblée. Les deux

combattants lèvent leurs mains; alors le vigoureux Ulysse balance en lui-même s'il frappera son adversaire jusqu'à lui faire perdre la vie, ou si, l'attaquant avec peu de force, il l'étendra seulement sur la terre. Dans sa pensée il lui semble préférable de l'attaquer avec peu de force pour n'être point reconfit par les Grecs. Tous les deux tenant les bras élevés, Irus le premier frappe l'épaule droite d'Ulysse, qui le frappe à son tour dans le cou, non loin de l'oreille, et lui brise les os. A l'instant la bouche d'Irus est remplie d'un sang noir; il tombe dans la poussière en mugissant, ses dents sont fracassées, et ses pieds s'agitent sur la terre. Alors tous les prétendants, les mains élevées, se mouraient de rire. Cependant Ulysse entraîne Irus par les pieds hors du palais, jusque dans la cour, auprès des portes, et le laisse appuyé contre le mur de la cour; puis, lui remettant un bâton entre les mains, il lui parle en ces mots :

« Reste là maintenant pour éloigner les chiens et les porcs, et ne prétends plus, toi qui n'es qu'un misérable, te faire le roi des étrangers et des pauvres, de peur d'éprouver un malheur plus terrible encore. »

En achevant ces mots, il jette sur ses épaules sa besace déchirée et toute rapiécée; une corde lui servait de ceinturon. Ensuite il va se rasseoir sur le seuil; tous ceux qui se trouvaient dans la salle riaient aux éclats et le félicitaient par ces paroles :

« Étranger, que Jupiter et les dieux immortels t'accordent tout ce que tu désires, et que ton âme soit comblée de joie, pour avoir empêché ce glouton de mendier désormais par la ville; car bientôt nous l'enverrons sur le continent au prince Échéus, le plus cruel des hommes. »

Ainsi parlent tous les prétendants; le divin Ulysse se réjouit de cet heureux présage. Alors Antinoüs apporte au héros le ventre énorme de la victime tout rempli de graisse et de sang; Amphinome lui donne deux pains, qu'il prend dans une corbeille, lui présente une coupe d'or, et lui dit ces mots :

« Salut, vénérable étranger; puissiez-vous être heureux à l'avenir, bien que maintenant vous soyez accablé de maux nombreux. »

« Cher Amphinome, répondit Ulysse, vous me paraissez être un homme prudent : tel fut votre père. J'appris autrefois sa

bonne renommée, j'appris que Nisus fut toujours dans Dulichium un prince opulent et généreux ; c'est de lui, dit-on, que vous êtes né : vous êtes en tout semblable à ce sage héros. C'est pour cela que je vous parlerai ; prêtez-moi donc attention, écoutez-moi. La terre ne nourrit rien de si faible que l'homme, parmi tous les êtres qui respirent et rampent sur cette même terre. Il dit que le mal ne l'atteindra jamais dans l'avenir, tant que les dieux lui donnent de la force et que ses membres sont pleins de vigueur ; mais lorsque les dieux fortunés le livrent aux malheurs, c'est malgré lui qu'il se résigne à les supporter. Tel est l'esprit des faibles humains, il est selon le jour que lui donne le père des hommes et des dieux. Ainsi moi-même je devais être heureux parmi les mortels, et je commis bien des injustices, entraîné par ma force et ma puissance, et plein de confiance en l'appui de mon père et de mes frères. Que l'homme donc ne soit jamais injuste, qu'il goûte en silence les bienfaits des dieux, comme ils nous les accordent. Cependant, je vois ici les prétendants commettant de grandes injustices, dévastant les richesses, et même outrageant l'épouse d'un homme qui, je pense, ne sera pas longtemps éloigné de sa patrie et de ses amis, qui même est près de ces lieux. Puisse un dieu vous ramener dans vos demeures, pour que vous ne combattiez pas ce héros quand il reviendra dans sa patrie. Ce n'est pas sans répandre bien du sang qu'aura lieu la lutte entre les prétendants et lui, lorsqu'il reviendra dans son palais. »

Il dit, puis ayant fait les libations, il boit le vin délicieux et remet la coupe au chef des peuples. Celui-ci cependant, le cœur rempli de tristesse, traverse la salle en secouant la tête ; son âme présageait le malheur. Il ne put éviter le destin ; Minerve l'arrêta, pour qu'il périt sous les coups et par la forte lance de Télémaque. Amphinome alla donc se rasseoir sur le siège qu'il venait de quitter.

En ce moment la déesse Minerve inspire à Pénélope, fille d'Icare, de se montrer aux prétendants pour exciter encore leurs désirs et pour être honorée de son fils et de son époux plus encore qu'auparavant. Laisant échapper un doux sourire, elle appelle Eurynome, et lui dit ces mots :

« Eurynome, mon cœur souhaite, comme jamais il ne m'est arrivé jusqu'à ce jour, de me montrer aux prétendants, quoi-

qu'ils me soient odieux ; je veux dire à mon fils une parole qui lui sera profitable, de peur qu'il ne se confie entièrement à ces hommes superbes, eux qui parlent bien, mais qui dans le fond pensent mal. »

L'intendante du palais répondit en ces mots :

« Que toutes ces choses s'accomplissent, mon enfant, vous parlez avec sagesse. Allez, dites une parole à votre fils, ne lui cachez rien ; après que vous aurez lavé votre corps et parfumé vos joues, ne vous présentez point avec un visage baigné de larmes : il serait mal de montrer que vous pleurez toujours. Votre fils maintenant est dans l'adolescence, tel que vous demandiez aux dieux de le voir. »

La sage Pénélope répondit en ces mots :

« Eurynome, vous ne me persuaderez pas, malgré votre sollicitude, de laver mon corps, et de me parfumer d'essences ; les dieux, habitants de l'Olympe, m'ont ravi la beauté depuis le jour où mon époux est monté sur son vaisseau. Mais avertissez Hippodamie ainsi qu'Autonoé, pour qu'elles m'accompagnent dans le palais ; je n'irai point seule au milieu de ces hommes, je suis retenue par ma pudeur. »

Elle dit ; la vieille servante sort aussitôt de la chambre pour avertir les femmes, et les presser de venir.

Pendant la déesse Minerve conçoit une autre pensée ; elle répand un doux sommeil sur la fille d'Icare. Celle-ci repose étendue, et tous ses membres, fatigués, se délassent sur une molle couche ; durant son sommeil, la puissante Pallas lui donne des présents immortels, afin que tous les Grecs l'admirent. D'abord elle lave le beau visage de Pénélope avec l'essence divine dont se parfume Cythérée couronnée de fleurs, lorsqu'elle conduit l'aimable chœur des Grâces ; Minerve ensuite la fait paraître plus grande et plus forte ; elle la rend plus blanche que l'ivoire nouvellement travaillé. Après avoir accompli ce dessein, la déesse puissante se retire.

Bientôt les deux suivantes arrivent en parlant à haute voix ; le doux sommeil s'enfuit, et Pénélope, essuyant son visage avec ses mains, s'écrie aussitôt :

« Hélas, infortunée ! un doux assoupissement m'enveloppait tout entière ; puisse à l'instant même la chaste Diane ainsi m'en-

voyer une douce mort, afin que je ne me consume pas éternellement dans les larmes, en regrettant le noble courage d'un époux chéri, car il était le plus illustre des Grecs. »

Pénélope, en achevant ces mots, quitte ses riches appartements, non point seule, deux servantes la suivaient. Quand la plus noble des femmes est arrivée auprès des prétendants, elle s'arrête sur le seuil de la porte solide, ayant un léger voile qui couvre son visage; les deux suivantes se tiennent à ses côtés. Alors les prétendants sentent fléchir leurs genoux, et leur âme est troublée d'amour; tous désirent partager sa couche. Elle cependant dit à Télémaque, son fils chéri :

« Télémaque, il n'est en vous ni pensées inébranlables ni prudence; n'étant encore qu'un enfant, votre esprit annonçait plus de sagesse; mais maintenant que vous êtes grand, et que vous avez atteint l'adolescence, lorsque tout homme étranger dit en voyant votre taille et votre beauté, que vous êtes le fils d'un héros vaillant, il n'est en vous ni pensées convenables ni prudence. Ah! quel crime vient d'être commis en ce palais, vous qui souffrez qu'un hôte soit indignement outragé! Et n'est-ce pas ce qui vous arrive maintenant? Lorsqu'un étranger, accueilli dans ces demeures, éprouve des traitements odieux, à vous en est la honte, et la tache en restera parmi les hommes. »

« O ma mère, lui répondit Télémaque, je ne blâme point votre courroux; cependant au fond de mon âme je comprends, je sais chaque chose, les bonnes et les mauvaises. Autrefois, il est vrai, je n'étais qu'un enfant; mais aujourd'hui même je ne puis tout imaginer selon la prudence. Ils m'attaquent sans cesse, assidus à mes côtés, ceux qui méditent les crimes, et pour moi ne se lèvent point de défenseurs. Toutefois, ce n'est pas par la volonté des prétendants qu'est survenue la querelle d'Irus et de l'étranger; celui-ci seul a triomphé par sa propre vigueur. Grand Jupiter, Minerve, Apollon, que de même maintenant dans nos demeures les prétendants penchent leurs têtes, et que vaincus, ou dans la cour, ou dans l'intérieur, leurs membres soient brisés, comme est maintenant Irus assis vers les portiques de la cour, qui, laissant retomber sa tête, tel qu'un homme ivre, ne peut ni rester debout sur ses pieds, ni retourner à sa demeure, où son désir est de se rendre, car ses membres sont sans force. »

Ainsi s'entretenaient Télémaque et sa mère. Eurymaque adresse ces paroles à Pénélope :

« Prudente fille d'Icare, si tous les Grecs d'Argos, où régna Jason, vous voyaient, un plus grand nombre de prétendants au sein de vos demeures partageraient nos festins dès l'aurore, parce que vous l'emportez sur toutes les femmes par la beauté, la taille, et la sagesse de votre esprit. »

« Eurymaque, répondit la prudente Pénélope, les dieux ont détruit ma force, ma taille et ma beauté, lorsque les Grecs s'embarquèrent pour Ilion, et qu'avec eux partit mon époux Ulysse. Si ce héros en revenant ici protégeait encore ma vie, j'en aurais bien plus de gloire et de beauté. Maintenant je languis dans la tristesse, tant sont nombreux les maux dont une divinité m'accable. Lorsque Ulysse partit, abandonnant les terres de la patrie, il prit ma main droite dans la sienne, et me dit :

« Chère épouse, je ne pense pas que tous les Grecs reviennent heureusement d'Ilion ; on dit que les Troyens sont des guerriers vaillants, habiles à lancer un trait, à diriger une flèche, à conduire dans la plaine de rapides coursiers, qui décident en un instant la grande lutte d'une bataille sanglante. J'ignore donc si quelque dieu doit me sauver ou me perdre dans les plaines de Troie ; mais, vous, ici veillez sur tous nos biens. Souvenez-vous, dans ce palais, de mon père, de ma mère, comme maintenant, et plus encore, pendant mon absence. Cependant lorsque vous verrez que mon fils est adolescent, vous choisirez un époux selon vos désirs, et vous abandonnerez cette maison. » C'est ainsi que parlait Ulysse ; maintenant les temps sont arrivés. La nuit approche où ce mariage odieux va s'accomplir pour moi, malheureuse, que Jupiter a privée de tout bien. Mais un violent chagrin s'est encore emparé de mon âme ; mes prétendants n'observent point l'usage consacré jusqu'à ce jour : ceux qui désirent obtenir une femme vertueuse, fille d'un homme puissant, ceux qui se disputent sa main, amènent des bœufs et de grasses brebis pour offrir un repas aux amis de la prétendue, et lui donnent de superbes présents ; mais ils ne dévorent pas impunément les richesses d'autrui. »

Elle dit ; Ulysse sourit à ce discours, parce qu'elle attirait ainsi les dons de prétendants, et qu'elle flattait leur espoir par de

douces paroles ; mais son esprit avait conçu d'autres pensées.

Alors le fils d'Eupithée, Antinoüs, lui répond en ces mots :

« Fille d'Icare, prudente Pénélope, acceptez les présents que chacun des Grecs voudra vous apporter ici, car il ne serait pas bien de refuser ces dons ; mais nous ne retournerons point dans nos domaines, ni nulle autre part, avant que vous n'ayez épousé le plus illustre des Grecs. »

Ainsi parle Antinoüs ; tous approuvent ce dessein. Chacun d'eux envoie son héraut pour chercher les présents ; celui d'Antinoüs apporte un grand et riche manteau chargé de broderies : là sont douze agrafes, toutes d'or, adaptées à leurs anneaux bien arrondis. Celui d'Eurymaque apporte un riche collier, où l'ambre est enchâssé dans l'or, et brillant comme le soleil. Les deux serviteurs d'Eurydamas apportent de belles boucles d'oreilles, soigneusement travaillées ; cette parure brille de mille grâces. Un serviteur revient de chez Pisandre, fils de Polyctor, avec un collier, ornement d'une rare beauté. C'est ainsi que chacun des Grecs donne à la reine un superbe présent. Alors Pénélope, la plus belle des femmes, remonte dans ses appartements élevés ; les deux suivantes emportent les dons magnifiques.

Après son départ, les jeunes princes goûtèrent le charme de la danse et du chant ; ils restèrent jusqu'à ce que vint le soir. La nuit sombre arriva qu'ils se réjouissaient encore. Aussitôt on allume trois brasiers dans le palais, afin de l'éclairer ; dans ces brasiers on jette des éclats d'un bois dur, desséché depuis longtemps, nouvellement divisé par le fer, et l'on y mêle le feu des torches enflammées ; les servantes du patient Ulysse entretiennent tour à tour la lumière. Alors le noble et sage Ulysse leur adresse ces paroles :

« Servantes d'Ulysse, de ce prince absent depuis tant d'années, retournez dans les appartements où s'est retirée l'auguste reine ; pour elle tournez le fuseau, réjouissez son âme en restant assises dans sa chambre, ou de vos mains préparez la laine ; je me charge d'entretenir ici la lumière à ces princes. Si même ils veulent attendre l'Aurore sur son trône d'or, ils ne vaincraient pas ma constance ; je suis patient dans les travaux. »

« Il dit, et toutes les femmes se regardent en riant. Cependant la belle Mélantho l'injurie avec outrages ; fille de Dolios, Pénélope

l'éleva, la chérit comme son enfant, et lui donna des parures pour charmer son cœur; pourtant dans son âme elle ne partagea point la douleur de Pénélope; mais elle s'unit au jeune Eurymaque, et l'aima. Cette femme insulte Ulysse par ces paroles outrageantes :

« Étranger misérable, tu n'es qu'un vil insensé, toi qui refuses d'aller coucher dans une forge, ou dans quelque taverne; mais tu préfères ici discourir avec audace au milieu de ces héros nombreux, et dans ton âme tu ne redoutes rien. Est-ce que le vin a troublé ta raison, ou ton esprit est-il toujours ainsi? Tu ne dérites que des paroles inconsidérées. Ou serait-ce la joie d'avoir terrassé le mendiant Irus? Mais crains qu'un autre plus vaillant qu'Irus ne se lève, et, te frappant la tête de son bras vigoureux, ne te renvoie de cette maison, en te souillant de sang. »

Le sage Ulysse, lançant sur elle un regard d'indignation, s'écrie :

« Impudente, je vais à l'instant dire à Télémaque ce que tu viens de proférer, pour qu'arrivant en ces lieux il mette ton corps en lambeaux. »

Il dit, et par ces paroles il remplit de terreur toutes les servantes. Elles se dispersent dans le palais, et leurs membres sont brisés par la crainte; elles pensaient que vraiment il dirait tout à Télémaque. Cependant Ulysse, à la lueur des brasiers étincelants, se tient debout en considérant tous ces princes; il roule au fond de son âme mille desseins terribles, qui ne resteront pas sans effet.

Cependant Minerve ne permet pas que les superbes prétendants cessent leurs insultes cruelles, afin que la douleur pénètre encore davantage dans l'âme d'Ulysse. Eurymaque, fils de Polybe, est le premier qui cherche à blesser le cœur du héros; alors pour exciter le rire de ses compagnons :

« Écoutez-moi, dit-il, prétendants d'une illustre reine, que je vous dise ce que m'inspire mon âme. Ce n'est pas sans l'intervention d'un dieu que cet homme est venu dans le palais d'Ulysse; il me paraît que l'éclat des flambeaux est semblable à celui de sa tête, car on n'y voit pas un cheveu, pas un seul en vérité. »

Puis il se tourne vers Ulysse, et lui tient ce discours :

« Étranger voudrais-tu me servir, si je te prenais à mes gages

(la récompense serait suffisante), pour tailler les haies, et planter de grands arbres aux limites de mon champ? En outre, je te fournirais une abondante nourriture, je te revêtirais d'habits, et je te donnerais des chaussures pour tes pieds. Mais tu ne connais que les mauvaises actions, tu ne veux pas travailler, et tu préfères mendier par la ville pour assouvir ton ventre insatiable. »

« Eurymaque, lui répond Ulysse, s'il s'élevait entre nous une lutte de travail dans une prairie, durant la saison du printemps, lorsque viennent les longs jours, que je fusse armé d'une faux recourbée, que vous en eussiez une aussi, pour que nous fissions preuves de travail, tous deux à jeun, jusqu'à l'heure des ténèbres, l'herbe de mon côté serait toute fauchée. Ou bien si des bœufs devaient être dirigés, des bœufs robustes, roux, grands, tous deux abondamment nourris, de même âge, égaux en force, et dont la vigueur est tout entière, et s'il existait une terre de quatre arpents dont le sol dût céder à la charrue, alors vous verriez si je creuserais un profond sillon. Si même aujourd'hui le fils de Saturne allumait la guerre, si j'avais un bouclier, deux javelots, un casque d'airain qui s'adaptât à mes tempes, alors vous me verriez marcher à la tête des combattants, et vous ne parleriez pas pour me reprocher ma voracité. Mais vous ne savez qu'outrager, et votre cœur est sans pitié; vous croyez être fort et puissant, parce que vous êtes au milieu d'un petit nombre d'hommes sans courage. Si le valeureux Ulysse arrivait, s'il revenait aux terres de la patrie, ces portes, quoique vastes, vous seraient étroites dans votre fuite loin du seuil de ce palais. »

Il dit; Eurymaque aussitôt éprouve un violent courroux dans son cœur, et jetant sur Ulysse des regards furieux, il laisse échapper ces paroles rapides :

« Misérable! je vais à l'instant t'accabler de maux, toi qui parles avec tant d'audace au milieu de ces héros nombreux, et qui dans ton âme ne redoutes rien; est-ce que le vin a troublé ta raison, ou ton esprit est-il toujours ainsi? Tu ne débites que des paroles inconsidérées. Ou bien enfin serait-ce la joie d'avoir terrassé le mendiant Irus? »

Il dit, et saisit une longue escabelle; mais Ulysse s'assied aux pieds d'Amphinome de Dulichium, en redoutant Eurymaque; ce prince frappe l'échanson à la main droite; aussitôt l'aiguière

tombe à terre avec un grand bruit; lui-même en gémissant est renversé dans la poussière. Alors parmi les prétendants s'élève un horrible tumulte au sein du palais ombragé; tous se disaient les uns aux autres :

« Plût au ciel que cet étranger mendiant fût mort avant de venir en ces lieux ! un tel tumulte ne serait pas survenu. Maintenant nous nous querellons pour des pauvres ; la joie des splendides festins n'existe plus, c'est le mal qui triomphe. »

Alors le puissant Télémaque leur adresse ces mots :

« Malheureux ! vous délirez, vous ne comprimez plus en votre âme les excès de la bonne chère et du vin ; sans doute c'est un dieu qui vous excite. Cependant, après vous être bien rassasiés, allez goûter le sommeil en rentrant dans vos demeures, si c'est là votre désir ; je ne contrains personne. »

Tous à ces mots compriment leurs lèvres de dépit, et s'étonnent que Télémaque ose parler avec tant d'assurance. Cependant Amphinome, illustre fils de Nisus, issu lui-même d'Arètès, fait entendre ce discours au milieu de l'assemblée :

« O mes amis, qu'aucun de nous à ce juste reproche ne s'indigne en répliquant par d'aigres paroles ; ne frappez point l'étranger, ni les serviteurs qui sont dans la maison d'Ulysse. Mais plutôt que l'échanson nous présente les coupes, afin qu'après avoir fait les libations, nous allions goûter le repos en rentrant dans nos demeures ; dans ce palais, laissons à Télémaque le soin d'accueillir l'étranger ; c'est chez lui qu'il est arrivé. »

Il dit, et ce conseil est agréable à tous les prétendants. Aussitôt Moulius, héraut de Dulichium, mêle le breuvage dans l'urne (c'était le serviteur d'Amphinome) ; puis il distribue avec soin les coupes aux convives. Eux cependant, après avoir fait les libations aux dieux immortels, boivent le vin délectable. Quand ils ont terminé ces libations, et bu le vin au gré de leurs désirs, ils vont goûter le sommeil chacun dans sa demeure.

CHANT XIX.

ENTRETIENS D'ULYSSE ET DE PÉNÉLOPE. — RE-
CONNAISSANCE D'ULYSSE PAR EURYCLÉE.

Le divin Ulysse était resté dans l'intérieur du palais, méditant avec Minerve le trépas des prétendants; aussitôt il adresse à Télémaque ces paroles rapides :

« Télémaque, il faut placer dans l'intérieur de la chambre nos armes terribles, toutes sans exception; ensuite détournes les soupçons des prétendants par des discours spécieux, et lorsqu'ils vous interrogeront dans le désir de posséder ces armes, dites-leur : « Je les ai placées loin de la fumée; elles ne sont déjà plus semblables à celles qu'Ulysse a laissées quand il partit pour Iliou; mais elles ont perdu leur éclat, tant elles furent exposées à la vapeur de la flamme. D'ailleurs un dieu m'inspire une pensée plus forte : je redoute qu'en buvant le vin et prenant entre vous querelle, vous ne vous frappiez les uns les autres, et ne souilliez par le sang vos festins et les poursuites du mariage; car le fer attire l'homme. »

Il dit; Télémaque obéit aux ordres de son père; et soudain appelant la nourrice Euryclée, il lui dit :

« Nourrice, renfermez les femmes de la reine dans leurs appartements, tandis que j'irai déposer dans la chambre les superbes armes de mon père, que la fumée a ternies dans ce palais, depuis sa longue absence; jusqu'à ce jour je ne fus qu'un enfant, maintenant je veux les mettre à part, pour qu'elles ne soient plus exposées à la vapeur de la flamme. »

« Plût au ciel, mon fils, répond la nourrice Euryclée, qu'enfin vous soyez assez prudent pour prendre soin de votre maison et conserver tous vos biens! Mais dites-moi qui portera devant vous un flambeau? car vous ne permettrez pas aux servantes de sortir, elles qui doivent vous éclairer. »

« Cet étranger m'aidera, reprend le sage Télémaque. Je ne

veux pas qu'il reste oisif, celui qui touche à mon boisseau, quoiqu'il vienne de loin. »

Ainsi parla le héros; cette parole n'est point fugitive pour Euryclée. Elle ferme les portes des appartements habités. Alors Ulysse et son fils se hâtent d'enlever les casques, les boucliers arrondis, et les lances aiguës; devant eux la déesse Pallas, portant un flambeau d'or, répandait une vive lumière. Aussitôt Télémaque, s'adressant au vaillant Ulysse :

« O mon père, dit-il, un prodige étonnant frappe mes yeux; les murs de ce palais, ces superbes lambris, ces poutres de sapin, ces hautes colonnes, brillent à mes regards comme une flamme étincelante; sans doute qu'en cette demeure est venu l'un des dieux qui possèdent le vaste ciel. »

« Silence, interrompt le sage Ulysse, retenez vos pensées en votre âme, ne m'interrogez pas; en effet, telle est la coutume des dieux qui possèdent l'Olympe. Vous cependant, allez goûter quelque repos; moi, je reste en ces lieux, afin d'éprouver les servantes et votre mère; elle qui dans sa douleur m'interrogera sur chaque chose. »

Il dit; alors Télémaque sort du palais, et se rend, à la lueur des flambeaux, dans la chambre où jusque alors il avait coutume de coucher quand venait le doux sommeil; c'est là qu'il s'endort et qu'il attend la divine aurore. Ulysse cependant était resté dans le palais, méditant avec Minerve le trépas des prétendants.

En ce moment Pénélope quitte ses riches appartements, belle comme Diane ou la blonde Vénus. Ses femmes placent devant le foyer le siège orné d'argent et d'ivoire où s'asseyait la reine, meuble que jadis façonna l'ouvrier Icmalius, et sous lequel il adapta pour les pieds une escabelle, qui tenait au siège lui-même, et qu'on recouvrait d'une large peau de brebis. C'est là que s'assied la sage Pénélope. Alors les servantes arrivent de l'intérieur du palais. Elles enlèvent une grande quantité de pain, les tables, et les coupes où burent les fiers prétendants; elles jettent à terre le feu des brasiers; mais elles y remettent beaucoup de bois, pour répandre la lumière et la chaleur. Mélantho cependant, une seconde fois, outrage Ulysse, et lui dit :

« Étranger, pourquoi te permettre, errant ainsi durant la nuit dans ce palais, d'épier les femmes? Sors d'ici, misérable,

sois satisfait d'avoir pris ton repas, ou soudain, frappé de ce tison, tu seras mis dehors. »

Le patient Ulysse, lançant sur elle de terribles regards, lui répond en ces termes :

« Malheureuse ! pourquoi me poursuivre ainsi d'une âme irritée ? Est-ce parce que je suis malpropre, couvert de méchants habits, et que je mendie par la ville ? Hélas ! la nécessité m'y contraint. Tels sont en effet les pauvres et les voyageurs infortunés. Moi-même, heureux autrefois, j'habitais aussi parmi les hommes un riche palais, et souvent je comblais de bien l'étranger, quel qu'il fût, quand il arrivait pressé par le besoin. Je possédais mille serviteurs et tous les biens échu à ceux qui vivent dans l'abondance et que l'on nomme opulents. Mais le fils de Saturne a tout détruit ; telle fut sa volonté. Redoute donc aussi, jeune fille, de perdre cet éclat de beauté dont tu parais ornée entre toutes tes compagnes ; crains que ta maîtresse irritée ne te punisse, ou qu'Ulysse ne revienne ; le destin nous laisse encore quelque espérance. Mais serait-il mort et ne fût-il aucun espoir de retour, son fils est tel que lui par le secours d'Apollon, Télémaque, auquel pas une femme de ce palais ne pourra dérober ses crimes ; car il n'est plus aujourd'hui dans l'enfance. »

Il dit, et Pénélope entendit ce discours ; alors elle réprimanda la servante, et lui parle en ces mots :

« Audacieuse, et la plus effrontée de toutes, ton crime ne m'est point caché, tu le payeras de ta tête. Tu savais tout pourtant, puisque toi-même as entendu de ma bouche que je voulais dans mes appartements interroger cet hôte sur le sort de mon époux ; car mon âme est profondément affligée. »

Ayant ainsi parlé, Pénélope donne cet ordre à l'intendante du palais :

« Eurynome, apportez un siège, et recouvrez-le d'une peau de brebis, afin qu'assis près de moi l'étranger m'adresse une parole et m'écoute à son tour ; je veux l'interroger. »

Elle dit ; aussitôt Eurynome apporte un siège élégant, et le recouvre d'une peau de brebis ; c'est là que s'assied le patient Ulysse. Pénélope alors commence l'entretien, et lui parle en ces mots :

« Étranger, je vous demanderai d'abord qui vous êtes ; quel

peuple venez-vous de quitter ? Quels sont et votre ville et vos parents ? »

« O reine, lui répondit Ulysse, il n'est pas un seul homme sur toute la terre qui vous fasse aucun reproche ; votre gloire s'est élevée jusqu'au vaste ciel ; vous êtes comme un prince irréprochable qui, plein de respect envers les dieux, règne sur des hommes nombreux et vaillants, et distribue la justice ; la terre fertile porte l'orge et le blé, les arbres sont chargés de fruits, les troupeaux sont féconds, la mer fournit du poisson en abondance ; grâce à son règne équitable, les peuples vivent heureux sous ses lois. Toutefois, maintenant dans votre maison, interrogez-moi sur tout autre sujet ; ne me questionnez pas sur ma famille, ma patrie, parce que vous rempliriez mon âme de douleurs si je rappelais ces souvenirs ; je suis surtout fertile en plaintes. Cependant je ne dois point m'asseoir dans une maison étrangère pour y soupirer et verser des larmes, parce qu'il est mal de gémir sans cesse avec amertume ; craignant d'ailleurs que vous-même, ou l'une de vos servantes, ne s'irrite contre moi, qu'elle ne dise, en me voyant répandre des pleurs, que mes esprits sont appesantis par le vin. »

La prudente Pénélope répondit en ces mots :

« Étranger, les dieux ont détruit ma force, ma taille, ma beauté, lorsque les Grecs s'embarquèrent pour Ilion, et qu'avec eux partit mon époux Ulysse. Si ce héros, en revenant ici, protégeait encore ma vie, j'en aurais bien plus de gloire et de beauté. Maintenant je languis dans la tristesse, tant sont nombreux les maux dont une divinité m'accable. Tous les princes qui règnent sur les Iles voisines, Dulichium, Samé, la verte Zacynthe, ceux même qui se sont emparés du pouvoir dans l'âpre Ithaque, malgré moi, désirent m'épouser, et ravagent ma maison. Je ne puis donner mes soins aux étrangers, aux suppliants, ni même aux hérauts qui sont chargés d'un ministère public ; mais je regrette Ulysse, et mon cœur est consumé de chagrin. Eux cependant pressent mon mariage ; moi, j'invente mille ruses. D'abord un dieu m'inspira de faire un vêtement funèbre, et d'ourdir, assise dans mon palais, une grande toile, tissu délicat, et d'une grandeur immense ; puis je leur ai dit : « Jeunes hommes, mes prétendants, puisque Ulysse a péri, différez mon mariage mal-

gré vos désirs, jusqu'à ce que j'aie achevé ce tissu funèbre que je destine au héros Laerte (puissent mes travaux n'être pas entièrement perdus !), lorsqu'il subira les dures lois de la mort ; de peur que quelque femme parmi le peuple des Grecs ne s'indigne contre moi, s'il reposait sans un linceul, celui qui posséda de si grandes richesses. » C'est ainsi que je parlais ; leur âme se laissa persuader. Cependant, durant le jour je travaillais à cette grande toile, et la nuit, à la lueur des flambeaux, je détruisais mon ouvrage. Ainsi, pendant trois années, je me cachai par ruse, et je persuadai les Grecs ; mais quand les heures dans leur cours amenèrent la quatrième année, que les mois et les journées nombreuses furent écoulés, avertis par des servantes déhontées et sans pitié, les prétendants, survenant en ces lieux, me surprirent, et me menacèrent dans leurs discours. Ainsi, malgré moi, je fus contrainte par la nécessité d'achever mon ouvrage. Aujourd'hui je ne puis plus éviter le mariage, je ne vois plus aucun autre moyen ; d'ailleurs, mes parents me pressent de me marier. Mon fils, connaissant son malheur, voit avec peine qu'on dévore son héritage ; car le voilà maintenant homme capable de gouverner sa maison, et Jupiter le comble de gloire. Mais vous, dites-moi quelle est votre famille, d'où vous êtes ; car sans doute vous n'êtes pas né du vieux chêne ou du rocher. »

« Vénérable épouse du fils de Laerte, répond Ulysse, ne cesserez-vous point de m'interroger sur ma naissance ? Eh bien, je vous la dirai ; mais vous me livrez à des douleurs plus nombreuses que celles que j'éprouve : il doit en être ainsi pour tout homme éloigné de sa patrie depuis aussi longtemps que je le suis moi-même à présent, après avoir parcouru les nombreuses cités des hommes et souffert bien des maux. Cependant je vous les raconterai, puisque vous m'interrogez et le demandez avec instance.

« Au milieu de la vaste mer est le pays de Crète, île belle et féconde ; elle renferme des hommes innombrables, et quatre-vingt-dix villes. Divers langages y sont confondus ; là sont les Achéens, les magnanimes Crétois autochtones, les Cydoniens, les Doriens divisés en trois tribus, et les divins Pélages. Au milieu de ces peuples s'élève la grande ville de Cnose ; c'est là que régna Minos, qui tous les neuf ans eut des entretiens avec

Jupiter, Minos, le père de mon père, le valeureux Deucalion. Oui, c'est à Deucalion que je dois le jour, ainsi qu'Idoménée, notre roi ; lui, sur ses larges vaisseaux, alla dans Iliou avec les Atrides ; moi, le plus jeune, je reçus le nom glorieux d'Éthon ; Idoménée était le premier et le plus vaillant. Ce fut en Crète que je vis Ulysse, et que je lui donnai les présents de l'hospitalité. La violence des vents, en l'éloignant du cap Malée, le poussa vers la Crète, quand il se rendait à Troie ; il s'arrêta sur le fleuve Amnisus, près de la grotte d'Ilihye, dans un port difficile ; ce héros n'échappa qu'avec peine à la tempête. Alors il s'informa d'Idoménée en venant à la ville ; car c'était, disait-il, son hôte vénérable et chéri. Mais déjà la dixième ou la onzième aurore avait brillé depuis qu'Idoménée sur ses forts navires était parti pour Iliou. Moi cependant, conduisant Ulysse dans notre palais, je lui donnai l'hospitalité ; je l'accueillis avec zèle, ayant à la maison de nombreuses provisions ; en outre, soit pour lui, soit pour les compagnons qui le suivirent, rassemblant des vivres du dépôt public, je leur donnai de la farine et du vin, afin qu'ils immolassent des bœufs et que chacun pût satisfaire ses désirs. Les Grecs demeurèrent douze jours dans la Crète ; ils étaient retenus par l'impétueux vent de Borée, qui sur la terre ne permettait pas qu'on restât debout ; une divinité terrible l'excitait ; enfin le vent tomba le treizième jour, et les Grecs s'éloignèrent. »

C'est ainsi que dans ses discours Ulysse donnait à des fables les apparences de la vérité ; Pénélope en l'écoutant versait des larmes, et son corps s'affaiblissait. Ainsi la neige, amoncelée par le Zéphyr sur les hautes montagnes, fond au souffle de l'Eurus : les fleuves dans leurs cours en sont remplis ; de même est baigné de larmes le beau visage de Pénélope, qui ne cesse de pleurer son époux. Cependant Ulysse prend pitié dans son âme de sa gémissante épouse ; mais ses yeux restent fixes, comme de la corne ou du fer, et ses paupières sont immobiles ; par ruse il retient ses larmes. Quand Pénélope s'est longtemps rassasiée de pleurs et de regrets, elle adresse de nouveau la parole au vaillant Ulysse :

« Étranger, dit-elle, je désire maintenant vous éprouver, et savoir s'il est vrai qu'avec ses nobles compagnons vous ayez reçu mon époux dans vos demeures, comme vous l'annoncez ;

dites-moi donc quels étaient ses vêtements, quel il était lui même, et les amis qui le suivaient. »

« Grande reine, reprit Ulysse aussitôt, il me sera difficile de vous le dire, après un si long temps écoulé ; voilà déjà vingt années que ce héros aborda dans la Crète, et qu'il a quitté ma patrie. Cependant je vous raconterai tous ces détails comme mon imagination me les représente encore. Ulysse avait un large manteau de pourpre, d'une étoffe moelleuse ; il s'attachait par une agrafe d'or et ses deux anneaux ; sur le devant était une riche broderie : c'était un chien qui de ses deux pieds tenait un jeune cerf, et le regardait expirant. Chacun admirait ce travail, où les deux animaux étaient d'or. Le chien regardait le cerf en l'étouffant, et celui-ci, pour s'échapper, se débattait avec ses pieds. Autour de son corps j'aperçus aussi sa tunique élégante, semblable à l'enveloppe délicate de l'ognon, telle était sa finesse ; elle avait l'éclat du soleil, et beaucoup de femmes l'admiraient. Mais je dois vous le dire, remarquez bien ces paroles ; je ne sais pas si c'était là le vêtement qu'Ulysse portait à sa maison, ou si l'un de ses compagnons le lui donna quand il était sur son navire, ou bien quelque étranger ; car Ulysse était chéri d'un grand nombre, peu de héros parmi les Grecs le furent autant. Ainsi je lui donnai quand il partit une épée d'airain, un large et superbe manteau de pourpre, avec une longue tunique ; et je le renvoyai comblé d'honneurs sur son solide navire. Un héraut un peu plus âgé que lui l'accompagnait ; je vais le dépeindre tel qu'il était : il avait de larges épaules, la peau basanée, et les cheveux crépus ; son nom était Eurybate ; Ulysse l'honorait entre tous ses compagnons, parce qu'Eurybate possédait un esprit plein de sagesse. »

A peine a-t-il achevé de parler, que Pénélope sent renaître plus vivement ses douleurs, en reconnaissant les signes que lui décrivait exactement Ulysse. Quand elle s'est rassasiée d'abondantes larmes, s'adressant encore à l'étranger, elle reprend en ces mots :

« Étranger, qui jusqu'à ce moment ne fûtes qu'un sujet de compassion, maintenant, dans mes demeures, vous me devenez un hôte respectable et chéri ; car c'est moi-même qui lui donnai les vêtements que vous venez de décrire, en les retirant tout

pliés de la chambre du mariage ; j'attachai cette brillante agrafe pour être un ornement à cette parure. Mais, hélas ! je ne le recevrai plus à son retour dans sa douce patrie. Ce fut sous de cruels auspices qu'Ulysse partit dans son large navire pour l'infame et funeste Iliou. »

« Chaste épouse du fils de Laerte, reprend Ulysse aussitôt, ne détruisez point votre beauté, n'affligez point votre âme en pleurant votre époux ; et cependant je ne puis vous blâmer : toute femme pleure ainsi celui qui l'épousa quand elle était vierge, et dont elle eut des enfants en s'unissant à lui, surtout quand cet époux est Ulysse, qu'on dit être égal aux dieux. Mais calmez vos regrets, et retenez soigneusement mes paroles ; je vous parlerai sincèrement, et ne vous cacherai point ce que je sais touchant le retour d'Ulysse, qui près de ces lieux est plein de vie dans le pays des Thesprotes ; il apporte avec lui de nombreux et magnifiques trésors, qu'il a recueillis dans ses voyages ; mais il a perdu ses valeureux compagnons et son navire dans la mer profonde, en quittant l'île de Thrinacie. Jupiter et le Soleil s'irritèrent contre lui ; car ses compagnons tuèrent les bœufs du Soleil. Tous ont péri dans les abîmes de la mer ; lui seul, échappant aux vagues sur la carène de son vaisseau, fut porté vers le continent, dans le pays des Phéaciens, qui tirent leur origine des dieux ; ces peuples, de leur plein gré, l'honorèrent comme une divinité, lui donnèrent des présents superbes, et voulaient le ramener chez lui sans dommage. Sans doute Ulysse serait depuis longtemps ici ; mais dans son âme il a jugé qu'il était préférable d'acquérir encore des richesses, en parcourant d'autres contrées ; votre époux l'emporte sur tous les hommes par ses nombreux stratagèmes, nul autre ne peut le lui disputer. Voilà ce que m'a raconté Pheidon, le roi des Thesprotes ; il m'a juré, lorsqu'il faisait des libations dans son palais, que le navire était sur le rivage, et que même étaient déjà prêts les compagnons qui doivent reconduire Ulysse dans sa patrie. Pheidon me renvoya le premier ; il saisit l'occasion d'un vaisseau thesprote qui faisait voile pour la fertile Dulichium ; il me montra les nombreuses richesses qu'Ulysse avait acquises ; elles nourriront une famille entière jusqu'à la dixième génération : tels sont les trésors accumulés pour lui dans le palais du roi. Ce prince me dit qu'Ulysse était allé dans la forêt de

Dodone, afin d'entendre du chêne divin à la haute chevelure le conseil de Jupiter, et savoir s'il reviendrait dans sa patrie, après une si longue absence, ouvertement ou bien en secret. Ainsi donc il est plein de vie, il arrivera bientôt en ces lieux, et ne sera pas longtemps encore éloigné de ses amis et de sa patrie; je vous en ferai le serment solennel. J'en atteste donc d'abord Jupiter, le plus grand et le plus puissant des dieux, et ce foyer de l'irréprochable Ulysse, où je trouve un asile; oui, toutes ces choses s'accompliront comme je le prédis. Dans le courant de cette année, Ulysse reviendra dans son palais, avant même la fin du mois, ou les premiers jours du mois suivant. »

La prudente Pénélope lui répondit aussitôt :

« Plût aux dieux, cher étranger, que cette parole s'accomplît ! vous éprouveriez bientôt ma reconnaissance, et vous recevriez de moi tant de biens que chacun en vous voyant vanterait votre félicité. Mais voici ce que je pense en mon âme, et ce qui s'accomplira. Non, Ulysse ne reviendra jamais dans sa maison, et vous n'obtiendrez point le retour, parce que ceux qui dominent dans cette demeure ne sont point tels qu'était Ulysse pour les étrangers (que ne l'est-il encore !), lui qui toujours accueillit les hôtes vénérables et leur procura le retour. Cependant, mes servantes, lavez l'étranger, et préparez sa couche, avec des couvertures, des manteaux et des tapis éclatants, afin qu'il puisse, à l'abri du froid, attendre le retour de l'Aurore sur son trône d'or. Demain encore vous le baignerez et le parfumerez d'essences, afin qu'assis dans le palais il prenne son repas auprès de Télémaque. Malheur à celui qui, cruel en son âme, oserait l'outrager ! il n'aura plus rien à faire en ces lieux, quel que soit le sujet de son courroux. Comment en effet, cher étranger, reconnaissez-vous que je l'emporte sur toutes les femmes par la sagesse et par ma prudence, si je vous laissais, malpropre et mal vêtu, partager nos festins dans ce palais ? Les hommes ne vivent que peu d'instant ; celui qui fut injuste, et qui conçut de mauvais desseins, tous le chargent d'imprécations pour l'avenir, durant sa vie entière ; tous le maudissent encore quand il est mort ; mais celui qui fut irréprochable, et qui conçut de bons desseins, les étrangers lui fondent une gloire immense parmi tous les hommes, et plusieurs le disent généreux. »

Le patient Ulysse reprend aussitôt, et fait entendre ces paroles :

« Vénéralde épouse du fils de Laerte, les tuniques, les riches tapis, me sont odieux depuis le jour où sur un navire j'ai quitté les hautes montagnes de la Crète. Je me coucherai comme auparavant, quand je passais les nuits sans sommeil ; car j'ai passé bien des nuits sur une couche misérable, et j'attendais patiemment le retour de la divine Aurore. Le bain qu'on prépare pour mes pieds ne m'est plus agréable ; aucune des femmes qui servent dans ce palais ne touchera mes pieds, à moins que ce ne soit une femme âgée et prudente, et qui dans son âme ait souffert autant de maux que j'en ai supporté moi-même ; alors je ne m'opposerai point à ce qu'elle touche mes pieds. »

« Étranger, lui répondit Pénélope, de tous les hôtes chéris qui des pays lointains sont venus dans ce palais, aucun ne me parut aussi sensé que vous ; ainsi tout ce que vous dites est rempli de prudence. Eh bien, je possède une femme âgée, dont l'esprit est fertile en sages conseils, qui jadis nourrit, éleva le malheureux Ulysse, et le reçut dans ses mains quand l'enfanta sa mère ; elle lavera vos pieds, quoiqu'elle soit bien faible. Hâtez-vous donc, sage Euryclée, baignez l'étranger du même âge que votre maître ; tel est peut-être Ulysse, tels sont ses pieds et ses mains, car dans le malheur les hommes vieillissent beaucoup. »

Ainsi parle Pénélope ; cependant Euryclée cache son visage avec ses mains, et, versant d'abondantes larmes, elle prononce ces tristes paroles :

« Hélas ! c'est à cause de vous, mon fils, que me voilà sans force ; sans doute plus que tous les hommes Jupiter vous abhorre, vous dont l'âme était si pieuse. Jamais nul mortel pour le maître de la foudre ne brûla les cuisses de tant de victimes, n'offrit tant de parfaites hécatombes que vous-même à cette divinité, lui demandant d'atteindre une douce vieillesse et d'élever votre illustre fils ; mais maintenant je crois que pour vous est entièrement perdu le jour du retour. Peut-être les femmes des peuples lointains insultent ce héros, quand il arrive dans de riches demeures, comme toutes ces impudentes vous ont vous-même insulté ; c'est sans doute pour éviter cet outrage et ces nombreuses avanies que maintenant vous ne leur permettez pas de vous baigner. Mais pour moi, ce n'est pas contre mon gré que me

commande la fille d'Icare, la prudente Pénélope. Je laverai vos pieds, à cause de Pénélope elle-même et de vous aussi ; parce qu'au fond de mon âme ma pensée a réveillé toutes mes douleurs. Vous, cependant, recueillez la parole que je vais prononcer : plusieurs étrangers malheureux sont venus ici, mais je déclare qu'aucun jamais, ni par sa taille, sa voix, ou sa démarche, ne me parut si semblable au valeureux Ulysse. »

« O femme, repartit le héros, tous ceux qui nous ont vus l'un et l'autre disent aussi qu'il existe entre nous une grande ressemblance ; ainsi vous venez de parler avec prudence. »

Il dit ; alors la vieille Euryclée apportant un bassin éclatant pour lui laver les pieds, y verse en abondance de l'eau froide ; ensuite au-dessus elle répand l'eau chaude. Ulysse, assis près du foyer, se tourne à l'instant du côté de l'ombre ; car il pense en lui-même qu'Euryclée en le lavant pourrait découvrir sa blessure, et que tous ses projets seraient dévoilés. Cependant elle s'approche de son maître, et lui baigne les pieds ; aussitôt elle reconnaît la blessure que lui fit jadis un sanglier aux dents d'ivoire, lorsqu'il parcourait le mont Parnèse avec Autolycus et les fils d'Autolycus, le père vaillant de sa mère, lui qui l'emportait sur tous les hommes par la ruse et par le serment ; un dieu même lui procura ces dons, le dieu Mercure, car il brûlait pour lui les cuisses délectables des chèvres et des agneaux : ainsi ce dieu lui fut toujours favorable. Cependant Autolycus, étant allé visiter le peuple fortuné d'Ithaque, trouva l'enfant nouveau-né de sa fille ; la nourrice Euryclée le plaça sur les genoux du héros, lorsqu'il finissait son repas ; puis elle l'appelle, et lui dit ces mots :

« Autolycus, trouvez maintenant un nom pour le donner à l'enfant de votre fille, lui qui fut l'objet de tous vos vœux. »

« Mon gendre, et vous, ma fille, répondit Autolycus, donnez-lui le nom que je vais vous dire ; comme j'arrive en ces lieux en étant irrité contre plusieurs hommes et plusieurs femmes, sur la terre fertile, que son nom significatif soit Ulysse. Je veux aussi, lorsqu'il atteindra l'adolescence, qu'il vienne dans la vaste maison maternelle, sur le mont Parnèse, où je possède des richesses ; je lui ferai part de ces biens, et le renverrai comblé de joie. »

« Ainsi donc Ulysse partit dans la suite, afin que son grand-

père lui donnât ces riches présents. Autolycus et les fils d'Autolycus, lui serrant les mains, l'accueillirent par de douces paroles ; Amphithée, la mère de sa mère, le tenant embrassé, lui baisait la tête et les yeux. Cependant le roi commande à ses illustres fils de préparer le repas ; ils obéissent à cet ordre ; bientôt ils amènent un bœuf âgé de cinq ans ; ils entourent la victime, l'écorchent, la dépècent tout entière, et la divisent habilement en morceaux , qu'ils percent avec des broches, qu'ils rôtissent avec soin , et dont ils distribuent les parts. Durant tout le jour, et jusqu'au coucher du soleil, ils prennent le repos ; nul n'eut rien à désirer de ce festin délicieux. Lorsque le soleil disparut, que vinrent les ténèbres, ils se couchèrent, et goûtèrent les bienfaits du sommeil.

« Le lendemain, dès que l'Aurore aux doigts de rose brille dans les airs, les fils d'Autolycus, suivis de leurs chiens, partent pour la chasse ; le divin Ulysse partit avec eux. Ils gravirent la haute montagne du Parnèse, couverte d'une forêt ; bientôt ils pénétrèrent dans les cavités où s'engouffrent les vents. Déjà le soleil naissant éclairait les campagnes, et s'élevait du sein paisible de l'Océan. Cependant les chasseurs s'enfoncent dans un vallon ; devant eux les chiens marchaient en cherchant la piste ; les fils d'Autolycus étaient en arrière, mais le divin Ulysse se tenait près des chiens en agitant sa longue lance. Là, dans un bois touffu, gisait un énorme sanglier ; jamais à travers cette retraite n'avait souflé la violence des vents humides, le soleil ne la frappa jamais de ses rayons, et la pluie ne l'avait jamais pénétrée, tant elle était épaisse ; dans l'intérieur se trouvait un vaste amas de feuilles. Cependant le bruit formé par les pas des hommes et des chiens arrive jusqu'à lui, lorsque les chasseurs s'avancent ; de son repaire il court à leur rencontre. Le poil de sa tête est hérissé, la flamme est dans ses yeux ; en les regardant il s'arrête non loin d'eux. Le premier de tous, Ulysse se précipite, et d'une main vigoureuse dirige contre lui sa longue lance, impatient de le frapper ; mais le sanglier, plus prompt, le blesse au-dessous du genou. D'un coup de sa défense, s'élançant obliquement, il déchire la peau ; mais il n'atteint point jusqu'à l'os du héros. Alors Ulysse le frappe heureusement à l'épaule droite, et la pointe de la lance étincelante lui traverse le corps ; il

tombe dans la poussière en mugissant, et sa vie l'abandonne. Alors les fils d'Autolycus s'empresstent autour d'Ulysse ; ils bandent soigneusement la plaie, ils arrêtent le sang noir par un enchantement ; puis ils retournent aussitôt dans le palais de leur père. Autolycus et ses fils l'ayant guéri de sa blessure, et lui donnant de superbes présents, se hâtèrent de le renvoyer comblé de joie dans sa chère patrie ; le père et la mère vénérable d'Ulysse, charmés de son retour, l'interrogent sur chaque chose, et sur la blessure qu'il reçut ; le héros leur raconte avec détail comment un sanglier le frappa de sa dent d'ivoire, pendant qu'il chassait sur le Parnèse avec les fils d'Autolycus. »

La vieille Euryclée ayant touché cette blessure en baissant les mains, la reconnaît, et laisse échapper le pied qu'elle tenait : la jambe retombe dans le bassin ; l'airain retentit, et le vase est renversé : toute l'eau coule sur la terre. Cependant la douleur et la joie saisissent en même temps l'âme d'Euryclée ; ses yeux se remplissent de larmes, sa faible voix est arrêtée. Enfin, portant la main jusqu'au menton du héros :

« Oui, dit-elle, vous êtes Ulysse, mon enfant chéri ; mais je n'ai pu vous reconnaître avant d'avoir touché cette blessure, qui témoigne que vous êtes mon roi. »

Elle dit, et jette les yeux sur Pénélope, voulant l'avertir que son époux est arrivé. Mais celle-ci, quoiqu'en face, ne l'aperçut pas, et ne découvrit rien : Minerve détourna l'esprit de la reine. Ulysse alors se penche vers Euryclée ; de la main droite il lui ferme la bouche, et de l'autre l'attirant à lui :

« Nourrice, dit-il, voulez-vous me perdre ? C'est vous qui m'avez nourri du lait de votre sein, et maintenant, ayant souffert bien des maux, j'arrive après vingt années dans ma patrie. Mais puisque vous avez tout découvert, et qu'un dieu déposa mon secret dans votre âme, silence, que nul autre ne l'apprenne en cette demeure. Car, je le déclare ainsi, ma menace s'accomplira : si jamais un dieu dompte sous mes coups les prétendants audacieux, bien que vous soyez ma nourrice, je ne vous épargnerai pas, lorsque j'exterminerai dans mon palais les esclaves infidèles. »

« O mon fils, repartit Euryclée, quel discours s'est échappé de vos lèvres ! Vous savez combien mon âme est constante, elle est

inébranlable : je serai comme la pierre ou le fer. Mais je dois vous le dire, gravez ces paroles en votre âme : si quelque dieu dompte sous vos coups les prétendants audacieux, alors je vous désignerai les femmes qui vous méprisent et celles qui sont innocentes. »

Le sage et patient Ulysse répond ainsi :

« Nourrice, pourquoi vouloir me les désigner ? il n'en est pas besoin. Moi-même j'examinerai tout soigneusement, et découvrirai chacune d'elles ; vous, retenez vos paroles, et confiez-vous aux dieux. »

A ces mots, la vieille Euryclée quitte l'intérieur de la salle pour apporter un autre bain ; car toute l'eau du premier avait été répandue. Après avoir lavé les pieds de son maître, et les avoir parfumés d'une huile onctueuse, Ulysse approche le siège du foyer pour se réchauffer, et cache la cicatrice avec ses pauvres vêtements. Alors, recommençant l'entretien, la prudente Pénélope fait entendre ces paroles :

« Étranger, je désire vous interroger encore : voici bientôt l'heure du repos, l'instant où chacun, malgré ses peines, goûte le doux sommeil. Moi, cependant, un dieu m'accable d'une douleur sans borne ; pendant le jour, triste et gémissante, je me plais à veiller sur mes travaux et ceux de mes servantes dans cette maison ; puis lorsque la nuit arrive, que le sommeil s'empare de tous les mortels, étendue sur ma couche, mille pensées dévorantes déchirent mon triste cœur. Comme la fille de Pandarus, la jeune Aëdon, chante avec mélodie au retour du printemps, assise parmi les feuilles épaisses des arbres, où sans cesse elle revient et laisse couler les nombreuses modulations de sa voix, en gémissant sur Ityle son enfant et le fils du roi Zéthus, qu'elle immola par erreur avec un fer cruel ; ainsi mon cœur est agité par deux sentiments opposés, incertaine si je resterai près de mon fils pour lui conserver intact tout son héritage, mes richesses, mes esclaves, et ce superbe palais, en respectant la couche de mon époux et ma renommée parmi le peuple, ou si je suivrai celui des Grecs qui, le plus illustre, me conduira dans sa demeure, en m'offrant de nombreux présents de noces. Tant que mon fils n'était qu'un enfant sans expérience, il ne me permettait pas de me marier, en abandonnant cette maison ; mainte-

nant qu'il est grand, et qu'il atteint l'âge de l'adolescence, il désire que j'abandonne ces lieux s'affligeant sur ses possessions, que dévorent les Grecs. Toutefois, expliquez-moi ce songe; écoutez. Dans ma maison vingt oies mangent le froment détrempe dans de l'eau, je me plais à les considérer; mais, s'élançant de la montagne, un grand aigle au bec recourbé brise le cou de tous ces oiseaux, et les tue; elles gisaient en foule dans le palais; l'aigle remonte triomphant dans les airs. Je pleurais, je gémissais, quoique ce fût un songe; les femmes des Grecs étaient rassemblées autour de moi, qui me lamentais de ce que l'aigle avait tué les oiseaux. Mais bientôt après cet aigle se place sur le toit élevé; prenant alors une voix humaine, il me dit :

« Rassurez-vous, fille de l'illustre Icare; ce n'est point un songe, mais un présage certain, l'événement s'accomplira. Ces oiseaux sont les prétendants; moi, j'étais l'aigle tout à l'heure, mais maintenant je suis votre époux, qui viens en ces lieux, et qui donnerai la mort à tous les prétendants. »

« A ces mots, le doux sommeil m'abandonne. Alors, regardant avec attention, je vis les oies qui becquetaient le froment dans un large bassin, comme auparavant. »

« O reine, lui dit alors le sage héros, il ne faut point autrement interpréter votre songe, puisque c'est Ulysse lui-même qui vous a dit comment il s'accomplira; le trépas apparaît à tous les prétendants, aucun d'eux n'évitera la mort et le destin. »

La prudente Pénélope lui répondit en ces mots :

« Étranger, les songes sont vains, et leurs paroles incertaines; ils n'accordent pas aux hommes tout ce qu'ils promettent. Il existe deux portes pour les songes légers; l'une est de corne, et l'autre est d'ivoire; ceux qui traversent la porte d'ivoire sont trompeurs, et n'apportent que des paroles qui ne s'accomplissent pas; ceux, au contraire, qui traversent la porte de corne prédisent la vérité, quand ils nous apparaissent. Mais je ne crois pas que le songe qui m'a frappée m'arrive de là; ce serait un grand bonheur pour mon fils et pour moi. Toutefois, je dois vous le dire, gravez mes paroles dans votre âme : voici bientôt l'aurore funeste qui m'éloignera de la maison d'Ulysse; mais je vais leur proposer maintenant un combat, celui des piliers de fer troués, que ce héros dans son palais alignait au nombre de

douze, comme les poutres d'un navire ; puis se tenant à distance, il les traversait avec sa flèche. Maintenant je proposerai ce combat aux prétendants ; s'il en est un qui de ses mains tende facilement l'arc d'Ulysse, et fasse passer un trait dans tous les douze piliers de fer, je le suivrai, j'abandonnerai ce palais qui me reçut vierge, palais superbe, rempli d'abondantes provisions ; je m'en ressouviendrai, je pense, même dans mes songes. »

« Épouse auguste du fils de Laerte, s'écrie Ulysse aussitôt, ne différez point ce combat dans votre demeure ; Ulysse sera de retour en ces lieux avant que ces princes, en maniant l'arc étincelant, puissent tendre le nerf, et traverser avec une flèche les piliers de fer. »

« Cher étranger, reprend Pénélope, si vous vouliez me charmer encore, en restant assis dans cette chambre, le sommeil n'approcherait pas de mes yeux. Mais il n'est pas possible que les hommes restent toujours sans sommeil ; en chaque chose les dieux ont assigné des bornes aux hommes sur la terre féconde. Je vais donc, remontant dans mes appartements élevés, retrouver cette couche qui m'est devenue odieuse, et que je ne cesse d'arroser de mes larmes depuis le jour où mon époux s'embarqua pour l'infame et funeste Iliou. C'est là que je goûterai quelque repos ; vous, étranger, couchez en ces lieux, en étendant des peaux à terre, ou bien mes serviteurs vous dresseront un lit. »

En achevant ces mots, la reine monte dans ses superbes demeures, non point seule ; plusieurs suivantes accompagnent ses pas. Quand Pénélope est parvenue dans les appartements supérieurs avec les femmes qui la servent, elle pleure encore Ulysse, son époux chéri, jusqu'à ce qu'enfin Minerve envoie le doux sommeil sur ses paupières.

CHANT XX.

ÉVÉNEMENTS QUI PRÉCÈDENT LE TRÉPAS
DES PRÉTENDANTS.

Cependant Ulysée va reposer dans le vestibule du palais ; il étend à terre une peau de bœuf non préparée, et par-dessus beaucoup de toisons de brebis, que les Grecs avaient immolées ; Eurynome, quand il est couché, le couvre d'un manteau. C'est là qu'Ulysse, restant éveillé, réfléchit en lui-même sur le trépas de ses ennemis ; les femmes de la reine, qui jusqu'à ce jour avaient coutume de s'abandonner aux prétendants, sortaient du palais en laissant éclater entre elles une joie et des ris immodérés. Alors la colère s'allume dans l'âme du héros ; il délibère en son esprit s'il doit à l'instant leur donner la mort, ou permettre qu'elles s'unissent à ces hommes criminels pour la dernière fois ; il rugit dans le fond de son cœur. De même une lice autour de ses petits encore faibles grondant contre un homme inconnu, désire combattre ; tel Ulysse rugit en son âme, indigné de ces forfaits odieux ; mais, se frappant la poitrine, il réprimande son propre cœur en ces mots :

« Modère-toi, mon cœur ; tu supportas bien pire en ce jour où le cruel Cyclope dévora tes braves compagnons ; tu l'enduras jusqu'à ce que la prudence t'éloignât de cet antre, où je pensai mourir. »

Il dit, et comprime ainsi les mouvements de son cœur ; mais il persiste inébranlablement dans sa résolution ; cependant il se roule dans tous les sens. Ainsi sur le brasier ardent un homme tourne de tous côtés un ventre d'animal rempli de graisse et de sang, qu'il se hâte de faire rôtir ; de même Ulysse s'agitait en réfléchissant comment il accablerait de son bras les audacieux prétendants, lui seul contre plusieurs. En ce moment arrive près de lui Minerve, qui descend des cieux ; elle a les traits d'une mortelle ; se penchant vers la tête du héros, elle lui fait entendre ces paroles :

! « Pourquoi veiller sans cesse, ô le plus infortuné de tous les hommes? Songe que c'est ici ta maison, que dans ce palais est ton épouse, ton enfant, et que chacun désirerait avoir un tel fils. »

Ulysse lui répond en ces mots :

« Oui, sans doute, ô déesse, toutes choses sont ainsi, vous parlez avec équité; mais je réfléchis comment j'accablerai de mon bras les audacieux prétendants, moi seul; tandis qu'eux remplissent en foule l'intérieur de ce palais. D'ailleurs un plus grand obstacle tourmente encore ma pensée; lors même que je les tuerais par votre secours et celui de Jupiter, comment échapperais-je à tous les dangers? C'est là, je vous en supplie, ce qu'il faut considérer. »

« Insensé, s'écrie Minerve, chacun se laisse persuader par son inférieur, qui n'est qu'un simple mortel, et qui ne sait que peu de choses; tandis que moi je suis une divinité, qui sans cesse t'ai secouru dans tous tes travaux. Je te le dirai donc ouvertement: quand même cinquante bataillons de guerriers nous envelopperaient de toutes parts, impatients de frapper avec le glaive, tu ravirais à l'instant et leurs bœufs et leurs grasses brebis. Que le sommeil donc s'empare de tes sens; il est affreux de rester ainsi toute la nuit éveillé. Bientôt tu verras la fin de tes maux. »

En achevant ces mots, elle répand le sommeil sur les yeux d'Ulysse; la déesse auguste était déjà retournée dans l'Olympe, quand le sommeil, qui chasse les soucis de l'âme, en affaissant nos membres, s'empare du héros. Cependant sa chaste épouse était éveillée; elle pleurait assise sur sa couche moelleuse. Après s'être longtemps rassasiée de larmes, la plus noble des femmes adresse à Diane cette prière :

« Diane, déesse vénérable, fille de Jupiter, plutôt au ciel que, me frappant dans le sein avec une flèche, vous m'arrachiez à l'instant la vie! ou puisse la tempête me saisir, me transporter dans les plaines de l'air, et me précipiter dans les abîmes du rapide Océan. Ainsi les tempêtes autrefois enlevèrent les filles de Pandarus; les dieux firent périr leurs parents. Elles furent laissées orphelines dans leur palais; la belle Vénus les nourrit de lait, de miel et de vin; Junon leur accorda de l'emporter sur toutes les femmes par la prudence et la beauté, la chaste Diane leur donna la taille, et Minerve leur apprit à faire de magnifiques ou-

vrages. Puis quand Vénus alla dans le vaste Olympe demander que ces jeunes filles connussent les douceurs du mariage, en implorant Jupiter, maître de la foudre (divinité qui connaît toute chose, et qui règle à son gré le bonheur ou le malheur des mortels), alors les Harpyes enlevèrent les jeunes filles et les livrèrent aux Furies terribles pour les servir; qu'ainsi m'anéantissent les habitants de l'Olympe, ou que Diane à la belle chevelure me frappe, afin que voyant encore Ulysse, même au sein de la terre, je ne charme point la pensée d'un époux inférieur à ce héros. Le malheur est encore supportable lorsqu'on pleure tout le jour, le cœur accablé de tristesse, et que pendant la nuit on goûte le sommeil, car il fait tout oublier, les biens et les maux, quand il enveloppe nos paupières; mais pour moi, jusque dans mes songes, une divinité funeste me poursuit. Cette nuit encore près de moi je voyais un homme tout semblable à mon époux, tel qu'il était lorsqu'il partit avec son armée; et mon cœur s'abandonnait à la joie, parce que je ne croyais pas que ce fût un songe, mais la réalité. »

Elle dit; bientôt parut l'Aurore sur son trône d'or. Cependant Ulysse entendit la voix de son épouse gémissante; il réfléchit aussitôt, car il lui sembla dans son âme qu'elle avait reconnu sa présence. Alors, prenant la couverture et les peaux de brebis qui lui servirent de couche, il les place sur un siège dans l'intérieur de la salle; mais il entraîne la peau de bœuf, et la jette hors du palais; puis il implore Jupiter en élevant les mains :

« Grand Jupiter, puisque à travers la terre et la mer vous avez voulu me conduire dans ma patrie, après m'avoir accablé de maux, faites que l'un des hommes, éveillé dans ce palais, dise un bon présage, et que du haut des cieux brille un autre signe de Jupiter. »

Tels furent ses vœux; le dieu bienveillant l'exauça; soudain il fait gronder son tonnerre au sommet de l'Olympe étincelant et du haut des nuages; le noble Ulysse s'en réjouit. Dans l'intérieur une femme, occupée à broyer le grain, envoie un bon présage de la chambre voisine, où se trouvaient les meules d'Ulysse, pasteur des peuples; autour de ces meules douze femmes travaillaient à moudre la farine d'orge et celle de froment, la moelle de l'homme. Toutes les autres dormaient après avoir moulu le fro-

ment ; une seule n'avait pas fini son travail ; elle était très-faible : alors , s'arrêtant près de sa meule , elle dit cette parole , présage pour son maître :

« Puissant Jupiter, qui réglez sur les dieux et sur les hommes, sans doute qu'en faisant gronder ce tonnerre du haut des cieux étoilés, où n'apparaît aucun nuage, vous signalez un prodige à quelque mortel. Accomplissez maintenant pour moi, malheureuse, le vœu que je vais prononcer ; puissent en ce jour les prétendants goûter pour la seule et dernière fois dans le palais d'Ulysse les charmes du festin. Ils brisent mes membres par de pénibles travaux pour leur moudre la farine ; qu'ils prennent aujourd'hui le dernier repas ! »

Elle dit ; le noble Ulysse se réjouit de ce présage et de la foudre de Jupiter ; car enfin il espère punir ses ennemis.

En cet instant les autres femmes esclaves, accourant de toutes parts dans les superbes palais d'Ulysse, allument une vive flamme au sein des foyers. Télémaque sort de sa couche, semblable aux dieux, et se revêt de ses habits ; il suspend un glaive à ses épaules ; il attache à ses pieds une chaussure brillante, et saisit une forte lance terminée par une pointe d'airain. Il s'arrête sur le seuil, et, rencontrant Euryclée :

« Chère nourrice, dit-il, pour honorer l'étranger, avez-vous préparé sa couche et sa nourriture ? Ou bien serait-il resté dans ce palais sans recevoir aucuns soins ? Car telle est ma mère, malgré sa prudence ; elle accueille inconsidérément le plus obscur des hommes, et renvoie le plus brave sans honneur. »

« Mon fils, reprend la sage Euryclée, ne l'accusez point maintenant, elle est innocente. L'étranger, assis dans cette demeure, a bu le vin au gré de ses désirs ; il a dit n'avoir pas besoin de nourriture ; ce fut Pénélope qui l'interrogea. Lorsqu'il se ressouvint du sommeil et du repos, elle donna l'ordre à ses femmes de dresser un lit ; mais lui, comme un homme triste et dévoré de chagrins, ne voulut point reposer dans une couche et sur des tapis, mais il s'est étendu vers le portique, sur une peau de bœuf ; nous l'avons recouvert d'une couverture. »

Elle dit ; Télémaque s'éloigne du palais en tenant sa lance ; des chiens rapides suivent ses pas. Le héros s'avance pour se rendre à l'assemblée des valeureux Grecs. Cependant la vénérable Eury-

clée, fille d'Ops, issu lui-même de Pisénor, commandait aux servantes :

« Hâtez-vous, disait-elle, d'arroser, de nettoyer cette demeure, et sur les sièges élégants étendez des tapis de pourpre ; vous laverez toutes les tables avec des éponges, rincez les urnes et les coupes arrondies ; vous, allez puiser l'eau dans la fontaine, et hâtez-vous de l'apporter ici. Les prétendants ne seront pas longtemps loin de ce palais, mais certainement ils arriveront dès le matin ; car c'est pour tous un jour de fête. »

Elle dit, et chacune obéit à cet ordre. Vingt d'entre elles vont puiser l'eau dans la fontaine profonde ; les autres s'empressent de tout préparer dans l'intérieur du palais.

Ensuite arrivent les serviteurs des Grecs ; ils fendent le bois avec soin ; les femmes reviennent de la fontaine ; après elles vient aussi le pasteur Eumée, conduisant trois porcs, les plus beaux de la bergerie ; il les laisse paître en liberté dans la vaste enceinte des cours, et lui-même adresse au noble Ulysse ces douces paroles :

« Étranger, les Grecs vous considèrent-ils davantage, ou vous méprisent-ils dans ce palais comme auparavant ? »

« Eumée, répond le patient Ulysse, puissent les dieux punir les injures dont ces hommes superbes m'ont accablé dans une maison étrangère ! ils n'ont pas l'ombre de pudeur. »

C'est ainsi qu'ils s'entretenaient ensemble. Au près d'eux arrive Mélanthius, gardien des chèvres, conduisant les plus belles de ses troupeaux pour le repas des prétendants ; deux bergers le suivaient. Ils les attachent sous le portique retentissant ; alors Mélanthius adresse au vaillant Ulysse ces reproches amers :

« Étranger, te voilà donc encore revenu dans ce palais pour importuner les princes ? Ne quitteras-tu jamais cette porte ? Certes, je ne pense pas que nous nous séparerions avant d'avoir éprouvé nos mains, puisque tu veux toujours mendier insolemment ; cependant il est assez d'autres repas parmi les Grecs. »

Ainsi parlait Mélanthius ; Ulysse ne répondit point, mais il secoua la tête en méditant une affreuse vengeance.

Le troisième qui vient après eux est Philétius, chef des bergers, amenant aux prétendants une génisse stérile et des chèvres superbes. Philétius et sa suite furent transportés par des nau-

toniers qui conduisaient les autres passagers quand l'un d'eux venait dans Ithaque. Il attacha ses troupeaux sous le portique retentissant; puis, s'approchant d'Eumée :

« Pasteur, lui dit-il, quel est cet étranger nouvellement arrivé dans notre maison? De quels peuples s'honore-t-il d'être issu? Quelle est sa famille et sa patrie? L'infortuné, comme il est semblable au roi notre maître! Oui, sans doute les dieux doivent accabler les simples mortels, puisqu'aux rois eux-mêmes ils réservent tant d'infortunes! »

Il dit, et lui présente la main droite; puis, s'adressant au héros, il fait entendre ces paroles :

« Salut, vénérable étranger; puisse la prospérité vous venir dans la suite! car vous êtes en proie maintenant à bien des maux. Grand Jupiter, nulle divinité n'est aussi terrible que vous : vous êtes sans pitié pour les mortels, après leur avoir donné la naissance; leur vie n'est mêlée que de troubles et de douleurs. En vous voyant, la sueur m'a saisi, mes yeux se sont remplis de larmes, au souvenir d'Ulysse; peut-être lui-même, vêtu comme vous de méchants habits, erre parmi les hommes, si toutefois il respire, s'il jouit encore de la lumière du soleil. Mais s'il est déjà mort, et descendu dans les demeures de Pluton, malheur à moi de la perte d'Ulysse, qui, lorsque je n'étais qu'un enfant, me donna le soin de ses génisses dans le pays des Céphaléniens. Elles sont innombrables maintenant, et jamais pour nul homme ne fut si féconde la race des bœufs au large front; cependant des étrangers m'obligent à conduire ici ces troupeaux pour leurs repas; ils méprisent dans son palais le fils d'Ulysse, et ne redoutent point la vengeance des dieux; tous brûlent de se partager les richesses de leur maître absent. Cependant, je roule en ma pensée mille projets divers; il serait mal sans doute, tant que le fils d'Ulysse existe, d'aller chez un autre peuple, et de conduire ces bœufs à des hommes étrangers; mais il est affreux, en veillant sur les troupeaux d'autrui, de souffrir tant d'outrages. Depuis longtemps j'aurais fui chez quelqu'un de nos rois les plus puissants, car tant d'excès ne se peuvent supporter; mais je pense encore à mon malheureux maître, qui reviendra peut-être pour disperser dans son palais la foule des prétendants. »

« Pasteur, lui répondit Ulysse, vous ne me paraissez point un

homme vulgaire ni sans intelligence, et moi-même je reconnais que votre esprit est doué de sagesse ; je vous le dirai donc, et je l'atteste par un grand serment : je jure par Jupiter, le premier des dieux, par cette table hospitalière, et par le foyer de l'irréprochable Ulysse où je viens d'arriver, que vous étant encore en ces lieux Ulysse reviendra dans sa maison ; et si tel est votre désir, vous verrez de vos propres yeux tous les prétendants immolés, eux qui règnent en maîtres dans ce palais. »

Le chef des pasteurs de bœufs lui répond à l'instant :

« Plût au ciel, cher étranger, que Jupiter accomplit cette parole ! vous connaissiez alors quel est mon courage et la force de mon bras. »

Eumée implorait de même tous les dieux pour que le sage Ulysse revint enfin dans sa patrie.

C'est ainsi que tous les trois s'entretenaient ensemble. Cependant les prétendants méditaient la perte et la mort de Télémaque ; mais en ce moment à leur gauche s'élève un aigle au vol superbe, qui tenait une faible colombe. Aussitôt Amphinome leur parle en ces mots :

« Mes amis, ce dessein du trépas de Télémaque ne s'accomplira pas pour nous ; mais songeons au repas. »

Ainsi parle Amphinome ; son discours plaît à tous ces princes. Ils entrent dans le palais d'Ulysse, et jettent leurs manteaux sur des sièges ; ils sacrifient ensuite les brebis et les grasses chèvres et sacrifient aussi les jeunes porcs et la génisse qui n'a point porté le joug ; ils distribuent les viandes rôties ; puis ils mêlent le vin dans les urnes ; le pasteur des porcs présente les coupes. Philétius, chef des bergers, leur apporte le pain dans de riches corbeilles, et Mélanthius verse le vin. Tous alors étendent les mains vers les mets qu'on leur a préparés.

Cependant Télémaque, songeant à ses ruses, fait asseoir Ulysse dans la salle magnifique, près du seuil de pierre, après avoir apporté lui-même un humble siège devant une chétive table ; c'est là qu'il place la part des viandes, et versant le vin dans une coupe d'or, il adresse au héros ces paroles :

« Asseyez-vous maintenant au milieu des convives, en buvant ce vin ; je réprimerai les insultes et les attaques de tous les prétendants ; cette maison n'est point une demeure publique,

mais le palais d'Ulysse, qui l'acquiesce pour moi. Pour vous, prétendants, abstenez-vous de toute violence et de tout outrage; craignez que quelque dispute ou quelque querelle ne s'élève entre nous. »

Tous, à ces mots, compriment leurs lèvres de dépit, et s'étonnent que Télémaque ose parler avec tant d'assurance. Alors le fils d'Euphée, Antinoüs, leur parle en ces mots :

« Quoique dure, acceptons, Achéens, cette parole de Télémaque; certes il nous parle avec menace. Jupiter n'a pas permis l'accomplissement de nos desseins; sans cela nous l'eussions déjà réprimé dans son palais, bien qu'il soit un orateur éloquent. »

Ainsi parle Antinoüs; mais Télémaque ne s'inquiète point de ces paroles. Bientôt après les hérauts conduisent par la ville l'hécatombe sacrée des dieux; les Grecs à la longue chevelure se réunissent dans le bois touffu d'Apollon, qui lance au loin ses traits.

Ceux-ci font rôtir les viandes, les retirent du foyer, et les parts étant distribuées, ils se livrent à la joie des festins. Les serviteurs placèrent devant Ulysse une part égale à celle qu'ont obtenue les autres, comme l'ordonna Télémaque, son fils bien aimé.

Cependant Minerve ne permet pas que ces jeunes audacieux cessent leurs outrages, afin qu'une plus grande ardeur de vengeance pénètre dans l'âme du fils de Laerte. Parmi les prétendants était un homme nourri dans l'iniquité; Ctésippe était son nom, il habitait un palais dans Samé; se confiant en ses immenses richesses, lui surtout désirait vivement obtenir l'épouse d'Ulysse absent. Maintenant il adresse ces mots à ses audacieux compagnons :

« Écoutez-moi, valeureux prétendants, afin que je vous parle; l'étranger avec raison vient de recevoir une part égale à la nôtre: il ne serait ni juste ni convenable de mépriser les hôtes de Télémaque, quand l'un d'eux arrive dans cette demeure. Mais je veux aussi lui donner le présent de l'hospitalité, pour qu'il l'offre soit à celui qui le baignera, soit à quelque autre des serviteurs qui sont dans le palais du divin Ulysse. »

Il dit, et saisissant le pied d'un bœuf au fond d'une corbeille, il le lance d'une main vigoureuse; mais Ulysse l'évite en inclinant la tête. Alors, du fond de son âme, il laisse échapper un rire

amer ; le pied va frapper la muraille élevée. Aussitôt Télémaque menace Ctésippe en ces mots :

« Ctésippe, rien de plus heureux pour toi : tu n'as pas atteint l'étranger, lui-même échappe à tes coups. Autrement, je t'aurais percé le sein de ma lance aiguë, et ton père, au lieu de ton mariage, aurait ici construit ta tombe. Que nul dans cette demeure ne me montre son insolence ; maintenant je connais chaque chose, le bien et le mal ; tandis que jusqu'à ce jour je n'étais qu'un enfant. Ainsi j'ai supporté de voir mes troupeaux égorgés, mon vin, mes blés livrés au pillage ; car il est difficile qu'un seul homme en réprime un grand nombre. Mais allez, dans votre haine vous ne commettrez plus ces crimes ; si vous désirez m'immoler avec le fer, je le voudrais aussi, puisqu'il vaut mieux mourir que de voir sans cesse ces forfaits odieux, les hôtes outragés, et les servantes honteusement violées dans ces riches demeures. »

Il dit ; tous à ces mots gardent un profond silence. Enfin Agélaüs, fils de Damastor, fait entendre ces paroles :

« O mes amis, que nul ne s'indigne ni ne réponde par d'aigres discours à ces justes reproches ; n'outragez donc plus l'étranger et nul autre des serviteurs qui sont dans la maison du divin Ulysse. Mais je veux donner un sage conseil à Télémaque, ainsi qu'à sa mère, et puisse-t-il leur être agréable à tous deux ! Tant qu'au fond de l'âme vous avez conservé l'espoir que le prudent Ulysse reviendrait chez lui, ce n'était pas sans raison que les prétendants attendaient et restaient dans cette demeure : c'était en effet le parti le meilleur, si jamais, revenant en ces lieux, Ulysse de retour fût rentré dans son palais ; mais il est clair maintenant que ce héros ne reviendra pas. Télémaque, vous devez donc représenter à votre mère qu'elle doit épouser le plus illustre des Grecs, celui qui donnera les plus nombreux présents ; afin que, buvant et mangeant au gré de vos désirs, vous possédiez en paix les biens paternels, et que Pénélope veille sur la maison d'un nouvel époux. »

Le sage Télémaque répondit à ces mots :

« J'en atteste Jupiter, Agélaüs, et les malheurs de mon père, qui peut-être a péri loin d'Ithaque, ou peut-être est encore errant, je ne m'oppose point au mariage de ma mère ; je l'exhorte

à s'unir à celui que son cœur désire, et j'offre en outre des présents nombreux. Mais je crains, par une parole rigoureuse, de l'éloigner, malgré ses vœux, de cette demeure; qu'un dieu ne le permette jamais. »

Ainsi parle Télémaque; Minerve alors excite un rire immodéré parmi les prétendants, et trouble leur raison. Ils riaient d'un rire étrange; ils dévoraient les viandes encore sanglantes; leurs yeux se remplissaient de larmes; leur âme prévoyait le malheur. En ce moment le devin Théoclymène s'écrie dans l'assemblée :

« Malheureux! à quels maux êtes-vous donc en proie? La nuit couvre votre tête, votre visage et vos genoux. Un gémissement se fait entendre, et vos joues sont inondées de larmes; le sang coule sur ces murs, sur ces superbes lambris; le portique, les cours sont remplis d'ombres qui se précipitent dans les ténèbres de l'Érèbe; le soleil a disparu des cieux, un nuage affreux nous enveloppe. »

Il dit, et tous à ce discours rient avec joie. Alors Eurymaque, fils de Polybe, fait entendre ces paroles :

« Sans doute il a perdu la raison, cet étranger nouvellement arrivé d'un pays lointain. Jeunes serviteurs, faites-le sortir à l'instant du palais, et conduisez-le sur la place publique, puisque le jour lui paraît semblable à la nuit. »

« Eurymaque, répond le devin Théoclymène, je n'ai pas besoin de guides pour m'accompagner; mes yeux, mes oreilles, mes deux pieds ont encore toute leur force, et mon esprit, toujours ferme au dedans de moi, n'est point honteusement dégradé. Je sors volontiers, car je prévois les malheurs qui vous menacent, et qu'aucun des prétendants ne pourra fuir, qu'aucun n'évitera, aucun de vous qui dans le palais d'Ulysse, en insultant les étrangers, tramez d'odieux complots. »

En achevant ces mots, Théoclymène s'éloigne de ces superbes demeures; il se rend auprès de Pirée, qui l'accueille avec joie. Alors tous les prétendants, se regardant entre eux, s'efforcent de blesser Télémaque, et se moquent en riant de ses hôtes; ainsi l'un de ces jeunes audacieux lui disait avec aigreur :

« Télémaque, nul n'est plus malheureux que toi dans le choix de ses hôtes; celui que tu protèges, misérable vagabond, manquant de pain et de vin, incapable de travail, sans vigueur, n'est

qu'un inutile fardeau de la terre ; l'autre ne reparait ici que pour prophétiser. Mais cède à mes avis, c'est le parti le plus sage : jetons ces étrangers dans un navire, envoyons-les aux Siciliens, pour en avoir une bonne rançon. »

C'est ainsi que parlaient les prétendants ; Télémaque ne s'inquiète point de ces paroles, mais il regarde son père en secret, attendant toujours l'instant de porter les mains sur les prétendants audacieux.

Cependant, assise en face sur un siège magnifique, Pénélope, la fille d'Icare, écoutait attentivement ce que disaient ces princes dans l'intérieur du palais. Ceux-ci préparaient en riant un agréable et splendide festin, après avoir immolé de nombreuses victimes ; toutefois, jamais repas plus funeste ne leur fut réservé que celui qui leur serait bientôt offert par une déesse et par un héros vaillant ; car les premiers ils avaient machiné de honteux complots.

CHANT XXI.

JEU DE L'ARC.

Minerve inspire alors à la fille d'Icare, la prudente Pénélope, de placer dans le palais d'Ulysse, pour les prétendants, l'arc et le fer étincelant, jeux qui seront la première cause de leur trépas. Aussitôt elle monte l'escalier le plus élevé du palais, et prend une belle clef d'airain recourbée ; à cette clef était adaptée une poignée d'ivoire. Elle se rend avec ses femmes dans la chambre la plus reculée, où furent placés les trésors du roi, l'airain, l'or, et le fer richement travaillé. Là reposait aussi l'arc flexible, et le carquois, dans lequel était un grand nombre de traits funestes ; présent que fit au héros un hôte qui le rencontra près de Lacédémone, le fils d'Euryte, Iphitus, égal aux dieux. Ils se trouvèrent l'un et l'autre en Messénie, dans le palais du vaillant Orsi-loque. Ulysse y vint réclamer une dette que toute la nation avait contractée envers lui ; car des Messéniens enlevèrent d'Ithaque, dans leurs navires, trois cents brebis et leurs bergers. Ce fut pour

ce motif qu'Ulysse, quoique jeune encore, entreprit un long voyage ; il fut envoyé par son père et par les vieillards. Iphitus réclamait douze cavales qui lui furent enlevées, et douze mules accoutumées au travail ; mais elles devinrent la cause de sa mort : étant arrivé chez le fils de Jupiter, le magnanime Hercule, cet artisan des plus grands travaux, celui-ci le tua dans sa maison, quoiqu'il fût son hôte : l'insensé ne redouta ni la vengeance des dieux, ni la table qu'il plaça devant Iphitus ; dans la suite il l'immola lui-même, et retint dans son palais les superbes cavales. C'est lorsque Iphitus était à leur recherche qu'il rencontra le divin Ulysse ; il lui donna l'arc qu'avait porté jadis le grand Euryte, qui le laissa, quand il mourut, à son fils, dans ses hautes demeures. En retour Ulysse offrit à ce héros un glaive étincelant, avec une forte lance, origine d'une hospitalité bienveillante ; mais ils ne se reçurent point mutuellement à leur table : auparavant le descendant de Jupiter immola le fils d'Euryte, Iphitus, égal aux immortels, lui qui donna cet arc. Quand Ulysse partait sur ses noirs vaisseaux pour quelque guerre, il ne l'emportait point, il laissait dans son palais ce monument d'un hôte chéri ; mais il s'en servait dans sa patrie.

Dès que Pénélope, la plus noble des femmes, est arrivée à la chambre, elle s'arrête sur le seuil de chêne qu'un ouvrier habile polit avec soin, et sur lequel il plaça jadis, en les alignant au cordeau, deux montants qui soutenaient les portes éclatantes ; aussitôt elle détache la courroie de l'anneau, introduit la clef, et soulève, en la tournant, les leviers des portes : elles mugissent comme un taureau paissant dans la prairie ; ainsi retentissent ces portes superbes, qui cèdent aux efforts de la clef, et s'ouvrent aussitôt devant la reine. Pénélope monte sur une tablette élevée ; là sont les coffres qui contiennent des vêtements parfumés d'essences. Alors, étendant la main, elle détache de la cheville l'arc et l'étui brillant qui le renfermait. Alors s'asseyant, elle le place sur ses genoux, et fait éclater ses gémissements ; puis elle retire de son étui l'arc du roi. Lorsque enfin Pénélope s'est longtemps rassasiée de larmes amères, elle retourne à la salle du festin auprès des fiers prétendants, en tenant dans ses mains l'arc flexible, et le carquois, dans lequel était un grand nombre de traits funestes. Les servantes portaient une corbeille ; là se

trouvaient le fer et l'airain, les jeux de leur maître. Quand la plus noble des femmes est arrivée auprès des prétendants, elle s'arrête sur le seuil de la porte solide, ayant un léger voile qui couvre son visage. Deux suivantes se tiennent à ses côtés. Alors, s'adressant aux convives, elle leur parle en ces mots :

« Écoutez-moi, princes superbes, vous qui mangeant et buvant sans cesse ruinez la maison d'un héros absent depuis longtemps ; vous ne pouvez plus donner d'autre prétexte à vos brigues, que le désir de m'épouser et d'avoir une femme. Approchez donc, prétendants, voici qu'apparaît un nouveau combat. J'apporte le grand arc du divin Ulysse ; celui qui tendra cet arc sans efforts, et qui traversera d'une flèche les douze piliers de fer troués, je le suivrai loin de ce palais qui me reçut vierge encore, palais superbe, rempli d'abondantes provisions ; je m'en ressouviendrai, je pense, même dans mes songes. »

Elle dit, et commande au pasteur Eumée de placer pour les prétendants l'arc et le fer étincelant. Eumée les reçoit en pleurant, et les place ; de son côté, pleurait aussi le pasteur Philétius en voyant l'arc de son maître. Alors Antinoüs leur adresse des reproches amers, et s'écrie :

« Pères grossiers, qui n'avez que de frivoles pensées, misérables, pourquoi verser des pleurs, et réveiller ainsi les regrets de la reine, elle dont l'âme est plongée dans une profonde douleur, parce qu'elle a perdu son époux ? Mais assis, mangez en silence, ou bien allez pleurer dehors, en nous laissant l'arc d'Ulysse, combat difficile pour les prétendants ; car je ne pense pas qu'ils puissent facilement tendre cet arc étincelant. Parmi tous ces princes, il n'en est pas un qui soit tel qu'était Ulysse : jadis j'ai connu ce héros ; il m'en souvient, mais je n'étais encore qu'un enfant. »

Il parlait ainsi ; car il espérait pouvoir seul tendre la corde, et d'une flèche traverser les piliers de fer. Cependant lui, le premier, devait recevoir le trait parti des mains de l'irréprochable Ulysse, qu'il avait outragé dans le palais, et contre lequel il excita tous ses compagnons. Alors le vigoureux Télémaque leur parle en ces mots :

« Ah, grands dieux ! sans doute que Jupiter, le fils de Saturne, m'a privé de la raison ! Ma mère chérie consent, malgré sa pru-

dence, à suivre un autre époux, à s'éloigner de ce palais ; et moi, cependant, je ne songe qu'à rire, à me réjouir dans mon âme insensée. Approchez donc, prétendants, voici qu'apparaît un nouveau combat pour une femme telle qu'il n'en est aucune autre dans l'Achaïe, ni dans la divine Pylos, ni dans Argos, ni dans Mycènes, ni dans Ithaque, ni même sur le fertile continent ; vous le savez vous-mêmes, qu'est-il besoin de louer ma mère ? Mais allons, ne différez plus par de vains prétextes, ne refusez pas davantage de tendre l'arc, et voyons. Je veux moi-même l'essayer ; si je tends la corde, si je traverse d'une flèche les piliers de fer, ma vénérable mère ne quittera pas ce palais, en m'accablant de peines, pour suivre un autre époux, lorsque je lui paraîtrai dans l'avenir pouvoir accomplir les faits glorieux de mon père. »

Il dit, et de ses épaules rejette la tunique de pourpre, en se levant avec impétuosité ; il détache aussi de son épaule le glaive aigu. D'abord il place les piliers de fer, et, creusant pour chacun d'eux un trou profond, il les aligne au cordeau ; puis tout autour il tasse la terre ; les assistants sont frappés de surprise en voyant comme il dispose tout avec habileté, lui qui jamais auparavant n'avait vu ces jeux. Alors arrivant sur le seuil de la porte, il s'arrête, et tâche de tendre l'arc. Trois fois il agite cette arme, en s'efforçant de la courber ; trois fois la vigueur lui manque, quoique dans son âme il espérait tendre le nerf et traverser d'une flèche les piliers de fer. Enfin il était près de tendre l'arc, en l'attirant avec force une quatrième fois, mais Ulysse lui fait signe et le réprime, quoique impatient. Alors Télémaques s'écrie dans l'assemblée :

« Ah, grands dieux ! je ne serai jamais qu'un homme faible et sans courage, ou plutôt je suis encore trop jeune, et ne puis me confier à la force de mon bras pour repousser un ennemi, s'il m'attaquait le premier. Approchez donc, vous qui par votre force l'emportez sur moi, tâchez de tendre cet arc, et terminons les jeux. »

Aussitôt Télémaque dépose l'arc à terre en l'appuyant contre les portes solides du palais ; il incline la flèche sur la brillante extrémité de cet arc, et va s'asseoir à la place qu'il occupait auparavant. Alors Antinoüs, fils d'Eupithée, fait entendre ces mots :

« Mes amis, levez-vous en ordre par la droite, en partant de l'endroit où l'échanson verse le vin. »

Ainsi parle Antinoüs, et tous approuvent cet avis. D'abord se lève Liodès, fils d'Énops, aruspice de ces princes, qui toujours était assis à l'écart auprès d'une urne magnifique; tant de crimes lui paraissaient odieux, et même il s'indignait contre tous les prétendants; c'est lui qui le premier saisit l'arc et la flèche aiguë. Arrivé sur le seuil de la porte, il s'arrête, et tâche de tendre l'arc, mais il ne peut y parvenir; bientôt ses efforts ont fatigué ses mains faibles et délicates; alors il dit aux prétendants :

« O mes amis, je ne puis tendre la corde; qu'un autre l'essaye maintenant. Mais sans doute cet arc privera de la force et de la vie plusieurs hommes vaillants; en effet, il vaut mieux mourir que de vivre sans atteindre le but pour lequel nous nous rassemblons ici sans cesse, et que nous désirons tous les jours. Cependant aujourd'hui l'un de vous espère en son âme, et souhaite vivement s'unir à Pénélope, l'épouse d'Ulysse; mais après avoir éprouvé cet arc sans doute il verra qu'il lui faut offrir le présent des noces et se marier à quelque autre femme de la Grèce. Alors la reine épousera celui qui donnera la plus riche dot, et qui viendra conduit par son destin. »

En achevant ces mots, il dépose l'arc en l'appuyant contre les portes solides du palais; il incline la flèche sur la brillante extrémité de cet arc, et va s'asseoir à la place qu'il avait auparavant. Cependant Antinoüs l'accable de reproches, et lui dit :

« Liodès, quelle parole terrible et funeste s'est échappée de tes lèvres! Je m'indigne en écoutant que cet arc privera de la force et de la vie plusieurs hommes vaillants, parce que tu n'as pu le courber. Va, ta mère, en te donnant le jour, ne t'a point fait pour manier l'arc et les flèches; mais les illustres prétendants le tendront bientôt. »

Il dit, et donne cet ordre à Mélanthius, le gardien des chèvres :

« Hâte-toi, Mélanthius, d'allumer le feu dans le palais; place devant le foyer un siège recouvert d'une toison de brebis, et de l'intérieur apporte une masse énorme de graisse, afin que nous autres, jeunes princes, l'ayant fait chauffer, et l'ayant frotté de cette graisse, nous éprouvions l'arc, et terminions le combat. »

Il dit; aussitôt Mélanthius allume un grand feu, puis il place

devant le foyer un siège recouvert avec des peaux de bœufs, et de l'intérieur apporte une masse énorme de graisse. Les jeunes princes, après l'avoir fait chauffer, essayent de nouveau ; mais ils ne peuvent tendre l'arc, et tous manquèrent absolument de force. Cependant Antinoüs persiste encore, ainsi que le noble Eurymaque, les deux chefs des prétendants ; ils étaient les plus illustres par leur valeur.

Alors Eumée et Philétius s'éloignent du palais ; avec eux le divin Ulysse sort aussi de la maison. Quand tous les trois ont franchi les portes et l'enceinte des cours, le héros adresse aux pasteurs ces douces paroles :

« Gardien des génisses, et vous, gardien des porcs, dois-je vous révéler un secret, ou bien le taire ? Mais mon cœur m'excite à vous le dire. Que feriez-vous pour aider Ulysse, s'il revenait inopinément, si quelque divinité le ramenait ? Serait-ce aux prétendants ou bien à lui que vous prêteriez secours ? Dites ce que vous inspirent et votre cœur et vos désirs. »

« Grand Jupiter, s'écrie à l'instant Philétius, puissent mes vœux s'accomplir, puisse ce héros arriver enfin, et puisse un dieu le ramener ; vous connaissez quels seraient et ma force et mon bras. »

Eumée priaït aussi tous les dieux pour que le valeureux Ulysse revînt dans son palais. Quand ce prince eut reconnu leur esprit sincère, il reprend en ces mots, et leur dit :

« Eh bien, il est devant vous ; c'est moi qui souffris tant de maux, et qui reviens dans ma patrie après vingt années d'absence. Je reconnais que vous seuls, parmi mes serviteurs, avez désiré mon retour ; je n'ai point entendu les autres prier pour que de nouveau je revinsse dans ma maison. Mais je vous dirai la vérité, comme elle s'accomplira : si Jupiter m'accorde un jour de vaincre ces fiers prétendants, je vous donnerai des épouses à tous les deux, je vous comblerai de richesses, et vous bâtirai des maisons près de la mienne ; vous serez toujours pour moi comme les compagnons et les frères de Télémaque. Cependant approchez, je veux vous montrer un signe évident qui me rendra reconnaissable, et portera la persuasion dans votre âme : c'est la blessure que me fit autrefois un sanglier aux dents éclatantes, lorsque j'allai sur le mont Parnèse avec les fils d'Autolycus. »

En achevant ces paroles, il ouvre les haillons qui couvrent la large cicatrice. Dès qu'ils l'ont aperçue, et qu'ils ont reconnu la vérité, tous les deux pleurent en jetant les bras autour d'Ulysse, et baisent avec transport sa tête et ses épaules. Ulysse baise aussi leur tête et leurs mains. Ils auraient pleuré jusqu'au coucher du soleil, si le héros lui-même n'eût arrêté ces larmes.

« Cessez, dit-il, ces pleurs et ces gémissements, de peur que quelqu'un ne s'en aperçoive en sortant du palais et ne le dise dans l'intérieur. Mais rentrons les uns après les autres, et non point tous ensemble : moi le premier, vous ensuite; que ce signe vous suffise. Sans doute que, tous tant qu'ils sont, les fiers prétendants ne consentiront pas à me donner l'arc et le carquois; mais vous, divin Eumée, portant l'arc à travers la salle, vous le remettrez en mes mains; puis vous direz aux femmes de fermer exactement les portes solides du palais : si quelqu'une d'elles entend du bruit et des gémissements dans l'enceinte où se tiennent les hommes, qu'elle ne sorte point, mais qu'elle reste en silence attachée à ses travaux. Pour vous, Philétius, je vous recommande de fermer à la clef les portes de la cour, et d'y mettre promptement un lien. »

Après ce discours, il rentre dans ses superbes demeures; puis il va s'asseoir sur le siège qu'il avait auparavant; les deux serviteurs rentrent ensuite dans la maison d'Ulysse.

En ce moment, Eurymaque de ses deux mains maniait l'arc en l'approchant dans tous les sens de la flamme du foyer; mais il ne put parvenir à le tendre; il s'indignait en son noble cœur. Alors, soupirant avec amertume, il s'écrie :

« Grands dieux, quelle douleur pour moi-même et pour tous ces princes ! Ce n'est pas tant sur ce mariage que je gémiss, quoique je le regrette; car enfin il est un grand nombre d'autres femmes grecques, soit dans Ithaque, soit dans les villes voisines; mais c'est d'être si fort inférieur en force au divin Ulysse, et de n'avoir pu tendre cet arc; notre honte sera connue de la postérité. »

« Cher Eurymaque, lui répond Antinoüs, il n'en sera point ainsi; tu le sais bien toi-même. Mais maintenant on célèbre parmi le peuple la fête sacrée d'Apollon; qui voudrait encore tendre l'arc? Restez tranquilles maintenant; cependant laissons debout

tous les piliers de fer ; je ne crois pas que personne les enlève en venant dans le palais d'Ulysse, fils de Laerte. Mais allons, que l'échanson distribue les coupes, et faisant des libations, abandonnons les arcs recourbés. Demain, dès l'aurore, vous ordonnerez à Mélanthius de conduire ici les plus belles chèvres de ses troupeaux, afin qu'après avoir offert les cuisses au puissant Apollon, nous reprenions cet arc, et terminions le combat. »

Ainsi parle Antinoüs ; cet avis plaît à tous. Aussitôt les hérauts versent l'eau sur les mains des princes, et les jeunes gens remplissent les coupes de vin ; ils les distribuent à tous en commençant par la droite. Ceux-ci font les libations, boivent au gré de leurs désirs, et le prudent Ulysse, toujours méditant son stratagème, leur adresse ces paroles :

« Daignez m'entendre, prétendants d'une reine illustre, je veux vous dire quelle pensée agite mon sein ; j'implore surtout Eurymaque et le noble Antinoüs, lui qui vient de dire avec sagesse qu'il fallait maintenant déposer l'arc et s'adresser aux dieux ; demain donc une divinité donnera la victoire à celui qu'elle voudra. Cependant donnez-moi cet arc étincelant, pour que j'essaye après vous la force de mes mains, que je voie si mes membres ont encore la vigueur qu'ils avaient jadis, ou si les voyages et la misère me l'ont déjà ravie. »

Il dit ; les prétendants s'indignent avec fureur, craignant qu'il ne parvienne à tendre cet arc superbe. Alors Antinoüs l'accable de reproches :

« O le plus misérable des hôtes ! tu n'as pas l'ombre de raison ; n'es-tu donc pas satisfait d'avoir tranquillement pris ton repas au milieu de nous, princes illustres ? T'avons-nous privé de nourriture, et n'as-tu pas entendu nos entretiens ? Aucun autre médiant, aucun étranger n'entendit ainsi nos discours. Mais le vin t'a troublé, comme tous ceux qui le prennent avec excès et qui ne boivent pas avec mesure. Ainsi dans le palais du magnanime Pirithoüs le vin causa tous les malheurs du centaure Eurythion, lorsqu'il vint chez les Lapithes. Sitôt que ses sens furent frappés par l'excès du vin, furieux, il commit les plus grands crimes dans les demeures mêmes de Pirithoüs ; la douleur s'empara des héros, qui le traînèrent hors des portiques, et lui coupèrent le nez et les oreilles avec un glaive cruel. Alors, le cœur rongé de cha-

grin, Eurithyon fut contraint de s'éloigner, après avoir subi la peine due à son esprit insensé. Voilà l'origine de la guerre entre les Centaures et les Lapithes, et ce fut sur lui-même qu'Eurythion d'abord attira le malheur en s'abandonnant à l'ivresse. De même, étranger, je te prédis les plus grands maux, si tu tentes de courber cet arc. Va, tu ne trouveras désormais aucun secours parmi le peuple, et dans un noir vaisseau nous t'enverrons au prince Echétus, le plus cruel des hommes ; là, rien ne te sauvera. Bois donc en silence, et ne dispute point avec des hommes plus jeunes que toi. »

Aussitôt la prudente Pénélope fait entendre ces paroles :

« Antinous, il n'est ni juste ni convenable d'insulter les hôtes de Télémaque, quand il en vient un dans cette maison. Pensez-vous que si cet étranger courbe l'arc d'Ulysse, en se confiant à la force de son bras, il me conduise dans sa maison, et que je devienne son épouse ? Non, certes, et lui-même ne l'espère pas en son âme ; que nul donc d'entre vous, qui prenez ici votre repas, ne s'afflige de cette pensée, parce que rien n'est moins vraisemblable. »

Eurymaque, le fils de Polybe, lui répondit en ces mots :

« Fille d'Icare, sage Pénélope, certes nous ne pensons pas que cet homme vous épouse jamais, cela n'est pas vraisemblable ; mais nous redoutons les vains propos des hommes et des femmes, et nous craignons que quelque misérable parmi les Grecs ne dise : « Ah ! combien ces hommes sont inférieurs au héros dont ils recherchent l'épouse, eux qui n'ont pu tendre l'arc brillant ; cependant un pauvre errant, en venant ici, l'a courbé sans effort, et de sa flèche a traversé les piliers de fer. » Tels seraient leurs discours ; ils seraient pour nous un éternel opprobre. »

« Noble Eurymaque, lui répond Pénélope, qu'ils n'espèrent pas être illustres parmi le peuple, ceux qui ruinent avec audace la maison d'un homme puissant ; pourquoi donc vous livrer à ces honteux excès ? Cet étranger est grand et robuste, et se glorifie d'être le fils d'un père illustre ; remettez-lui donc l'arc étincelant, afin que nous en jugions. Je le déclare, et j'accomplirai ma promesse : s'il tend cet arc, s'il obtient d'Apollon une telle gloire, je le revêtirai d'une tunique et d'un manteau, superbes vêtements ; je lui donnerai de plus une lance aiguë, l'effroi des chiens et des

voleurs, avec un glaive à deux tranchants; je lui donnerai pour ses pieds des brodequins, et le renverrai dans le pays où son désir est de se rendre. »

Le sage Télémaque repartit alors :

« O ma mère, quand il s'agit de l'arc, je suis ici le plus puissant des Grecs, je puis le donner ou le refuser à qui me plaît, et non ces princes, soit qu'ils habitent dans l'âpre Ithaque, ou dans les îles voisines de l'Élide, fertile en coursiers; nul d'entre eux ne forcera ma volonté, quand même j'exigerais que cette arme fût donnée en présent à l'étranger. Retournez donc à votre demeure, reprenez vos travaux accoutumés, la toile et le fuseau; commandez à vos femmes de hâter leur ouvrage, le soin de l'arc regarde tous les hommes, moi surtout, car c'est à moi que la puissance appartient dans ce palais. »

Alors Pénélope, frappée d'admiration, retourne à sa demeure; elle dépose en son cœur les sages conseils de son fils. Puis étant remontée dans les appartements supérieurs avec les femmes qui la servent, elle pleure Ulysse, son époux chéri, jusqu'au moment où le doux sommeil, envoyé par Minerve, vient fermer ses paupières.

En ce moment, Eumée prend l'arc superbe pour le porter au vaillant Ulysse; les prétendants s'agitent en tumulte dans le palais; l'un de ces jeunes audacieux s'écrie :

« Où veux-tu porter cet arc, vil gardien des porcs, misérable insensé? Bientôt, au milieu de tes troupeaux, et loin du secours des hommes, tu seras dévoré par les chiens que toi-même as nourris, si le puissant Apollon nous est favorable, et tous les autres dieux immortels. »

Ainsi parlent les prétendants; alors Eumée dépose au même endroit l'arc qu'il portait, saisi de crainte, parce que plusieurs s'agitaient en tumulte dans le palais. Mais à son tour Télémaque d'une voix terrible lui dit ces mots :

« Eumée, avancez et portez cet arc; bientôt vous n'obéirez plus à tous; craignez que, malgré ma jeunesse, je ne vous renvoie aux champs en vous accablant de pierres : ma force l'emporte sur la vôtre. Plût aux dieux que sur tous les prétendants qui sont dans le palais je puisse aussi l'emporter par la vigueur de mon bras! bientôt je les chasserais honteusement de mes demeures; ils ne commettent ici que des crimes. »

Il dit; tous les prétendants accueillent ses paroles avec de grandes risées : ils avaient apaisé leur violent courroux contre Télémaque. Aussitôt le pasteur traverse la salle, et remet l'arc entre les mains d'Ulysse; puis, appelant la nourrice Euryclée, il lui parle en ces mots :

« Télémaque vous commande, prudente Euryclée, de fermer exactement les portes solides du palais; si quelque femme entend du bruit et des gémissements dans l'enceinte où se tiennent les hommes, qu'elle ne sorte point, mais qu'elle reste en silence attachée à ses travaux. »

Il dit; ces paroles restent gravées dans l'âme d'Euryclée. Elle se hâte de fermer les portes de ces superbes demeures.

Cependant Philétius sort secrètement de la maison, et ferme aussi les portes de la cour. Sous le portique était un câble de navire fait de byblos, Philétius en attache les leviers des portes, et rentre dans l'intérieur; il va se rasseoir sur le siège qu'il avait auparavant, en regardant Ulysse. Ce héros prend l'arc, l'examine avec attention, et le retourne dans tous les sens, de peur que la corne n'eût été rongée par les vers en l'absence du maître. Alors l'un des prétendants dit à celui qui se trouvait près de lui :

« Sans doute, cet homme est un habile connaisseur d'ares; peut-être il en a chez lui de semblables, ou peut-être désire-t-il en faire un lui-même; comme dans ses mains il le manie de tous côtés, ce vagabond artisan de crimes ! »

Un autre de ces jeunes présomptueux s'écriait :

« Ah! puisse-t-il obtenir un heureux destin, comme il est vrai qu'il pourra tendre cet arc ! »

Ainsi parlaient tous les prétendants; cependant Ulysse, après avoir manié longtemps l'arc immense, et l'avoir regardé dans tous les sens, comme un homme habile dans l'art de la lyre et du chant tend facilement la corde avec une clef neuve, en touchant des deux côtés le boyau préparé d'une jeune brebis, de même Ulysse, sans aucun effort, tend l'arc magnifique. Alors de sa main droite saisissant le nerf, il l'éprouve; l'arme rend un son aigu, semblable au cri de l'hirondelle. Les prétendants sont saisis de crainte, et tous changent de couleur. En ce moment Jupiter tonne avec fracas pour indiquer un présage; le noble et patient Ulysse se réjouit de ce que le fils du prudent Saturne lui montre

ce prodige. Il prend un trait acéré, le seul qui fût resté sur la table ; le carquois renfermait tous les autres, que bientôt les Grecs devaient éprouver. Alors, saisissant l'arc par la poignée, il attire la corde avec la flèche, et, toujours assis sur son siège, visant avec justesse, il lance le trait ; sans s'égarer il traverse depuis le premier tous les piliers troués, et la pointe d'airain les franchit jusqu'en dehors de la lice ; alors s'adressant à son fils :

« Télémaque, dit-il, l'hôte assis dans votre palais ne vous est point un sujet de honte : je n'ai pas manqué le but, et n'ai pas fait de longs efforts pour tendre cet arc ; ma force est encore tout entière, et sans doute que maintenant les prétendants ne m'outrageront plus en me méprisant. Mais voici l'heure de préparer aux Grecs le repas du soir, tandis qu'il est encore jour, puis nous goûterons les douceurs du chant et de la lyre ; ce sont les ornements d'un festin. »

Il dit, et de l'œil lui fait un signe ; alors Télémaque, fils chéri d'Ulysse, ceint un glaive aigu ; de sa main il saisit une lance ; armé de l'airain étincelant, il se tient debout près du siège de son père.

CHANT XXII.

TRÉPAS DES PRÉTENDANTS.

Alors Ulysse se dépouille de ses haillons ; il s'élance sur le seuil de la porte, en tenant l'arc et le carquois rempli de flèches ; il répand à ses pieds ces traits rapides, et dit aux prétendants :

« Ce combat innocent est enfin terminé ; maintenant je vais de nouveau viser un autre but, que nul homme n'a frappé ; je l'atteindrai, si toutefois Apollon m'accorde cette gloire ! »

Il dit, et lance contre Antinoüs un trait cruel. Ce héros allait soulever une belle coupe d'or à deux anses, et de ses deux mains il la prenait pour boire le vin ; la crainte de la mort ne reposait point dans son âme : qui pouvait penser qu'au milieu de ces convives, un homme seul, quelle que fût d'ailleurs sa force, prépa-

rait à ce prince un trépas funeste et la sombre destinée? C'est lui pourtant qu'Ulysse en le visant atteint d'une flèche à la gorge, et la pointe traverse le cou délicat. Antinoüs tombe renversé; la coupe échappe de ses mains, et soudain un jet de sang jaillit de ses narines; il repousse loin de lui la table, qu'il frappe avec ses pieds, et les mets se répandent à terre; le pain et les viandes sont souillés dans la fange. Les prétendants alors dans le palais, voyant tomber ce héros, s'élancent de leurs sièges, s'agitent dans la salle du festin, et des yeux parcourent les murailles élevées; mais il n'est plus de boucliers, plus de fortes lances qu'ils puissent saisir. Alors, accablant Ulysse d'injures, ils s'écrient :

« Ainsi donc, étranger, tu lances outrageusement des flèches contre nos princes; tu n'assistes plus désormais à d'autres jeux, maintenant ta mort est certaine. Tu viens d'immoler un héros, le plus illustre de tous les jeunes citoyens d'Ithaque; ici même les vautours dévoreront ton cadavre. »

Ils parlent ainsi, présumant que l'étranger n'avait pas voulu tuer Antinoüs; mais les insensés ne savaient pas qu'eux tous étaient menacés de la mort. Cependant Ulysse, jetant sur eux des regards foudroyants, s'écrie :

« Chiens que vous êtes, vous ne présumiez pas que je revinsse jamais de chez le peuple des Troyens, et vous avez ravagé ma maison, vous avez violé sans pudeur mes femmes esclaves, et vous avez convoité l'épouse d'un héros encore vivant, sans craindre les dieux qui possèdent le vaste ciel, sans redouter par la suite la vengeance des hommes; eh bien, maintenant vous êtes tous menacés de la mort ! »

A ce discours, la pâle frayeur s'empare de tous ces princes, et chacun d'eux cherche comment il pourra fuir un horrible trépas. Le seul Eurymaque, répondant au héros, fait entendre ces paroles :

« Si vraiment vous êtes l'Ithacien Ulysse qui revenez, vous parlez avec justice, tant les Grecs ont commis de nombreux attentats et dans votre palais et dans vos domaines. Mais enfin il est étendu celui qui fut la cause de tous ces maux, Antinoüs; lui seul ourdit ces desseins, non pas qu'il recherchât ni désirât vivement le mariage, mais il avait conçu bien d'autres pensées que Jupiter n'a point accomplies; il voulait régner sur le peuple

de la belle ville d'Ithaque, et tendant des embûches à votre fils, il voulait l'immoler. Maintenant c'est à juste titre qu'il est mort; vous cependant épargnez vos peuples; nous, à l'avenir réparant publiquement nos injures, pour tous les vivres qui furent consommés dans ces demeures, chacun de nous cédera vingt bœufs, et nous vous donnerons en outre de l'or, de l'airain, jusqu'à ce que votre cœur soit satisfait; jusque alors il n'est pas injuste que vous soyez irrité. »

Ulysse alors, le regardant avec indignation, s'écrie aussitôt :

« Eurymaque, non, lors même que vous m'abandonneriez et ce que possèdent vos pères, et vos propres richesses, et d'autres biens encore, je ne retirerai point mon bras du carnage, que tous les prétendants n'aient payé leur audace. Ce qui vous reste à faire maintenant, c'est de combattre en face, ou de fuir, si l'un de vous veut éviter la mort et le destin; mais je ne pense pas qu'aucun de vous échappe à la mort cruelle. »

A ces mots, les prétendants sentent leurs genoux trembler et leur cœur défaillir. Cependant Eurymaque une seconde fois fait entendre ces paroles :

« O mes amis, non, sans doute, ce héros ne reposera point ses mains invincibles; et maintenant qu'il a pris l'arc et le carquois, du seuil éclatant il nous accablera de flèches, jusqu'à ce qu'il nous ait tous immolés; mais rappelons notre valeur. Tirez vos glaives, opposez les tables à ses traits cruels; tous réunis, marchons contre lui; si nous pouvons l'éloigner du seuil des portes, allons par la ville, et que s'élève aussitôt une grande clameur : bientôt cet homme aura lancé ses flèches pour la dernière fois. »

Comme il achevait ces mots, il saisit un glaive d'airain à deux tranchants, et s'élançe contre le héros en poussant un horrible cri; mais à l'instant Ulysse lançant une flèche lui frappe le sein au-dessous de la mamelle, et le trait pénètre jusque dans le foie; le glaive à l'instant échappe de ses mains, et lui-même, baigné de sang, tombe renversé près de la table; les mets et la coupe arrondie sont répandus à terre; de son front il frappe le sol en rendant la vie; ses deux pieds en s'agitant heurtent son trône; un nuage couvre ses yeux.

Soudain Amphinome, s'élançant contre le valeureux Ulysse,

tire une épée étincelante, et tâche de l'éloigner des portes. Mais Télémaque le prévient, et de sa lance d'airain le frappant par derrière, il l'atteint entre les deux épaules, et traverse la poitrine; Amphinome tombe avec un bruit terrible, son front va frapper la terre. Télémaque s'éloigne aussitôt, et laisse sa lance dans le sein d'Amphinome; il craint, tandis qu'il arrachera cette longue lance, que l'un des Grecs en s'élançant ne le frappe de la pointe de son épée. Il se précipite en courant, arrive bientôt vers son père; debout près d'Ulysse, il lui dit ces mots rapides :

« Mon père, je vais apporter un bouclier, deux javelots, avec un casque d'airain qui s'adapte à vos tempes, et moi-même je me revêtirai d'une armure; j'en veux aussi donner une aux deux pasteurs, Eumée et Philétius; il nous vaut mieux être couverts de nos armes. »

« Hâtez-vous, ô mon fils, répond Ulysse, tandis qu'il me reste encore des flèches pour me défendre, de peur qu'ils ne m'éloignent des portes, moi qui suis seul. »

Il dit; Télémaque s'empresse d'obéir aux ordres de son père, et va dans la chambre où reposaient les armes éclatantes. Il prend quatre boucliers, huit javelots, et quatre casques d'airain à l'épaisse crinière; il les emporte, puis retourne vers son père. Celui-ci d'abord revêt son corps de l'airain; ensuite les deux pasteurs se couvrent aussi d'une belle armure, et restent à côté du vaillant Ulysse, fécond en ruses.

Ce héros, tant qu'il avait eu des traits pour se défendre, de chaque flèche avait frappé dans le palais l'un des prétendants; ils tombaient pressés les uns contre les autres. Mais lorsque les traits manquèrent à ce roi valeureux, il incline l'arc contre les murailles resplendissantes, et l'appuie sur le montant de la porte; puis il charge ses épaules d'un large bouclier revêtu de quatre lames; il couvre sa forte tête d'un casque pesant, ombragé d'une crinière et surmonté d'une aigrette; enfin il saisit deux javelots garnis d'airain.

Dans l'épaisse muraille était une porte secrète; située près du seuil élevé de la salle superbe, elle donnait une sortie dans la rue, et fut construite de planches solides. Ulysse ordonne au pasteur Eumée de garder cet étroit passage, en restant auprès; car un

seul homme pouvait y passer à la fois. Cependant Agélaüs adressait ce conseil aux prétendants, et leur disait :

« O mes amis, n'est-il donc aucun de vous qui franchisse la porte secrète pour avertir le peuple, et qu'aussitôt s'élève une grande clameur ? Sans doute qu'alors cet homme aurait lancé ses flèches pour la dernière fois. »

Mélanthius, le gardien des chèvres, lui répondit aussitôt :

« Cela n'est pas possible, noble Agélaüs ; les vastes portes de la cour sont trop près, et la sortie de la rue est difficile : un seul homme, s'il est vaillant, peut aisément la défendre contre nous tous ; mais attendez, pour vous protéger j'apporterai les armes de la chambre ; c'est là, je le crois, non pas ailleurs, que les ont déposées Ulysse et son illustre fils. »

En parlant ainsi, Mélanthius monte dans la chambre d'Ulysse par l'escalier du palais ; il prend douze boucliers, douze lances, et douze casques d'airain à l'épaisse crinière ; puis il se hâte de les porter aux prétendants. Ulysse sent ses genoux et son cœur défaillir, quand il voit les ennemis revêtus de ces armes, et leurs mains agiter ces longues lances ; un terrible labour apparaît à ses yeux. Soudain il adresse à Télémaque ces paroles rapides :

« Télémaque, sans doute dans ce palais l'une des servantes machine contre nous un combat difficile ou peut-être Mélanthius. »

« O mon père, lui répondit Télémaque, moi seul j'ai failli (nul autre n'est coupable), en laissant entr'ouverte la porte de la chambre ; un de leurs espions s'est montré plus habile. Mais allez, divin Eumée, fermez la porte de la chambre, et voyez si c'est l'une des servantes qui nous trahit, ou le fils de Dolius, Mélanthius, lui surtout que je soupçonne. »

C'est ainsi qu'ils discouraient ensemble. Cependant Mélanthius de nouveau retourne à la chambre pour en rapporter des armes ; Eumée l'aperçoit, il s'approche d'Ulysse, et lui dit :

« Noble fils de Laerte, cet homme perfide, comme nous l'avions soupçonné, de nouveau retourne à la chambre ; dites-moi franchement si je dois le tuer dans le cas où je serais le plus fort, ou si je dois l'amener ici pour qu'il paye tous les crimes que lui-même a commis dans votre maison. »

Le sage Ulysse lui répondit aussitôt :

« Télémaque et moi nous contiendrons les prétendants dans l'intérieur, quelle que soit leur vaillance. Vous donc, Eumée et Philétius, saisissez Mélanthius, liez ses pieds et ses mains et jetez-le dans la chambre, dont vous fermerez exactement la porte; puis l'entourant d'une double chaîne, vous le tirerez le long d'une haute colonne, et le suspendrez aux solives, afin que, vivant encore, il souffre longtemps d'amères douleurs. »

Il dit; les pasteurs, ayant entendu cet ordre, obéissent aussitôt; ils montent dans la chambre, et se dérobent à la vue de Mélanthius. Celui-ci dans l'intérieur cherchait de nouvelles armes; Eumée et Philétius l'attendent placés aux deux côtés de la porte. Lorsque le gardien des chèvres est près de franchir le seuil, portant d'une main un casque étincelant, de l'autre un large et vieux bouclier, tout couvert de rouille, qu'autrefois, aux jours de sa jeunesse, portait le héros Laerte; à cette armure, qui gisait là depuis longtemps, pendait une courroie déchirée; aussitôt les deux pasteurs s'élançant saisissent Mélanthius, le traînent par les cheveux dans l'intérieur de la chambre, et sur le sol le renversent gémissant; ils chargent ses pieds et ses mains d'un lien funeste, et le serrent avec force, comme l'ordonna le fils de Laerte, le divin et patient Ulysse; enfin, l'entourant d'une double chaîne, ils le tirent le long d'une haute colonne, et le suspendent aux solives. Alors Eumée lui tient ce discours ironique et mordant :

« Maintenant, sans doute, Mélanthius, tu vas passer une nuit heureuse, étendu sur ce lit moelleux, comme il te convient; la fille du matin, loin des flots de l'Océan, remontant sur son trône d'or, n'échappera pas à tes regards, lorsque tu conduiras les chèvres aux prétendants pour servir à leurs festins dans ce palais. »

Il dit, et laisse Mélanthius enchaîné dans ces terribles liens; les deux pasteurs s'emparent des armes, ferment la porte éclatante, et retournent auprès du vaillant Ulysse, fertile en ruses. Pleins d'ardeur, c'est là qu'ils s'arrêtent; sur le seuil de la porte sont quatre héros, et dans l'intérieur de la salle une foule de guerriers vaillants. Mais vers les premiers arrive la fille de Jupiter, Minerve, qui paraît avec la voix et la figure de Mentor. A cette vue Ulysse, plein de joie, s'écrie :



« O Mentor, viens m'aider en ce combat, et ressouvien-toi d'un compagnon chéri qui t'a comblé de biens ; nous sommes du même âge. »

Ainsi parlait Ulysse, quoique présumant bien que c'était Minerve protectrice. De leur côté, les prétendants remplissent le palais de leurs menaces ; le premier de tous, Agélaüs, fils de Damastor, adressait à la déesse de terribles menaces :

« O Mentor, disait-il, qu'Ulysse par ses paroles ne te persuade point de lui prêter secours et de combattre les prétendants. Telle est notre résolution, elle s'accomplira, j'espère ; lorsque nous aurons immolé le père et le fils, tu périras avec eux, toi qui penses dans ce palais accomplir de si grands exploits ; tu les payeras de ta tête. Après que nous vous aurons arraché la vie avec l'airain, les richesses que tu possèdes, soit à la ville, soit aux champs, nous les partagerons comme celles d'Ulysse ; nous ne permettrons plus à tes fils, à tes filles, de vivre au sein de leurs demeures, ni même à ta noble épouse d'habiter la ville d'Ithaque. »

Il dit ; Minerve au fond du cœur s'irrite encore davantage, puis elle adresse au héros ces reproches amers :

« Ulysse, non tu n'as plus cette force tout entière et ce courage que tu fis éclater jadis, lorsque pour la belle Hélène, issue d'un père illustre durant neuf ans entiers, tu combattis sans relâche les guerriers troyens, lorsque dans cette guerre lamentable tu fis périr un si grand nombre de héros, et que par tes conseils fut détruite la superbe ville de Priam. Pourquoi donc, maintenant que te voilà revenu dans ta maison, au sein de tes richesses, hésiter en gémissant de te montrer brave contre les prétendants ? Viens, ami, reste à mes côtés, considère mes exploits, et tu verras comme au milieu de ces ennemis Mentor, fils d'Alcime, sait reconnaître tes bienfaits. »

Ainsi parle Minerve ; cependant elle ne fixe pas tout d'un coup la victoire incertaine ; elle veut éprouver encore la valeur et la force soit d'Ulysse, soit de son généreux fils. La déesse alors s'élançe rapidement, et se repose sur une des poutres élevées de la salle, comme une hirondelle.

Cependant le fils de Damastor, Agélaüs, encourageait ses compagnons, de même qu'Eurynome, Amphimédon, Démoptolème,

Pisandre, fils de Polyctor, et le vaillant Polybe; eux les plus braves de tous les prétendants qui vivaient encore, et qui combattaient pour défendre leur vie : l'arc et les nombreuses flèches ont déjà renversé tous les autres. C'est à ceux qui restent que parle Agélatûs; à tous il adresse ces paroles :

« Amis, bientôt cet homme reposera ses mains invincibles; déjà s'enfuit Mentor en proférant de vaines menaces; ceux-ci dans peu quitteront les portes qu'ils ont occupées les premiers. Ne lancez pas tous à la fois vos longs javelots; que six seulement dirigent leurs traits, et puisse Jupiter nous accorder de frapper Ulysse, et d'obtenir une grande gloire. Ne vous inquiétez plus des autres, si celui-là succombe. »

Il dit; tous les six impatients lancent leurs javelots, comme Agélatûs l'ordonna; mais Minerve rendit tous ces traits inutiles. L'un frappe les lambris du palais, un autre la porte solide; le pesant javelot du troisième s'enfonce dans le mur. A peine Ulysse a-t-il évité les traits des prétendants, que ce héros à son tour encourage les siens, et leur dit :

« Mes amis, je vous exhorte de même à lancer vos traits dans la foule de ces princes, eux qui brûlent de nous immoler, après nous avoir les premiers accablés d'outrages. »

Il dit : tous les quatre à la fois lancent leurs traits acérés, en les dirigeant contre ces princes; Ulysse immole Démoptolême, Télémaque Euryade, Eumée Élatûs, et le gardien des bœufs tue Pisandre; tous aussitôt de leurs dents pressent le vaste pavé. Les autres prétendants se retirent à l'extrémité de la salle; les quatre guerriers fondent sur eux, et retirent les armes du sein des cadavres.

De nouveau les prétendants impatients lancent leurs longs javelots; Minerve rendit inutiles ces traits nombreux. L'un frappe les lambris du palais, un autre la porte solide; le pesant javelot du troisième s'enfonce dans le mur. Mais Amphimédon blesse Télémaque à la main, et l'airain effleure légèrement la peau. De son dard Ctésippe rase le bouclier d'Eumée, qu'il blesse à l'épaule; le trait vole au loin, et va tomber à terre. Pourtant Télémaque et les pasteurs, toujours réunis autour du valeureux Ulysse, lancent leurs flèches aiguës dans la foule des prétendants. Ulysse, destructeur des cités, renverse Eurydamas, Télémaque Amphimé-

don, Eumée Polybe ; le gardien des bœufs frappe Ctésippe dans la poitrine, et, fier de sa victoire, il lui tient ce discours :

« Fils de Polytherse, toi qui n'aimes que l'injure, ne cède plus à la vanité de parler avec arrogance, mais dirige ta parole vers les dieux ; ce sont eux qui sont les plus puissants. Reçois à présent ce don d'hospitalité pour le pied de bœuf que tu donnas au divin Ulysse, quand il vint dans son palais comme un mendiant. »

Ainsi parle le gardien des bœufs ; Ulysse s'approche du fils de Damastor, et le blesse de sa longue lance ; Télémaque frappe au milieu du sein le fils d'Évenor, Léocrite, que l'airain traverse tout entier ; il tombe en avant, et son front heurte contre la terre. En ce moment, Minerve du faite élevé découvre sa redoutable égide ; elle trouble l'âme des prétendants. Ils fuient épouvantés par toute la salle, comme un troupeau de génisses qu'excite en les piquant un taon furieux durant la saison du printemps, lorsque viennent les longs jours. Ulysse et les siens sont comme des vautours aux serres cruelles, au bec recourbé, qui du haut des montagnes se précipitent sur de faibles oiseaux ; ceux-ci volent par la plaine dans la crainte des filets, mais les vautours les immolent en s'élançant, et pour ces oiseaux il n'est ni force ni refuge ; les hommes se réjouissent de cette proie. Ainsi les quatre guerriers fondent sur les prétendants, et les frappant de toutes parts ; la salle retentit du bruit affreux des crânes fracassés, et tout le sol est inondé de sang. Cependant Liodès se jette aux pieds d'Ulysse, et l'implore en ces mots :

« Ulysse, j'embrasse vos genoux ; respectez ma misère, prenez pitié de moi ; je ne pense pas qu'aucune femme de ce palais puisse dire que jamais je lui fis aucun outrage ; souvent même j'arrêtai les prétendants, lorsque l'un d'eux se livrait à de telles violences. Mais ils ne m'obéissaient pas, et ne retirèrent point leurs mains de ces crimes ; aussi par leurs propres folies ils ont péri d'une mort honteuse. Moi cependant, leur augure et non leur complice, je serai donc avec eux étendu sans vie ; il n'est donc point de grâce pour les hommes de bien. »

Ulysse, jetant sur lui des regards indignés, lui répondit aussitôt :

« Puisque tu te vantes d'avoir été leur augure, souvent sans doute tu formas des vœux dans ce palais pour que s'éloignât de

moi le doux instant du retour, et sans doute tu désiras t'unir à mon épouse, pour en obtenir des enfants; non, tu n'éviteras point l'affreux trépas. »

En achevant ces mots, de sa main vigoureuse Ulysse saisit un glaive, qu'Agélaüs en mourant laissa tomber à terre; il frappe Liodès au milieu du cou; tandis qu'il parlait encore, sa tête roule dans la poussière.

Cependant le fils de Tberpias, Phémios, chantre mélodieux, évite une mort cruelle, lui qui chantait par force au milieu des prétendants. Il avait sa lyre à la main, et se tenait près de la porte secrète; il balançait au fond de son âme s'il sortirait du palais, et s'il irait s'asseoir vers le bel autel du grand Jupiter, protecteur des enclos, sur lequel Laerte et le divin Ulysse brûlèrent les nombreuses cuisses des victimes, ou bien s'il supplierait Ulysse en tombant à ses genoux. Dans sa pensée, il croit préférable d'embrasser les genoux du fils de Laerte. Il dépose à terre sa lyre brillante près d'un large cratère et d'un trône orné de clous d'argent; alors tombant devant Ulysse, il lui prend les genoux, et fait entendre ces paroles suppliantes :

« Ulysse, j'embrasse vos genoux; respectez ma misère, prenez pitié de moi; dans la suite vous éprouveriez une grande douleur si vous immoliez un chantre mélodieux, moi qui charme à la fois et les dieux et les hommes. Je suis mon unique maître, un dieu m'inspira mes chants divers; je puis chanter devant vous comme devant une divinité; ne cherchez donc point à m'ôter la vie. Télémaque, votre fils chéri, vous dira que ce ne fut jamais volontiers ni pour mon plaisir que je suis venu chanter dans ce palais durant les festins des prétendants; mais eux, les plus nombreux et les plus forts, m'y contraignaient par nécessité. »

Ainsi parlait Phémios; le généreux Télémaque entendit cette prière, et soudain s'approchant d'Ulysse, il lui dit :

« Arrêtez, et de votre glaive n'immolez point cet homme innocent; sauvez aussi le héraut Médon, qui dans ces demeures prit toujours soin de moi, quand j'étais encore enfant; si toutefois il n'a pas été frappé par Eumée et Philétius, ou s'il ne s'est pas offert à vous, quand vous vous élançiez dans ce palais. »

Tel fut son discours, qu'entendit le héraut Médon, rempli de sagesse; tremblant, il était sous un trône, et s'était enveloppé de

la peau d'un bœuf nouvellement immolé, pour éviter la mort. Aussitôt il sort de dessous le siège, et rejette la peau de bœuf; il tombe devant Télémaque, lui prend les genoux, et le suppliant, il dit ces mots rapides :

« Ami, j'existe encore; suspendez vos coups, parlez à votre père, de peur que ce héros vainqueur ne me frappe de son glaive d'airain, dans sa colère contre les prétendants, qui dans ce palais dévorèrent vos richesses, et qui, malheureux insensés, ne vous honorèrent jamais. »

Ulysse en souriant lui répondit :

« Rassurez-vous, puisque ce jeune héros vous protège et vous sauve, afin que vous sachiez en votre âme, et que vous disiez à tout autre, combien les vertus sont préférables à l'iniquité. Ainsi donc, en sortant du palais, allez vous asseoir à terre, dans la cour, loin du carnage, vous et le chancre mélodieux, tandis que je m'occuperai dans la maison de ce qui reste à faire. »

Il dit; aussitôt Phémios et Médon sortent du palais, et vont s'asseoir près de l'autel du grand Jupiter, en regardant de tous côtés, et considérant sans cesse cette scène de carnage.

Alors Ulysse parcourt des yeux tous les recoins de la salle, pour découvrir si quelqu'un de ces princes est resté vivant, en évitant la noire destinée. Mais il les voit tous étendus en foule dans le sang et dans la poussière : tels sont, sur le vaste rivage, des poissons que les pêcheurs retirèrent de la mer blanchissante avec un filet à nombreuses mailles; tous répandus sur le sable désirent les flots de la mer, mais déjà l'ardeur du soleil les a privés de la vie; de même les prétendants sont jonchés les uns sur autres. Ulysse alors adresse ces mots à Télémaque :

« Télémaque, appelez-moi la nourrice Euryclée, pour que je lui donne l'ordre que j'ai résolu dans ma pensée. »

A l'instant Télémaque obéit à son père; frappant à la porte, il dit à la nourrice Euryclée :

« Levez-vous, femme avancée en âge, vous la surveillante de toutes les servantes du palais; venez, mon père vous appelle pour vous dire quelque chose. »

Ainsi parle Télémaque; Euryclée recueille attentivement ces paroles; elle ouvre la porte des riches appartements, et s'avance; cependant Télémaque la précède. Elle trouve Ulysse au milieu de

tous les princes égorgés, et lui-même tout couvert de sang et de poussière; comme un lion qui vient de dévorer un bœuf sauvage: sa gueule et sa poitrine sont ensanglantées, son aspect est effroyable; tel paraissait Ulysse, les pieds et les mains souillés de carnage. Dès qu'Euryclée aperçoit ces cadavres, ces flots de sang, elle se prit à pousser un cri religieux, à l'aspect de ce grand exploit; mais Ulysse l'arrête, et la modère, quoique impatiente; puis il lui parle en ces mots :

« Nourrice, renfermez votre joie au fond de l'âme, et ne poussez pas un cri religieux; il est impie d'adresser des prières contre les morts. Ceux-ci sont domptés par la justice des dieux, et par leurs actes insensés; ils n'honoraient jamais aucun des hommes qui vivent sur la terre, ni le méchant ni le juste, lorsqu'un étranger arrivait auprès d'eux; ainsi par leurs propres folies ils ont péri d'une mort honteuse. Mais, vous, rapportez-moi quelles sont dans cette demeure les femmes qui me méprisèrent, et celles qui sont innocentes. »

« O mon fils, répond Euryclée aussitôt, je vous parlerai sincèrement. Il est cinquante femmes esclaves dans le palais, auxquelles nous enseignâmes à travailler, à tisser la laine, à supporter la servitude; douze d'entre elles se livrèrent à l'infamie, et jamais ne me respectèrent, ni Pénélope elle-même. Pour Télémaque, qui vient à peine d'entrer dans l'adolescence, sa mère ne lui permit pas de commander aux femmes esclaves. Mais allons, montons dans les appartements supérieurs; j'avertirai votre épouse, qu'un dieu retient dans le sommeil. »

« Ne la réveillez point, interrompt le prudent Ulysse; mais dites aux femmes de venir, elles qui se sont auparavant abandonnées à tant de crimes. »

Aussitôt la vieille Euryclée s'éloigne de la salle des festins pour avertir les femmes, et les presser d'arriver. Alors le héros appelle auprès de lui Télémaque, et les deux pasteurs auxquels il adresse ce discours :

« Commencez par emporter ces cadavres, et commandez aux femmes qu'elles nettoient ces trônes superbes et les tables avec des éponges imbibées d'eau. Quand vous aurez mis en ordre toute la maison, conduisant ces esclaves hors du palais, entre le donjon et la forte enceinte de la cour, frappez-les de vos glaives aigus,

jusqu'à ce que toutes soient privées de la vie, et qu'elles perdent le souvenir de la volupté qu'elles goûtèrent avec les prétendants, auxquels elles s'unirent en secret. »

Il dit; bientôt toutes les femmes arrivèrent en foule, poussant de lamentables gémissements, et pleurant à chaudes larmes. D'abord elles emportent les cadavres, et les placent sous les portiques de la cour élevée, en s'aidant tour à tour : Ulysse l'ordonna, les y contraignant lui-même. Elles transportent dehors les cadavres, forcées par la nécessité; puis elles nettoient les trônes superbes et les tables avec des éponges imbibées d'eau. Cependant Télémaque, le pasteur des bœufs et celui des porcs avec des râcloirs grattent soigneusement le sol du palais; les femmes enlèvent les ordures, et les déposent hors des portes. Quand ils ont mis en ordre toute la maison, conduisant les servantes entre le donjon et la forte enceinte de la cour, ils les enferment dans un étroit espace, d'où ces infortunées ne peuvent échapper. En ce moment Télémaque fait entendre ces paroles :

« Qu'elles ne périssent point d'une mort honorable, elles qui répandirent l'outrage sur ma tête, sur notre mère, et qui dormirent avec les prétendants. »

Il dit; puis attachant le câble d'un navire au sommet d'une haute colonne, de l'autre autour du donjon, il le tend à hauteur pour qu'aucune, de ses pieds, ne puisse toucher la terre. Ainsi, lorsque des grives aux ailes étendues, ou des colombes, sont prises dans un piège placé sur un buisson, en rentrant dans leur nid, elles trouvent une horrible couche; ainsi ces femmes ont leurs têtes sur la même ligne, et des liens sont autour de leurs cous, pour qu'elles meurent avec honte; elles agitent un peu les pieds, mais pas longtemps.

Les pasteurs entraînent ensuite Mélanthius dans la cour, près du portique; ils lui tranchent le nez et les oreilles avec un fer cruel; ils arrachent les marques de sa virilité; puis ils les jettent palpitantes aux chiens; dans leur colère, ils lui coupent aussi les pieds et les mains.

Eux ensuite, s'étant lavé les pieds et les mains, ils entrent dans le palais d'Ulysse; l'œuvre était accomplie. Le héros alors dit à la chère nourrice Euryclée :

« Vieille femme, apportez le soufre, remède des maux, ap-

portez aussi le feu pour que je purifie le palais ; puis engagez Pénélope à venir en ces lieux avec les femmes qui la servent ; ordonnez en même temps à toutes les servantes de venir dans le palais. »

Euryclée, sa nourrice chérie, lui répond aussitôt :

« Oui, qu'il en soit ainsi, mon enfant, vous parlez avec justice ; mais auparavant je veux vous apporter une tunique, un manteau, des vêtements, de peur que vous ne paraissiez dans ce palais avec les épaules couvertes de haillons ; ce serait indigne de vous. »

Le sage Ulysse reprit en ces mots :

« Apportez d'abord le feu dans cette salle. »

Il dit ; Euryclée ne résistant plus à cet ordre, apporte le soufre et le feu ; soudain Ulysse purifie la salle, le palais et la cour.

Ensuite la vieille nourrice, parcourant la superbe demeure d'Ulysse, avertit les femmes, et les presse d'arriver ; elles sortent aussitôt de leurs chambres, en portant un flambeau dans leurs mains. Elles entourent Ulysse, le félicitent, l'embrassent, baisent sa tête et ses épaules, et lui prennent les mains ; une douce envie de pleurer et de gémir s'empare aussi du héros ; dans son âme, il les a toutes reconnues.

CHANT XXIII.

PÉNÉLOPE RECONNAIT ULYSSE.

La vieille Euryclée, transportée d'allégresse, monte aux appartements supérieurs, pour annoncer à la reine qu'Ulysse était dans le palais ; ses genoux ont repris leur vigueur, et ses pieds vont avec rapidité ; se penchant alors vers la tête de Pénélope, elle lui dit :

« Réveillez-vous, ô ma fille chérie, et que vous voyiez de vos yeux celui que vous désirez sans cesse : Ulysse est de retour ; il est arrivé dans sa maison après une longue absence ; il a tué les superbes prétendants, qui ravageaient son palais, dévoraient ses richesses, et faisaient violence à son fils. »

« Chère nourrice, reprend aussitôt la prudente Pénélope, les dieux vous ont rendue folle, eux qui peuvent faire un insensé d'un homme sage et combler de prudence un esprit léger; ce sont eux qui vous ont frappée, auparavant votre sens était droit. Pourquoi me railler, moi dont l'âme est remplie de chagrins, en me disant des choses si peu vraisemblables, et m'arracher au doux sommeil qui m'enchainait en couvrant mes paupières? Jamais je ne m'étais si fort endormie depuis le départ d'Ulysse pour l'infâme et funeste Iliou. Mais allez, descendez maintenant, retournez dans la salle des festins. Si parmi les femmes qui m'appartiennent, quelque autre était venue m'annoncer ces nouvelles et m'arracher au sommeil, je l'aurais à l'instant renvoyée avec outrage; mais votre vieillesse vous protégera. »

La nourrice Euryclée répondit :

« Non, mon enfant, je ne vous raille point; Ulysse est réellement de retour, il est arrivé dans sa maison, comme je viens de vous l'annoncer; c'est l'étranger que tous ont insulté dans ses propres demeures. Télémaque savait déjà qu'il était venu, mais par prudence il cachait les desseins de son père, afin de punir la violence de ces hommes audacieux. »

Ainsi parle Euryclée; Pénélope se réjouit, et, quittant sa couche, elle embrasse la vieille nourrice en versant des larmes; puis elle lui dit ces mots rapides :

« Chère nourrice, parlez sincèrement, et s'il est réellement arrivé dans sa maison, ainsi que vous l'annoncez, dites-moi comment il a porté son bras sur les infâmes prétendants, lui se trouvant seul, eux étant rassemblés en foule dans l'intérieur du palais. »

La nourrice Euryclée répondit en ces mots;

« Je ne l'ai point vu, je ne l'ai point appris, j'ai seulement entendu les cris des mourants; nous, dans l'intérieur de nos chambres, étions assises, toutes frappées de crainte, et les portes étaient étroitement fermées; elles le furent jusqu'à ce que votre fils Télémaque vint m'avertir; lui que son père envoya m'appeler. Alors j'ai trouvé le noble Ulysse debout au milieu des cadavres; étendus autour de lui sur le sol, ils gisaient entassés les uns sur les autres; votre âme se réjouirait en voyant ce héros tout couvert de sang et de poussière, comme un lion. Maintenant tous

ces corps sont rassemblés sous les portiques de la cour; votre époux, qui vient d'allumer un grand feu, purifie avec le soufre ses superbes demeures; c'est lui qui m'envoie vous appeler. Venez donc, et tous les deux livrez votre cœur à la joie, après avoir souffert de nombreuses douleurs. Maintenant votre plus grand désir est accompli; votre époux vivant revient dans ses foyers, et vous retrouve dans sa maison avec son fils; quant aux prétendants, qui lui firent tant de mal, il les a tous punis dans son propre palais. »

« Chère nourrice, reprend Pénélope, modérez les transports de votre joie. Vous savez combien son retour en ces lieux serait agréable à tous, mais à moi surtout, ainsi qu'au fils que nous avons engendré: cependant je ne puis croire véritable cette parole, comme vous l'annoncez: un dieu sans doute aura tué les audacieux prétendants, irrité de leur insolence et de leurs forfaits. Ils n'honoraient jamais aucun des hommes qui vivent sur la terre, ni le méchant ni le juste, lorsqu'un étranger arrivait auprès d'eux; ainsi c'est par leur propre folie qu'ils ont éprouvé le malheur; pour Ulysse, il a perdu loin de l'Achaïe l'espoir du retour, il est perdu lui-même. »

La nourrice Euryclée repartit à l'instant :

« O ma fille, quelle parole s'est échappée de vos lèvres! votre époux est dans sa demeure, assis auprès du foyer, et vous dites qu'il ne reviendra jamais; votre âme est toujours incrédule. Mais je vais vous donner une preuve plus certaine encore, c'est la blessure qu'il a reçue d'un sanglier aux dents éclatantes. Je l'ai reconnue lorsque je lui lavais les pieds; je voulais à l'instant vous en prévenir, mais il me ferma la bouche avec sa main, et, par un esprit plein de prudence, il ne me permit pas de parler. Venez donc, Pénélope, je m'engage avec vous, et si je vous trompe, faites-moi périr d'une mort déplorable. »

« Chère nourrice, reprend aussitôt la reine, il vous serait difficile de pénétrer tous les desseins des dieux immortels, quoique vous soyez instruite de beaucoup de choses; mais rendons nous auprès de mon fils, afin de voir tous les prétendants immolés et celui qui les a tués. »

En parlant ainsi, Pénélope descend des appartements supérieurs; elle réfléchit en son âme si de loin elle interrogera son

époux, ou si, s'approchant, elle baisera sa tête et prendra ses mains. Quand elle est entrée dans la salle, et qu'elle a franchi le seuil de pierre, elle s'assied vis-à-vis d'Ulysse, à la lueur du foyer, près du mur opposé; lui cependant était appuyé contre une haute colonne, les regards baissés, attendant si sa vertueuse épouse lui dirait quelque chose, après l'avoir vu de ses propres yeux. Mais elle gardait un profond silence, et son cœur était frappé d'étonnement; tantôt en le considérant en face, elle croit le reconnaître, tantôt elle ne le reconnaît plus, en voyant les vils haillons qui couvrent son corps. Alors Télémaque, surpris, lui reproche ce silence, et s'écrie :

« O ma mère, mère funeste, qui portez une âme inflexible, pourquoi vous éloigner ainsi de mon père, et, maintenant que vous êtes assise devant lui, ne pas lui dire une parole ni vous enquerir de lui? Non, sans doute, aucune autre femme, d'un cœur si patient, ne s'éloignerait de son époux qui, longtemps ayant supporté bien des maux, reviendrait enfin, après vingt années d'absence, aux terres de la patrie; votre cœur est plus dur que la pierre. »

« O mon fils, répondit la prudente Pénélope, mon âme reste stupéfaite dans mon sein; je ne peux ni lui dire une parole, ni l'interroger, ni même le regarder en face. Pourtant s'il est vraiment Ulysse, et s'il est revenu dans son palais, nous nous reconnaitrons mieux entre nous; car il est des signes que nous savons à nous deux seuls, et qui sont cachés à tous les autres. »

Le noble et patient Ulysse sourit à ce discours, et s'adressant à Télémaque, il lui parle en ces mots :

« Télémaque, permettez que votre mère m'éprouve dans cette salle; bientôt elle me reconnaitra mieux. Mais maintenant, parce que je suis malpropre, que mon corps est couvert de méchants haillons, elle me méprise, et ne peut pas dire qui je suis. Nous cependant réfléchissons quel est le parti le meilleur. Celui qui parmi le peuple n'immola qu'un seul homme, auquel ne restent pas de nombreux vengeurs, est contraint de fuir, en abandonnant sa patrie et ses parents; mais nous à présent nous venons d'immoler ceux qui furent le rempart de la ville, les plus illustres des jeunes hommes dans Ithaque : c'est sur ces choses que je vous engage à réfléchir. »

« Examinez-les vous-même, mon père chéri, répond le sage Télémaque aussitôt; car on dit que votre prudence est illustre parmi les hommes, et nul mortel sur la terre n'oserait vous le disputer en sagesse. Nous, pleins de zèle, nous vous suivrons, et je ne pense pas manquer de courage, tant que je conserverai toute ma force. »

« Eh bien, reprit Ulysse, je dirai quel parti me semble préférable. D'abord rendez-vous au bain, revêtez vos tuniques, et commandez aux femmes dans le palais de prendre leur parure; ensuite, que le chantre divin, en tenant une lyre mélodieuse, nous excite à former l'aimable chœur des danses, afin que chacun en l'entendant du dehors pense qu'on célèbre une noce, soit celui qui passe dans le chemin, soit ceux qui demeurent près d'ici; de peur que le bruit du meurtre des prétendants ne se répande par la ville avant que nous soyons arrivés dans nos fertiles campagnes; là nous verrons ensuite ce que nous inspirera le roi de l'Olympe. »

Il dit; tous écoutent ces conseils, et s'empressent d'obéir. D'abord ils se plongent dans le bain, et se revêtent de leurs tuniques; les femmes prennent leur parure; le chantre divin saisissant la lyre brillante, leur inspire à tous de douces chansons et l'aimable chœur des danses. Bientôt tout le palais retentit des pas des hommes qui se livrent à la danse, et des femmes aux belles ceintures. Chacun disait, en écoutant du dehors de ces demeures :

« Sans doute quelqu'un épouse l'auguste reine; l'insensée! elle n'a pu, jusqu'à ce qu'il fût de retour, garder avec constance la maison de celui qui l'épousa quand elle était vierge encore. »

C'est ainsi que chacun s'exprimait; mais ils ne savaient pas comment les événements s'étaient accomplis. Cependant l'intendante Eurynome lave dans le palais le magnanime Ulysse, et le parfume d'essences, puis le revêt d'une tunique et d'un manteau; Minerve alors répand la beauté sur les traits de ce héros, fait paraître sa taille plus grande, plus majestueuse, et de sa tête laisse descendre sa chevelure en boucles ondoyantes, semblable à la fleur d'hyacinthe. Comme un ouvrier habile que Minerve et Vulcain ont instruit dans tous les secrets de son art, fait couler l'or autour de l'argent, et forme un ouvrage gracieux; de même

la déesse répand la grâce sur la tête et les épaules d'Ulysse. Il s'éloigne du bain, semblable aux dieux immortels ; puis il va reprendre sa place sur le siège qu'il occupait, et placé vis-à-vis de son épouse, il lui parle en ces mots :

« Princesse, plus qu'à toutes les faibles mortelles, c'est à vous que les habitants de l'Olympe donnèrent un cœur insensible ; non, sans doute, aucune autre femme avec cette constance ne s'éloignerait d'un époux qui longtemps ayant supporté bien des maux reviendrait enfin, après vingt années d'absence, aux terres de la patrie. Toutefois, ô nourrice, faites préparer mon lit, pour que je me repose ; quant à la reine, son cœur est plus dur que l'airain. »

« Noble héros, lui répondit Pénélope, je ne suis point vaine, je ne vous méprise pas, mais je n'admire point outre mesure ; oui, je me rappelle bien comme vous étiez lorsque vous partîtes d'Ithaque sur vos navires armés de longues rames. Cependant hâtez-vous, Euryclée, de préparer cette couche moelleuse qui se trouve maintenant hors de la chambre nuptiale, et que mon époux construisit lui-même ; là vous lui dresserez un lit, et pour favoriser son sommeil, étendez au-dessus des peaux, des couvertures de laine et de riches tapis. »

Elle parlait ainsi pour éprouver son époux ; mais, blessé d'un tel discours, il dit aussitôt à sa chaste épouse :

« Reine, vous avez dit une parole qui me déchire le cœur ; quel homme donc a déplacé cette couche ? Cette entreprise eût été difficile, même au mortel le plus habile, à moins qu'une divinité survenant en ces lieux ne l'ait à son gré transportée facilement ailleurs ; il n'est aucun homme vivant, même à la fleur de l'âge, qui l'eût aisément changée de place ; dans cette couche artistement travaillée il existe un signe particulier ; c'est moi-même qui l'ai construite, et nul autre que moi. Dans l'enceinte de la cour croissait un olivier aux feuilles allongées, jeune et vigoureux ; il s'élevait comme une large colonne. Je bâtis tout autour la chambre nuptiale ; j'achevai cet ouvrage avec des pierres étroitement unies, et le couvris d'un toit ; enfin je plaçai les portes épaisses, qui se fermaient étroitement. J'abattis les branches de l'olivier ; coupant alors le tronc près de la racine, je le polis avec le fer, et le travaillant soigneusement, l'alignant au cordeau,

j'en formai le pied de cette couche ; je le trouai de tous côtés avec une tarière. C'est sur ce pied que je façonnai le lit, et pour l'achever, je l'incrustai d'or, d'argent et d'ivoire ; enfin je tendis dans l'intérieur des courroies de cuir recouvertes de pourpre. Tel était le travail que je vous décris ; je ne sais donc, ô reine, si ma couche subsiste encore, ou si quelqu'un l'a transportée ailleurs, en coupant l'olivier à sa racine. »

Il dit ; Pénélope sent ses genoux et son cœur défaillir, en reconnaissant les signes que lui décrit Ulysse avec exactitude ; elle court à son époux en pleurant, entoure de ses bras le cou du héros, lui baise la tête, et s'écrie :

« Ne vous fâchez pas contre moi, cher Ulysse, vous en toutes choses le plus prudent des hommes ; les dieux nous ont accablés de chagrins, et nous ont envié le bonheur de passer notre jeunesse l'un près de l'autre, et d'arriver ensemble sur le seuil de la vieillesse. Cependant maintenant ne vous irritez pas contre moi, ne me blâmez point de ne vous avoir pas embrassé dès que je vous ai vu. Sans cesse je redoutais au fond de mon âme que quelque voyageur, venant en ces lieux, ne me séduisit par ses discours ; car il en est plusieurs qui conçoivent de mauvais desseins. Jamais Héléne, la fille de Jupiter, ne se fût unie d'amour à l'étranger, si cette femme avait su qu'un jour les valeureux fils des Grecs devaient la ramener dans sa patrie. Un dieu permit qu'elle consommât ce crime honteux ; mais elle ne prévint pas d'abord les suites d'un crime déplorable qui fut la première cause de nos malheurs. Mais à présent, puisque vous me faites connaître les signes évidents de notre couche, que nul autre homme n'a jamais vue, mais seulement vous et moi, puis une seule femme, Actoris, que m'a donnée mon père quand je vins en ces lieux, et qui toujours garda soigneusement les portes de la chambre nuptiale, vous avez persuadé mon âme, quoiqu'elle soit défiante. »

Elle dit ; Ulysse éprouve encore davantage le désir de verser des larmes. Il pleure en embrassant sa vertueuse et chaste épouse. Comme une plage amie apparaît à des hommes qui nagent avec effort, et dont Neptune au sein de la mer a brisé le navire par la violence des vents et des vagues : peu d'entre eux sont échappés, en nageant, de la mer blanchissante, et tout leur corps est couvert d'une abondante écume, mais heureux ils touchent enfin à la

terre après avoir fui le trépas ; de même Pénélope est charmée à la vue de son époux : elle ne peut arracher ses bras du cou de ce héros. Sans doute l'Aurore aux doigts de rose les eût encore trouvés dans les larmes, si la déesse Minerve n'avait conçu d'autres pensées. Elle arrêta la nuit à l'horizon, retint l'Aurore sur son trône d'or au sein de l'Océan, et ne lui permit pas de placer sous le joug les chevaux rapides qui portent la lumière aux hommes, Lampus et Phaëthon, coursiers qui traînent l'Aurore. Cependant le noble Ulysse adresse ces paroles à Pénélope :

« Chère épouse, nous ne sommes point parvenus au terme de nos travaux ; il est encore un labeur long et pénible, et que je dois accomplir tout entier. Ainsi me le prédit l'âme de Tirésias, au jour où je pénétrai dans les royaumes de Pluton, tâchant de procurer le retour à mes compagnons ainsi qu'à moi-même. Mais venez, Pénélope, allons retrouver notre couche, pour que nous jouissions d'un doux sommeil. »

« Oui, lui répond Pénélope, vous goûterez le repos quand vous en aurez le désir, puisque enfin les dieux vous ont permis de revoir vos riches demeures et les terres de la patrie. Mais aussi puisque vous le savez, et qu'un dieu vous l'a révélé, dites-moi quel est ce labeur ; et si je dois le connaître un jour, il vaut mieux que je l'apprenne à l'instant. »

« Infortunée, reprend Ulysse, pourquoi me solliciter de vous dire ces prédictions ? Toutefois, je vais vous les raconter, et ne vous cacherai rien. Sans doute votre cœur n'en sera pas réjoui ; moi-même je ne m'en félicite pas. Tirésias m'a commandé de parcourir de nombreuses cités, en tenant à la main une large rame, jusqu'à ce que je trouve des peuples qui ne connaissent point la mer, et qui ne mangent aucun aliment assaisonné par le sel ; qui ne connaissent pas non plus les navires aux poupes colorées d'un rouge éclatant, ni les grandes rames, ailes des vaisseaux. Il m'a fait connaître un signe certain, je ne vous le cacherai pas : c'est lorsqu'un voyageur, s'offrant à moi, me demandera pourquoi je porte un van sur l'épaule ; alors il m'a commandé d'enfoncer ma rame dans la terre, et de sacrifier d'illustres victimes à Neptune, un bélier, un sanglier mâle, avec un taureau, puis de retourner dans ma patrie, où j'offrirai des hécatombes sacrées aux immortels habitants de l'Olympe, à tous, et dans l'ordre de leur puissance ;

longtemps après, une mort douce, s'élançant des flots de la mer, me ravira le jour au sein d'une paisible vieillesse; autour de moi les peuples seront heureux. Il ajouta que ces oracles s'accompliraient. »

La prudente Pénélope répondit en ces mots : « Puisque les dieux vous assurent une heureuse vieillesse, nous devons espérer que vous échapperez encore à ces maux. »

C'est ainsi qu'ils discouraient ensemble. En ce moment Eurynome et la nourrice préparaient la couche nuptiale, qu'elles recouvrent d'étoffes délicates à la lueur des flambeaux éclatants. Cependant lorsqu'en se hâtant elles ont achevé de dresser ce lit moelleux, la vieille Euryclée retourne dans le palais, et s'abandonne au sommeil; mais Eurynome, l'intendante de la chambre nuptiale, en tenant un flambeau dans ses mains, précède les époux, qui se rendent à leur couche. Après les avoir conduits dans la chambre, Eurynome se retire; heureux alors, tous deux retrouvent la place sacrée de l'ancienne couche.

Pendant Télémaque et les pasteurs font cesser les danses, et disent aux femmes de cesser; puis ils vont dormir dans le palais ombragé.

Les deux époux, après avoir goûté les délices de l'amour, se plaisent aux douces paroles, et s'entretiennent ensemble : la plus noble des femmes redisait tout ce que dans ce palais elle souffrit, en voyant la troupe audacieuse des prétendants, qui, sous prétexte de l'épouser, égorgeaient les nombreux troupeaux de bœufs et de brebis; de même tout le vin des tonneaux était épuisé. De son côté, le divin Ulysse racontait en détail tous les maux qu'il fit souffrir aux hommes, et tous ceux qu'il eut lui-même à supporter. Son épouse était ravie de l'entendre, et le sommeil ne ferma pas sa paupière avant que le héros eût raconté toutes ses aventures.

Il commença par dire comment il vainquit les Ciconiens, comment il vint ensuite dans le fertile pays des Lotophages; tout ce qu'il eut à souffrir du Cyclope, et comment il vengea ses valeureux compagnons, que ce monstre avait dévorés sans pitié; puis il dit son arrivée dans le royaume d'Éole, qui l'accueillit avec bienveillance et prépara son retour. Mais son destin n'était point encore de revoir sa patrie, et la tempête, l'enlevant de nouveau,

le repoussa gémissant sur la vaste mer ; il ajoute comment il aborda dans la vaste Lestrygonie, où périrent tous ses vaisseaux et ses braves compagnons ; il échappa seul avec un navire. Il dit les ruses et les enchantements de Circé ; comment il pénétra porté sur un fort navire dans le sombre royaume de Pluton pour consulter l'âme du Thébain Tirésias, et comment il vit ses anciens amis, la mère qui lui donna le jour et qui prit soin de son enfance ; il raconte qu'il entendit la voix des Sirènes mélodieuses ; qu'il navigua près des roches errantes, entre les gouffres de Charybde et de Scylla, terribles écueils que jamais les hommes n'évitèrent sans accident. Il raconte aussi que ses compagnons immolèrent les bœufs du Soleil ; il dit comment le formidable Jupiter frappa le navire de sa foudre étincelante. C'est alors que périrent ensemble tous ses valeureux compagnons ; lui seul évita les terribles destinées. Il rappelle comment il parvint dans l'île d'Ogygie, qu'habite la nymphe Calypso, qui le retint, désirant qu'il fût son époux dans ses grottes profondes, qui le combla de biens, lui promettant qu'il serait immortel, et qu'il passerait tous les jours de sa vie exempt de vieillesse ; mais rien ne put fléchir son cœur. Il dit, enfin, comment, après bien des peines, il arriva chez les Phéaciens, qui l'accueillirent avec bonté, qui l'honorèrent comme un immortel, et le renvoyèrent sur un navire aux douces terres de la patrie, en lui donnant de l'airain, de l'or en abondance et de riches vêtements. Comme il achevait ces dernières paroles, arrive le doux sommeil, qui calme nos sens en dissipant les soucis de l'âme.

Cependant la déesse Minerve se livre à d'autres soins ; quand elle pense qu'Ulysse a suffisamment goûté le repos dans le sein de l'amour et du sommeil, elle engage la fille du matin, assise sur un trône d'or, à quitter l'Océan pour porter la lumière aux hommes ; Ulysse abandonne aussitôt sa couche, et dit à Pénélope :

« Chère épouse, nous fûmes tous les deux rassasiés de nombreux malheurs ; vous, ici soupirant après mon pénible retour ; pour moi, Jupiter et les autres dieux, malgré mon désir, me retinrent par mille traverses loin de ma patrie. Maintenant que nous avons tous les deux retrouvé notre aimable couche, veuillez dans ces demeures sur les richesses que je possède, afin de remplacer les troupeaux qu'immolèrent les audacieux prétendants,

j'en veux ravir un grand nombre, et les Grecs m'en donneront d'autres encore, jusqu'à ce que toutes mes étables soient remplies. Cependant je vais me rendre dans mon champ couvert d'arbres, pour voir mon noble père, qui sur moi gémit amèrement. Quant à vous, ô mon épouse, quelle que soit votre sagesse, voici ce que je vous recommande; car, dès que le soleil aura fait une partie de son cours, il sera question des prétendants que j'ai tués dans ce palais : alors montant dans les appartements supérieurs, restez assise avec vos femmes, sans regarder, sans interroger personne. »

Il dit, et couvre ses épaules d'une riche armure; il réveille Télémaque, le pasteur des bœufs et le gardien des porcs, et leur commande à tous de prendre des armes. Ceux-ci s'empressent d'obéir, et se revêtent d'airain; ils franchissent les portes, et s'éloignent du palais; Ulysse les précède. Déjà la lumière du soleil éclairait la terre; Pallas les enveloppe d'un nuage, et les conduit rapidement hors de la ville.

CHANT XXIV.

LES LIBATIONS.

Cependant Mercure Cyllénien rassemble les âmes des prétendants; il tient en ses mains une belle baguette d'or, dont il peut à son gré fermer les yeux des hommes, ou les arracher au sommeil : il s'en sert pour conduire les âmes; celles-ci le suivent avec un léger frémissement. Ainsi dans l'intérieur d'un antre obscur des chauves-souris s'envolent en frémissant, lorsque l'une vient à se détacher du haut d'un rocher, car elles se tiennent toutes ensemble; de même ces âmes laissent échapper un aigre murmure, et le bienveillant Mercure les précède à travers les ténébreux sentiers. Ils franchissent les courants de l'Océan, le rocher de Leucade, les portes du Soleil, et la demeure des Songes; bientôt elles arrivent à la prairie asphodèle, où résident les âmes qui sont les ombres des morts.

Ils trouvèrent l'âme d'Achille, fils de Pélée, celle de Patrocle,

celle de l'irréprochable Antiloque, et celle d'Ajax, le plus fort et le plus beau des Grecs après le noble fils de Pélée. Tous étaient rassemblés autour de ce prince. Près d'eux en ce moment arrivait l'âme d'Agamemnon, fils d'Atrée, accablée de tristesse ; elle était accompagnée de tous ceux qui dans le palais d'Égisthe subirent le trépas avec lui. La première, l'âme du fils de Pélée, lui tient ce discours :

« Atride, nous pensions que de tous les héros tu devais être toujours le plus cher au formidable Jupiter, parce que tu commandais à de nombreux et vaillants guerriers dans les champs troyens, où les Grecs ont éprouvé tant de maux. Cependant toi, l'un des premiers, tu péris victime de cette destinée funeste que ne peut éviter nul mortel qui vient au monde. Ah ! plutôt, pour jouir de l'honneur qui te fit notre chef, que n'as-tu subi la mort parmi le peuple des Troyens ! tous les Grecs t'auraient construit une tombe, et c'eût été dans l'avenir une grande gloire pour ton fils ; maintenant ta destinée est de périr d'une mort misérable. »

L'âme d'Agamemnon répondit en ces mots :

« Heureux fils de Pélée, Achille, semblable aux dieux, toi du moins tu succombas devant Ilion loin d'Argos ; autour de toi tombèrent en foule les nobles fils des Grecs et des Troyens combattant pour ton cadavre ; tandis qu'occupant un grand espace tu gisais dans un tourbillon de poussière, ayant oublié ton adresse à conduire un char. Nous combattîmes durant tout le jour ; sans doute nous n'eussions pas cessé le combat, si Jupiter ne l'eût arrêté par une horrible tempête. Alors loin de la guerre nous te portâmes dans un navire, nous te déposâmes sur un lit funèbre, et nous lavâmes ton beau corps avec de l'eau tiède et de l'huile ; près de toi les enfants de Danaüs versaient d'abondantes larmes, et coupaient leur chevelure. Alors ta mère, en apprenant cette nouvelle, arrive du sein des flots avec les déesses marines. Sur la mer retentit un bruit terrible, la crainte s'empare de tous les Achéens ; alors s'élançant, ils allaient monter sur leurs larges vaisseaux, si dans ce moment un héros qui savait beaucoup de choses anciennes ne les eût retenus : Nestor, dont avait déjà brillé le sage conseil ; plein de bienveillance pour les Grecs, il élève la voix, et leur dit :

« Arrêtez, Argiens, ne fuyez point, fils des Grecs ; c'est sa mère

qui vient du sein des flots, avec les déesses marines, pour rendre les derniers honneurs à son fils. »

« A ces mots, les valeureux Grecs suspendent leur fuite ; au tour de toi les filles du vieillard marin gémissent avec amertume, et te couvrent de vêtements immortels. Les neuf Muses tour à tour de leur voix mélodieuse redisent un chant plaintif ; on ne voyait aucun des Argiens qui ne versât des larmes. Ainsi les excitait une Muse mélodieuse. Durant dix-sept nuits et pendant autant de jours nous pleurons tous, dieux immortels et faibles humains ; lorsque vint la dix-huitième journée, nous dressâmes un bûcher, et tout autour nous immolâmes un grand nombre de grasses brebis et les bœufs aux cornes recourbées. Ainsi ton corps fut consumé dans ses vêtements divins, dans une grande abondance de parfums et de miel plein de douceur ; plusieurs héros grecs, cavaliers et fantassins, portèrent leurs armures en faisant le tour du bûcher ; une grande clameur retentit. Le lendemain, lorsque la flamme de Vulcain t'eut consumé, nous recueillîmes tes ossements, Achille, dans un vin pur, et dans le parfum ; ta mère nous fit présent d'une urne d'or, qu'elle disait être un don de Bacchus et le travail de l'illustre Vulcain. C'est dans cette urne que reposent tes os, noble Achille, confondus avec ceux de Patrocle, fils de Ménétius ; à part sont les os d'Antiloque, celui de tes compagnons que tu chérissais le plus après la mort de Patrocle. Alors, pour couvrir ces restes, la vaillante armée des Grecs t'élève un grand tombeau sur le rivage qui domine le vaste Hellespont, pour être un monument visible au loin du milieu des mers, soit aux hommes de nos jours, soit à ceux qui naîtront dans l'avenir. Ta mère alors, après avoir demandé le consentement des dieux, dépose dans la lice des prix magnifiques destinés aux plus illustres des Grecs. Tu vis sans doute les funérailles d'un grand nombre de héros, lorsqu'à la mort de quelque roi les jeunes guerriers s'entourent d'une ceinture pour disputer le prix des jeux ; et pourtant ton âme aurait été frappée d'admiration en voyant les prix superbes qu'en ton honneur avait déposés une déesse, Thétis aux pieds d'argent ; car toujours tu fus cher aux immortels. Ainsi même après ta mort ton nom ne périra pas, ta gloire sera toujours éclatante parmi tous les hommes, Achille ; tandis que moi, quel fruit me reviendra-t-il

d'avoir terminé cette guerre? A mon retour Jupiter m'a fait périr d'un trépas funeste par la main d'Égisthe et d'une infâme épouse. »

C'est ainsi que ces héros s'entretenaient ensemble. En ce moment arrive auprès d'eux le messager Mercure, conduisant les âmes des prétendants immolés par Ulysse ; à cette vue, les deux héros s'avancent avec étonnement. L'âme d'Agamemnon reconnaît le fils de Mélanée, l'illustre Amphimédon ; car il fut autrefois son hôte, et dans Ithaque il habita le palais de ce prince. Aussitôt l'âme d'Atride lui parle en ces mots :

« Amphimédon, qui donc, infortunés, vous a plongés dans la terre ténébreuse, vous héros d'élite et tous du même âge? Nul homme désirant faire un choix ne réunirait dans une ville tant d'hommes vaillants. Neptune vous a-t-il perdus dans vos navires, en excitant les vents impétueux et les vagues immenses? Sur le continent des hommes ennemis vous ont-ils immolés, quand vous ravagiez leurs bœufs et leurs riches troupeaux de brebis? ou serait-ce en combattant pour votre ville et pour vos femmes? Répondez à mes questions ; je me glorifie d'avoir été votre hôte. Ne vous souvient-il plus du jour où j'arrivai dans votre palais avec le divin Ménélas, pour exciter Ulysse à nous suivre sur de larges navires devant Iliou? Depuis un mois tout entier nous avons franchi la vaste mer, et c'est à peine alors que nous persuadâmes Ulysse, le destructeur des cités. »

« Noble Atride, roi des hommes, lui répondit Amphimédon, oui, je me ressouviens de toutes ces choses, comme vous les rappelez ; à mon tour je vous raconterai tout avec vérité, touchant le terrible événement de notre mort, tel qu'il est arrivé. Nous désirions épouser la femme d'Ulysse, absent depuis longtemps ; mais, sans repousser ce mariage funeste, et sans refuser de l'accomplir, elle nous préparait la mort et la noire destinée. Elle imagina donc dans son âme une ruse nouvelle ; assise dans ses demeures, elle ourdissait une grande toile, tissu délicat et d'une grandeur immense ; puis elle nous dit : « Jeunes hommes, mes prétendants, puisque Ulysse a péri, différez mon mariage, malgré vos désirs, jusqu'à ce que j'aie achevé ce tissu funèbre que je destine au héros Laerte (puissent mes travaux n'être pas entièrement perdus!) lorsqu'il subira les dures lois de la mort ; de peur que quelque femme parmi le peuple des Grecs ne s'indigne

contre moi, s'il reposait sans linceul celui qui posséda de si grandes richesses. » Ainsi parlait Pénélope ; nos âmes généreuses se laissèrent persuader. Cependant durant le jour elle travaillait à cette grande toile ; mais la nuit, à la lueur des flambeaux , elle détruisait son ouvrage. Pendant trois années elle se cacha par ses ruses, et persuada les Grecs ; mais quand les heures dans leur cours amenèrent la quatrième année , que les mois et les journées nombreuses furent écoulées, une femme bien instruite nous avertit, et nous trouvâmes Pénélope défaisant cette belle toile. Alors, quoiqu'elle ne voulût pas, elle l'acheva par force. Elle nous montra le voile, cette toile immense qu'elle avait brodée, et l'ayant lavée, elle resplendissait comme le soleil ou la lune. Mais alors un dieu funeste reconduisit Ulysse à l'extrémité de son champ, où le gardien des porcs habitait une maison. C'est là que vint aussi le fils du divin Ulysse, en arrivant sur son vaisseau de la sablonneuse Pylos ; tous les deux ayant concerté le trépas des prétendants, se rendirent dans notre ville célèbre. Ulysse y vint le dernier, Télémaque l'avait précédé. Le gardien des porcs conduisit Ulysse revêtu de méchants haillons, s'appuyant sur un bâton, comme un pauvre mendiant, et comme un vieillard. Son corps étant ainsi couvert de ces tristes haillons, aucun de nous ne put le reconnaître en cet état, même les plus âgés, quand il nous apparut tout à coup ; mais nous l'accablâmes de coups et d'injures. Ce prince, outragé, frappé dans son propre palais, souffrit tout avec une constance inébranlable ; alors la pensée du puissant Jupiter lui fit enlever avec Télémaque les armes superbes qu'il déposa dans la chambre nuptiale, dont il ferma soigneusement les portes ; ensuite, par un adroit stratagème, il ordonne à son épouse d'apporter aux prétendants l'arc avec les piliers de fer, jeux qui pour nous infortunés devinrent la cause de notre mort. Aucun de nous ne parvint à tendre le nerf de cet arc redoutable : nous fûmes trop faibles ; mais lorsque Ulysse est prêt à saisir l'arc immense, nous défendons avec des paroles menaçantes de lui donner cet arc, quoi qu'il puisse dire. Télémaque seul l'encourageant l'excite à le prendre. Sitôt qu'Ulysse le reçoit dans sa main, il tend l'arc sans effort, et traverse les piliers de fer ; puis s'élançant sur le seuil, debout, il répand à ses pieds les traits rapides, en jetant

un regard terrible. Il frappe le prince Antinoüs ; bientôt, visant en face, il accable tous les autres de ses flèches meurtrières : ils tombent entassés les uns sur les autres. Il était évident qu'un dieu protégeait Ulysse et les siens. Eux, aussitôt, cédant à leur vaillance, se précipitent dans la salle, et tuent de toutes parts ; alors retentit le bruit affreux des crânes fracassés, et le sol est inondé de sang. Agamemnon, c'est ainsi que nous avons perdu la vie, et maintenant encore nos cadavres sans sépulture sont étendus dans le palais d'Ulysse ; nos amis dans leurs demeures ne le savent pas, eux qui, lavant le sang de nos blessures, nous déposeraient en pleurant sur le bûcher, car ce sont les honneurs réservés aux morts. »

« Heureux fils de Laerte, ingénieux Ulysse, s'écrie Agamemnon, tu viens donc par ta grande valeur de reconquérir ton épouse. C'est ainsi que de nobles pensées furent accordées à l'irréprochable Pénélope, la fille d'Icare ; c'est ainsi qu'elle a gardé le souvenir d'Ulysse, de ce héros qu'elle épousa dans sa jeunesse. La gloire de sa vertu ne périra jamais ; les immortels inspireront aux hommes qui vivent sur la terre d'aimables chants en l'honneur de la sage Pénélope. Ce n'est point ainsi qu'en agit la fille de Tyndare, qui commit un forfait odieux en immolant celui qui l'épousa dans sa jeunesse ; des chants lugubres en garderont la mémoire parmi les hommes ; elle a préparé dans l'avenir une fâcheuse renommée à toutes les femmes, même à celle qui sera vertueuse. »

C'est ainsi que ces ombres discouraient ensemble, debout dans les royaumes de Pluton, profonds abîmes de la terre.

Cependant, lorsque Ulysse et les siens sont sortis de la ville, ils se rendent au champ fertile et bien cultivé de Laerte, que jadis acquit ce héros, après avoir éprouvé bien des peines. C'est là qu'était la maison de Laerte ; tout autour régnait une galerie, où mangeaient, se reposaient et dormaient les serviteurs dont il avait besoin, et qui travaillaient à lui plaire. En ces lieux vivait une vieille femme sicilienne, qui prenait grand soin du vieillard dans ces campagnes éloignées de la ville. C'est là qu'Ulysse s'adressant à ses compagnons ainsi qu'à son fils, leur dit ces mots :

« Amis, entrez maintenant dans cette maison ; préparez pour

le repas le porc le plus gras du troupeau ; moi, je vais essayer auprès de notre père s'il pourra me reconnaître à la première vue, ou s'il ne me reconnaîtra pas, après une si longue absence. »

Il dit, et remet aux pasteurs ses armes redoutables. Ceux-ci se hâtent d'entrer dans la maison ; cependant Ulysse se rend au verger fertile pour éprouver son père. En traversant ce vaste jardin, il ne trouve ni Dolius, ni ses fils, ni même aucun des serviteurs ; ils étaient allés chercher des buissons pour être la clôture de cette enceinte ; le vieux Dolius les avait conduits. Il trouve donc son père seul, occupé, dans ce verger fertile, à creuser la terre autour d'une plante. Laerte était revêtu d'une pauvre et méchante tunique, toute recousue ; il avait entouré ses jambes avec des bottines de peau rapiécées, redoutant les piqures ; et sur ses mains étaient des gants, à cause des buissons ; enfin il avait sur la tête un casque de poil de chèvre, pour compléter son deuil. Quand le noble et patient Ulysse aperçut son père accablé de vieillesse, et nourrissant au fond de son âme un profond chagrin, il s'arrête sous un haut poirier, et répand des larmes. Alors il balance dans sa pensée s'il ira droit à lui pour l'embrasser et lui raconter en détail comment il est arrivé dans sa patrie, ou bien s'il doit l'interroger et l'éprouver sur chaque chose. Le parti qui lui semble préférable est d'abord d'éprouver le vieillard par des paroles piquantes. Dans ce dessein, le divin Ulysse va droit à son père ; celui-ci, la tête baissée, creusait la terre autour d'une plante. Ulysse s'arrête près de Laerte, et lui dit :

« O vieillard, non, vous n'êtes point sans expérience pour cultiver ce jardin, et vous en avez grand soin, car il n'est aucune plante, ni le figuier, ni la vigne, ni l'olivier, ni le poirier, ni les planches de jardinage qui manquent d'entretien. Toutefois, je dois vous le dire, ne vous irritez pas contre moi, vous ne prenez aucun soin de vous-même, mais vous êtes à la fois accablé par la triste vieillesse, une honteuse négligence et le désordre de vos vêtements. Ce n'est point sans doute à cause de votre paresse que votre maître ne vous soigne pas ; d'ailleurs, vos traits et votre taille n'annoncent point un pauvre esclave ; au contraire, vous paraissez être un roi. Vous êtes semblable à l'homme fortuné qui, lorsqu'il s'est baigné, qu'il a mangé, se repose molle-

ment ; tel est le juste partage des vieillards. Mais dites-moi, parlez franchement, de quel maître êtes-vous le serviteur ? Pour qui cultivez-vous ce verger ? Apprenez-moi, pour que je le sache, s'il est vrai que je sois arrivé dans Ithaque, ainsi que vient de me le dire un homme que j'ai rencontré quand je venais en ces lieux, et qui s'est montré peu complaisant ; il n'a point voulu me répondre ni même écouter mes questions quand je m'informais si mon hôte vivait, et s'il existait encore, ou s'il était mort et descendu dans le royaume de Pluton. Je vous interrogerai donc, prêtez quelque attention, écoutez moi ; jadis dans ma douce patrie j'accueillis un héros qui vint en notre palais ; nul autre de tous les étrangers arrivés des pays lointains ne me fut plus cher. Il se glorifiait d'être né dans Ithaque, et me disait que son père était Laerte, fils d'Arcésius. Je l'accueillis dans ma maison, en lui prodiguant avec zèle tous les biens qu'elle renfermait ; ensuite je lui donnai les présents de l'hospitalité, comme il convient ; je lui donnai sept talents d'or, une coupe toute d'argent ornée de fleurs sculptées, douze voiles simples, autant de tapis, autant de manteaux, et le même nombre de tuniques ; en outre, quatre belles femmes, habiles aux travaux irréprochables, et que lui-même avait voulu choisir. »

« Étranger, lui dit son père en versant des larmes, vous êtes en effet dans le pays que vous venez de nommer ; des hommes insolents et pervers le gouvernent maintenant. Les nombreux présents que vous avez prodigués sont devenus inutiles ; mais si vous aviez retrouvé votre hôte encore vivant, au milieu du peuple d'Ithaque, il vous eût renvoyé dans votre patrie, après vous avoir offert à son tour des présents et cette hospitalité généreuse que reçoit avec justice celui qui nous accueillit le premier. Cependant, dites-moi, racontez avec sincérité : combien s'est-il écoulé de temps depuis que vous avez reçu ce héros, votre hôte malheureux, mon fils, qui du moins l'était autrefois ? Maintenant, loin de sa patrie et de ses amis, il est peut-être au fond des mers, dévoré par les poissons, ou, sur le continent, il est devenu la proie des bêtes sauvages et des vautours. Sa mère n'a point pleuré sa mort, après l'avoir enseveli, non plus que son triste père, nous qui lui donnâmes le jour ; son épouse, la prudente Pénélope, n'a point versé de larmes sur le lit funèbre de son

époux, et n'a pu, comme il convient, lui fermer les yeux, car tel est le tribut qu'on doit aux morts. Toutefois encore, répondez à mes questions, afin que je sache la vérité : dites-moi qui vous êtes; quels peuples venez-vous de quitter? Quels sont et votre patrie et vos parents? Où donc est resté le vaisseau qui vous a conduits, vous et vos généreux compagnons? Êtes-vous venu sur un navire étranger, et vous ayant déposé sur ce rivage, les matelots sont-ils partis? »

« Je vous donnerai tous ces détails, lui répondit Ulysse. Je suis d'Alybante, où j'habite un superbe palais, et fils d'Aphidante, issu du roi Polypémon; mon nom est Épéritus; un dieu, me faisant errer loin de la Sicile, m'a conduit ici malgré moi; mon navire est sur le rivage, à quelque distance de la ville. Quant au noble Ulysse, déjà cinq années se sont écoulées depuis le jour où ce héros malheureux a quitté ma patrie; comme il allait partir, des oiseaux favorables volèrent à droite, et, charmé de cet augure, je hâtai son départ. Lui-même se réjouit en partant; il espérait en son cœur que l'hospitalité nous réunirait encore, et qu'il me donnerait de superbes présents. »

Il dit; un nuage de douleur obscurcit le front du vieillard; de ses deux mains prenant une poussière aride, il la répand sur sa tête blanche en soupirant avec amertume. Cependant Ulysse se trouble en son âme, une vive émotion saisit ses narines en regardant son père. Alors il se précipite vers Laerte, le presse dans ses bras, et s'écrie :

« C'est moi-même, ô mon père, qui suis le fils que vous regrettez, et qui reviens enfin dans ma patrie, après vingt années d'absence. Cessez vos gémissements et votre lamentable deuil. Je vous raconterai tout, mais à présent il faut nous hâter; sachez seulement que dans mon palais je viens d'immoler tous les prétendants, châtiant ainsi leur insolence et leurs forfaits odieux. »

« Ah! si vous êtes Ulysse, reprend le vieillard à l'instant, si vraiment vous êtes mon fils qui revient en ces lieux, montrez-moi quelque signe certain pour m'en convaincre. »

Le prudent Ulysse lui répondit aussitôt :

« Voyez de vos yeux la blessure que j'ai reçue d'un sanglier aux dents éclatantes sur le mont Parnèse, quand je me rendis (vous et mon auguste mère m'envoyâtes) auprès d'Autolycus,

le père chéri de ma mère, afin de recevoir les dons qu'il avait promis et juré de m'accorder. Mais je veux vous dire encore tous les arbres que dans cette riche enceinte vous m'avez donnés jadis, lorsque je vous en demandais, n'étant encore qu'un enfant, et que j'accompagnais vos pas dans ce verger; vous, en parcourant ces allées d'arbres, vous comptiez ainsi ceux que vous m'aviez donnés. Treize poiriers, dix pommiers et quarante figuiers; vous me promettiez encore de me donner cinquante rangs de vigne, dont chacun était chargé de fruits; là naissent des grappes en abondance, lorsque les saisons de Jupiter ramènent du haut du ciel l'instant de la fécondité. »

Le vieillard à ces mots sent ses genoux et son cœur défaillir en reconnaissant les signes certains que donne Ulysse de sa présence, et jette les bras autour de son fils; le noble héros soutient son père, prêt à s'évanouir. Lorsque Laerte a repris ses sens et rassemblé ses esprits, il s'écrie à son tour, et fait entendre ces paroles :

« Oui, sans doute, ô puissant Jupiter, oui, dieux immortels, vous réglez dans l'Olympe, s'il est vrai que les prétendants ont expié leur insolence. Mais maintenant je redoute au fond de mon cœur que les habitants d'Ithaque ne fondent sur nous, et que de toutes parts ils n'envoient des ambassadeurs aux villes des Céphalléniens. »

« Rassurez-vous, lui répondit Ulysse; que cet avenir ne trouble point votre âme. Mais rendons-nous à votre habitation située près de ce verger; c'est là que je viens d'envoyer Télémaque avec Eumée et Philétius, afin qu'à l'instant ils nous préparent le repas. »

En achevant ces discours, ils se dirigent vers la maison de Laerte. Lorsqu'ils sont entrés dans ces belles demeures, ils trouvent Télémaque avec le pasteur des bœufs et le gardien des chèvres coupant les viandes, et mettant le vin dans les urnes.

En ce moment l'esclave sicilienne conduit Laerte au bain, le parfume d'essences, et le revêt d'une riche tunique; Minerve, s'approchant de lui, donne une force nouvelle à ce pasteur des peuples, le fait paraître plus grand et plus majestueux qu'auparavant. Laerte s'éloigne du bain; son fils est frappé d'étonnement, en le voyant ainsi semblable aux dieux; alors il lui dit ces mots rapides.

« Sans doute, ô mon père, c'est l'un des immortels qui vous fait paraître si beau de taille et de figure? »

Le sage vieillard reprend en ces mots :

« Jupiter, Minerve, Apollon, comme je fus jadis, lorsque, régnant sur les Céphalléniens, je ravageai Nérice, ville superbe, située sur le rivage du continent, que n'étais-je hier dans nos demeures, les épaules couvertes de mes armes, pour attaquer et combattre les prétendants! Sous mes coups un grand nombre auraient perdu la vie, et votre âme, ô mon fils, aurait été comblée de joie. »

C'est ainsi qu'ils discourent ensemble. Quand les apprêts sont terminés, et que les mets sont préparés, tous s'asseyent en ordre sur des sièges et sur des trônes; c'est là qu'ils prennent le repas. Près d'eux alors arrivent le vieillard Dolius et ses fils, qui revenaient du travail; leur mère, la vieille Sicilienne, les avait appelés, elle qui les nourrit, et qui prodiguait les plus tendres soins à Dolius, car il était accablé par l'âge. Sitôt qu'ils aperçoivent Ulysse, ils le reconnaissent, et dans la salle des festins restent immobiles d'étonnement; mais le héros leur adresse aussitôt ces douces paroles :

« Vieillard, asseyez-vous à notre table; revenez de votre surprise; depuis longtemps nous étions dans cette demeure, impatients de prendre quelque nourriture, en vous attendant toujours. »

Il dit; aussitôt Dolius accourt en étendant les bras, baise la main d'Ulysse, et s'écriant, il lui parle en ces mots :

« Ami, puisque enfin vous nous êtes rendu, puisque les immortels vous ont ramené contre toute espérance, jouissez d'une longue vie, soyez heureux, et que les dieux vous combent de biens. Mais parlez-moi sincèrement, pour que je sache si Pénélope est instruite de votre retour, ou si nous devons lui porter cette nouvelle. »

« Vieillard, répondit Ulysse, la reine sait mon arrivée; pourquoi vous inquiéter de tels soins? »

Il dit, et Dolius s'assied sur un siège magnifique. Alors ses enfants adressent à leur tour de respectueuses paroles au divin Ulysse, et lui baisent les mains; puis ils se placent en ordre auprès de leur père. Eux alors prennent le repas dans les demeures de Laerte.

Cependant la Renommée, prompte messagère, en parcourant la ville de toutes parts, a bientôt annoncé la mort et la funeste destinée des prétendants. A cette nouvelle, tous les citoyens accourent de toutes parts, poussent des cris, de longs hurlements, et parviennent devant le palais d'Ulysse; ils enlèvent les cadavres de dessous le portique, et leur donnent la sépulture; mais les corps des princes venus des villes voisines sont ramenés dans leur patrie par des pêcheurs, qui les emportent sur leurs légers navires. Cependant les habitants d'Ithaque se rassemblent sur la place publique, le cœur rongé de tristesse. Lorsque l'assemblée est formée, qu'ils sont tous réunis, Eupithée se lève au milieu d'eux pour haranguer; il éprouvait un vif chagrin de la mort de son fils Antinoüs, que le premier de tous avait immolé le valeureux Ulysse; il s'avance en pleurant dans l'assemblée, et tient ce discours :

« O mes amis, cet homme vient de commettre un grand forfait parmi les Grecs. Jadis il entraîna sur ses navires de nombreux et vaillants guerriers, et laissa périr à la fois les navires et les hommes; maintenant voilà qu'à son retour il immole les plus vaillants des Céphalléniens. Venez donc, avant qu'il se retire à Pylos, ou dans la divine Élide que possèdent les Épéens, marchons; autrement, nous éprouverons un opprobre éternel; notre honte retentira jusque dans les races futures. Si nous ne vengeons pas le trépas de nos enfants et de nos frères, pour moi désormais la vie sera sans charme; je voudrais à l'instant descendre parmi les morts. Mais allons, de peur que nos ennemis ne nous préviennent, en s'éloignant de ces lieux. »

C'est ainsi qu'il parlait en versant un torrent de larmes; tous les Grecs étaient émus de pitié. Mais alors s'avancent Médon et le chantre divin, qui sortaient du palais d'Ulysse, et qui venaient de s'arracher au sommeil; ils s'arrêtent au milieu de l'assemblée; chacun reste saisi d'étonnement. Alors le sage Médon fait entendre ces paroles :

« Écoutez-moi, citoyens d'Ithaque; ce n'est point sans la volonté des dieux qu'Ulysse accomplit ces exploits; moi-même j'ai vu l'un des immortels se tenir auprès de ce héros : il était en tout semblable à Mentor. Tantôt cette divinité paraissait devant Ulysse en l'encourageant, tantôt troublant les prétendants, elle

les dispersait dans la salle : ils tombaient entassés les uns sur les autres. »

A ces mots, la pâle crainte s'empare de tous. Alors le sage Halithèrse, fils de Mastor, veut aussi parler : lui seul connaissait l'avenir et le passé ; plein de bienveillance pour le peuple, il parlait ainsi dans l'assemblée :

« Écoutez ma voix, habitants d'Ithaque, et que je vous dise toute ma pensée. C'est à votre injustice, mes amis, que sont dus tous ces maux ; vous n'avez point suivi mes conseils, ni ceux de Mentor, pasteur des peuples, et vous n'avez point réprimé l'insolence de vos enfants ; eux dans leur insigne folie ont commis un grand crime, en dévorant les richesses, en outrageant l'épouse d'un homme vaillant ; ils pensaient qu'il ne reviendrait jamais. Voilà ce qu'il en est résulté ; mais obéissez-moi, comme je vous le conseille : ne marchons point contre Ulysse, de peur que l'un de vous ne trouve le mal qu'il s'est attiré. »

Il dit ; plus de la moitié du peuple se lève en poussant des cris tumultueux ; les autres demeurent rassemblés sur la place publique. Le conseil d'Halithèrse ne plaît point à leur âme, ils suivent celui d'Eupithée ; soudain ils se couvrent de leur armure. Après avoir autour de leur corps revêtu l'airain étincelant, ils se rassemblent en grand nombre devant les murs de la ville. Eupithée se met imprudemment à leur tête : il pensait venger le trépas de son fils, mais il ne retournera point dans ses foyers, et lui-même en ces lieux recevra la mort. Cependant Minerve adresse ces paroles à Jupiter, le fils de Saturne :

« O mon père, Jupiter, le plus puissant des dieux, répondez à mes questions : Quel nouveau dessein est caché dans votre âme ? Voulez-vous rallumer la guerre funeste et les tristes discordes, ou cimenter l'alliance entre les deux partis ? »

« Ma fille, répond le formidable Jupiter, pourquoi m'interroger et vous enquérir de ces choses ? N'est-ce pas par votre conseil qu'Ulysse, en revenant dans sa patrie, s'est vengé de ses ennemis ? Faites comme vous le désirez ; mais je vous dirai ce qui me semble convenable. Puisque enfin Ulysse a puni les prétendants, qu'on immole les victimes, gages des serments, et qu'il règne toujours sur ses peuples. Nous cependant inspirons l'oubli du meurtre des enfants et des frères ; que tous se chérissent les uns les

autres, comme auparavant; et que reparaissent la paix et l'abondance. »

Ces mots ont ranimé l'ardeur de Minerve; elle s'élance avec rapidité des sommets de l'Olympe.

Lorsque dans les demeures de Laerte tous se sont rassasiés d'une nourriture succulente, le divin Ulysse leur donne cet ordre :

« Que l'un de vous en sortant voie si nos ennemis n'approchent pas de ces lieux. »

Il dit; l'un des fils de Dolius sort aussitôt, comme le commande Ulysse; il s'arrête sur le seuil de la porte, et voit tout le peuple qui s'approche; soudain s'adressant au vaillant Ulysse, il s'écrie :

« Les voilà qui s'approchent; armons-nous promptement. »

A ces mots, tous se lèvent, et prennent leurs armes : d'abord quatre guerriers, en comptant Ulysse, et les six enfants de Dolius; Laerte et Dolius se couvrent aussi d'une armure, et, quoique blanchis par l'âge, ils sont forcés de combattre. Quand ils ont revêtu leur corps de l'airain étincelant, ils franchissent les portes, s'avancent dans la plaine, Ulysse est à leur tête.

Près d'eux arrive Minerve, la fille de Jupiter, empruntant les traits et la voix de Mentor. Le noble Ulysse se réjouit en la voyant; ce héros alors adresse ces mots à Télémaque, son fils chéri :

« Télémaque, aussitôt que vous verrez, en vous y mêlant, le combat des guerriers où se distinguent les plus braves, ne flétrissez pas la gloire de vos pères, nous qui par notre force et notre valeur avons brillé par toute la terre. »

Le prudent Télémaque lui répond à l'instant :

« Vous verrez, ô mon père chéri, si tel est votre désir au fond de votre âme, que je ne flétrirai point la gloire de mes ancêtres, ainsi que vous le recommandez. »

Il dit; Laerte à ce discours éprouve une vive joie, et s'écrie :

« Quelle sera pour moi cette journée, dieux protecteurs? Et pourtant je me réjouis; mon fils et mon petit-fils disputent tous les deux de vaillance. »

Alors la déesse Minerve s'approche du vieillard, et lui dit :

« O fils d'Arcésius, le plus cher de tous mes compagnons, adresse ta prière à la vierge aux yeux d'azur, ainsi qu'à Jupiter

son père, puis, en la brandissant, lance la longue javeline. »

Elle dit, et Minerve remplit Laerte d'une grande force. Ce héros alors implore la fille du grand Jupiter, puis aussitôt brandissant sa longue javeline, il la lance, et frappe Eupithée à travers le casque étincelant; le trait n'est point arrêté, l'airain est traversé tout entier : Eupithée tombe avec fracas, et l'armure retentit autour de lui. Soudain Ulysse et son valeureux fils se précipitent sur les premiers rangs; ils frappent tour à tour du glaive et de la lance. Ces deux guerriers les immolaient tous, et les privaient du retour, si Minerve n'eût fait entendre sa voix, et n'eût arrêté tout le peuple.

« Citoyens d'Ithaque, s'écrie-t-elle, cessez une guerre funeste, et sans plus de sang, séparez-vous à l'instant. »

Ainsi parle Minerve; la pâle crainte s'empare d'eux, les armes échappent de leurs mains, tous leurs glaives tombent à terre à la voix de la déesse; ils fuient vers la ville, désireux de sauver leurs jours. Ulysse pousse des cris terribles, et, rassemblant ses forces, fond sur eux comme un aigle au vol rapide. En ce moment, Jupiter lance sa foudre étincelante, qui tombe aux pieds de Minerve, fille d'un dieu puissant. Pallas aussitôt se tourne vers le héros, et lui dit :

« Fils de Laerte, noble et vaillant Ulysse, arrête, fais cesser les horreurs de la guerre cruelle, de peur que Jupiter, le fils de Saturne, ne s'irrite contre toi. »

Ainsi parle Minerve; Ulysse obéit à l'instant, et se réjouit dans son cœur. Bientôt entre les deux partis s'élèvent les gages sacrés des serments, que place Minerve elle-même, la fille du dieu de l'égide, Pallas, semblable à Mentor et par les traits et par la voix.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
ODYSSÉE. — CHANT PREMIER. — Assemblée des Dieux. — Exhortation de Minerve à Télémaque.	I
CHANT II. — Assemblée des Ithaciens. — Départ de Télémaque.	13
CHANT III. — Aventures à Pylos.	24
CHANT IV. — Aventures à Lacédémone.	37
CHANT V. — Le radeau d'Ulysse.	69
CHANT VI. — Arrivée d'Ulysse parmi les Phéaciens.	72
CHANT VII. — Arrivée d'Ulysse chez Alcinoüs.	81
CHANT VIII. — Lutte d'Ulysse contre les Phéaciens.	90
CHANT IX. — Récits chez Alcinoüs. — Cyclopée.	105
CHANT X. — Aventures chez Eole, chez les Lestrigons et chez Circé.	120
CHANT XI. — L'évocation des morts.	136
CHANT XII. — Les Sirènes, Scylla, Charybde, les génisses du Soleil.	152
CHANT XIII. — Départ d'Ulysse du pays des Phéaciens, et son arrivée dans Ithaque.	164
CHANT XIV. — Entretiens d'Ulysse avec Eumée.	176
CHANT XV. — Arrivée de Télémaque auprès d'Eumée.	190
CHANT XVI. — Reconnaissance de Télémaque et d'Ulysse.	205
CHANT XVII. — Retour de Télémaque dans la ville d'Ithaque.	218
CHANT XVIII. — Combat d'Ulysse et d'Irus.	224
CHANT XIX. — Entretiens d'Ulysse et de Pénélope. — Reconnaissance d'Ulysse par Euryclée.	246
CHANT XX. — Événements qui précèdent le trépas des prétendants.	262
CHANT XXI. — Jeu de l'arc.	272
CHANT XXII. — Trépas des prétendants.	283
CHANT XXIII. — Pénélope reconnaît Ulysse.	296
CHANT XXIV. — Les libations.	306
LA BATRACHOMYOMACHIE, OU LE COMBAT DES RATS ET DES GRENOUILLES.	321
HYMNES. — HYMNE I. — A Apollon.	336
HYMNE II. — A Mercure.	348
HYMNE III. — A Vénus.	363
HYMNE IV. — A Cérés.	370
HYMNE V. — A Vénus.	382
HYMNE VI. — A Bacchus.	383
HYMNE VII. — A Mars.	385
HYMNE VIII. — A Diane.	<i>ib.</i>
HYMNE IX. — A Vénus.	386
HYMNE X. — A Minerve.	<i>ib.</i>
HYMNE XI. — A Junon.	<i>ib.</i>
HYMNE XII. — A Cérés.	387
HYMNE XIII. — A la Mère des Dieux.	<i>ib.</i>

	Pages.
HYMNE XIV. — A Hercule au cœur de Lion.	387
HYMNE XV. — A Esculape.	388
HYMNE XVI. — Aux Dioscures.	<i>ib.</i>
HYMNE XVII. — A Mercure.	<i>ib.</i>
HYMNE XVIII. — A Pan.	389
HYMNE XIX. — A Vulcain.	390
HYMNE XX. — A Apollon.	<i>ib.</i>
HYMNE XXI. — A Neptune.	391
HYMNE XXII. — A Jupiter.	<i>ib.</i>
HYMNE XXIII. — A Vesta.	<i>ib.</i>
HYMNE XXIV. — Aux Muses et à Apollon.	392
HYMNE XXV. — A Bacchus.	<i>ib.</i>
HYMNE XXVI. — Au même. Fragments	393
HYMNE XXVII. — A Diane.	<i>ib.</i>
HYMNE XXVIII. — A Minerve.	394
HYMNE XXIX. — A Vesta et à Mercure.	395
HYMNE XXX. — A la Mère de tous.	<i>ib.</i>
HYMNE XXXI. — Au Soleil.	396
HYMNE XXXII. — A la Lune.	397
HYMNE XXXIII. — Aux Dioscures.	<i>ib.</i>
DIVERS PETITS POEMES. — I. AUX HABITANTS DE NÉOTICHOUS (co-	
lonie de Cyme).	401
II. EN RETOURNANT DANS LA VILLE DE CYME.	<i>ib.</i>
III. ÉPITHAPHE DE MIDAS.	<i>ib.</i>
IV. CONTRE LES HABITANTS DE CYME.	402
V. CONTRE THESTORIDE.	<i>ib.</i>
VI. A NEPTUNE.	<i>ib.</i>
VII. A LA VILLE D'ÉRYTHRÉE.	403
VIII. CONTRE LES NAUTONIERS qui refusèrent de le recevoir comme passager.	<i>ib.</i>
IX. A UN PIN.	<i>ib.</i>
X. AU PASTEUR GLAUCUS.	<i>ib.</i>
XI. CONTRE UNE PRÊTESSE DE SAMOS.	404
XII. A LA MAISON DES AMIS.	<i>ib.</i>
XIII. LE FOURNEAU, ou la terre à potier.	<i>ib.</i>
XIV. L'IRÉSIONÉ.	405
XV. A DES PÊCHEURS.	406
FRAGMENTS DE DIVERS POEMES ATTRIBUÉS A HOMÈRE. — I. Frag-	
ments du Margité.	409
II. FRAGMENTS DE LA THÉBAÏDE, poème cyclique.	<i>ib.</i>
III. FRAGMENTS DES ÉPIGONES.	410
IV. FRAGMENTS DES VERS CYPRIENS, poème attribué par quel- ques auteurs à Stasios.	<i>ib.</i>
V. FRAGMENTS DE LA PETITE ILIADÉ, poème attribué par quel- ques-uns à Leschés.	411
VI. FRAGMENTS D'UN POÈME INTITULÉ : LES RETOURS.	<i>ib.</i>
VII. FRAGMENTS DES CERCOPE. — FRAGMENTS de poèmes in- connus.	412